

Bien Dire
et
Bien Apprendre

n°32

Sommaire

Le picard moderne : un état de la recherche

Avant-propos	5
Julie Auger Le picard : état de la recherche en phonétique et phonologie ..	
Michael Dow Nasalisation régressive en picard et en français : preuves phonétiques des différences phonologiques	
Ryan Hendrickson Les consonnes liquides et les syllabes en picard	
Esther Baiwir La géographie linguistique au nord du domaine d'oïl	
Fernand Carton Une mine à exploiter : l'Atlas linguistique et ethnographique picard	
Mathieu Avanzi Le picard : des dialectes aux français régionaux	
Jean-Michel Eloy Un état des lieux de la recherche sociolinguistique sur le picard	
Fanny Martin Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI ^e siècle – Retour sur un travail de thèse de doctorat	
Christophe Rey et Fanny Martin PICARTEXT : une expérience de base de données en langue régionale	
Baptiste Frankinet La littérature de langue picarde après la seconde guerre mondiale en Belgique	
Olivier Engelaere Quand le picard échappe aux dialectologues : les débuts de l'association <i>Éklitra</i>	
Rose-Marie François Pourquoi j'écris aussi en picard	

Avant-propos

C'est en 2003 que paraissait le dernier numéro de notre revue entièrement consacré aux études picardes. Il s'agissait de la publication des actes du colloque intitulé *Picard d'hier et d'aujourd'hui*, organisé en octobre 2001 par le regretté Jacques Landrecies. Quatre ans après la disparition de ce dernier, il ne semblait pas inutile de fédérer les forces vives œuvrant sur les langues nord-ôïliques, et en particulier le picard, pour dresser un panorama de la recherche sur ce sujet.

Dans un contexte scientifique où se pose en permanence la question de l'« utilité » ou des « retombées » des projets scientifiques, il nous semble pertinent de rappeler la richesse et la diversité des apports que l'examen des parlers vernaculaires livre à l'étude des « grandes langues » et à la compréhension des mécanismes linguistiques. Les dialectes, véritables laboratoires linguistiques, permettent en particulier d'appréhender la variation linguistique et les questions de contact entre langues, deux thématiques qui ont ces dernières années les faveurs des chercheurs.

Ce volume fait le point sur les projets majeurs touchant au domaine linguistique picard, tout en réservant également une place à des études précises. Les contributions rassemblées proposent donc un état des lieux sur les recherches *actuelles* en picard. Il convient de signaler qu'il ne s'agit pas ici d'un relevé exhaustif; ainsi, et de façon criante, nous n'accueillons aucune contribution sur la lexicographie en domaine picard. Ce domaine est tellement large qu'il mériterait une monographie. De même, la littérature de France en langue picarde n'a pas été abordée. Puissent ces lacunes être comblées prochainement!

Les contributions s'agencent autour de quatre thématiques, chacune déclinée en un article aux allures d'état de la question et

en travaux plus ponctuels : la phonétique / phonologie, les corpus picards, la sociolinguistique et la littérature.

D'abord, Julie Auger propose une vue générale sur les études en phonétique et en phonologie, qui ces dernières années ont ouvert bien des pistes, grâce à elle et au dynamisme qu'elle a su insuffler à ses chercheurs. Ce sont ensuite deux de ses anciens doctorants, Michael Dow et Ryan Hendrickson, qui font le point sur leurs recherches doctorales, concernant respectivement les nasales et les consonnes liquides. À travers ces contributions, il appert que l'étude phonologique des parlers vernaculaires est bien plus qu'une simple transposition méthodologique des études sur les français diatopiques. En outre, les conclusions des chercheurs soulignent la discontinuité des systèmes phonologiques du français et du picard, confirmant s'il était nécessaire que la phonologie du picard – et, partant, que la langue picarde – n'est toujours pas un français qui serait agrémenté de traits typiques disséminés au hasard.

Le traitement en corpus des langues vernaculaires est abordé ensuite, d'abord sous l'angle des atlas linguistiques et d'un examen des apports de la géographie linguistique au nord du domaine d'oïl (Esther Baiwir). Évidemment, c'est le domaine picard qui focalise l'attention, particulièrement dans la contribution de Fernand Carton, qui exemplifie magistralement les études que rend possible son grand œuvre, l'*Atlas linguistique et ethnographique picard*. Cette contribution démontre l'intérêt des atlas linguistiques pour l'étymologie, la phonétique et la lexicographie diatopique, mais rappelle aussi l'importance de l'édition des matériaux, qui rendent fort peu de services tant qu'ils sont dans des boîtes d'archive.

Parmi les sujets que permet d'aborder l'étude des langues vernaculaires figurent depuis longtemps les variantes diatopiques des langues standardisées. On le sait, ces diatopismes ne peuvent être réduits à la seule empreinte des parlers régionaux. Cependant, affirmer toute indépendance entre les traits locaux du français et l'histoire linguistique des régions est tout aussi caricatural. Mathieu Avanzi explore la voie médiane, et renouvelle l'approche de traits emblématiques du français du nord, grâce à de nouveaux matériaux récoltés lors d'une ambitieuse enquête encore inédite.

Avec la contribution de Jean-Michel Eloy, nous abordons ensuite la question de la sociolinguistique. *Les questions*, plus exactement, car outre un panorama des études récentes sur le picard, l'auteur propose des pistes de réflexion épistémologique sur le fait picard – et sur l'examen des pratiques linguistiques en général. À cette contribution fait écho la suivante ; il s'agit d'un travail méta-réflexif, proposé par Fanny Martin à partir de la thèse qu'elle a consacrée au

picard, mais aussi aux moyens d'accéder à celui-ci dans les niches où il est encore bien vivant, avec un examen des difficultés et des avantages de chacune de ces niches. Les deux auteurs s'interrogent sur les caractéristiques des variétés co-présentes en domaine d'oïl et sur les modalités du travail scientifique de terrain à l'heure actuelle.

Enfin, une large place est réservée à la littérature. Sans viser une hypothétique exhaustivité, les contributions s'attachent à décrire des facettes très diverses des lettres picardes, dans un inventaire qui commence par la présentation de l'un des outils majeurs du domaine : la base de données Picartext (Rey / Martin), rassemblant plus de 300 textes de France et de Belgique, écrits du XVIII^e siècle à nos jours, soit environ 5 millions d'occurrences à interroger. Cet outil, en constante évolution, possède une puissance qui ne demande qu'à être éprouvée par les chercheurs.

Le domaine picard de Belgique est ensuite mis à l'honneur, à travers le panorama de la littérature de ces 70 dernières années dressé par Baptiste Frankinet. D'une façon plus ponctuelle, Olivier Engelaere évoque ensuite la revue amiénoise *Éklitra*, active depuis 1966 dans la défense et l'illustration du picard. Cette défense clôturé également le volume à travers une contribution au ton plus personnel, celle de l'auteure picarde Rose-Marie François. Elle évoque son parcours et sa pratique littéraire dans un vif plaidoyer pour une langue qui continue à porter l'identité d'un peuple, à cheval sur plusieurs frontières, mais uni par un patrimoine riche de potentialités pour les chercheurs, riche aussi d'un avenir pour les locuteurs et les écrivains qui se sentent à l'étroit en français et qui lui préfèrent la saveur d'une *fleur sauvach' pus qu'eune autr' parfeumée*¹.

1 — Selon la formule de Jules Mousseron.

Le picard : état de la recherche en phonétique et phonologie

Introduction

Dans l'oreille de Monsieur, Madame Tout-le-Monde, ce qui distingue le plus le picard du français est peut-être sa phonologie. C'est du moins une interprétation possible de la description du chti, la variété de picard parlée dans le Nord et le Pas-de-Calais, que donne Michel Galabru dans le film *Bienvenue chez les Chtis* : "Et la langue aussi c'est du chtimi¹. Ils font des [o] à la place des [a], des [k] à la place des [ʃ], et les [ʃ] ils les font, mais à la place des [s]. C'est des fadas, des fadas!". Cette représentation du picard, toute stéréotypée soit-elle, est basée sur un grand nombre de correspondances phonologiques qui le distinguent du français : par exemple, le pronom neutre *ça* se dit *cho* dans plusieurs variétés de picard et le verbe picard *catcher* correspond au français *chasser*.

Comme la plupart des langues régionales de France, le picard souffre d'un manque de descriptions et d'analyses, et cette lacune est particulièrement criante en ce qui concerne sa phonétique et sa phonologie. Des thèses doctorales ont été consacrées à certains aspects précis et présentent donc des analyses fouillées et détaillées de ces sujets précis. Les descriptions les plus complètes adoptent souvent une approche diachronique et documentent les développements qui caractérisent les différents phonèmes et suites de phonèmes dans des variétés historiques ou régionales de picard.

1 — Prononcé [ʃətimi], avec l'accent méridional.

C'est le cas, par exemple, de Flutre (1970), qui documente les réflexes phonétiques qui caractérisent le moyen picard, et Flutre (1977), qui poursuit le même objectif en ce qui concerne le picard moderne de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Lorient (1984) présente pour sa part une analyse détaillée des réflexes modernes (XX^e siècle) de plusieurs segments latins. À ma connaissance, une seule étude phonétique relativement détaillée et complète existe pour une variété de picard : il s'agit de l'ouvrage de Viez (1910) sur le parler populaire de Roubaix. Cependant, toujours à ma connaissance, personne n'a jamais proposé une analyse complète du système phonologique du picard. De plus, les listes de sons proposées dans les glossaires et autres ouvrages ne sont pas purement phonologiques, du fait qu'elles incluent souvent des allophones. C'est le cas, par exemple, du dictionnaire et de la grammaire du picard du Vimeu publiés par Gaston Vasseur (1963/1998, 1996) où l'on trouve pour plusieurs voyelles une version orale, nasale et semi-nasale. Or, un examen des transcriptions de son dictionnaire et d'autres données écrites et orales révèle que les voyelles semi-nasales se retrouvent uniquement (ou presque) devant consonne nasale (que celle-ci soit dans la même syllabe ou non), ce qui a amené José et Auger (2004) à y voir des allophones des voyelles orales qui résultent d'un processus d'assimilation nasale régressive.

Le but de cet article est, comme son titre l'indique, de faire le point sur l'état de la recherche en phonétique et phonologie picardes. L'approche adoptée dans notre survol est thématique plutôt que temporelle. Les études diachroniques sont recensées dans la section 2. La section 3 est consacrée aux études géolinguistiques. Les analyses phonétiques et phonologiques sont pour leur part décrites dans les sections 4 et 5, respectivement.

Études diachroniques

Du fait que les études dialectales sont nées d'un intérêt pour l'évolution des langues et leur différenciation dans le temps, il n'est pas étonnant de constater que plusieurs études phonétiques et phonologiques ont adopté une approche diachronique. C'est notamment le cas de Viez (1910), dont l'approche historique dans sa description phonétique du picard roubaisien produit une présentation des réflexes contemporains des voyelles et consonnes du latin populaire. Cette analyse historique lui permet de conclure : « C'est donc à l'ouest de Thioulain dans la zone comprenant Roubaix que s'est le plus différencié du langage médiéval le patois. » (Viez 1910, 140). Cette perspective diachronique est précédée, toutefois, d'une longue introduction où il présente une description détaillée

des principales caractéristiques phonétiques du picard de Roubaix qui met en valeur les traits qui distinguent cette variété des parlers voisins de Lille et Tournai. Par exemple, il discute de l'allongement des voyelles dans des monosyllabes en fin de phrase, de même que du fait que quand un mot trisyllabique termine une phrase, il est fréquent que la deuxième syllabe soit allongée.

L'étude de Flutre (1970) sur le moyen picard des années 1560 à 1660 consacre plus de cent pages à la description des réflexes des sons latins dans les variétés picardes. Il poursuit cette démarche dans son ouvrage intitulé *Du moyen picard au picard moderne* publié en 1977, pour lequel il tire ses données de l'*Atlas linguistique de France*, des monographies locales et des textes dialectaux pour dresser le portrait de l'évolution phonétique qui a marqué le picard jusqu'au début du xx^e siècle, moment auquel Flutre décide de s'arrêter puisqu'il juge qu'après cette date, les influences trop nombreuses du français et de l'argot sur le picard risquent de fausser la donne.

Études géolinguistiques

La préoccupation historique de l'évolution du picard se traduit souvent en une démarche dialectologique qui vise à documenter les différents réflexes de l'évolution phonologique de même qu'à produire un portrait de la diversité qui caractérise le domaine linguistique picard. L'*Atlas linguistique et ethnographique picard*, dont deux volumes ont été publiés en 1989 et en 1998 par Fernand Carton et Maurice Lebègue, mais dont le troisième volume n'a toujours pas été publié, constitue le seul ouvrage de ce type qui couvre tout le territoire linguistique picard. Comme cet atlas s'inscrit dans la continuité de l'œuvre de Jules Gilliéron pour l'*Atlas linguistique de France*, les données y sont consignées dans leur forme brute, prêtes à être exploitées par les phonéticiens, phonologues et dialectologues. L'exploitation de ces données reste malheureusement trop sporadique. Carton (1972), par exemple, examine la palatalisation dans le Nord Pas-de-Calais et en Belgique à partir de données dialectologiques dans le but de déterminer quel est le foyer de cette prononciation et comment elle se propage. À ma connaissance, l'exploitation la plus complète de ces données se trouve dans la thèse doctorale d'Alain Dawson, qui y a puisé les données qui ont servi à son analyse de la palatalisation et les voyelles d'appui dans les variétés picardes.

D'autres travaux de nature dialectologique vont au-delà du recensement de la richesse des données linguistiques. Deux régions picardes ont fait l'objet d'études dialectologiques particulières. C'est le cas de l'Oise, une région qui a été sondée par Robert

Loriot et dont l'étude a été publiée en 1984. Cet ouvrage ne vise pas à fournir un inventaire complet des changements subis dans ces variétés mais fournit plutôt une analyse détaillée des réflexes de certains sons latins qui lui paraissaient particulièrement intéressants. Ainsi, une part importante de l'ouvrage est consacrée aux réflexes du /a/ tonique libre. L'autre région qui a bénéficié d'un tel traitement est le Cambrésis, qui a fait l'objet des recherches de Leducq (2007). Il a enquêté dans 65 localités et utilisé un questionnaire qui compte 203 entrées. Chaque carte documente la forme recueillie à chaque point d'enquête et y consigne des isoglosses et autres généralisations pertinentes; elle est de plus accompagnée d'un commentaire. Un autre élément qui distingue cette étude de plusieurs autres études dialectologiques se trouve dans les synthèses détaillées fournies en deuxième partie de l'ouvrage. Des traits comme la palatalisation, l'alternance entre nasale palatale et dentale, et les anciens groupes sonante+liquide (*semble, rendre, tiendrai*, etc.) y sont discutés en détail.

La région frontalière entre la Picardie et la Haute-Normandie a fait l'objet d'une autre étude de la part de Robert Loriot. Étant donné que les frontières linguistiques sont rarement, si jamais, complètement étanches et que des traits de l'une et l'autre variété sont souvent observés du « mauvais côté » de la frontière, Loriot (1967) a entrepris de sonder, à l'aide d'un questionnaire qu'il a développé lui-même, le parcours précis de la frontière dialectale entre le picard et le normand en 1942-43. Si son enquête se penche sur les aspects phonétiques, morphologiques, syntaxiques et quelques éléments lexicaux et locutions adverbiales, il convient de noter que les traits phonétiques occupent près de la moitié de son ouvrage. Comme on pouvait s'y attendre, les isoglosses ne correspondent jamais parfaitement à la frontière politique et leurs tracés précis varient toujours légèrement d'un trait à l'autre. Cependant, l'accumulation des isoglosses phonétiques le long de la vallée de la Bresle ou à une courte distance de la vallée confirme l'existence d'une frontière dialectale et ce même si « [e]n aucun cas le petit cours d'eau qui sert de limite aux deux provinces et aux deux départements n'a constitué un obstacle naturel, la vallée de la Bresle étant plutôt un trait d'union » (Loriot 1967, 125). Ainsi, on retrouve, par exemple, des formes de type *queud* du côté picard et *cod* du côté normand pour le français *chaud* et une réduction du groupe /ʧi/ en /y/ du côté picard et /i/ du côté normand, d'où le contraste entre *je sus* et *je sis* pour 'je suis'. De plus, cette étude permet à Loriot de déterminer que c'est « la longue et étroite région de la Haute et Basse Forêt d'Eu, entre Bresle et Yères qui a

gardé [...] son caractère picard le plus accentué, bien que le patois n'y soit pratiquement plus parlé. » (Loriot 1967, 125)

Études phonétiques

En plus des études géolinguistiques générales décrites ci-dessus, Loriot a publié une étude centrée sur l'alternance entre /l/ et /r/ en picard en 1948. Il note que le /r/ apical qui caractérise le picard traditionnel est rapidement remplacé par une voyelle vélaire sous l'influence de la norme parisienne. Une conséquence intéressante de ce changement linguistique est le grand nombre de cas où l'on observe une alternance entre /l/ et /r/. Loriot attribue ces alternances à l'existence d'une variante intermédiaire qui avait été notée par Edmont et qu'il décrit comme un « r apical dévibré, voisin de l' l alvéolaire », une variante particulièrement fréquente dans « [1]a région centrale (Pas-de-Calais et Somme, en particulier de part et d'autre d'une ligne Amiens-Saint-Pol-Montreuil) » (Loriot 1948, 13).

Fernand Carton, lui-même originaire du Nord et Picardisant, a consacré une partie importante de sa longue carrière à des études phonétiques sur le picard. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1970 et publiée en 1972, est intitulée *Recherches sur l'accentuation des parlers populaires dans la région de Lille*. Carton (1970/1972, 6) définit ainsi le parler populaire régional : « c'est, outre les traces des patois locaux, le français régional (plan géographique) des milieux populaires (plan socio-culturel) chez des personnes qui connaissent en gros la prononciation correcte du français, mais qui ne cherchent pas habituellement à parler correctement ». Cette étude auditive et instrumentale de douze extraits spontanés provenant de locuteurs âgés de 60 ans au minimum et constituant une « sous-population aussi représentative que possible » (Carton 1970/1972, 20) lui a permis de confirmer que l'accentuation du parler populaire de la conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing se distingue de celle du français de référence de plusieurs façons. Il a par la suite utilisé les données recueillies au cours des années 1960 pour documenter de nombreux phénomènes phonétiques et phonologiques tant en picard qu'en français régional. Par exemple, Carton (1972) analyse l'extension de la palatalisation des occlusives vélares dans le picard de Roubaix-Tourcoing. Comme il est bien connu que la palatalisation des occlusives vélares s'observe devant voyelle antérieure et que la prononciation de /ã/ est particulièrement postérieure dans le Nord, la présence de palatalisation dans le mot *quand* est un développement inattendu. Carton interprète des graphies comme

quéamp pour ‘champ’ comme un reflet d’une diphtongue dont la première partie est antérieure et fait l’hypothèse, comme Viez (1910, 11) l’avait fait avant lui, que cette diphtongaison est précisément ce qui a rendu la palatalisation possible dans de tels mots. De même, Carton (2012) utilise les enregistrements de deux ouvriers de Tourcoing pour en dégager les processus phonétiques qui affectent leur picard, ainsi que leurs caractéristiques prosodiques. Cette analyse lui permet de constater que les déplacements d’accent en syllabe pénultime sont fréquents, que la diérèse affecte des mots comme *piano* et *soir*, qui sont souvent prononcés avec trois et deux syllabes, respectivement, et que l’assimilation partielle ou totale affecte les groupes consonantiques.

Dans un autre article publié en 2015, Carton se penche cette fois sur les diphtongues secondaires dans le picard d’Aubers, une autre variété qu’il avait décrite dans un ouvrage publié avec la collaboration de Pierre Descamps en 1971. Son analyse instrumentale de données tirées de trois locuteurs révèle une forte variation qui reflète divers stades du changement linguistique. Comme on peut s’y attendre, le parler de la locutrice la plus âgée se révèle le plus conservateur : par exemple, les diphtongues décroissantes sont plus rares dans son parler que dans ceux des deux locuteurs plus jeunes et c’est chez le plus jeune des trois que la réduction des diphtongues est la plus fréquente. Cette analyse lui permet de conclure que « le vocalisme de la région d’Aubers, vers 1900, tel que le révèle l’analyse spectrographique, est sans équivalent dans le domaine picard » (Carton 2015, 49).

La thèse de doctorat que Michael Dow a soutenue à Indiana University en 2015 présente une analyse phonétique et phonologique des voyelles nasales et nasalisées du picard du Vimeu et de deux variétés de français. Partant du constat que les deux langues possèdent des inventaires phonologiques essentiellement identiques, il cherche à déterminer si la nasalité vocalique se réalise de façon identique en picard et en français ou si, au contraire, une distribution différente ou des taux de nasalité distincts constituent un argument en faveur de l’existence de deux variétés distinctes. Son étude fait usage d’un nasomètre, un instrument qui, à l’aide d’une plaque appuyée contre le philtrum, enregistre les signaux acoustiques oral et nasal séparément mais simultanément, ce qui permet des mesures plus précises du taux de nasalité et constitue une avancée importante par rapport aux analyses acoustiques traditionnelles. L’étude de Dow confirme la présence d’un taux important de nasalisation dans des mots semblables à ceux que Gaston Vasseur transcrit avec des voyelles semi-nasales dans son dictionnaire et sa grammaire (par exemple, *camoussure* [kâmusür] ‘moisis-

sure' et *rémigreu* [rēmigrœ]² 'émigrer de nouveau'), de même que dans des mots qui contiennent un *n* orthographique non étymologique afin de refléter la nasalisation des voyelles moyennes et basses devant consonne nasale (par exemple, *janmoais* 'jamais' et *comme* 'comme'). Contrairement à ses attentes, basées sur le fait que les voyelles hautes sont très rarement représentées comme nasalisées, ses résultats révèlent un taux important de nasalisation des voyelles hautes. Le résultat le plus important de cette étude concerne sans doute la distinction qu'elle établit entre le français et le picard. Si les deux langues nasalisent les voyelles hautes et ne se distinguent guère sur ce point, seul le picard nasalise les voyelles moyennes et basses. De plus, le français des Picards, qu'ils parlent picard ou non, ne se distingue pas du français des Bretons de son étude. Ce résultat l'amène à conclure que le picard et le français maintiennent bel et bien des grammaires différentes, du moins en ce qui concerne l'assimilation nasale régressive.

Études phonologiques

Carton (2013) présente une étude phonétique et phonologique de deux ouvriers de Tourcoing nés pendant le XIX^e siècle, dans le Nord, les mêmes qu'il avait analysés dans son article de 2012, dans le but de déterminer quelle influence l'adstrat flamand occidental a exercée sur leur picard. Pour ce faire, il dresse un portrait phonologique de leur picard afin de déterminer le nombre de phonèmes que leur grammaire contient, il identifie les processus phonétiques et phonologiques qui les affectent et analyse certains changements récents dans cette variété de picard. Il note, par exemple, la neutralisation des voyelles moyennes en syllabe ouverte et fermée finale, de même qu'un processus de relâchement des voyelles hautes en syllabe fermée. Carton voit dans l'existence de voyelles hautes relâchées dans le parler du locuteur dont le père était locuteur du flamand occidental, de même que dans la distinction qu'il fait entre mots d'origine française, où la loi de position régit la réalisation mi-ouverte ou mi-fermée des voyelles moyennes et les mots d'origine flamande, dans lesquels la variante mi-fermée est attestée en syllabe fermée, une influence adstratale du flamand occidental.

Dans sa thèse doctorale soutenue à l'Université de Toulouse II – Le Mirail, Alain Dawson (2006) présente une analyse phonologique de la palatalisation et de la prothèse. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, son étude exploite les données des atlas

2 — Ces transcriptions utilisent l'alphabet phonétique de Gaston Vasseur et non l'Alphabet phonétique international.

linguistiques de la Picardie pour dresser l'inventaire des différents types de systèmes de palatalisation qui se trouvent dans le domaine linguistique picard et proposer une analyse qui rend compte de cette variation dans le cadre de la Théorie de l'optimalité. Pour rendre compte de la complexité des schémas de palatalisation qui caractérisent des mots comme *tchurieux* 'curieux' et *djeule* 'gueule' et tester l'hypothèse selon laquelle les formes des différents dialectes partagent une même forme sous-jacente, il tente de développer une analyse dans laquelle l'ordre relatif des contraintes phonologiques universelles permet de prédire les formes observées dans chaque variété. Cependant, en raison des difficultés auxquelles son analyse se heurte, il a recours à la Théorie des correspondances, une approche qui fait appel à la fois à la production et à la perception pour rendre compte de la cohésion dialectale. Il met cette approche à l'épreuve dans l'analyse d'un autre phénomène particulier au picard : la prothèse vocalique telle qu'observée dans des mots comme (*é*)*cmîn* 'chemin' et (*é*)*rbéyer* 'regarder'.

L'assimilation régressive qui affecte /l/ dans certains mots grammaticaux est attestée dans plusieurs variétés de picard. C'est cependant au cœur du Vimeu, à l'extrême ouest de la Somme, qu'elle trouve son expression la plus complète. D'après les travaux de Vasseur (1963/1998), dans le village de Nibas et certaines communautés voisines, le déterminant féminin singulier *chol*, la forme contractée correspondante *dol*, de même que certains clitiques pronominaux (3sg.nom. *al* et 3sg.acc. *l'*) subissent une assimilation régressive complète, comme on peut le voir en (1).

(1) Assimilation régressive dans le déterminant *chol*

a. chob-briqu'trie	'la briqueterie'	(Lettes 31)
b. choc-couche	'la couche'	(Lettes 50)
c. chod-darinne	'la dernière'	(Lettes 103)
d. chof-feumée	'la fumée'	(Lettes 145)
e. chol-leune	'la lune'	(Lettes 216)

Debrie (1981) présente les résultats d'une enquête par questionnaire dont l'objectif est de délimiter la zone géographique couverte par ce phénomène, de tester la portée linguistique du processus et de déterminer si les faits décrits par Vasseur sur la base de données recueillies trente ans plus tôt caractérisent toujours le picard du Vimeu. Son enquête révèle que l'assimilation ne se maintient vraiment que dans les formes de l'article défini mais que l'aire couverte inclut des villages que Vasseur avait exclus. Il rapporte de plus l'existence d'un processus parallèle à Bercq, dans le Pas-de-Calais.

Ce phénomène de l'assimilation régressive de /l/ dans les mots grammaticaux a attiré l'attention d'un jeune phonologue brésilien

lors de ses études doctorales à McGill University à Montréal, qui y a consacré une partie importante de sa thèse soutenue en 2003. Cardoso, qui travaillait dans le cadre de la Théorie de l'optimalité et qui a utilisé un corpus de picard oral et écrit, a développé une analyse phonologique qui vise à capturer les domaines d'application de l'assimilation tout en rendant compte de la variabilité qui caractérise les données tirées de son corpus de picard du Vimeu (Cardoso 2001). Dans un autre article publié en 2009, Cardoso réexamine l'aspect variable de l'assimilation régressive pour comparer les mérites de quatre approches différentes, toujours dans le cadre de la théorie de l'Optimalité, pour prédire les fréquences avec lesquelles l'épenthèse est observée. Il conclut que l'approche stochastique de Boersma, une approche où la variation est attribuée au fait que certaines contraintes peuvent avoir des valeurs qui se chevauchent et que c'est ce degré de chevauchement qui prédit dans quelle proportion chaque variante est réalisée, offre l'analyse la plus satisfaisante des données, du fait qu'elle fait appel à des contraintes phonologiques dont le rôle est reconnu en phonologie tout en permettant de mieux de rendre compte de la complexité des données linguistiques réelles. Dans sa thèse de doctorat (Cardoso 2003), Cardoso se penche aussi sur la résolution des hiatus vocaliques. Son étude examine les différentes stratégies adoptées pour éviter les séquences vocaliques : la formation de semi-voyelles, l'élision d'une voyelle et la resyllabation, dans des alternances du type *tu jues* 'tu joues' ~ *jueu* 'jouer' et *tu minges* 'tu manges' ~ *t'arrives*. Il cherche à comprendre pourquoi de telles séquences sont tolérées dans des mots comme *tue-homme* 'outil trop lourd, travail trop pénible' mais pas dans les autres exemples ci-dessus. Dans chaque cas, le contexte prosodique joue un rôle important dans la formulation des règles qui rendent compte de la distribution des stratégies phonologiques retenues et la hiérarchie des contraintes phonologiques permet de prédire quelle stratégie est retenue dans tel type de contexte.

La variété picarde qui a fait l'objet du plus grand nombre d'études phonétiques et phonologiques est sans doute celle du Vimeu (Somme). Cette variété, comme toutes les autres variétés du picard, subit un recul important et n'est plus guère transmise depuis déjà quelques générations; elle continue néanmoins à connaître une certaine vigueur, y compris chez certains locuteurs d'âge moyen. Elle est de plus l'objet d'un mouvement littéraire et culturel important, grâce au rôle joué par des groupes tels que les Picardisants du Ponthieu et du Vimeu et l'équipe Ch'Lanchron. Ce sont ces raisons qui ont poussé Julie Auger à choisir cette région pour son projet de linguistique picarde. Ses propres travaux, de

même que ceux de ses étudiants et collaborateurs, ont proposé des analyses détaillées de plusieurs processus phonétiques et phonologiques, certains ayant fait l'objet d'analyses antérieures, d'autres pas.

Les travaux de Julie Auger sur le redoublement des sujets en picard l'ont amenée à consacrer une part importante de son programme de recherche à l'étude d'un phénomène phonologique précis : l'épenthèse³ vocalique. S'il est rapidement devenu évident que plusieurs [e], la voyelle par défaut dans la variété picarde du Vimeu, sont insérés quand des séquences de consonnes ne peuvent être syllabées, ses études basées sur le dépouillement de corpus écrits et oraux ont révélé que les règles précises gouvernant cette insertion varient en fonction du contexte prosodique. Par exemple, Steele & Auger (2002) démontrent des différences relativement au début de mots qui commencent par un groupe consonantique : alors que des séquences comme /pl/ et /fr/ ne donnent jamais lieu à l'insertion d'un [e] lorsqu'ils suivent un mot qui se termine par une consonne, une telle insertion est requise avec des groupes comme /km/ et /rb/. Ce qui distingue les deux types de groupes consonantiques est leur profil sonore : alors que les premiers constituent des attaques branchantes tout à fait acceptables en picard, les seconds n'en sont pas. Comme le picard ne permet pas l'effacement de consonnes qui ne peuvent être syllabées, le recours à une voyelle de soutien est requis. Cette analyse explique les formes en (2) et (3) : on voit l'insertion d'un é devant *dvant* en (2)b mais pas devant *plache* dans (3)b.

(2) a. *il a passè dvant no barrière*

(Chl'autocar 17 ; cité dans Steele & Auger 2002, 318)

b. *comme édvant* (Steele & Auger 2002, 325)

(3) a. *O rprindeu vo plache* (Chl'autocar 24)

b. *I n'o mie pu d'plache* (Chl'autocar 18)

À l'intérieur des groupes intonatifs, la prothèse se comporte de façon catégorique : si elle est requise dans le cadre d'une séquence de consonnes qui excède les capacités de syllabation du picard, le locuteur y a recours ; par contre, si elle n'est pas requise, elle n'est pas observée. L'analyse quantitative présentée dans Auger (2001, 264) confirme cette analyse. Par contre, cette étude variationniste démontre qu'en début de groupe intonatif et en début d'énoncé, le recours à la prothèse est variable. Dans ce contexte, l'influence du segment précédent reste importante mais la présence d'une frontière prosodique diminue cet effet. Plus la frontière est importante,

3 — Épenthèse est utilisé ici comme terme générique désignant l'insertion d'un son qui n'est pas présent dans la forme phonologique. Il inclut par conséquent les cas de prothèse, d'épithèse et d'épenthèse proprement dite.

plus cet effet est faible : l'effet du segment précédent est catégorique à travers une frontière de mot et de groupe phonologique, réduite à travers une frontière de groupe intonatif et le plus faible à travers une frontière d'énoncé. Une analyse est proposée dans le cadre de la Théorie de l'optimalité qui prédit les contextes où la prothèse est catégorique, ceux où elle est variable, de même que la variation individuelle observée d'un locuteur à l'autre.

En plus d'être observée en début de mot (prothèse), l'épenthèse vocalique est fréquente en fin de mot (épithèse) et à l'intérieur des groupes clitiques. Comme on peut s'y attendre, l'épithèse est, dans une large mesure, l'image miroir de la prothèse. On l'observe donc quand un mot qui se termine par deux consonnes précède un mot qui commence par une consonne. Quelques exemples sont fournis dans (4).

(4) Épithèse (Auger 2000, 15)

- a. *Chés bêtes il arriv't din l'orde éd loeus dossards*
- b. *Il arriv'té dins l'monne*
- c. *Et pi, i pérle poé mal*
- d. *Noz ami i n'in pérle point du tout*

L'épithèse diffère cependant de la prothèse par son caractère variable à l'intérieur des groupes intonatifs et par le fait qu'elle est totalement interdite en fin d'énoncé. Une autre différence inattendue est le fait que l'épithèse est influencée par le nombre de syllabes contenues dans le mot affecté et le nombre de mots qui suivent à l'intérieur du groupe phonologique. Ces deux différences sont attribuées au fait que l'épithèse joue un rôle semblable à celui de la liaison dans la structuration prosodique du picard : même si sa motivation centrale est le besoin de syllabier des séquences de consonnes qui posent problème au schéma syllabique du picard, elle contribue aussi à créer des groupes prosodiques, ce qui explique qu'elle est plus fréquente après les verbes monosyllabiques qu'après les verbes polysyllabiques, de même que dans les groupes phonologiques où un seul mot suit le site d'épithèse (Auger 2010).

Comme le français, le picard contient de nombreuses séquences de clitiques pronominaux qui se combinent avec des verbes. Comme ces clitiques consistent, pour la plupart, en une seule consonne sous-jacente, leur combinaison crée des séquences dans lesquelles l'insertion d'une ou plusieurs voyelle(s) épenthétique(s) est requise pour permettre la syllabation de toutes ces consonnes. Ce qui distingue les groupes de clitiques des autres contextes décrits jusqu'à maintenant est le fait que le site d'insertion semble varier. On peut voir un exemple de cette variation en (5).

- (5) Épenthèse dans les groupes clitiques (Auger 2003, 16)
- éj té connouos*
 - a n'mé sanne point naturel*
 - j'ém débrouille pour mingeu*
 - o n'él dirouot mie*

Alors qu'aux frontières de mots, la prothèse suit toujours le même schéma et est introduite entre la première et la deuxième consonne, on voit ci-dessus que le site d'insertion varie à l'intérieur des séquences de clitiques : dans (5a,b), cette insertion se fait entre la deuxième et la troisième syllabe, alors que dans (5c,d), elle se fait entre la première et la deuxième consonne, comme en syntaxe. Auger (2003) attribue cette variation au fait que le groupe clitique ne tolère pas les séquences coda-attaque où l'attaque est plus sonore que la coda, une séquence qui constitue un mauvais contact syllabique : elle pose que le schéma de base pour l'épenthèse est celui observé dans les exemples (5a,b) mais que le site d'insertion peut être modifié et produire celui observé en (5c,d) s'il produit une forme de surface plus optimale. Comme les mauvais contacts syllabiques sont tolérés aux frontières de mot mais pas dans les groupes clitiques, Auger interprète ce fait comme un argument en faveur de la reconnaissance du groupe clitique comme un niveau prosodique distinct, comme l'ont proposé Nespor & Vogel (1986).

Comme nous venons de le voir, les groupes clitiques se distinguent du reste de la grammaire par le site de l'épenthèse. Un autre aspect qui les distingue est le fait que plusieurs clitiques présentent une alternance entre une forme géminée, d'une part, et une ou plusieurs formes sans gémination, d'autre part. De plus, un clitique, celui de troisième personne du pluriel à l'accusatif, ne connaît qu'une forme géminée. Certaines de ces formes sont illustrées en (6), alors que le clitique qui n'apparaît que sous une forme géminée est illustré en (7).

- (6) Gémination dans les clitiques pronominaux

(José & Auger 2005)

- O l'avoéme avec nous*
 - J'l'avoais intindu dire*
 - Tues mmé, si tu veux.*
 - Acoute mé bien, Dorine.*
 - J'énn'ai foait.*
 - Cho'f fille blonde a nin rioait.*
- (7) Troisième personne du pluriel, accusatif : forme géminée
(José & Auger 2005)
- Pétète qu'a zz'éroait acatès.*
 - Si jé zz'érouos déquértchès.*

José & Auger (2005) proposent une analyse dans le cadre de la Théorie de l'optimalité dans laquelle ils attribuent le compor-

tement différent de chaque clitique à deux causes. D'une part, les formes sous-jacentes de chacun diffèrent. Spécifiquement, ils proposent que le pronom accusatif de troisième personne singulier et les pronoms enclitiques de type *mm'* et *tt'* contiennent des géminées dans leurs formes sous-jacentes : /ll/, /mm/ et /tt/. Tout comme le morphème verbal de troisième personne du pluriel, /tt/, ces clitiques subissent une dégémination dans les contextes qui ne sont pas intervocaliques. Quant au clitique partitif *nn'/nin*, sa forme sous-jacente consiste en une consonne nasale suivie d'un trait nasal flottant, /nⁿ/. Encore une fois, la forme géminée ne peut être réalisée que dans un contexte intervocalique; dans les autres contextes, une voyelle épenthétique est insérée et le trait [nasal] s'y ancre, produisant ainsi la forme [nẽ]. Finalement, la forme *zz'* du pronom de troisième personne du pluriel correspond à une forme sous-jacente /lz/ qui a subi le même processus d'assimilation régressive totale qui affecte le /l/ de *chol*, le déterminant défini féminin singulier, dans les groupes nominaux que nous avons discutés ci-dessus.

Un autre processus du picard du Vimeu qui a attiré l'attention de José & Auger (2004) est celui de la nasalisation des occlusives sonores qui suivent une voyelle nasale; voir (8). Ce processus d'assimilation progressive n'est pas unique au picard puisqu'il est bien connu en français familier hexagonal, louisianais et québécois, et il se distingue de l'assimilation nasale régressive illustrée en (9). Comme les occlusives sourdes sont exemptes de ce type d'assimilation, de même que les fricatives et les liquides, José & Auger voient ce type d'assimilation comme une autre manifestation de la contrainte qui défavorise les occlusives voisées en coda : en plus des stratégies qui consistent à les assimiler aux consonnes suivantes et à les dévoiser⁴, ils proposent que le rôle de l'assimilation nasale progressive est d'éviter leur occurrence dans cette position.

(8) Assimilation nasale progressive

a. *Répondu* ~ *réponne*

b. *Gambet* ~ *gamme*

(9) Assimilation nasale régressive

a. *Rude* ~ *runmint*

b. *Dpi* ~ *nmain*

Les travaux de Julie Auger sur l'épenthèse sont basés sur un corpus de données pour l'essentiel écrites. Par conséquent, ses travaux sont de nature phonologique, c'est-à-dire que son analyse de la structure prosodique et de son effet sur l'épenthèse n'est soutenue par aucune analyse phonétique. Dans sa thèse de doctorat

4 — Dans les langues germaniques, par exemple.

soutenue en 2011 à Indiana University, Eric Halicki relève le défi de tester ses analyses pour la prothèse et l'épithèse et d'examiner deux autres phénomènes phonologiques dont l'application est contrainte par la structure prosodique : la dénasalisation et la réalisation de la consonne flottante à la fin du mot *toute*. Ces quatre phénomènes sont illustrés en (10)-(14).

- (10) Prothèse (Halicki 2011, 4)
- | | |
|------------------------------|----------------|
| a. <i>O dmande</i> | [odmãd] |
| b. <i>I vient't édmander</i> | [ivjentedmãde] |
- (11) Épithèse (Halicki 2011, 6)
- | | |
|--------------------------------|----------------|
| a. <i>Qu'i perle in picard</i> | [kiperlẽpikar] |
| b. <i>I perlé comme eu</i> | [iperlekõmø] |
- (12) Dénasalisation (Halicki 2011, 7)
- | | |
|---|--------------|
| a. <i>Des robinets, on n'en trouve point.</i> | [õnãtruvpwẽ] |
| b. <i>est poè aisé</i> | [epwẽeze] |
- (13) Consonne flottante : *toute* (Halicki 2011, 6-7)
- | | |
|---|---------------------------|
| a. <i>J'ai arrivé à tout réchupéreu</i> | [ʒeariveatu
retʃyperø] |
| b. <i>Pis ch'est toute.</i> | [piʃetut] |

Pour ce faire, il analyse environ huit heures de parler spontané produit par cinq Picardisants afin d'identifier les corrélats phonétiques des frontières prosodiques de différents types. Ce corpus oral lui fournit plus de 10 000 durées vocaliques et près de 700 pauses liées à des frontières prosodiques, ce qui lui permet de dégager des critères phonétiques qu'il utilise en combinaison avec des critères phonologiques et syntaxiques pour distinguer les différents niveaux prosodiques proposés dans la hiérarchie de Nespor & Vogel (1986). Armé des critères empiriques qu'il a développés, Halicki se voit en mesure de confirmer le caractère catégorique de la prothèse à l'intérieur du syntagme intonatif et variable en début de syntagme intonatif et d'énoncé. De même, il confirme que la fréquence avec laquelle l'épithèse est observée est déterminée par le niveau prosodique : cette fréquence est la plus élevée à l'intérieur des groupes phonologiques et elle diminue au fur et à mesure que la frontière prosodique augmente, au point d'être interdite en fin d'énoncé. La dénasalisation qui affecte la négation *point* et la réalisation du /t/ final de *toute* se comportent de façon parallèle à l'épithèse : on observe la dénasalisation et l'absence de /t/ en milieu de groupe phonologique, c'est-à-dire dans des positions non accentuées qui favorisent les phénomènes de lénition, mais pas dans des positions de fin de groupe associées à un accent de groupe prosodique.

Une autre thèse consacrée à la phonologie du picard du Vimeu a été soutenue à Indiana University en 2014 par Ryan Hendrickson. Cette thèse, qui est entièrement consacrée à l'analyse de deux

consonnes, /l/ et /r/, examine plusieurs facettes de la distribution de ces consonnes dans le but de déterminer si leur comportement justifie qu'on les regroupe dans la classe naturelle des consonnes liquides. Les processus étudiés incluent les suivants : (i) la prothèse déclenchée par les groupes initiaux consistant en une liquide suivie d'une semi-voyelle et l'effacement du /l/ lorsque la semi-voyelle est /j/, tels qu'illustrés en (14); (ii) la simplification des groupes CL en fin de mot, voir (15); (iii) le fait que /l/ et /r/ sont les seules consonnes qui permettent l'ajout du morphème /ʃ/ du subjonctif, (16); et (iv) la métathèse qui affecte /r/, tel qu'illustré en (17).

- (14) Groupes /liquide + semi-voyelles/ en début de syllabe
- a. *i n' gaingne érien* 'il ne gagne rien' (Hendrickson 2014, 69)
 - b. *un Homme dé loi* 'un homme de loi' (Hendrickson 2014, 69)
 - c. *Chés ieuves* 'les lièvres' (Hendrickson 2014, 70)
- (15) /CL/ en fin de mot
- a. *Live* 'livre' (Hendrickson 2014, 4)
 - b. *Véritabe* 'véritable' (Hendrickson 2014, 128)
- (16) /LC/ en fin de mot : le subjonctif
- a. *Qu'ì meurche* 'qu'il meure' (Hendrickson 2014, 4)
 - b. *I feut qu'èj t'appelche* 'il faut que je t'appelle' (Hendrickson 2014, 5)
- (17) Métathèse
- a. *Guérnouille* 'grenouille' (Hendrickson 2014, 6)
 - b. *Guérlotteu* 'grelotter' (Vasseur 1963/1998, 363)

Son analyse d'un corpus écrit et oral, auquel il a ajouté des données élicitées à l'aide de tâches développées spécifiquement pour fournir des données absentes dans les sources de données existantes et permettre de tester ses hypothèses, lui permet de conclure que les comportements de /l/ et /r/ sont suffisamment semblables pour justifier leur regroupement en une classe phonologique. Il attribue par ailleurs les différences entre les deux consonnes au fait que /l/ est légèrement moins sonore que /r/, mais surtout à sa spécification comme consonne coronale, alors que /r/ n'est pas spécifié pour un lieu d'articulation. Cette différence permet d'expliquer pourquoi /r/ peut suivre les occlusives /t,d/ pour former une attaque complexe, mais pas /l/, pourquoi la réalisation du morphème du subjonctif, /ʃ/, est plus fréquente après /r/ qu'après /l/, et pourquoi /l/ est sujet à un effacement quand il précède /j/, alors que /r/ n'est jamais effacé dans le groupe /rj/.

Conclusion

Le survol qui précède tente de fournir un portrait aussi fidèle et complet que possible de la recherche publiée sur la phonétique et la phonologie du picard. Nous sommes cependant consciente que la difficulté d'accès à certains travaux et notre propre éloignement géographique ont certainement produit des lacunes dans la somme des études recensées. Ce survol permet de constater un regain certain des recherches sur le picard au cours du XXI^e siècle. Ces analyses ne représentent qu'une infime partie des travaux qui devraient être entrepris. Mais elles démontrent que la phonétique et la phonologie du picard continuent d'être régies par des contraintes linguistiques semblables à celles que l'on observe dans des langues « normales », c'est-à-dire des langues transmises d'une génération à l'autre et utilisées sans restrictions dans la vie quotidienne. Des notions phonologiques subtiles comme l'échelle de sonorité et le mauvais contact syllabique jouent un rôle bien défini dans les choix que font les locuteurs dans leur utilisation du picard. Il est donc clair que les Picardisants ne se contentent pas de saupoudrer des voyelles épenthétiques pour distinguer le picard du français et qu'ils ne jouent pas à pile ou face quand ils décident s'ils doivent ajouter le morphème du subjonctif à une certaine base verbale, mais qu'ils font plutôt appel à une compétence linguistique qui leur a été transmise par leurs parents ou qui a été acquise quand ils ont fait le choix de se réapproprier leur langue régionale.

Étant donné la faible transmission du picard aux nouvelles générations, il importe de profiter du fait que des locuteurs sont toujours accessibles et, généralement, prêts à participer à nos études linguistiques, pour recueillir les données nécessaires à l'élaboration de nos analyses. Comme nous l'avons vu, le picard du Vimeu bénéficie d'une attention accrue du fait de l'existence du corpus de données orales et écrites recueilli par Julie Auger et du réseau de locuteurs prêts à apporter leur soutien aux linguistes qui s'intéressent à leur parler. Il faut souhaiter que des analyses semblables pourront être entreprises pour certains des traits analysés en picard du Vimeu, mais aussi pour de nombreux autres traits pour lesquels les données sont trop peu nombreuses et/ou pour lesquelles les analyses restent à développer.

Julie Auger

Références

- Auger, Julie, 2000, « Phonology, variation, and prosodic structure: Word-final epenthesis in Vimeu Picard ». In J. M. Fontana et al. (réd.), *Proceedings of the First International Conference on Language Variation in Europe (ICLaVE)*. Barcelona, Universitat Pompeu Fabra. pp. 14-24.
- Auger, Julie, 2001, « Phonological variation and Optimality Theory: Evidence from word-initial vowel epenthesis in Picard », *Language Variation and Change* 13,3, 253-303.
- Auger, Julie, 2003, « Les pronoms clitiques sujets en picard: une analyse au confluent de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe », *Journal of French Language Studies* 13,1, 1-22.
- Auger, Julie, 2010, « Structure prosodique et épenthèse vocalique en picard ». Phonlex International Conference, Université de Toulouse II, 8-10 septembre 2010.
- Cardoso, Walcir, 2001, « Variation patterns in across-word regressive assimilation in Picard: An Optimality Theoretic account », *Language Variation and Change* 13,3, 305-341.
- Cardoso, Walcir. 2003. *Topics in the Phonology of Picard*. Thèse de doctorat, McGill University.
- Cardoso, Walcir. 2009. « Variation and Optimality Theory : Regressive assimilation in Vimeu Picard », *Revista da ABRALIN* 8,2, 169-205.
- Carton, Fernand, 1970/1972, *Recherches sur l'accentuation des parlers populaires dans la région de Lille*. Thèse présentée devant la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg le 23 juin 1970, Service de reproduction des thèses, Lille, 363 pages.
- Carton, Fernand, 1972, « Un cas d'extension de la palatalisation dans les patois du nord de la France », in *Les dialectes de France au Moyen Âge et aujourd'hui; domaines d'oïl et domaine franco-provençal*, Paris, Klincksieck, 449-460.
- Carton, Fernand, 2012, « Étude prosodique du parler ouvrier de Tourcoing (Nord) à la fin du XIX^e siècle », Contribution à *Hommage à Philippe Martin*, Paris, 28-29 juin. En ligne sur le site internet de Philippe Martin et dans <http://carton.fernand.free.fr/>.
- Carton, Fernand, 2013, « Un parler picard au contact du flamand occidental: étude de phonologie fonctionnelle », in *Aspects du fonctionnalisme en France*, Société internationale de linguistique fonctionnelle et Université de Leon (Espagne), C.E.M.I., 49-52, 363-379.
- Carton, Fernand, 2015, « Les diphtongues secondaires dans le parler rural d'Aubers (Nord) au début du XX^e siècle », *Dialectologia et Geolinguistica* 23,1, 38-49.
- Carton, Fernand & Pierre Descamps, 1971, *Les Parlers d'Aubers-en-Weppes*, Arras, Société de dialectologie picarde.
- Carton, Fernand/Lebègue, Maurice, 1989, *Atlas linguistique et ethnologique picard*, volume 1, Paris, CNRS.
- Carton, Fernand/Lebègue, Maurice, 1998, *Atlas linguistique et ethnologique picard*, Volume 2, Paris, CNRS.

- Dawson, Alain, 2006, *Variation phonologique et cohésion dialectale en picard*, thèse de doctorat, Université de Toulouse II – Le Mirail.
- Debrie, René, 1981, « Problèmes posés par la présence de l'assimilation régressive dans le sud-ouest du domaine picard », *Revue de linguistique romane* 45, 21-464.
- Flutre, Louis-Fernand, 1970, *Le Moyen picard d'après les textes littéraires du temps (1560-1660)*, Amiens, Musée de la Picardie.
- Flutre, Louis-Fernand, 1977, *Du moyen picard au picard moderne*, Amiens, Musée de la Picardie.
- Halicki, Éric C., 2011, *Phonology and the Prosodic Hierarchy in Picard*, thèse de doctorat, Indiana University.
- Hendrickson, Ryan, 2014, *The Liquid Consonants in Picard*, thèse de doctorat, Indiana University.
- José, Brian/Auger, Julie, 2004, « (Final) nasalization as an alternative to (final) devoicing: The case of Vimeu Picard », in Brian José and Kenneth de Jong (éd.), *Indiana University Linguistics Club Working Papers Online* 4. <http://www.indiana.edu/~iulcwp/>.
- José, Brian/Auger, Julie, 2005, « Geminates and Picard pronominal clitic allomorphy », *Catalan Journal of Linguistics* 4, 127-154.
- Leducq, Gérard, 2007, *Le parler du Cambrésis*, Cambrai.
- Loriot, Robert, 1948, « L'alternance l/r en picard moderne », *Les Dialectes belgo-romans* VII, 5-23.
- Loriot, Robert, 1967, *La frontière dialectale moderne en Haute-Normandie (Pays de Bray, Vallée de la Bresle, Forêt d'Eu, Talou, Aliermont)*, Amiens, Musée de Picardie.
- Loriot, Robert, 1984, *Les parlers de l'Oise*, Dijon & Amiens, Association bourguignonne de dialectologie et d'onomastique.
- Nespor, Marina/Vogel, Irene, 1986, *Prosodic Phonology*, Dordrecht, Foris.
- Steele, Jeffrey/Auger, Julie, 2002, « A constraint-based analysis of intraspeaker variation: Vocalic epenthesis in Vimeu Picard », in Satterfield, T. / Tortora, C. / Cresti, D. (éd.), *Current Issues in Linguistic Theory: Selected Papers from the XXIXth Linguistic Symposium on the Romance Languages (LSRL), Ann Arbor 8-11 April 1999*, Amsterdam, Benjamins, 306-324.
- Vasseur, Gaston, 1963, *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*, Fontenay-sous-Bois, SIDES.
- Vasseur, Gaston, 1996, *Grammaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*, Abbeville, F. Paillart.
- Viez, H.-A., 1910, *Le parler populaire (patois) de Roubaix (étude phonétique)*, Paris, Ernest Leroux.

Nasalisation régressive en picard et en français : Preuves phonétiques des différences phonologiques¹

1. Introduction

Une des principales différences phonologiques entre le français et le picard, souvent citée dans les ouvrages scientifiques et longtemps représentée dans l'orthographe picarde, réside dans les processus de nasalisation régressive (ou l'absence d'un tel processus). Les dialectes du picard se caractérisent par l'assimilation de certaines voyelles devant une consonne nasale. En particulier, ce processus s'appliquerait aux voyelles /a, e, o/ en picard du Vimeu, soit la variété documentée dans cette étude, selon les travaux de Vasseur (1963/1998, 1996). Par contre, dans la description courante du français standard international, aucun processus de nasalisation ne s'applique. Puisque les deux langues emploient un contraste oral-nasal dans les voyelles moyennes et ouverte, il s'ensuit que le picard est neutralisateur à cet égard (jusqu'à un certain point), tandis que le français préserve entièrement ce contraste.

Certains facteurs compliquent cette description. D'abord, la nasalité vocalique s'avère particulièrement difficile à percevoir

1 — Je tiens à remercier en particulier Julie Francoeur et Julie Auger pour leur aide avec les révisions de cet article. Toute erreur qui persiste est celle de l'auteur. Cette recherche a été soutenue par une subvention Doctoral Dissertation Research (#1360758) de la National Science Foundation.

dans des contextes nasaux (Beddor & Krakow 1999) ; de plus, le timbre et la durée vocaliques peuvent influencer sa perception, comme nous le verrons. Bien que ces constatations ne remettent pas forcément en cause toute description impressionniste, quand la précision nous importe le plus, il est idéal de corroborer de tels propos avec des données instrumentales et/ou acoustiques. Cela est d'autant plus important quand la description en question est tellement daté que le parler en question aurait pu évoluer de manière significative. À ma connaissance, jusqu'ici le picard n'a pas été sujet d'une étude phonétique sur la nasalité, d'où le besoin de documenter cette question de plus près.

En revanche, un grand nombre d'études phonétiques ont examiné la nasalité dans la langue française, ce qui nous amène à notre seconde complexité. Bien qu'on présume que cette langue préserve son contraste oral-nasal, plusieurs études trouvent des taux significatifs de nasalisation sur les voyelles fermées en position pré-nasale (Basset et al. 2001, Delvaux et al. 2008), et cela même au-delà de 50% nasalité (Rochet & Rochet 1991, Spears 2006). Il n'y a pas de consensus concernant le statut de ce processus comme phonétique ou phonologique. Mais si ce dernier s'avère plausible, son existence pourrait mener à un changement du profil phonologique du français, comme nous l'expliquons plus loin. En outre, ces données ouvrent la question si un tel processus s'est développé en picard.

Cet article présente une expérience sur la base phonétique de cette différence phonologique entre le français et le picard du Vimeu (désormais « le picard », sauf indication contraire). En particulier, nous examinerons le rapport entre le taux de nasalisation régressive et le timbre vocalique à la lumière de divers facteurs qui peuvent influencer la coarticulation nasale². Afin de tester différentes possibilités, un groupe de bilingues picard-français et deux groupes de monolingues français (l'un provenant de la Picardie, l'autre de l'extérieur) ont participé à une tâche de lecture dans un nasomètre, un appareil phonétique qui permet l'enregistrement séparé mais simultané des canaux oral et nasal. Tous les participants ont enregistré une liste d'expressions françaises, et les bilingues ont aussi enregistré une liste picarde de structure identique. Dix mesures d'énergie acoustique également espacées ont été extraites de chaque canal pour calculer un score global de

2 — En l'absence de stipulation explicite (p. ex. « un processus phonétique »), cet article emploie le terme 'coarticulation' pour référer à un processus purement phonétique et 'assimilation' pour un processus phonologique. En plus, l'adjectif 'nasalisé' s'utilise dans cet article pour décrire une voyelle originalement orale ayant subi un processus de nasalisation, qu'il soit phonétique ou phonologique.

nasalité pour les voyelles nasales contrastives de ces deux langues, de même que pour les voyelles orales en position orales et pré-nasales (nombre total de voyelles = 4 601 en français, 2 308 en picard).

Considérant et le pourcentage de nasalité, et la cohérence interne des groupes, cet article tire des conclusions sur les tendances communes aux groupes comme divisés *a priori*. À savoir, cette étude conclut que seules les voyelles /a, e/ subissent la nasalisation régressive en picard, tandis que seul /i/ la subit en français. Des tests supplémentaires pourraient confirmer ces tendances comme phonologiques, auquel cas la description phonologique de ces langues (ou de ces dialectes, au moins) nécessiterait une révision. Spécifiquement, la neutralisation en picard serait bien confirmée mais de manière partielle (en raison du manque de nasalisation de /o/), et la nasalisation en français s'appliquerait vraiment, mais seulement dans un créneau précis.

En plus de modifier notre description empirique de ces langues, ces tendances pourraient contribuer aussi à combler une lacune dans la théorie phonologique à propos des voyelles nasales. D'abord, ces résultats suggèrent que les voyelles nasales arrondies sont plus marquées que les voyelles nasales écartées, en accord avec des phénomènes vocaliques généraux. Deuxièmement, une hiérarchie d'aperture (ou de sonorité) vocalique pourrait être établie pour expliquer les résultats. Dans une telle hiérarchie, les voyelles fermées nasales seraient (parmi) les plus marquées, puis les voyelles moyennes et ouvertes. Ces deux paramètres prédisent en partie les voyelles qui participent à la nasalisation en picard. Pour expliquer le français, cependant, il faut évoquer en plus une pression d'anti-neutralisation afin de bloquer la nasalisation de /a, e/ en particulier.

Le présent article est structuré comme suit : la section 2 décrit l'arrière-plan phonotactique et le corpus de recherche sur lequel l'étude est basée. En particulier, la section 2.1 fournit un bref résumé des études phonologiques et (si pertinent) phonétiques sur la nasalité en français et en picard. La section 2.2 résume les forces phonétiques derrière la nasalité vocalique avec une attention particulière à son rapport avec le timbre vocalique (surtout l'aperture). La section 3 présente la méthodologie de l'expérience et ensuite les résultats dans la section 4. Nous présentons d'abord les résultats par pourcentage moyen (par combinaison de groupe et de langue) et puis en examinant particulièrement la variation à l'intérieur des groupes. La discussion en §5 traduit ces résultats en processus phonologiques et discute brièvement de leurs conséquences potentielles pour les grammaires des langues française et picarde et pour la théorie phonologique. Cette section comprend

aussi une brève discussion d'orientations possibles pour de futurs travaux. Enfin, la section 6 conclut l'article avec un résumé.

2. Arrière-plan

2.1. La nasalité en français et en picard

Un sous-ensemble des voyelles du français et du picard se distingue au niveau de la nasalité ; en particulier, les voyelles /a, e, o/ ont des homologues nasaux robustement attestés. Selon le dialecte, une quatrième voyelle nasale, dont l'homologue est /œ/ ou /ø/, existe toujours, mais sa distribution dans les deux langues est depuis longtemps marginale. En outre, dans plusieurs dialectes du français, une convergence de cette voyelle vers la voyelle écartée est quasiment complète. La transcription traditionnelle de ces quatre voyelles en français est /ã, ê, ï, œ/, et tandis que Vasseur (1996) emploie /ã, ê, ô, œ/ dans la transcription du picard du Vimeu, il ne remarque pas de différences de prononciation du français à cet égard. Même si c'était le cas, ce qui importe est non seulement que les voyelles nasales soient fonctionnellement identiques d'une langue à l'autre en termes de traits, mais que ces voyelles aient aussi chacune un homologue oral dont la seule différence phonologique réside dans le trait [nasal]³. Toute autre information ou règle phonétique serait extérieure, voire invisible à la phonologie.

Dans la description normative du français, seules les voyelles orales peuvent apparaître devant une consonne nasale tautomorphémique. Dans certains cas, l'affixation peut mener à une séquence de voyelle nasale + consonne nasale, comme dans [ã+neʒe] *enneiger*. Autrement, les deux types de voyelles apparaissent dans les syllabes ouvertes ainsi que les syllabes fermées par une consonne orale. Il est à noter que les consonnes nasales sont interdites en position de coda sauf à la fin d'un mot⁴. Enfin, des paires d'alternances morphologiquement reliées entre voyelle nasale et voyelle orale + consonne nasale (désormais 'Vn' et 'VN', respectivement) ont souvent lieu en français, surtout dans certains adjectifs et paradigmes verbaux. Ces paires se distinguent prin-

3 — De plus, les études expérimentales démontrent que la réalité des voyelles françaises ne correspond plus à la transcription traditionnelle. De point de vue articulatoire, les quatre voyelles /ã, ê, ï, œ/ correspondent plutôt à /ɔ̃, œ̃, ô, œ̃/ (Brichler-Labaeye 1970, Zerling 1984, Delvaux à venir) et plutôt à /ɔ̃, œ̃, ô, ɛ̃/ de point de vue acoustique (Lonchamp 1979).

4 — On peut trouver un grand nombre d'exceptions qui résultent de l'élision (ou bien la non-réalisation) du schwa, que le mot soit monomorphémique (p. ex. *événement*) ou polymorphémique (p. ex. *câlinerie*).

cipalement au niveau de la nasalité, mais à certaines occasions, l'aperture peut aussi différer entre les deux quand il s'agit d'une voyelle fermée dans la forme VN (p. ex. [fɛ̃] *fīn* ~ [fin] *fine*).

La distribution et le comportement particulier des voyelles orales et nasales ont amené les phonologues au consensus qu'en français, les voyelles nasales correspondent à deux genres de représentations sous-jacentes (Tranel 1992, Brousseau & Nikiema 2001). En absence d'alternances au niveau de la nasalité, même en participation avec une alternance Ø ~ C (comme dans *grand* ~ *grande*), on est plutôt d'accord que la voyelle est simplement nasale dans la phonologie. Cependant, en présence d'une alternance avec une séquence VN, la théorie dominante est que la représentation sous-jacente se compose d'une suite de voyelle orale (dont le timbre est déduit à partir de la forme VN) et un trait [nasal] flottant.

La grande majorité des nombreuses études expérimentales portant sur la nasalité en français confirment que le contraste oral-nasal est maintenu, du moins en partie. La coarticulation sur les voyelles moyennes et ouverte est typiquement faible ou négligeable (Rochet & Rochet 1991, Spears 2006, Delvaux et al. 2008). À l'exception des études de Clumeck (1976) et de Montagu (2007), une hiérarchie discutable existe où les voyelles moyennes sont légèrement plus nasales que les voyelles ouvertes, bien qu'aucune voyelle des deux groupes ne dépasse typiquement un seuil de 30% nasalité. Cependant, une contradiction possible à la description traditionnelle du français est que les voyelles fermées démontrent un taux élevé de nasalité, souvent le plus élevé de toutes les voyelles, parfois même au-delà de 50% nasales (Rochet & Rochet 1991, Spears 2006). Toutes les études qui tiennent compte de la différence entre la nasalisation régressive et progressive concluent que celle-ci s'applique dans une mesure plus importante, avec les mêmes tendances au niveau de l'aperture vocalique (les voyelles fermées > moyennes > ouvertes). Ce type de nasalisation dépasse la portée de cet article, mais comme la présente expérience a recueilli en même temps des données le ciblant, nous pourrons un jour examiner si une telle hiérarchie caractérise aussi le picard.

Les 'voyelles nasales' du picard du Vimeu telles que décrites par Vasseur (1996) ont pratiquement la même distribution, c'est-à-dire qu'elles se trouvent devant des consonnes orales (dans des syllabes fermées et ouvertes) et en fin de mot. Comme en français, les consonnes nasales n'apparaissent pas non plus en position de coda. Vasseur fait cependant une distinction supplémentaire dans la catégorie des 'voyelles demi-nasales' [ã, ẽ, õ]. Bien qu'il n'explique pas la raison derrière cette catégorisation, nous pouvons déduire leurs fonctions phonologiques à partir de leurs distribu-

tions grâce à sa transcription qui différencie les deux types. En particulier, les voyelles demi-nasales ne se trouvent que devant des consonnes nasales, tel qu'en français indépendamment de la syllabation. Quelques exceptions rares existent dans le dictionnaire (Vasseur 1963/1998) où une voyelle demi-nasale apparaît devant une consonne orale (p. ex. la dernière voyelle de [iɲorɛ̃s] 'ignorance'). Une autre exception assez régulière se trouve dans certaines paires adjectivales, où une forme masculine qui se termine par une voyelle nasale correspond à une forme féminine qui se termine par une suite de voyelle nasale + consonne nasale, p. ex. [kuzɛ̃] ~ [kuzɛ̃n] 'cousin ~ cousine'. Enfin, la nasalisation de plosives voisées qui suivent une voyelle nasale (p. ex. /gãb/ → [gãm] 'jambe') complique un peu cette généralisation.

Dans l'ensemble, ces tendances suggèrent premièrement un processus de nasalisation régressive qui s'applique à /a, e, o/ devant les consonnes nasales, tandis que toutes les autres voyelles demeureraient orales (cf. José & Auger 2004). À ma connaissance, aucun ouvrage (phonétique ou impressionniste) ne documente un processus de nasalisation des voyelles fermées dans les dialectes du picard. Une deuxième différence potentielle entre le français et le picard provient du manque d'alternances de nasalité dans ce dernier. Comme c'était ce type d'alternances qui a motivé les représentations sous-jacentes au trait [nasal] flottant, il se peut que seules les voyelles nasales existent au niveau sous-jacent en picard. Cette question dépend, certes, de l'analyse des restrictions sur les codas nasales – et en français et en picard.

2.2. *Aspects phonétiques*

La nasalité (générale et vocalique plus spécifiquement) a fait l'objet de nombreuses études dans plusieurs sous-domaines phonétiques. Cette section examine les travaux pertinents à la relation entre la nasalité et le timbre vocalique (en particulier l'aperture). Nous nous intéressons avant tout aux facteurs qui peuvent motiver ou, au contraire, décourager le couplage nasal sur une voyelle donnée.

Bien que la relation entre l'activité vélique et la nasalité ne soit pas unilatérale (p. ex. Bell-Berti 1993), le voile est l'articulateur principalement responsable de la réalisation de la nasalité, à l'aide du muscle *levator palatini* (p. ex. Bell-Berti 1973). Le voile est en position abaissée au repos (p. ex. Vaissière 1988) afin de permettre à l'air d'entrer et de sortir par les narines lors de la respiration, et il gère l'aperture et l'aire du port vélopharyngal (désormais PV) (p. ex. Bell-Berti & Krakow 1991, Dalston & Seaver 1990) par sa montée et son abaissement. En particulier, sa montée est un geste

actif, et la clôture subséquente du PV est nécessaire pour la réalisation des segments oraux. Les consonnes nasales, en contraste, requièrent non seulement que le PV soit ouvert mais aussi que la sortie d'air vers la cavité buccale soit bloquée. Comme le voile lui-même est un articulateur assez léthargique et imprécis (Bell-Berti 1993) qui requiert environ 250 ms pour fermer le PV, il est quasiment inévitable qu'il y ait une diffusion de nasalité sur un segment oral dans la présence d'un segment oral. Le taux de nasalité, cependant, variera d'une langue à une autre.

Entre deux extrêmes, les voyelles nasal(isé)es se réalisent dans un système bifurqué des cavités orale et nasales, avec une complexe interaction entre les deux canaux. De manière aérodynamique, le flux d'air nasal est une fonction de l'aire du PV jusqu'à un certain point (Warren et al. 1987). En particulier, des études ont trouvé que ce flux est élevé pour les voyelles fermées (de même que pour le niveau de pression des sons nasals) grâce à leur taux élevé de constriction orale (Hajek & Maeda 2000). Il est donc probable que ces voyelles sont plus (facilement) nasalisées de ce point de vue (Clarke & Mackiewicz-Krassowska 1977, Rochet & Rochet 1991).

L'articulation des voyelles nasales est plus simple mais toujours pas indépendante de facteurs externes. Dans des études expérimentales, la hauteur inhérente du voile s'avère souvent proportionnelle à l'aperture vocalique, soit le plus élevé pour les voyelles fermées, plus bas chez les voyelles moyennes et encore plus bas chez les voyelles ouvertes (p. ex. Henderson 1984)⁵. Dans ce cas, le voile aurait moins de distance à parcourir lors de la nasalisation d'une voyelle ouverte : ce qui a amené des chercheurs à les classer comme les plus faciles à nasaliser, surtout dans les analyses diachroniques du développement des voyelles nasales contrastives en français (p. ex. La Chaussée 1974, Chen & Wang 1975).

Que ce soit le cas ou non, les phénomènes aérodynamiques discutés plus tôt contredisent déjà une telle analyse. En outre, la position vélique déjà abaissée des voyelles ouvertes peut en effet interagir avec le seuil oral-nasal. D'abord, les voyelles ouvertes orales démontrent parfois des traces de nasalité. Par exemple, plusieurs études ont trouvé que le voile s'abaisse de façon uniforme en anglais américain pour les voyelles ouvertes en contextes oraux (Bell-Berti 1973, Clumeck 1976), quoique, comme dans l'exemple de la hauteur intrinsèque du voile, ces tendances puissent ne pas

5 — Bien que ce rapport soit documenté depuis longtemps (cf. Passavant 1863), il n'est peut-être pas universel. Entre autres, Benguerel et al. (1977) et Amelot et Rossato (2006), tous deux portant sur le français, présentent des résultats légèrement différents. Cette dernière étude démontre que la hauteur intrinsèque peut varier selon la personne, et que l'aperture de la mâchoire pourrait être un meilleur corrélât de la hauteur vélique.

être universelles (cf. Shosted 2005, p. 61 pour une discussion). De plus, les voyelles ouvertes sont perçues comme plus nasales que d'autres même quand elles sont complètement orales (Lintz & Sherman 1961). De la même façon, dans l'expérience perceptuelle de Maeda (1993), des participants ont dû évaluer la nasalité de voyelles ouvertes et fermées synthétisées à six différents degrés de couplage nasal. D'une part, les voyelles ouvertes ont été perçues comme plus nasales avec aucun couplage nasal, mais d'autre part, celles-ci ont requis un couplage presque quatre fois plus intense que les voyelles fermées dès l'application de la nasalité afin d'être suffisamment perçues comme nasales.

En termes acoustiques, les fosses nasales ont leur propre structure formantique, ce qui aboutit à un produit beaucoup plus complexe que la somme de ses parties quand couplées avec une configuration orale indépendante. À savoir, les formants et les anti-formants des fosses nasales déplacent et/ou affaiblissent ceux de la cavité buccale, entre autres conséquences acoustiques (cf. Delvaux 2012, p. 130 pour un résumé). Des configurations orales différentes donnent des résultats différents; c'est-à-dire les effets des (anti-)formants des fosses nasales sur un formant donné dépendent de la structure originale de la voyelle de départ, et ce même en fonction de l'aire du PV (Maeda 1993). Généralement, dans les voyelles fermées, un formant nasal (ou plusieurs) est inséré entre le F1 et F2, tandis que le couplage nasal mène à un affaiblissement à différents degrés du F1 et/ou du F2 chez les voyelles non-fermées. Ces déplacements et ajouts formantiques créent un phénomène de perception de centralisation, par lequel les voyelles nasales fermées peuvent être perçues comme plus ouvertes que leurs homologues orales et l'effet inverse pour les voyelles ouvertes (perçues comme plus fermées).

Des études de modélisation démontrent que le couplage nasal, similairement aux niveaux de pression des sons nasaux mentionnés plus haut, s'effectue sur les voyelles fermées avec plus de certitude que sur d'autres, pour n'importe quelle aire du PV donnée (p. ex. House & Stevens 1956). Ce rapport se manifeste également dans la perception; comme nous l'avons indiqué plus tôt, les voyelles fermées sont plus facilement et plus rapidement perçues comme nasales pour un degré de couplage (non-zéro) donné (Maeda 1993). Cependant, ces résultats modélisent des voyelles de durées égales. La nasalité vocalique est mieux perçue sur des voyelles longues dans des études expérimentales (p. ex. Whalen & Beddor 1986) et elle est plus souvent attestée dans les études typologiques (p. ex. Hajek 1997). Étant donné que les voyelles ouvertes sont habituellement les plus longues dans la parole naturelle, de même

que dans les notions de la durée inhérente et de la sonorité (Lehiste 1970, Laver 1994, Parker 2002), nous pouvons déduire en toute probabilité que ce paramètre, plutôt que d'autres, peut en effet favoriser les voyelles nasales ouvertes.

3. Méthodologie

3.1. *Participants*

Trois groupes de participants ont été recrutés par référencement et au travers des réseaux sociaux : deux groupes de monolingues francophones (5 locuteurs chacun) et un groupe de bilingues picard-français (10 locuteurs), pour un total de 20 locuteurs. Dans le cadre de cette étude, nous étendons le terme 'monolinguisme' pour ne pas exclure les locuteurs du français qui avaient peut-être appris une langue étrangère (sauf le picard) à l'école, mais qui n'auraient acquis aucune autre langue dans un milieu familial et qui n'utilisent que le français sur une base quotidienne et personnelle. Tous les participants ont rempli un questionnaire concernant leurs compétences et usage langagiers, en plus de leurs renseignements personnels standard, afin de décider leur admissibilité.

Le premier groupe de monolingues (âge moyen : 45,6 ans) provenait des alentours de la ville de Brest et a servi de groupe contrôle. Non seulement ce groupe est-il éloigné de l'influence du picard mais il représente aussi une variété métropolitaine du français dans une zone de la Bretagne non-bretonnante (Le Berre 1975). Au final, on pourrait s'attendre à ce que l'influence d'une langue régionale autochtone y soit mineure, voire inexistante. Bien qu'il existe peu d'études sur le parler de Brest en particulier, il y a des raisons de croire qu'il n'est ni particulièrement marqué ni stigmatisé (cf. Poncet 2013, par exemple). Enfin, bien qu'on remarque que la nasalité se propage parfois sur les plosives (et voisées et sourdes) en position de coda dans cette variété (Le Berre 1975), un tel processus (plus restreint) existe en picard, tel que discuté ci-dessus. On n'a jusqu'ici documenté aucun processus de nasalisation vocalique dans cette variété.

Les deux autres groupes provenaient pour la plupart du Vimeu, une région naturelle de France en Picardie près de la Somme (le fleuve). Le nombre d'études existantes sur le picard du Vimeu et la vigueur de sa communauté 'picardisante' ont motivé le choix de cette région. Le groupe de monolingues (âge moyen : 51,4 ans) provenait de la ville d'Abbeville et de ses alentours, et le groupe de bilingues picard-français (âge moyen : 66,2 ans) généralement de la région de la Somme. Seulement deux participants de ce dernier

groupe sont nés à l'extérieur de la Somme : l'un dans un village normand avoisinant (PH) et l'autre à Paris (PC). À l'exception de PF, qui habitait dans le Nord – Pas-de-Calais (la région voisine au nord), tous les participants bilingues habitaient dans la Somme.

Tous les participants bilingues ont répondu à un questionnaire supplémentaire portant sur leur acquisition et leur usage du picard. Ils ont tous affirmé qu'ils ont appris le picard dans un milieu familial, en plus, pour certains, de le parler avec des voisins et amis. Sept sur dix ont déclaré l'avoir acquis dès l'enfance, tandis que deux participants (PA et PJ) l'ont acquis vers l'âge de 15 ans et un dernier (PD) vers 30 ans. Le questionnaire comportait aussi des questions sur le(s) contexte(s) d'usage, ce qui variait fortement d'un locuteur à un autre, et sur la fréquence d'usage, qui était en moyenne de plusieurs heures par semaine, sinon par jour. Pour une répartition détaillée de tous les participants et de leurs réponses au questionnaire, voir §4.3.2 de Dow (2014)⁶.

3.2. *Stimuli*

Une liste d'expressions à trois mots (article défini + nom + adjectif) a été créée pour chacune des deux langues. Chaque expression contient une voyelle *cible* et un son ou une combinaison de sons spécifique qui constitue un *environnement*. Pour les besoins du présent article, les cibles se trouvent dans la dernière syllabe du nom, et l'environnement comprend la consonne finale du nom et/ou le segment initial de l'adjectif. Ce qui suit est une brève discussion illustrée de la structure de ces expressions. Dans la conception initiale des environnements, l'étude voulait tenir compte de quelques facteurs possibles qui se sont avérés peu concluants en fin de compte (cf. Dow 2014, §4.2 pour une discussion). Comme ces choix influencent le nombre de types présents, cette section décrira leur structure, bien que certains types aient été regroupés dans l'analyse en raison de leurs comportements semblables.

Comme le français et le picard possèdent un inventaire vocalique essentiellement identique, les voyelles cibles étaient les mêmes pour les deux variétés, c'est-à-dire 7 voyelles orales (/a, e, ø, o, i, y, u/) ⁷ et 4 voyelles nasales (/ã, ê, õ, õ̃/). Les bases de référence

6 — Comme ni l'âge (Hoit et al. 1994) ni le sexe (Zajack et al. 1998) n'influencent la nasalisation régressive dans les études existantes, la présente expérience n'a pas cherché à équilibrer ces facteurs. Le groupe de bilingues compte 9 hommes pour une seule femme, soit un reflet du fait que les hommes ont plus souvent tendance à utiliser le picard (Pooley 2003).

7 — La distribution entre les voyelles mi-fermées et mi-ouvertes est d'une part inégale dans les deux langues (p. ex. quelles voyelles peuvent se trouver en syllabe ouverte) et d'autre part est légèrement différente d'une langue à l'autre. Cette étude fusionne donc cette distinction, et il s'agit d'une abréviation dans les symboles utilisés. Par

orales contiennent des séquences d'une voyelle orale en fin de nom suivie d'un adjectif commençant par un segment oral (soit une autre voyelle orale, soit la consonne /s/). Les bases de référence nasales contiennent les quatre voyelles nasales contrastives, elles aussi en fin de nom, suivies d'un adjectif commençant par un des trois segments (une voyelle orale, la consonne /s/ ou une consonne nasale). Enfin, dans les combinaisons 'nasalisées', une consonne nasale se trouve en fin de nom directement après la voyelle cible, suivie d'adjectifs commençant par les trois mêmes segments que pour les voyelles nasales (V, s ou N). Le tableau (1) résume ces combinaisons et les abréviations générales désormais utilisées. Chaque illustration contient une voyelle ouverte du français.

Tableau 1: Illustration des types, voyelle ouverte (français)
NB: 'Vⁿ' = voyelle nasale contrastive et '#' = frontière de mot.

	Cibles		
	V (oral)	V ⁿ (nasal)	VN (nasalisé)
Environnements	-#V V#V <i>le certificat officiel</i>	V ⁿ #V <i>le client irrité</i>	VN#V <i>la partisane idéale</i>
	-#s V#s <i>le certificat secret</i>	V ⁿ #s <i>le client secret</i>	VN#s <i>la partisane sarcastique</i>
	-#N -	V ⁿ #N <i>le client naïf</i>	VN#N <i>la partisane naïve</i>

Ce système a rendu 53 types en français et 50 en picard⁸, à cause du manque de séquences finales /uN/ dans ce dernier.

3.3. Procédure et instrumentation

Les enregistrements ont été faits dans un endroit calme, généralement le domicile du participant⁹, à l'aide d'un nasomètre de Glottal Enterprises (NAS-1 SEP Clinic) connecté à un ordinateur portable. Cet appareil tenu à la main consiste en deux microphones également espacés et d'une plaque (de trois tailles possibles) qui sépare les deux et qui isole le signal nasal du signal oral quand elle est tenue à l'horizontale entre la bouche et le nez. Ceci permet l'enregistrement séparé mais simultané des deux signaux. Les enregistrements ont été fait dans Praat à une fréquence d'échantillon-

exemple, la cible /e/ peut référer à soit /e/, soit /ɛ/, selon le contexte.

8 — Ces chiffres comprennent deux autres types de cibles finalement fusionnés qui visaient à explorer une différence possible entre une séquence sous-jacente de /i, y/ + consonne nasale versus cette même suite superficielle provenant de l'ancrage du trait [nasal] flottant au morphème du féminin (p. ex. *routine* /in/ vs. *divine* /iⁿ + FÉM./, respectivement).

9 — Cet article utilise le générique masculin pour alléger le texte sans discrimination.

nage de 44,1 kHz en stéréo, où chaque microphone correspondait à un canal (gauche ou droit).

Après que les participants ont répondu au(x) questionnaire(s) pertinent(s), l'examineur a demandé s'ils avaient récemment attrapé un rhume, s'ils souffraient d'allergies ou d'autre malaise qui puisse empêcher leur prononciation habituelle. L'examineur a ensuite sélectionné la taille de plaque appropriée et donné une brève formation sur le bon usage du nasomètre. Afin d'enregistrer trois répétitions de chaque liste pertinente, la liste française a été randomisée à chaque fois pour chaque participant, et de même pour la liste picarde si le participant était bilingue. Les locuteurs bilingues ont enregistré les trois répétitions d'une langue avant de passer à l'autre. L'ordre des langues a été équilibré parmi les participants bilingues. Les expressions ont été présentées au participant dans un fichier Excel, et ceux-ci ont géré eux-mêmes la vitesse du défilement.

3.4. Mesures

Chaque voyelle cible a été isolée à la main et, comme les signaux oral et nasal correspondaient à chacun des deux canaux stéréo, des mesures d'énergie ont été prises à 10 intervalles également espacés dans chaque canal. Ces mesures ont été ensuite normalisées pour chaque locuteur, à l'intérieur de chaque répétition (et langue, pour les bilingues) pour chaque canal, en divisant chaque chiffre par l'écart type de son ensemble¹⁰. Par exemple, pour un locuteur donné, la normalisation des mesures d'énergie du canal oral de sa première répétition de la liste française a été faite, puis le même processus pour le canal nasal, et ainsi de suite.

Dans le but de représenter un pourcentage global de nasalité pour chaque voyelle, cette étude utilise un nouveau calcul créé dans Dow (2014) qui s'appelle le 'Differential Energy Ratio' (DER, *Ratio d'énergie différentielle*). D'abord, ce calcul soustrait l'énergie de l'énergie orale à chaque point mesuré pour obtenir son énergie différentielle. Ensuite, la voyelle est divisée en phases orale et nasale (si pertinent) en séparant les valeurs positives et négatives, respectivement. Un point dont l'énergie différentielle est positive appartient à la phase orale, et celui où cette énergie est négative, à la phase nasale. Le seuil entre ces deux phases est donc le point où l'énergie différentielle est zéro (en raison de l'égalité des deux

10 — Ce genre de recentrage a été choisi intentionnellement pour éviter des lectures d'énergie négatives, ce qui serait indésirable pour le calcul effectué. Cette normalisation était avant tout nécessaire pour certains locuteurs bilingues dont l'énergie orale était parfois erratique, souvent à cause d'une voix forte. Pour une discussion plus détaillée, voir §5.1.4 de Dow (2014).

énergies). Ensuite, les valeurs de chaque phase sont additionnées pour trouver l'aire de chaque phase. (La valeur absolue de l'aire nasale entrera dans la formule.) Le DER modélise enfin le ratio entre l'aire nasale et le total des deux aires, multipliée par 100 pour obtenir un pourcentage.

Le DER est en corrélation avec d'autres formules basées sur un ratio, comme celle utilisée dans Rochet et Rochet (1991), une autre étude nasométrique. Cependant, le DER modélise mieux des changements rapides d'énergie, selon Dow (2016a). Grâce à certains phénomènes aérodynamiques et acoustiques déjà évoqués, l'énergie nasale peut croître beaucoup plus vite dans les voyelles fermées que dans d'autres voyelles. En effet, l'énergie nasale croît en moyenne deux fois plus vite dans les voyelles fermées en position pré-nasale des présentes données (Dow 2016a). Parce que le DER modélise l'intensité du couplage nasal en fonction du temps (en comparaison avec une simple mesure de la durée de la phase nasale), cette mesure peut être considérée comme plus précise si tous les timbres vocaliques sont assujettis aux mêmes critères.

4. Résultats

4.1. *Éléments préliminaires*

Comme Dow (2014) a trouvé que le choix d'environnement (c.-à-d. entre *_#V*, *_#s* et *_#N*) ne fait pas de différence significative, l'analyse fait la moyenne des pourcentages DER au niveau de la voyelle cible. Par souci de concision, les moyennes individuelles ne sont pas présentées dans cet article ; l'analyse se fera au niveau du groupe. On peut trouver les données individuelles et une discussion à ce sujet dans §5.2 de Dow (2014), mais le paragraphe qui suit fournit quelques détails essentiels.

En général, les moyennes des participants d'un groupe donné étaient essentiellement similaires, à l'exception des voyelles nasales contrastives dans les données picardes de certains locuteurs bilingues. Un locuteur (PA) démontre des taux de nasalité systématiquement bas que la moyenne sur toutes les voyelles de cette catégorie. Deux autres locuteurs (PG et PH) démontrent des taux plus bas que la majorité sur quelques-unes de ces voyelles. Comme les voyelles nasales françaises de ces mêmes locuteurs démontraient des taux normaux de nasalité (c.-à-d. environ 100% nasales), il ne peut s'agir de cas d'hyponasalité. Il reste toujours à explorer quelle peut être la cause de ces tendances, de même qu'à déterminer s'il existe une interaction avec la nasalisation régressive. Il semblerait à première vue que des taux anormaux sur les voyelles

nasales contrastives (relativement au groupe) n'impliquent pas des taux anormaux sur les voyelles orales en position pré-nasale. Les données de ces locuteurs ne sont finalement pas exclues, mais il faut noter qu'elles abaissent les moyennes dans certains cas.

Un dernier élément qu'il convient de noter est le fait que certains facteurs ont contribué à des taux de nasalité parfois anormalement élevés sur les voyelles fermées (surtout /i/) dans des contextes oraux. Ces voyelles ont été examinées individuellement, et il semblerait que la lénition vocalique en est majoritairement la cause. En particulier, l'énergie nasale de ces voyelles apparaît négligeable, tandis que leur énergie orale est souvent erratique à cause du dévoisement, de l'abréviation ou du bruit fricatif. Il est à noter que ces voyelles sont aberrantes quel que soit le calcul effectué (le DER ou un ratio d'énergie plus traditionnel).

4.2. Résultats des groupes

Le tableau (2) fournit le DER moyen et l'écart type des segments de contrôle, c.-à-d. les voyelles orales en contexte oral et les voyelles nasales contrastives. En général, le pourcentage de nasalité est proche de zéro pour toutes les voyelles orales, à l'exception de /i/ pour tous les groupes et de /ø/ pour les monolingues de Brest. Ces taux, bien qu'inattendus, ne dépassent pas 16,5%. En revanche, les voyelles nasales démontrent en général des taux de nasalité très élevés, de 80% à 100%, à l'exception curieuse de la voyelle /œ/, qui comporte un taux d'énergie nasale de seulement 53,7% à 74% en français. La raison pour laquelle cette dernière voyelle nasale se distingue des autres n'est pas claire, ni dans quelle mesure elle est prononcée comme arrondie ou pas (et par qui). Malheureusement, ces questions dépassent la portée de cet article, mais une étude acoustique formantique pourrait peut-être répondre à ces questions et à d'autres. Au total, nous pouvons affirmer en connaissance de cause que les voyelles censées être orales sont principalement orales en contextes oraux, et les voyelles nasales sont largement nasales.

Tableau 2 : DER & écart type, voyelles de contrôle

	mono. (Brest)		mono. (Somme)		français bilingue		picard	
	DER	sd	DER	sd	DER	sd	DER	sd
/a/	0	0	0	0	0	0	0	0
/e/	0,1	0,5	0	0,2	0,1	0,4	0	0
/ø/	14,9	30,2	6,8	13,5	9,9	20,8	6,5	14,9
/o/	0	0	0	0	0,1	0,4	0	0
/i/	5,2	19,7	10,7	30	13,8	32,5	16,5	32,1
/y/	0	0	0	0	2,7	9	0,3	1,1
/u/	2,5	9	0	0	0,8	3,8	0,6	2,8
/ã/	79,9	28,3	87,6	26,4	94,6	12,4	78,3	30,8
/ẽ/	86,2	28	86,6	29,5	92,6	19,1	80	30,8
/õ/	99,9	0,8	94,4	21,4	98,3	7,4	89,1	24,9
/œ/	53,7	35,5	65,9	32,1	74	36,3	81,7	25,3

Le tableau (3) présente le DER moyen et l'écart type des voyelles orales en contextes pré-nasaux. On peut noter deux similarités entre tous les groupes : d'abord, la nasalité atteint ou dépasse un taux de 50% de nasalité pour /i, y/ dans les quatre groupes. Deuxièmement, /ø/ est relativement oral, jusqu'à un maximum de 30% en picard. Des données sur /u/ ne sont pas disponibles en picard, mais parmi les groupes français, cette voyelle n'atteint 50% de nasalité que chez les monolingues de la Somme. Autrement, sa nasalité se situe aux alentours de 40%. Les autres voyelles révèlent des différences importantes entre le picard et les autres groupes (y inclus le français des bilingues). La voyelle /o/ est nasale à environ 20% en français, contre 47% de nasalité en picard. Parmi les voyelles moyennes, /e/ est la plus nasale en français (entre 21% et 34%), mais elle est beaucoup plus nasale en picard à 70%. Enfin, la différence la plus frappante entre les deux langues se trouve dans la voyelle /a/, qui est nasale de seulement 17% à 27% chez les groupes français mais à 90% en picard.

Tableau 3 : DER & écart type, voyelles nasalisées

	mono. (Brest)		mono. (Somme)		français bilingue		picard	
	DER	sd	DER	sd	DER	sd	DER	sd
/aN/	13,9	13,2	17,6	10,7	25,6	20,3	91	18,8
/eN/	16,9	19,6	31,2	18,3	32,4	25,1	71,3	33,5
/øN/	18,1	12,9	17,8	8,3	23,1	20	31,1	27,1
/oN/	12,9	12,6	13,9	8,8	18,8	22,8	46,4	37,6
/iN/	79,5	30,7	70,7	31,1	63,6	34,9	61	31,6
/yN/	49,4	36,9	60,1	30,1	59,56	32,4	49,7	33,7
/uN/	35,3	29,3	49,3	29,1	35,7	32,3	–	–

Dans les violin-plot des figures (4a-d), on observe la variation intra- et intergroupe dans les voyelles nasalisées de plus près. (NB : /ø/ s'écrit 'eu' dans les figures.) Pour chaque voyelle, la hauteur des barres indique la gamme des pourcentages de nasalité observés ; les deux extrémités indiquent les minima et maxima des observations pour une voyelle donnée dans un groupe donné. En même temps, l'épaisseur de la barre indique la densité de probabilité de ces pourcentages. Plus spécifiquement, une section très mince indique qu'on observe très peu de voyelles avec le pourcentage indiqué. En revanche, une section très épaisse indique que la plupart des observations de cette voyelle sont concentrées dans cette section, encore plus notablement si celle-ci est courte.

Les deux figures en (4a, b) illustrent les tendances des groupes monolingues. Les valeurs pour les voyelles moyennes et ouvertes sont principalement concentrées en dessous de 50%. La voyelle /e/ démontre le plus de variation de ces types de voyelles, avec des valeurs qui dépassent 75% dans chaque groupe. Cependant, la concentration la plus élevée se trouve entre 25% et 50% (chez les monolingues de la Somme) et en dessous de 25% chez les monolingues de Brest. La voyelle /i/ est extrêmement nasale dans les deux groupes, tandis que les valeurs de /y, u/ sont assez uniformément distribuées dans l'ensemble du spectre.

En revanche, dans les données françaises des bilingues (présentées en 4c), la distribution des valeurs est en général moins concentrée, et les valeurs maximales des voyelles moyennes et ouverte sont, même si marginales, plus étendues. Les tendances générales tiennent toujours, par contre. En particulier la distribution des valeurs des voyelles non-fermées est concentrée en dessous de 50%. Les valeurs de la voyelle /i/ sont largement concentrées au-dessus de 75%, et /y, u/ sont encore uniformément distribués. Au mieux,

/u/ a une légère concentration en dessous de 50%, et l'inverse pour /y/ (c.-à-d. au-dessus de 50%).

La figure des données picardes des mêmes locuteurs (4d) révèle une image tout à fait différente. La voyelle /a/ est extrêmement nasale, et /e/ a aussi une bonne concentration de valeurs élevées (bien que moins extrême que /a/). Les autres voyelles non-fermées (arrondies) sont concentrées en dessous de 50%. Comme chez les autres groupes, les voyelles /y, u/ ont une distribution assez uniforme, mais contrairement aux données françaises, /i/ a une distribution similaire à celle de ces deux voyelles.

5. Discussion

5.1. *Interprétation des résultats*

Dans cette section, nous envisageons ces résultats à la lumière de la nasalisation comme un processus phonologique avec deux valeurs possibles (que l'on considère le trait [nasal] comme monovalent ou binaire) : oral ou nasal. Tandis que les voyelles concentrées à un extrême sont faciles à interpréter, celles au milieu requièrent des décisions fondées sur des principes. En particulier, il aura fallu décider comment traduire des données continues en valeurs binaires, de même que reconnaître les conséquences du choix de répartir les participants en groupes préconçus.

Cet article considère le pourcentage de nasalité de même que l'uniformité du groupe dans la définition de ce qui compte comme phonologiquement nasal pour le groupe. Bien qu'un seuil de 50% nasalité semble un critère raisonnable, il n'est peut-être pas suffisant, surtout quand il s'agit d'un groupe de plusieurs personnes. Comme nous l'avons vu, certaines voyelles peuvent être à moitié nasales en moyenne mais avoir des valeurs dispersées pour toute la gamme. Pour cette raison, nous avons considéré l'uniformité telle que reflétée visuellement dans la probabilité des violin-plot. Seules les voyelles qui atteignent le seuil de 50% de nasalité de façon uniforme sont considérées ici comme nasales dans la phonologie commune au groupe. Il se peut très bien que certains locuteurs aient une grammaire idiosyncratique ou constituent un sous-groupe, mais ces questions sont malheureusement en dehors du cadre de cet article. Des tests supplémentaires pourront peut-être établir l'intention phonologique, qu'il soit au niveau de l'individu ou du groupe. La prochaine section discute de ces méthodes, avec quelques mises en garde.

D'abord, il est important de noter non seulement que le français des bilingues correspond à celui des monolingues de manière

générale (bien que plus variable ici et là) mais aussi que ces mêmes locuteurs maintiennent une distinction claire entre les deux langues pour la plupart des voyelles. En particulier, il est possible de tirer deux conclusions empiriques des présentes données. Premièrement, nous pouvons confirmer la nasalisation de /a, e/ en picard, mais il semblerait que la nasalisation de /o/ soit en processus de disparition. Deuxièmement, les variétés du français documentées ici se comportent de façon similaire aux autres études phonétiques, dans le sens que les voyelles non-fermées démontrent des taux négligeables de nasalité, et les voyelles fermées des taux importants. Cependant, contrairement aux études existantes, cet article présente les résultats de toutes les voyelles fermées individuellement et ne trouve un taux de nasalité suffisant et suffisamment constant que sur /i/. Nous suggérons donc que le français nasalise activement cette voyelle seulement, et que le picard ne nasalise que /a, e/.

Bien qu'il reste toujours à développer une théorie formelle de la marque parmi les voyelles nasales¹¹, les données suggèrent deux paramètres potentiels. Ici, nous considérons la motivation de la nasalisation régressive non seulement en termes de relations relatives mais en même temps violables, mais aussi indépendamment des inventaires vocaliques de ces langues, puisque l'interaction entre les deux dépend largement du cadre analytique employé.

Premièrement, les deux langues suggèrent que les voyelles nasales [+arrondi] sont plus marquées que les voyelles [-arrondi]. Ce rapport reste conforme à des phénomènes vocaliques généraux, comme la typologie des voyelles épenthétiques (de Lacy 2006)¹². Il reste toujours à voir si ce rapport a une base acoustique. Quoi qu'il en soit, quelques études trouvent que les voyelles nasales sont légèrement arrondies en comparaison avec leurs homologues orales (p. ex. Carignan 2014 et les références citées), vraisemblablement afin d'augmenter la saillance perceptuelle entre les deux catégories. Cependant, l'existence d'un paramètre phonologique ne dépend pas forcément d'une base phonétique, selon sa propre conception de l'interface phonétique-phonologie.

Deuxièmement, il faut considérer une hiérarchie d'aperture vocalique à la lumière de la disparité entre les voyelles fermées et non-fermées, mais deux analyses contradictoires sont, à la limite,

11 — Cet axe de recherche présuppose même qu'il existe des forces phonologiques propres aux voyelles nasales – une question qui reste toujours ouverte (cf. Dow 2015).

12 — Si, en fait, s'il s'avère que certains locuteurs ou sous-groupes nasalisent /y/, il faudrait possiblement adopter un paramètre [-antérieur] > [+antérieur] (où les voyelles nasales antérieures sont moins marquées), ou l'intégrer avec une échelle existante. Encore une fois, ce paramètre serait conforme à des phénomènes généraux.

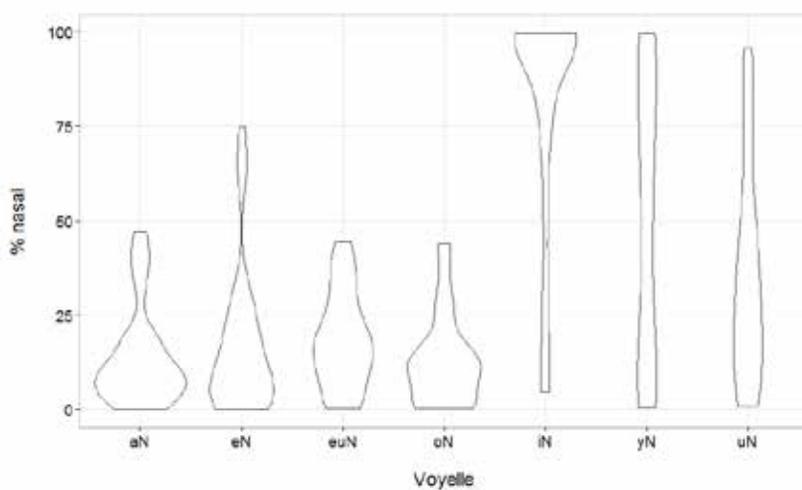


Fig. 4a : français monolingue (Brest)

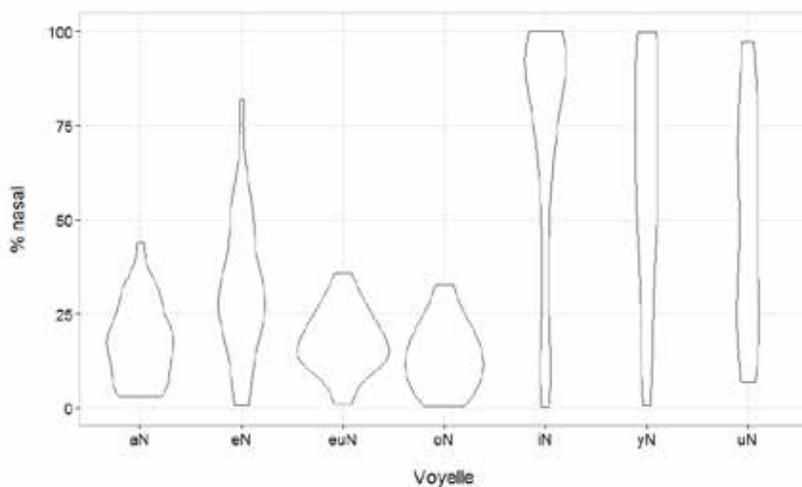


Fig. 4b : français monolingue (Somme)

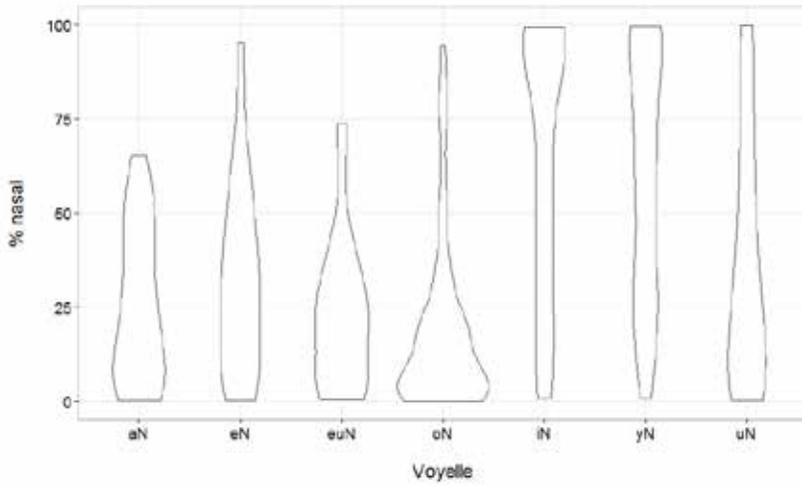


Fig. 4c : français bilingue

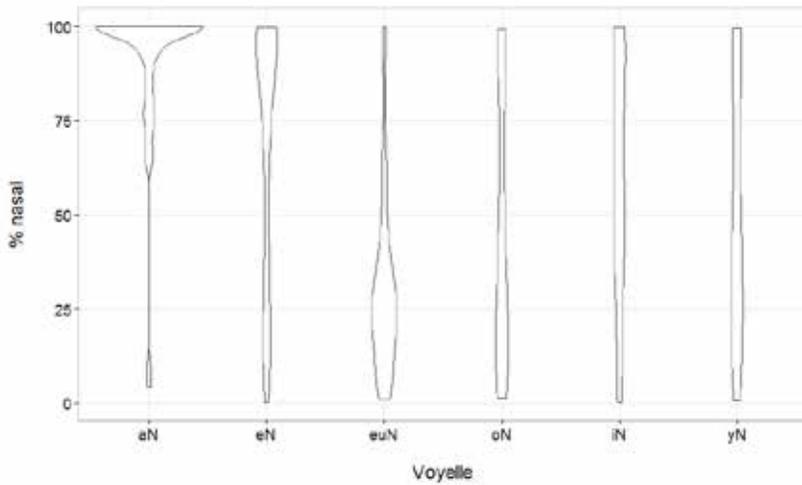


Fig. 4d : picard

possibles. Une option est que la nasalisation de /i/ en français a lieu parce que les voyelles fermées nasales sont les moins marquées. Plusieurs des phénomènes phonétiques évoqués en §2.2 pourraient soutenir cette analyse. Cependant, dans un cadre orienté vers le produit (*product-oriented framework*) comme la Théorie d'optimalité, il serait difficile de motiver le blocage de /iN/ → [ĩN] en picard. Non seulement cette langue préférerait des outputs plus marqués dans cette analyse, mais ce choix entraîne aussi une neutralisation partielle. En plus, cette analyse irait à l'encontre du problème classique de l'abaissement des voyelles fermées nasales sous-jacentes, tel que témoigné par des paires comme *fin* [fẽ] ~ *fine* [fin]. Si les voyelles nasales fermées sont moins marquées que les voyelles moyennes, il est inattendu que /iⁿ, yⁿ/ se réalisent comme des outputs plus marqués, c'est-à-dire [ẽ, (œ̃)].

Si nous adoptons plutôt l'analyse d'une hiérarchie inverse, où les voyelles nasales ouvertes sont les moins marquées (et les voyelles fermées les plus marquées), nous pouvons expliquer le processus évoqué ci-haut de même que le manque de nasalisation des voyelles fermées en picard. Cependant, nous en arrivons à un système où il semblerait que le français ne favorise que l'output le plus marqué (en termes d'aperture). Ceci n'est pas problématique si la portée de la nasalisation est générale, dans le sens qu'elle vise à s'appliquer à n'importe quelle voyelle, mais la langue bloque tout output qui neutralise le contraste oral-nasal. Cette approche nous permet effectivement de créer un créneau étroit où la nasalisation peut s'appliquer grâce à une autre neutralisation. Spécifiquement, l'abaissement observé dans des configurations telles que /fiⁿ/ → [fẽ] laisse une lacune dans l'inventaire des voyelles nasales à la surface. La neutralisation d'aperture fait en sorte que [ĩ] n'apparaisse jamais en position contrastive. La nasalisation peut donc s'appliquer à /i/ dans les contextes requis, et l'interdiction envers les voyelles nasales arrondies empêche que le processus ne s'étende jusqu'à /y, u/ (malgré l'existence des alternances qui motivent /yⁿ/, comme *brun* [bʁœ̃] (ou [bʁẽ]) ~ *brune* [bʁyn]).

5.2. Prochains travaux

Deux questions importantes à explorer dans de prochains travaux ressortent des résultats : la provenance (ou les provenances) de la variation et la pertinence d'un seuil homogène à tous les timbres vocaliques. Dans l'ensemble, nous reconnaissons que la décision de regrouper les participants dans des groupes préconçus entraîne des conséquences sur l'analyse. Ce qui nous était le plus important dans ce travail était d'ancrer des tendances communes à un ensemble de locuteurs sur un plan sociogéogra-

phique. En fournissant des hypothèses concrètes, cette base nous permettra à un moment ultérieur d'explorer davantage la variation dans les données.

Pour la question de la variation, il faut considérer avant tout les voyelles dont les taux de nasalité apparaissent (au niveau du groupe, du moins) uniformes sur l'ensemble du spectre, p. ex. /y, u/. Il Que cette variation se manifeste également chez tous les participants du groupe ou que des sous-groupes se révèlent dans des zones particulières du spectre de nasalité n'est pas tout à fait évident à ce stade. Dans le premier cas, on pourrait postuler un manque de nasalité cible pour une voyelle donnée, ce qui refléterait un manque de processus phonologique, voire même l'existence d'un processus phonétique extra-phonologique. Par contre, les grammaires idiosyncratiques présentes dans le second cas pourraient être indicatives d'un changement en cours chez certains locuteurs. Une analyse statistique approfondie serait utile à cette fin.

Deuxièmement, il se peut que l'application d'un seuil plus « personnalisé » soit plus appropriée à une analyse orientée vers la phonologie – bien sûr au niveau du timbre vocalique mais potentiellement aussi au niveau du locuteur. Cette étude, comme plusieurs autres, traite toutes les voyelles de la même manière, soit en définissant la phase nasale comme la partie où une mesure nasale (ici, d'énergie) dépasse la mesure orale. Mais comme nous l'avons vu, l'aperture peut influencer ce seuil. Du côté articulaire, les voyelles ouvertes dites orales sont parfois plus nasales, tandis que du côté aérodynamique et/ou acoustique, les voyelles fermées peuvent être plus nasales avec le moindre degré de couplage. Si on regarde les niveaux d'énergie nasale dans chaque voyelle en contextes oraux, il serait peut-être possible de développer un seuil spécifique à chaque timbre vocalique.

Enfin, le rapport entre la nasalité (quel qu'en soit la mesure) et la durée vocalique pourrait mieux révéler l'intention phonologique. Dans une étude comparative entre l'américain et l'espagnol, Solé (1992) démontre que dans le premier, le pourcentage de la phase nasale demeure constant par rapport à la durée vocalique ; c'est-à-dire, plus la voyelle est longue, plus sa phase nasale le sera aussi. En revanche, en espagnol, la durée de la phase nasale (déjà assez courte sur les voyelles courtes) reste immuable en fonction de la durée vocalique. Elle postule que ce test de rallongement vocalique dans une tâche de lecture à des vitesses variables révèle la nature de la nasalisation. Lorsqu'une voyelle préserve sa nasalité quelle que soit sa durée, le processus sera donc phonologique. Par contre, une durée minime et immuable reflète la coarticulation,

en dehors de la phonologie. Une analyse préliminaire du rapport entre la nasalité et la durée en fonction du timbre vocalique dans les présentes données corrobore les grandes conclusions de cet article (Dow 2016b). De plus, tous les locuteurs (sauf un) ont participé à une tâche à la Solé (1992) pendant la collection des données pour cet article.

6. Conclusion

Cet article a présenté les résultats d'une expérience phonétique instrumentale sur le picard du Vimeu et sur quelques variétés du français du nord de la France. En mesurant le rapport entre l'énergie orale et nasale à 10 points également espacés d'un corpus de voyelles (en particulier les voyelles orales en position pré-nasale), cette étude a examiné dans quelle mesure ces langues diffèrent au niveau de la nasalisation régressive. Nous avons considéré le pourcentage moyen de nasalité de même que l'uniformité des tendances à l'intérieur des groupes. Au total, cette étude conclut que ce dialecte du picard nasalise seulement /a, e/ tandis que le français ne nasalise que /i/. Ces résultats ont été traduits en phonologie comme indicatifs d'une part d'un évitement des voyelles nasales arrondies et fermées en picard. D'autre part, nous interprétons les résultats français comme indicatifs d'un évitement des voyelles nasales arrondies, ainsi que d'une pression d'anti-neutralisation du contraste oral-nasal.

Dans nos prochains travaux, le rapport entre la durée et la nasalité vocalique pourrait mieux distinguer la coarticulation (phonétique) de l'assimilation (phonologique). Étant donné l'interaction complexe entre le timbre vocalique et une préférence pour et/ou une facilité de la nasalisation, il est aussi possible que des seuils spécifiques à la voyelle soient plus révélateurs d'un changement intentionnel vers la nasalité. Malgré ces questions, le français des bilingues picard-français ressemble plutôt à celui des groupes monolingues français, tandis que leurs données picardes sont radicalement différentes. Cette expérience démontre donc que les bilingues picard-français maintiennent à ce jour deux systèmes distincts de nasalisation régressive.

Michael DOW
Université de Montréal

7. Références bibliographiques

- Basset, Patricia / Amelot, Angélique / Vaissière, Jacqueline / Roubeau, Bernard, 2001. « Nasal airflow in French spontaneous speech », *Journal of the International Phonetic Association*, 31(1), 87-99.
- Beddor, Patrice Speeter / Krakow, Rena Arens, 1999. « Perception of coarticulatory nasalization by speakers of English and Thai: Evidence for partial compensation », *The Journal of the Acoustical Society of America*, 106(5), 2868-2887.
- Bell-Berti, Fredericka, 1973. « The velopharyngeal mechanism: an electromyographic study », *Haskins Laboratories Status Report on Speech Research (Supplement)*, 117-129.
- Bell-Berti, Fredericka, 1993. « Understanding velic motor control: Studies of segmental context », in: Huffman, Marie K. / Krakow, Rena Arens (ed.), *Nasals, Nasalization and the Velum*, Phonetics and Phonology, 5, New York, Academic Press, 63-87.
- Bell Berti, Fredericka / Krakow, Rena Arens, 1991. « Anticipatory velar lowering: A coproduction account », *Journal of the Acoustical Society of America*, 90(1), 112-123.
- Brichler-Labaeye, Catherine. 1970. « Les voyelles françaises. Mouvements et positions articulatoires à la lumière de la radiocinématographie », in: *Bibliothèque française et romane*, série A, 18, Paris, Klincksieck.
- Brousseau, Anne-Marie / Nikiema, Emmanuel, 2001. *Phonologie et morphologie du français*, Montréal, Fides.
- Carignan, Christopher, 2014. « An acoustic and articulatory examination of the “oral” in “nasal”: The oral articulations of French nasal vowels are not arbitrary », *Journal of Phonetics*, 46, 23-33.
- Chen, Matthew Y. / Wang, William S-Y., 1975. « Sound change: Actuation and Implementation », *Language*, 51, 255-281.
- Clarke, Wayne M. / Mackiewicz-Krassowska, Halina, 1977. « Variation in the oral and nasal pressure levels of vowels in changing phonetic contexts », *Journal of Phonetics*, 5, 195-203.
- Clumeck, Harold, 1976. « Patterns of soft palate movements in six languages », *Journal of Phonetics*, 4(4), 337-351.
- Dalston, Rodger M. / Seaver, Earl J., 1990. « Nasometric and photo-transductive measurements of reaction times among normal adult speakers », *Cleft Palate Journal*, 27, 61-67.
- de La Chaussée, François, 1974. *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris: Klincksieck.
- de Lacy, Paul, 2006. *Markedness: Reduction and preservation in phonology*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Delvaux, Véronique, 2012. *Les voyelles nasales du français: aérodynamique, articulation, acoustique et perception*, Bruxelles, Peter Lang.
- Delvaux, Véronique, à venir. « Timbre et nasalité vocalique: le cas du français », *Revue Romane*.

- Delvaux, Véronique / Demolin, Didier / Harmegnies, Bernard / Soquet, Alain, 2008. « The aerodynamics of nasalization in French », *Journal of Phonetics*, 36(4), 578- 606.
- Dow, Michael, 2014. *Contrast and markedness among nasal(ized) vowels: A phonetic-phonological study of French and Vimeu Picard*, Thèse de doctorat, Indiana University.
- Dow, Michael, 2015. *Issues in unifying nasal vowel markedness*. Communication présentée au Old World Conference in Phonology 12, Barcelone, Espagne.
- Dow, Michael, 2016a. Temporal vs. area-sum measurements of vowel nasality. Communication présentée au congrès annuel de la Linguistic Society of America, Washington, D.C.
- Dow, Michael, 2016b. Phonetic evidence for nasal vowel markedness parameters. Affiche présentée au North American Phonology Conference 9, Montréal, Québec.
- Hajek, John, 1997. *Universals of sound change in nasalization*, Oxford, Blackwell.
- Hajek, John / Maeda, Shinji, 2000. « Investigating universals of sound change: the effect of vowel height and duration on the development of distinctive nasalization », in: Broe, Michael / Pierrehumbert, Janet, (ed.), *Papers in Laboratory Phonology V*, Cambridge, Cambridge University Press, 52-69.
- Henderson, Janette, 1984. *Velopharyngeal function in oral and nasal vowels: A cross-language study*. Thèse de doctorat, Universtiy of Connecticut.
- House, Arthur S. / Stevens, Kenneth N., 1956. « Analog studies of the nasalization of vowels », *Journal of Speech and Hearing Disorders*, 21(2), 218-232.
- José, Brian / Auger, Julie, 2004. « (Final) nasalization as an alternative to (final) devoicing: The case of Vimeu Picard », *IULC Working Papers Online*, 4(3), 1-44.
- Laver, John, 1994. *Principles of Phonetics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Le Berre, Annie, 1975. *Le Parler brestois*. Thèse de doctorat.
- Lehiste, Ilse, 1970. *Suprasegmentals*, Cambridge, MIT Press.
- Lintz, Lois Brien / Sherman, Dorothy, 1961. « Phonetic elements and perception of nasality », *Journal of Speech and Hearing Research*, 4, 381-396.
- Lonchamp, François, 1979. « Analyse acoustique des voyelles nasales françaises », *Verbum: revue de linguistique de l'université de Nancy II*, 2, 9-54.
- Maeda, Shinji, 1993. « Acoustics of vowel nasalization and articulatory shifts in French nasal vowels », in: Huffman, Marie K. / Krakow, Rena Arens (ed.), *Nasals, Nasalization and the Velum*, Phonetics and Phonology, 5, New York, Academic Press, 147-167.

- Montagu, Julie, 2007. *Étude acoustique et perceptive des voyelles nasales et nasalisées du français parisien*. Thèse de doctorat, Université Paris 3.
- Parker, Stephen G, 2002. *Quantifying the sonority hierarchy*. Thèse de doctorat, University of Massachusetts.
- Poncet, Gueric, 2013. *L'accent toulousain est le plus sexy de France*. <http://www.lepoint.fr/insolite/l-accent-toulousain-est-le-plus-sexy-de-france-28-01-2013-1620965_48.php>.
- Rochet, Anne Putnam / Rochet, Bernard L., 1991. « The effect of vowel height on patterns of assimilation nasality in French and English », *Proceedings of the 12th International Congress of Phonetic Sciences, Aix-en-Provence*, 3, 54-57.
- Shosted, Ryan, 2005. « Vocalic context as a condition for nasal coda emergence: Aerodynamic evidence », *UC Berkley Phonology Annual Lab Report*, 49-68.
- Solé, Maria-Josep, 1992. « Phonetic and phonological processes: The case of nasalization » *Language and Speech*, 35(1), 29-43.
- Spears, Abby, 2006. *Nasal coarticulation in the French vowel /i/: A phonetic and phonological study*. Thèse de maîtrise, University of North Carolina at Chapel Hill.
- Tranel, Bernard, 1992. « On suppletion and French liaison », *Romance languages and modern linguistic theory: Papers from the 20th Linguistic symposium on Romance languages (LRSL XX)*, 269-308.
- Vaissière, Jacqueline, 1988. « Prediction of velum movement from phonological specifications », *Phonetica*, 45, 122-139.
- Vasseur, Gaston, 1963/1998. *Grammaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*. Abbeville, F. Paillart.
- Vasseur, Gaston, 1996. *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*. Amiens, Musée de Picardie.
- Warren, Donald W. / Hinton, Virginia A. / Pillsbury, Harold C. / Hairfield, W. Michael, 1987. « Effects of size of the nasal airway on nasal airflow rate », *Archives of Otolaryngology-Head & Neck Surgery*, 113(4), 405-408.
- Whalen, Douglas H. / Beddor, Patrice S., 1989. « Connections between nasality and vowel duration and height: Elucidation of the Eastern Algonquian intrusive nasal », *Language*, 65, 457-486.
- Zerling, Jean-Pierre, 1984. « Phénomènes de nasalité et de nasalisation vocaliques: Étude cinéradiographique pour deux locuteurs », *Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg*, 16, 241-266.

Les consonnes liquides et les syllabes en picard

0. Introduction¹

De nombreuses études se concentrent sur le classement des consonnes liquides (Dickey 1997 ; Proctor 2011 ; Rialland 1996 ; Blevins & Garrett 1998, 2004 ; Colantoni & Steele 2005 ; parmi d'autres). Elles concluent en général que la consonne latérale, /l/, et la consonne rhotique /r/², se comportent de façon similaire et différente des autres consonnes. Ceci est aussi le cas en picard. Dans ma thèse de doctorat (Hendrickson 2015), j'ai examiné ces consonnes et la syllabation en picard en fonction de trois phénomènes en particulier : la syllabation des attaques, la syllabation des codas et l'épenthèse. Cet article résume les faits et les résultats de ces recherches.

1 — Je voudrais remercier tous les locuteurs picards qui ont participé à cette étude. Sans leur participation et leur aide généreuses, ce travail n'aurait pas été possible. Également, je remercie les membres de mon comité de thèse de doctorat, Julie Auger, Kevin Rottet, Barbara Vance et Stuart Davis pour leurs commentaires et leurs conseils pendant ces recherches.

2 — Le /r/ utilisé dans ce travail correspond en général à un [r] apical. Cependant, un [ʁ] vélaire se trouve dans certaines données orales. On postule que cette variation soit liée au manque de spécificité au niveau phonologique de ce segment et au fait que les locuteurs dans cette étude parlent aussi français. Dans cette étude, on ne trouve aucune différence de comportement selon la qualité de cette consonne.

1. La méthodologie

Dans cette étude, on se concentre sur le picard du Vimeu, une région rurale à l'est d'Amiens. On y trouve une communauté de picardisants assez active avec la présence du magazine *Ch'Lanchron* et des Picardisants du Ponthieu et du Vimeu, un groupe de picardisants qui se réunissent depuis 1967. Gaston Vasseur, linguiste et écrivain de la région, a décrit cette variété dans une grammaire (1996) et un dictionnaire (1998) et a écrit de nombreux textes pendant le vingtième siècle. De plus, il existe une littérature importante des écrivains dans cette région, ce qui facilite l'analyse du picard écrit. Les écrivains de cette région ont tendance à utiliser l'orthographe basée sur celle de Gaston Vasseur. Celle-ci représente assez fidèlement la prononciation du picard. L'aspect le plus important pour cette étude est la présence ou l'absence de la voyelle épenthétique [e], qui s'écrit <é> ou parfois <a> pour représenter un changement de la qualité de la voyelle à [a]. Dans l'exemple (1), on voit une entrée dans le dictionnaire de Vasseur où la voyelle épenthétique est seulement présente à l'écrit lorsqu'elle se prononce. Ceci nous permet de comparer nos données textuelles avec les données orales.

(1) L'orthographe et l'épenthèse
Rien – *rien* [ɾjɛ̃], *érien* [ɛɾjɛ̃], *arien* [aɾjɛ̃]; “rien”

Quant aux données orales, cette étude utilise plusieurs enregistrements disponibles (lecture d'histoires, une émission de radio) et des entretiens sociolinguistiques faits par Julie Auger en 1996 et 1997. Finalement, dans le but de combler des lacunes dans les données recueillies dans ces ressources, on a aussi élicité davantage de données entre 2010 et 2014. Tous nos locuteurs sont originaires du Vimeu et habitent dans la région du Vimeu sauf un, qui habite à Valenciennes, près de la frontière belge. On a recueilli des données de quatre hommes et une femme. La combinaison de ces trois sources de données nous permet de développer une analyse approfondie des liquides en picard.

Quant au classement des consonnes liquides en picard, on se pose deux questions :

(1) Est-ce que le comportement des consonnes liquides en picard soutient une classe de consonnes unifiée ou deux classes séparées ?

(2) Est-ce qu'il existe une preuve en picard qui peut soutenir l'idée que les consonnes liquides forment une classe naturelle unifiée avec un trait distinctif en commun ?

Certains chercheurs proposent que les consonnes liquides font partie de la même classe de consonnes (Catford 1977 : 237) qui partage le trait [liquide]. Par contre, Dickey (1997 : 50) propose de les analyser comme « des consonnes sonantes non-nasales ». Dans ce travail, je montre que le trait [liquide] n'a aucun corollaire phonétique, contrairement au trait [nasal] ou [coronal], par exemple. Cependant, on voit clairement que ces deux consonnes se comportent de façon similaire (et à l'exclusion d'autres consonnes) et donc comme une classe unifiée. C'est donc plutôt l'absence d'un trait distinctif, comme [liquide] ou [nasal], qui unit ces consonnes.

En ce qui concerne l'analyse de ce travail, j'utilise la théorie de l'optimalité (Prince & Smolensky 1993 [2004]) pour expliquer les distributions observées. Dans cette théorie, l'input ou la forme sous-jacente, subit des contraintes qui choisissent la forme optimale selon la grammaire. Ces contraintes sont universelles et elles peuvent être violées avec un output optimal. La possibilité que plusieurs phénomènes puissent s'analyser à partir des mêmes contraintes est un des avantages de cette théorie. Dans ce travail, je discute seulement des contraintes principales pour expliquer les distributions observées.

Dans les sections qui suivent, on présente un échantillon du travail dans Hendrickson (2015) pour montrer l'interaction entre les consonnes liquides et la syllabation en picard. Je vous invite à consulter ce travail pour l'analyse complète, y compris l'analyse phonologique dans la théorie de l'optimalité, ce qui permet de voir de façon plus détaillée les contraintes qui déterminent la structure syllabique en picard.

2. Les attaques

En picard comme en français, les consonnes qui constituent des attaques complexes possibles doivent être assez distinctes en ce qui concerne les traits phonologiques (le placement et la sonorité, par exemple). Si les deux consonnes ne sont pas assez distinctes, l'épenthèse devient obligatoire. Il existe un nombre d'exemples en picard où l'on remarque l'épenthèse de la voyelle [e] au début d'un mot précédé par une consonne (2a). Bien que cette épenthèse soit variable dans plusieurs cas, elle ne s'effectue pas si le mot suit une voyelle (2b).

(2) Les attaques en picard³

3 — Les caractères qui ne sont pas mises en italiques indiquent une voyelle épenthétique.

- (a) *j'ai vnu pour écmïcher* [pur.ek.mẽ.ʃe] *no smaine*
(Picardiries)
"Je suis venu pour commencer notre semaine"
- (b) *i va cmincheu* [i.vak.mẽ.ʃø]⁴
"Il va commencer"

On pourrait se demander si c'est plutôt un cas d'effacement qu'un cas d'épenthèse. Puisque la qualité et le placement de la voyelle sont prévisibles, l'épenthèse reste l'analyse la plus prometteuse. Si l'on considérait que c'était l'effacement au lieu de l'épenthèse, on ne pourrait pas prédire quelles voyelles s'effacent de façon aussi efficace qu'avec une analyse épenthétique.

De plus, (3a-3c) illustre une distinction importante entre l'épenthèse avant et après *d* "de" en fonction du nombre de consonnes qui l'entourent. Dans (3a), on observe le modèle le plus fréquent de l'épenthèse trouvé à la frontière des mots, CeCC, pourvu qu'il y ait seulement une consonne précédente et une suivante. Dans (3b), par contre, il y a deux consonnes suivantes qui ne constituent pas une attaque licite en picard, ce qui force l'insertion de la voyelle épenthétique après le /d/. Puisque l'épenthèse se produit de droite à gauche en picard, (3b) n'est pas une exception au modèle CeCC. Dans (3c), l'épenthèse se produit au début de mot à cause de la syllabation possible de ces consonnes. L'épenthèse autorise la suite [ʃl] à constituer une attaque. Avec le [s] en coda, on voit que la suite /pr/ devient l'attaque complexe suivante.

En plus du rôle des segments et de la structure syllabique, Auger (2001) constate que la structure prosodique joue un rôle important dans le comportement de l'épenthèse. Ainsi, l'épenthèse en début de mot est obligatoire lorsque l'attaque serait illicite à l'intérieur d'un syntagme 'intonatif'. Selon Selkirk (1984), un syntagme intonatif correspond à une unité d'une phrase associée avec un contour ou une mélodie 'intonative'. Par contre, l'épenthèse est variable au début du syntagme intonatif et de l'énoncé. Auger propose que le syntagme intonatif et l'énoncé autorisent directement la première consonne de la suite, suivant les analyses de Selkirk (1981) et Noske (1996) de l'arabe irakien et du français, respectivement. Comme nous le verrons ci-dessous, les cas d'épenthèse nous aident à analyser la syllabation des glissantes et des consonnes liquides.

(3) La position d'épenthèse

- (a) *vnoéme éd déchénne...* [nwem.ed.de.ʃen]
"[Nous] venions de descendre..."

4 — On observe une variation de l'infinitif selon la variété spécifique entre *cmincher* et *cmincheu*. Cette variation n'affecte pas la conjugaison de ces verbes.

- (b) ...*déchénne dé chl'éspréss...* [ʃen.de.ʃles.pres]
 "...descendre du train express"
 (c) ...*chl'éspréss d'Amiens...* [ʃles.pres.da.mjẽ]
 "...du train express d'Amiens..."
 (Chl'autocar 17: adapté d'Auger: 2003, 7)

Les consonnes qui créent des attaques complexes en picard ne peuvent être trop semblables sur l'échelle de sonorité (figure 1). L'échelle de sonorité nous indique la sonorité relative des segments phonologiques d'une langue. Elle nous aide à expliquer pourquoi il n'y a pas d'épenthèse avec des attaques /pl/ et /bj/ par exemple, mais on l'observe avec /km/ et /mn/. Cependant, on observe que les attaques où il y a une consonne liquide + une glissante peuvent violer les contraintes.

Figure (1) : L'échelle de sonorité (Côté, 2000)

Obstruent	< Fricative	< Nasal	< /l/	< /r/	< Glissante
1	2	3	4	5	6

On voit que le modèle d'épenthèse présenté dans (3) a des implications importantes quant à la syllabation. La présence de la voyelle épenthétique indique souvent qu'une glissante se comporte comme une consonne, alors que son absence là où deux consonnes précèdent une glissante indique que celle-ci se trouve dans le noyau. Cette distribution en picard est semblable à celle qu'on observe en français. L'environnement phonologique ainsi que le rythme du discours peuvent affecter cette réalisation. Les articles des exemples (4a – 4d) montrent la glissante en attaque (4a – 4b) et dans le noyau (4c – 4d) en français. Les exemples (4e – 4g) montrent la syllabation variable des groupes consonne plus glissante. Si l'on regarde des exemples avec trois consonnes de suite, on voit une différence importante : les glissantes /w/ (4h) et /ɹ/ (4i) peuvent se trouver dans l'attaque et dans le noyau, mais /j/ (4j) doit faire partie de l'attaque.

(4) Les glissantes en français

- (a) *Le yoga* [lɔ.jo.ga]
 (b) *Le whisky* [lɔ.wi.ski]
 (c) *L'oiseau* [lwɑ.zo]
 (d) *L'huitre* [ɥi.tʁ]
 (e) *Nier* [nje]~[ni.je]
 (f) *Nouer* [nwe]~[nu.we]
 (g) *Nuée* [nɥe]~[ny.ɥe]
 (h) *Trois* [trwa]
 (i) *Truie* [trɥi]
 (j) *Trio* [tri.jo]

Les glissantes en picard montrent aussi ces deux possibilités. Les articles en picard nous indiquent si la glissante se trouve en attaque ou dans le noyau. En plus de la forme *chu*, qui se trouve le plus souvent avant une attaque complexe comme dans (7c), l'article défini en picard a deux formes : (*é*)*chl* et *chol*. La latérale dans la forme *chol* s'assimile à la consonne suivante, /w/ dans (5a) et /j/ dans (5b). On voit à partir de la forme de l'article en picard que la glissante se comporte comme une consonne (5a – 5b) là où l'on voit l'assimilation de l'article, et comme une voyelle (5d) lorsque l'article a la forme (*é*)*chl*. Pour une explication plus détaillée des articles en picard, consultez Vasseur (1996) et Cardoso (2005), ou Hendrickson (2015) pour des détails sur les articles et les glissantes. Au sujet des consonnes liquides dans ce travail on s'intéresse au fait que les glissantes peuvent apparaître dans deux positions différentes.

(5) Les glissantes en picard

- (a) *do' ouète* [dow.wɛt] (*Rinchette* 60)
"du coton"
- (b) *Pi boère doy-ieu* [doj.jø] (Lette 7)
"et boire de l'eau"
- (c) *pour échl'huile* [pu.ref.lɥil] (Lette 30)
"pour l'huile"

Lorsque la glissante /w/ suit une consonne liquide, on trouve de la variation dans l'output. La syllabation des exemples (6a – 6b) nous montre que ces suites de consonnes peuvent appartenir à une seule attaque complexe du fait que leur occurrence après une consonne ne requiert pas l'épenthèse. Par contre, l'épenthèse des exemples (6c – 6d) indique que ces attaques complexes ne sont pas possibles. Une première remarque est que ces attaques sont possibles – mais cette analyse est incompatible avec la présence de la voyelle épenthétique dans ces exemples. Il convient donc de voir dans ces groupes un appendice suivi d'une attaque simple, précisément le type de structure qui donne lieu à l'épenthèse dans l'analyse d'Auger (2001) : c'est l'analyse adoptée pour (6c) et (6d). La deuxième remarque est que la glissante ne se trouve pas en attaque mais en noyau avec la voyelle, comme on le voit en (6a) et (6b). Une conséquence de cette analyse est que la syllabation des exemples dans un contexte intervocalique, comme en (6e) et (6f), est ambiguë.

(6) Les suites liquid + /w/

- (a) **él rouet d'Angéla** [e.l.rwe] (*Picardiries*: 138)
“le rouet d'Angéla”
- (b) *j' n'oc-connouos point ni d'loin* [n̄id.lwẽ] *ni d'preu...*
(*Lettes*: 476)
“Je ne le connais pas du tout”
- (c) *o volez été Roé ?* [e.ter.we] (*Piéches*: 31)
“vous voulez être roi ?”
- (d) *un Honme dé Loi* [del.wa] (*Du tout insanne*: 38)
“un avocat”
- (e) *si o n'ons point montè à roéyon.* [a.rwe.jõ]/[ar.we.õ]
(Chl'autocar 21)
“Si on n'est pas allé hors des sentiers battus”
- (f) *A n-n est loin...* [ne.lwẽ]/[nel.wẽ] (*Lette* 362)
“Elle n'en est pas loin...”

On trouve une asymétrie importante entre /l/ et /r/ lorsque la glissante /j/ les suit dans l'attaque. L'exemple (7a) montre que la syllabation proposée de la glissante change la position de la consonne rhotique après la voyelle en fin du mot précédent. Après une consonne (7b), l'épenthèse devient nécessaire, ce qui suggère que la glissante n'appartient pas au noyau. La forme de l'article, *chu* (7c), doit s'utiliser avant un mot dont les premières consonnes ne peuvent pas former une attaque licite, comme *chu cmin* “le chemin”. La présence de cette forme de l'article au lieu de *ch'rio* “le ruisseau”, indique que /rj/ n'est pas une attaque licite en picard.

(7) La distribution des suites /rj/

- (a) *éj n'ai pu rien dit* [pyr.jẽ.di]/ [py.rjẽ.di] (*Lettes*: 164)
“Je n'ai plus rien à dire”
- (b) *i n'gaingne érien* [gẽ.ner.jẽ] (*Lettes*: 184)
“il ne gagne rien”
- (c) *din chu rio* [fyr.jo] (Chl'autocar 31)
“dans le ruisseau”

Les données /lj/ présentent une distribution similaire à celles en /rj/. La présence de l'article *chu* dans (8a) suggère la première syllabation où l'on évite l'attaque complexe /lj/. L'output fidèle dans (8b) montre que cette attaque complexe est possible, même si elle est évitée. La position de l'épenthèse dans (8c) est similaire à l'exemple (8b) où l'on s'attend à voir *mémouère éd liève* selon le modèle d'épenthèse en picard. Ceci montre de nouveau que la glissante /j/ doit faire partie de l'attaque.

(8) Les suites de consonnes Lateral + /j/

- (a) *chu liève-lô* [ʃyl.jev.lo] (Bassureries, p. 155)
“ce lièvre”
- (b) *in-ne bouéne liue* [en.ljy] (Réderies, 12)
“une bonne lieue”
- (c) *aveuc eune mémouère dé liève* [del.jev] (*Ch'coin* 10)
“avec le mémoire d’un lièvre”

Le Tableau (1) montre comment les attaques liquide + glissante se comportent dans mes données. Ceci représente une compilation de toutes mes données. On voit que, de façon générale, les attaques /rw/ et /lw/ se comportent d’une façon similaire en ce qui concerne le taux d’épenthèse. Ceci suggère que leurs sonorités sont au moins semblables. Par contre, il faut se demander la raison pour laquelle l’effacement est possible⁵ si l’on a /lj/ mais pas avec /rj/. On pourrait proposer que la sonorité joue un rôle, mais l’échelle de sonorité proposée par Jespersen (1904) et Côté (2000), parmi d’autres, dit que /r/ est plus sonore que /l/, ce qui fait que les suites /rj/ sont pires que les suites /lj/. On s’attendrait donc à ce que le /r/ s’efface plus souvent, ce qui n’est pas le cas. Puisque les données montrent que la sonorité explique leur comportement

	C_			V_		
	Aucun changement	Epenthèse	Effacement	Aucun changement/ Re-syllabation	Epenthèse	Effacement
/lj/	8 (47%)	9 (53%)	-	10 (66.6%)	-	5 (33.3%)
/lw/	2 (18%)	9 (82%)	-	15 (100%)	-	-
/rj/	2 (4%)	40 (96%)	-	48 (100%)	-	-
/rw/	-	5 (100%)	-	49 (100%)	-	-

similaire (la re-syllabation et l’épenthèse), on doit se tourner vers une autre explication pour cet effacement.

Tableau (1) La variation Liquide + Glissante au début de mot.

Je propose alors que le Principe du Contour Obligatoire, désormais ‘OCP’, (McCarthy, 1986 ; parmi d’autres), qui énonce que les séquences de deux segments adjacents doivent être évitées, explique les distributions vues dans les données ci-dessus. En ce

⁵ — Même si l’effacement reste assez rare dans les données.

qui concerne les données dans cette étude, on voit que les attaques avec deux consonnes de sonorité semblable et qui sont corales sont évitées. Ainsi, si /l/ et /j/ sont des consonnes corales, on s'attend à ce que le taux d'épenthèse et d'effacement ne soit pas plus élevés. Le manque d'effacement avec /r/ suggère que cette consonne est moins semblable à /j/. Je postule que /r/ n'est pas spécifié dans la phonologie au niveau de sa place d'articulation, ce qui distingue son comportement de celui de /l/. Dans cette section, on voit que la sonorité des consonnes liquides explique leur comportement similaire tandis que les traits phonologiques qui les distinguent expliquent que seul /l/ soit soumis à l'effacement.

4. Les codas et la formation du subjonctif

Dans cette section, j'examine le comportement des liquides en fin de mot pour déterminer si elles y sont soumises à des contraintes semblables à celles observées en début de mot. La simplification des groupes CL en fin de mot (9a - 9d) et la morphologie du subjonctif (10a - 10m) et de la troisième personne du pluriel⁶ (11a - 11d) sont les phénomènes où l'on observe une interaction entre les liquides et la syllabation en picard.

La simplification des groupes CL en fin de mot s'effectue lorsqu'une suite obstruente + liquide (9a - 9b), qui peut apparaître à cause de la voyelle dans la morphologie qui suit, se trouve en fin de mot (9c - 9d). Ceci nous montre que la consonne liquide existe dans l'input de ces mots et qu'elle s'efface parce que la sonorité montante n'est pas possible en fin de mot en picard comme elle l'est en français, comme le propose Dell (1995). À partir de ces données, on détermine que les syllabes dégénérées (Dell, 1995), ou semi-syllabes (Féry, 2003 : 13) ne sont pas permises en picard. L'effacement de la consonne liquide dans des mots comme /livr/ et /tabl/ permet de syllabifier l'obstruente en coda. Bien que cette distinction semble minime, elle a des conséquences quand on analyse la formation du subjonctif.

(9) La simplification des groupes CL⁷

- (a) *Livret* /liv&re/ - [li.vre]
"livret"

6 — Ce morphème s'ajoute au présent de l'indicatif, à l'imparfait, au conditionnel et au subjonctif. La troisième personne du pluriel du futur de l'indicatif a une terminaison spécifique <ont>.

7 — & indique l'attachement d'un morphème dans la forme sous-jacente.

- (b) *Véritablement* /veritabl&mẽ/ - [ve.ri.ta.ble.mẽ]
“véritablement”
- (c) *Livre* /livr/ - [liv]
“livre”
- (d) *Table* /tabl/ - [tab]
“table”

Le subjonctif et la troisième personne du pluriel sont marqués différemment en picard qu’en français. En général, le morphème [ʃ] du subjonctif est attaché après la base de l’indicatif. Ce n’est pas la conjugaison qui détermine la réalisation de ce morphème comme on voit entre les verbes *étudier* (10a) et *garder* “garder” (10b). La présence de ce morphème est contrainte par la sonorité possible où la chute de sonorité entre la première consonne et la deuxième dans la coda doit être maximisée. Hendrickson et Auger (2011) observent que ce morphème suit une voyelle (10c) et la consonne rhotique (10d), mais qu’il n’apparaît ni après la consonne latérale (10d) ni après les consonnes moins sonores (10e). On voit aussi que ce n’est pas en fonction d’une classe verbale à partir des données comme (10f – 10h) que le morphème du subjonctif suit le morphème de personne et de nombre dans les formes correspondantes à *nous* (10g) et à *vous*⁸ (10h), mais pas dans la forme *il* (10f).

(10) La morphologie verbale

- (a) *Qu’il étudiche* [ki.e.ty.diʃ]
“Qu’il étudie.subj”
- (b) *Qu’i garde* [ki.ward]
“Qu’il garde”
- (c) *Qu’i finiche* [ki.fi.niʃ]
“Qu’il finisse”
- (d) *Qu’i meurche* [ki.mœʃ]
“Qu’il meure”
- (e) *Qu’i brûle* [ki.bryl]
“Qu’il brûle”
- (f) *Qu’i se batte* [kis.bat]
“Qu’il se batte”
- (g) *Qu’os brûlonche* /bry+lõ+f/
“Que nous mentionne”
- (h) *Qu’os brûleuche* /bry+lœ+f/
“Que vous battiez”

8 — Voir Hendrickson (2015) pour une discussion approfondie de l’ordre des morphèmes de nombre pour les 1^{re} et 2^e personnes du pluriel avec le subjonctif qui est différent de celui de la 3^e.

De façon similaire, le morphème [t] s’ajoutent à la base pour former la troisième personne du pluriel. Cependant, sa présence n’est pas contrainte par la sonorité du segment précédent. On voit que ce morphème peut suivre les deux consonnes liquides (11a – 11b), une coda complexe (11c), de même qu’une consonne de la même sonorité (11d). Auger (2001) présente une analyse dans laquelle certaines consonnes finales en picard peuvent apparaître comme appendice (Halle et al., 1980), ou un segment autorisé directement par la phrase. La possibilité que le morphème [t] puisse être syllabifié comme appendice mais pas le morphème du subjonctif peut expliquer la distribution différente de ces deux morphèmes. On trouve que l’épenthèse est assez fréquente avec ces suites, comme dans (11e). Ce fait indique que les appendices sont évités lorsque la re-syllabation est possible.

(11) La troisième personne du pluriel

- (a) *Il adore'te* [ki.la.dɔrt]/[ki.la.dɔr+t]
“Ils adorent”
- (b) *Il brûle'te* [i.bryl+t]
“Ils brûlent”
- (c) *qui'iz hurl't* [yrl+t] à l’mort (Piéches 24)
“qu’ils hurlent à la mort”
- (d) *I se bat'te* [is.bat+t]
“Ils se batte”
- (e) *S'i disoait'té la vérité* [si.di.zwet.te.la.ve.ri.te]
“S’ils disaient la vérité”

Les données présentées dans cette section nous amènent à trois conclusions importantes à propos des codas en picard. La première, c’est que les codas complexes sont possibles en picard, ce qui est une analyse controversée (Bouchard, 1980 ; Dell, 1995). La deuxième conclusion, c’est que la première consonne d’une coda complexe doit être une consonne liquide. La troisième, c’est que les plosives non-sonores peuvent appartenir à un appendice, ce qui permet des suites de consonnes en fin de mot qui ne sont pas des codas complexes. La présence fréquente de l’épenthèse dans ces cas suggère que cette syllabation n’est pas préférée lorsque la re-syllabation est possible.

Le Tableau (2) montre les deux possibilités de suites de consonnes en fin de mot. La première est une coda complexe où la première consonne doit être une consonne liquide qui est suivie d’une consonne moins sonore. En principe, il n’y a aucune autre contrainte sur la deuxième consonne comme *consulte* ou *filte* “filtre”, mais on trouve une différence lorsqu’il s’agit de la

morphologie, comme on le voit avec la formation du subjonctif. Dès lors, je postule que le comportement est différent parce que les suites de consonnes sous-jacentes ne subissent pas toujours les mêmes contraintes que les nouvelles suites créées dans la morphologie. Puisque ces suites sont permises, l'épenthèse n'est pas très fréquente après les codas complexes. La deuxième possibilité est une coda seule plus un appendice. Dans ces suites, la sonorité décroissante et la sonorité égale sont possibles mais l'appendice est restreint aux plosives non-sonores. L'épenthèse est très fréquente après les appendices, ce qui indique que la re-syllabation de la dernière consonne est préférable à la syllabation comme appendice.

Tableau (2) Les consonnes en fin de mot (traduit de Hendrickson et Auger, 2011)

/LC/	/C+C/
La sonorité décroissante : [rl], [lm], [ld] mais *[lr], *[rj], *[lj]	La sonorité égale possible (e.g., [p+t], [k+t])
Aucune contrainte sur C quant à la sonorité	C2: les plosives non-sonores <i>Masque</i> [mas+k] <i>Risque</i> [ris+k] <i>I se bat'te</i> [is.bat+t]
L'épenthèse pas fréquente	L'épenthèse très fréquente

La sonorité seule ne peut prédire la distribution du morphème du subjonctif. Le morphème du subjonctif n'apparaît jamais après une glissante (12a) et il existe de la variation dans la réalisation du morphème après /l/ (12b – 12c) dans la langue contemporaine, ce qui nous force à d'autres considérations. Les exemples (12b – 12c) viennent d'une tâche de traduction où les locuteurs ont traduit des phrases du français en picard. On voit que ces formes existent, mais le taux de réalisation est bas. En ce qui concerne les glissantes, il semble qu'une suite de deux consonnes fermées doit être évitée. Les glissantes et /ʃ/ sont considérées comme fermées puisque la position d'articulation de ces consonnes ressemble à la position des voyelles fermées comme /i/. De plus, la consonne latérale et /ʃ/ sont coronales, il existe donc aussi une contrainte contre la création d'une nouvelle coda (i.e. dans la morphologie) de deux consonnes coronales de suite. La contrainte qui exige que le morphème du subjonctif soit réalisé et celle qui interdit les violations OCP ne sont pas ordonnées l'une par rapport à l'autre,

ce qui génère un output variable. Des suites de [lf] peuvent alors apparaître puisque ces contraintes peuvent être violées.

(12) Le subjonctif : d'autres considérations

- (a) *qu'ï travaille* [ki.trɑ.vaj] (*Art de Conjuguer*)
"qu'il travaille"
- (b) *I feut qu'ěj t'appelche* [ta.pɛlf] (Tâche de traduction ;
1/5 locuteurs ; [ta.pɛl] 4/5 locuteurs)
"Il faut que je t'appelles.subj"
- (c) *C'est trop important pour qu'o l'annulche* [la.nylf]
(Tâche de traduction ; 1/5 locuteurs)
"C'est trop important pour qu'on l'annule.subj"

Enfin, on voit aussi que la réalisation du morphème du subjonctif est aussi variable après /r/. On considère que cette variabilité est une analogie avec le subjonctif après d'autres consonnes, puisque sa présence devient de plus en plus rare après les consonnes. Dans *l'Art de conjuguer* (Calais), le subjonctif est réalisé après ces quatre verbes dont la base se termine en /r/ : *moérir* "mourir", *courir*, *servir* et *durer*. Les exemples élicités des locuteurs contemporains favorisent la présence du morphème /f/ après /r/. Après avoir étudié les écrits de Gaston Vasseur, un écrivain et linguiste du Vimeu né en 1904, on voit que la réalisation du subjonctif change au cours du xx^e siècle. Sa présence dans l'exemple après une coda complexe (13a) et l'exemple après un /t/ en coda (13b) montrent que sa distribution était moins contrainte qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ceci nous indique que le morphème /f/ pouvait appartenir à un appendice dans le passé mais qu'il a perdu cette option chez les locuteurs contemporains, ce qui aide à expliquer la variation observée aujourd'hui. Ceci dit, il existait de la variation même dans les écrits de Vasseur. J'invite le lecteur à consulter Hendrickson (2015) pour une discussion plus détaillée de ce changement.

(13) Le subjonctif dans les textes de Vasseur

- (a) *Qu'ěj t'én-n in pér'l'ch* [perl+f] (Lette 1124)
"Que je t'en parle.subj"
- (b) *On vorouot surtout qu'o n'sé batt'ch pu* [bat+f]
(Lette 960)
"On voudrait surtout qu'on ne se batte.subj plus"

Les données présentées dans cette section nous montrent que les suites de consonnes possibles en fin de mot deviennent de plus en plus restreintes avec les contraintes sur les appendices qui se développent au cours du vingtième siècle. Ce changement

souligne deux différences entre /l/ et /r/. D'abord, cette distribution soutient l'analyse que /r/ est plus sonore que /l/, ce qui favorise toujours la présence du morphème du subjonctif après le /r/. La deuxième différence, c'est que le /l/, tout comme le /j/, est spécifié comme coronal. Ceci, en combinaison avec la sonorité, défavorise l'apparition du morphème en question.

Finalement, la variété des suites de consonnes en fin de mot indique qu'il y a plusieurs contraintes qui interagissent. On voit que les syllabes dégénérées comme celles qu'on trouve en français ne sont pas permises en picard, ce qui fait que les consonnes liquides sont effacées quand elles apparaissent dans un groupe obstruente + liquide en fin de mot. Par contre, l'appendice est une option disponible pour autoriser certaines consonnes. Bien que l'appendice puisse permettre la réalisation du morphème du subjonctif dans la grammaire de Vasseur, son usage est aujourd'hui restreint à des obstruents sourdes. Lorsqu'un appendice est présent, on voit un taux plus élevé d'épenthèse, ce qui reflète le caractère marqué de cette position dans la langue contemporaine. On voit aussi que les codas complexes sont possibles dans la langue, mais qu'elles doivent commencer par une consonne liquide. Bien que certains chercheurs rejettent l'existence de codas complexes, cette étude soutient leur possibilité en montrant que les codas complexes et les appendices sont utilisés en picard et qu'ils sont soumis à des contraintes différentes. On voit alors dans cette section une interaction importante entre les consonnes liquides et la syllabation en picard. Dans la dernière section de cet article, on reprend les recherches présentées pour proposer une analyse des consonnes liquides et de la syllabation en picard en fonction de l'ensemble des faits.

5. La Syllabation et le Classement des Consonnes Liquides

Dans cet article, on résume trois phénomènes étudiés dans la thèse de doctorat de Hendrickson (2015) qui éclairent la distribution des consonnes liquides et la syllabation en picard. L'étude des suites de consonnes à la frontière des mots nous permet de mieux comprendre l'interaction entre les consonnes liquides, les processus (l'épenthèse et l'effacement) et les contraintes sur les syllabes en picard (les attaques et les codas complexes). En début de mot, il y a une distance de sonorité minimum de deux sur l'échelle de sonorité et des contraintes contre deux consonnes coronales ou fermées en attaque. L'épenthèse ou la re-syllabation s'emploie

lorsqu'une suite de consonnes sous-jacentes n'est pas permise dans cette position. En fin de mot, on observe souvent l'épenthèse après un appendice, ce qui montre que son usage est assez défavorisé. Autrement, on observe l'effacement d'une consonne liquide dans les mots comme *live* 'livre' ou la non-réalisation du morphème du subjonctif après la plupart des consonnes.

Pour rappel, en ce qui concerne le classement des consonnes liquides, on s'est posé deux questions :

(1) Est-ce que le comportement des consonnes liquides en picard soutient une classe de consonnes unifiée ou deux classes séparées ?

(2) Est-ce qu'il existe une preuve en picard qui peut soutenir l'idée que les consonnes liquides forment une classe naturelle unifiée avec un trait distinctif en commun ?

Dans ce travail, on constate que le trait [liquide] n'a aucun corollaire phonétique ou phonologique, contrairement au trait [nasal] ou [coronal]. Cependant, on voit clairement que ces deux consonnes se comportent de façon similaire (et à l'exclusion d'autres consonnes) et alors comme une classe unifiée. Premièrement, si le morphème du subjonctif apparaît dans la langue contemporaine après une consonne, ce sera après une consonne liquide. Deuxièmement, seules les consonnes liquides se trouvent comme deuxième segment d'une suite de consonnes montante sous-jacente /livr/ – [liv] *liv* "livre", même si la consonne est effacée de façon (quasi)-systématique en fin de mot. Puisque des groupes de consonnes comme /pj/ et /fw/ sont possibles en attaque comme des groupes comme /vr/ ou /bl/, on pourrait s'attendre à les trouver en fin de mot, mais ce n'est pas le cas. Finalement, le taux élevé d'épenthèse avec les suites liquide + glissante (ex. *o volez été Roé ?* [e.ter.we] [*Piêches*: 31]) en début de mot montre que les deux consonnes ne sont pas assez distantes dans l'échelle de sonorité. Même si /w/ peut être syllabifié dans le noyau, il est parfois syllabifié dans l'attaque, ce qui exige l'épenthèse dans ces cas.

D'autre part, on observe plusieurs différences dans leur comportement, ce que l'on explique par une différence d'un trait dans la phonologie. On postule que la consonne latérale est spécifiée comme [coronal] dans la phonologie, ce qui la soumet aux contraintes contre les suites de deux consonnes coronales. Par contre, il semble que la consonne rhotique n'est pas spécifiée dans la phonologie et qu'elle reçoit son trait [coronal] seulement par la phonétique. Ceci fait que cette consonne ne se comporte pas comme [coronal] dans les processus phonologiques et ne subit

pas les mêmes contraintes. On voit cette distinction lorsque la consonne latérale s'efface en début de mot quand elle précède la glissante [j] (ex. *jeuve* "lièvre") qui est aussi [coronal]. En plus, on la voit dans la formation du subjonctif où le morphème s'efface plus souvent après la consonne latérale qu'après la consonne rhotique.

Étant donné l'analyse présente, on conclut que le comportement des consonnes liquides soutient une classe de consonnes unifiée. Ceci dit, elles ne forment pas une classe de consonnes naturelle à cause de l'absence de trait spécifique commun. C'est plutôt cette absence de trait distinctif, comme [liquide] ou [nasal], qui unit ces consonnes. Pour le picard, on adopte donc la définition des consonnes liquides de Dickey (1997 : 50) comme « des consonnes sonantes non-nasales ».

Enfin, ces recherches montrent que la grammaire du picard est clairement différente de celle du français. Parmi les différences principales, on voit des modèles distincts de l'épenthèse et de l'effacement et aussi des restrictions phonotactiques différentes dans les deux langues. Bien que le picard soit une langue minoritaire qui est très proche du français, les locuteurs de cette langue maîtrisent inconsciemment des propriétés phonologiques subtiles qui forment le système en picard. Ceci fournit un argument empirique pour reconnaître l'existence d'une langue autonome du français : cette langue menacée retient une grammaire complexe et distincte de la langue majoritaire qui l'entoure.

Ryan HENDRICKSON
Université du Michigan

Références bibliographiques

- Auger, Julie, 2000. « Phonology, variation and prosodic structure: Word-final epenthesis in Vimeu Picard », Paper presented to the Proceedings of the First International Conference on Language Variation in Europe (ICLaVE). Barcelona: Universitat Pompeu Fabra, 2000.
- Auger, Julie, 2001. « Phonological Variation and Optimality Theory: Evidence from Word-Initial Vowel Epenthesis in Picard », *Language Variation and Change* (13). 253-303.
- Auger, Julie, 2003. « The development of a literary standard: The case of Picard in Vimeu-Ponthieu, France », *When Languages Collide*, ed. by B.D.J. et al. Columbus: Ohio State University Press. 141-64.

- Auger, Julie / A.-J. Villeneuve, 2007. « L'épenthèse vocalique et les cliques en français québécois », *Glottopol* (9). Revue sociolinguistique en ligne. <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>
- Auger, Julie / A.-J. Villeneuve, 2012. « L'épenthèse vocalique en picard et en français », *Approches en linguistique gallo-romane*, ed. by M.B.-J. et al. Presses universitaires de Vincennes.
- Blevins, Juliette / Andrew Garrett, 1998. « The Origins of Consonant-Vowel Metathesis », *Language* (74). 508-556.
- Bouchard, Denis, 1980. « A voice for 'e muet' », *Journal of Linguistic Research*. 17-47.
- Cardoso, Walcir, 1998. « The Domain of Across-Word Regressive Assimilation in Picard: An Optimality Theoretic Account », *Southwest journal of linguistics* (17). 1-21.
- Cardoso, Walcir, 2005. « An Integrated Approach to Variation in OT: Evidence from Brazillian Portuguese and Picard », Paper presented at Going Romance, 2005.
- Carton, Fernand, 2009. « Why and for Whom Does One Transcribe? The Varied Spellings of Modern Picard », *La Linguistique* (45). 113-22.
- Catford, John C. 1977. *Fundamental Problems in Phonetics*, Indiana University Press.
- Chés Diseux group, 2012. Chés Diseux. <http://ches.diseux.free.fr/>
- Colantoni, L. / Jeffrey Steele, 2006. « Liquid Assymetries in French and Spanish », *Toronto Working Papers in Linguistics* 24: 1-14
- Côté, Marie-Hélène, 2000. *Consonant cluster phonotactics: a perceptual approach*, Ph.D. dissertation, MIT. Distributed 2001, MIT Working Papers in Linguistics.
- Dell, François, 1995. « Consonant Clusters and Phonological Syllables in French », *Lingua* (95). 5-26.
- Dickey, Laura Walsh, 1997. *The Phonology of Liquids*. Massachusetts: University of Massachusetts Amherst.
- Féry, Caroline, 2003. « Markedness, Faithfulness, Vowel Quality and Syllable Structure in French », *Journal of French Language Studies* (13.2).
- Halle, Morris / Jean-Roger Vergnaud, 1980. « Three-dimensional phonology », *Journal of Linguistic Research* 1. 83-105.
- Hendrickson, Ryan, 2015. *The Liquid Consonants in Picard*. Indiana: Indiana University.
- Hendrickson, Ryan / Julie Auger, 2011. « Picard Verbal Morphology: What It Tells Us about Syllable Structure », Paper presented at the CUNY Conference on the Phonology of Endangered Languages, New York, NY.
- Jespersen, Otto, 1904. *Lehrbuch der Phonetik*. Leipzig & Berlin: Teubner.

- McCarthy, John, 1986. « OCP effects: Gemination and antigemination », *Linguistic Inquiry* (17). 207-263.
- Mielke, Jeff, 2005. « Ambivalence and Ambiguity in Laterals and Nasals », *Phonology* (22). 169-203.
- Mielke, Jeff, 2008. « Emergent Feature Theory », *Proceedings from the Panels of the 41st Meeting of the Chicago Linguistic Society* (41.2), ed. by Edwards, Midtlyng, Sprague, and Stensrud. Chicago: CLS. 259-273.
- Prince, Alan / Paul Smolensky, 1993 [2004]. *Optimality Theory: Constraint interaction in generative grammar*. MS., Rutgers University, New Brunswick, NJ.
- Proctor, Michael, 2009. *Gestural Characterization of a Phonological Class: the Liquids*. Yale University.
- Rialland, Annie, 1996. « Schwa et syllabes en français », *Studies in compensatory lengthening*, ed. by W.e. al: Foris P.
- Vasseur, Gaston, 1996. *Grammaire des parlers picards du Vimeu (Somme)*. Abbeville: F. Paillart.
- Vasseur, Gaston, 1998. *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme): Avec considération spéciale du dialecte de Nibas*. Fontenay-sous-Bois: Sides.

Les sources primaires

La fiction

- (a) [n.a] (1997). Canteraine (pièce). *Ch'Lanchron* 67: 15-41
- (b) ch'Bédeu, Val'ry. 1977. À ch'coin minteux. Fressenneville: Imprimerie Carré. (Val'ry ch'Bédeu = Robert Touron)
- (c) ch'Bédeu, Val'ry. 1982. Eune flopée d'mintiries; Contes in picard éd Nibos. Vimeu. Fressenneville: Imprimerie Carré. (Val'ry ch'Bédeu = Robert Touron)
- (d) Chivot, Eugène. 1993. *Rinchétte*. Abbeville: Ch'Lanchron.
- (e) 1983. Du toute insan-ne. Abbeville: Imprimerie Lafosse.
- (f) Depoilly, Armel [A.D. d'Dergny]. 1989. *Contes éd choc crimbillie*. Abbeville: Ch'Lanchron.
- (g) Dulphy, Jacques. 2008. *O sonme chés champions: In Ch'Dur et pi Ch'Mo; Tome I (1998-2001)*. Abbeville: Ch'Lanchron. P. 118.
- (h) Fleurimond ch'fiu & Ch'Baron d'ches Bassures. 1985. *Etchettes pis-Bassureries*. Fédération des œuvres laïques.
- (i) François, Jean-Marie. 1985. *Piéches in picard pour chés écoles (d'él conmeunale à l'términale)*. Abbeville.
- (j) Lecat, Charles. 2002. Réderies. Woignarue: Éditions la Vague Verte.
- (k) Leclercq, Jean. 1996. *Ch'autocar du Bourq-éd-Eut*. Abbeville: Ch'Lanchron.
- (l) Vasseur, Gaston. 1969. *Histoères du Viu temps*. Abbeville: Imprimerie Lafosse.

- (m) Vasseur, Gaston. 2003. *Lettes à min cousin Polyte*. Abbeville: F. Paillart.
- (n) Vasseur, Jehan. 1996. In fouillant din m'carnassière. *Ch'Lanchron* 66:19.
- (o) Vasseur, Jehan. 1997. Clonneries. *Ch'Lanchron* 68:11.
- (p) Vigneux, Jean-Luc. 1987. Él canchon du destin. *Ch'Lanchron* 29.5.
- (q) Vigneux, Jean-Luc. 2005. Mi, poéyer ? Janmois ! *Ch'Lanchron* 100.45.
- (r) Vigneux, Jean-Luc. 2011. Classe 57. *Ch'Lanchron* 123.
- (s) Deglicourt, Pierre. *I nn'est qu'd'és croére!* 1998. (enregistrement)
- (t) Deglicourt, Pierre. 1992. *Chés diseux d'achteure : diries 1989*. Amiens : Picardies d'Achteure. 71p. + cassette (enregistrement)
- (u) Deglicourt, Pierre. 1998. CD. Collection "Chés Diseux d'Achteure i rbat'té leuz hotons". Amiens: OVACAM. (enregistrement)
- (v) Leclercq, Jean. 1988. Achteur, j'él sais... text from *Ch'Lanchron*, 34. Recorded in 1989. (enregistrement)

Non-Fiction

- (a) Vigneux, Jean-Luc. 1996-1998. Picardiries. Émission de radio.

Entretiens oraux (Julie Auger 1996/1997) :

- (a) Q, Alain. Interview sociolinguistique. 1 juillet 1996.
- (b) S, Thomas. Interview sociolinguistique. 13 juillet 1996.
- (c) T, Joël. Interview sociolinguistique. 30 juillet 1997.

La géographie linguistique au nord du domaine d'oïl

0. Introduction

Parmi les différentes approches scientifiques des objets linguistiques que l'on nomme – selon les écoles – *langues régionales*, *dialectes*, voire *patois*, la discipline la plus répandue est l'étude des répartitions diatopiques des traits linguistiques, ou *géographie linguistique*. Si l'on excepte la lexicographie dialectale, dont les premiers représentants précèdent de beaucoup l'inscription dans une démarche scientifique, c'est également la plus ancienne des disciplines étudiant les parlers régionaux.

Plongeant ses racines au milieu du XVIII^e siècle, la géographie linguistique acquiert progressivement une autonomie par rapport aux études historiques et génétiques des langues, que ce soit chez les linguistes scandinaves, germaniques ou romans. En France, c'est l'abbé Grégoire qui, en 1790, lance une première enquête à grande échelle, par correspondance, afin de mesurer l'état des parlers vernaculaires (alors dits *patois*) sur le territoire. Si ce recensement a pour objectif de dégager des pistes pour éradiquer ces parlers, il se trouvera tout de même des correspondants pour affirmer que l'entreprise est vaine, car pour y arriver « il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier » (auteur anonyme du Languedoc, cité par Pop 1950 : 9) !

Quant au principe même de la cartographie appliqué à des matériaux linguistiques, il est né à la fin du XIX^e siècle. L'un des

premiers à tenter cette expérience fut Georg Wenker (1852-1911) qui, à partir de 1876, mit en œuvre une ambitieuse enquête par correspondance, adressée aux instituteurs de plus de 30 000 localités allemandes. Mais c'est le Suisse Jules Gilliéron (1854-1926) qui porta véritablement la géographie linguistique sur les fonts baptismaux en lançant une entreprise qui allait durablement inspirer les travaux de ses épigones : l'*Atlas linguistique de la France*.

Si cette contribution n'a pas pour ambition de retracer toute l'histoire de la discipline, ni d'en citer tous les acteurs, elle tentera en revanche de faire le point sur les outils et matériaux à la disposition du chercheur et de donner les caractéristiques nécessaires à une utilisation éclairée de ceux-ci¹.

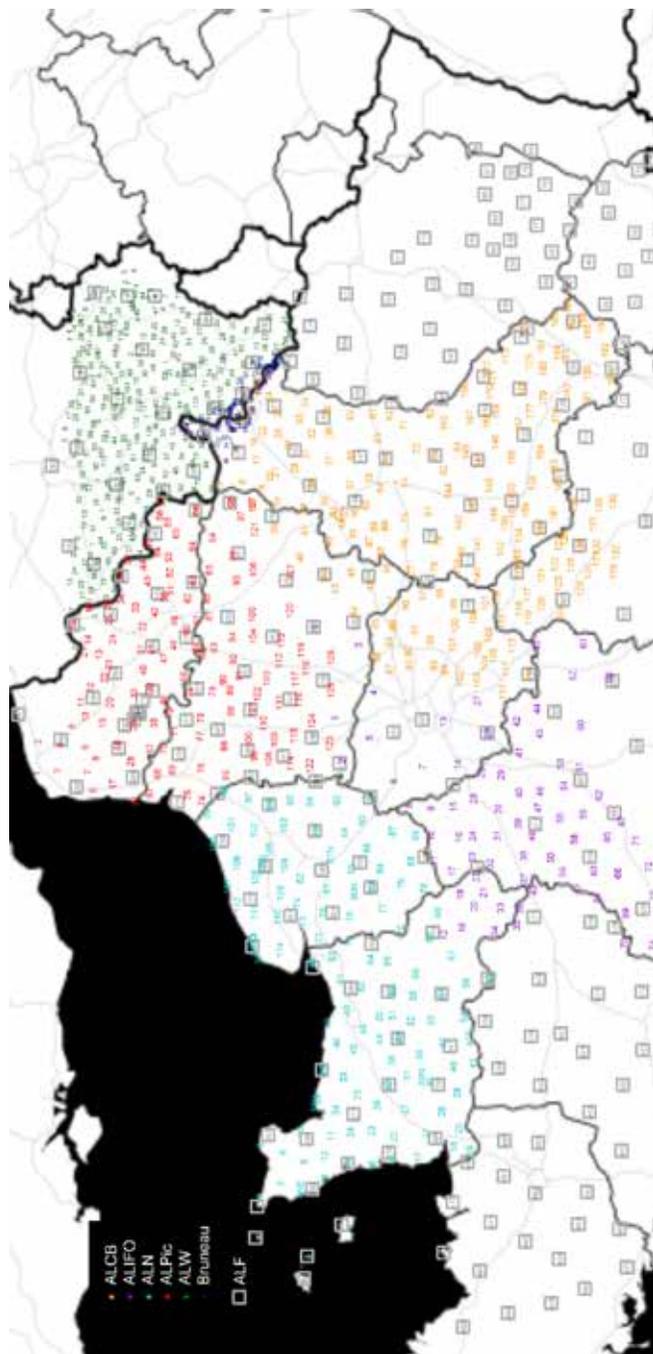
Quant à l'espace géographique qui nous occupe, nous le limiterons au picard et aux parlers limitrophes de celui-ci, soit les domaines normand, champenois et wallon – de l'Île-de-France, nous n'examinerons que l'ALIFO, le principal projet atlantographique de la région. En effet, la prise en compte de tous les projets diatopiques de la région nous emmènerait sur les sentiers largement fréquentés de la linguistique variationnelle du français.

Parmi les travaux atlantographiques, distinguons encore les travaux éditant des matériaux de première main des ouvrages de seconde génération, tels que l'ALiR ou l'ALE. Ce sont les premiers qui retiendront notre attention, en ce qu'ils ont été fondés sur des matériaux d'enquête de terrain.

1. Maillage géographique et chronologique : les corpus d'enquêtes

S'il semble intéressant de distinguer, d'une part, les matériaux bruts dont on dispose et, d'autre part, les travaux qui en ont été tirés, c'est qu'une part non négligeable de ces matériaux est inédite. Pour autant, nous pensons utile de proposer un panorama plus complet des ressources, intégrant les matériaux inédits et les projets en cours. En outre, parmi les atlas que nous examinerons, il existe une divergence de traitement des données, que nous exposerons, mais qui doit être soigneusement distinguée des disparités que l'on pointera au sujet des matériaux eux-mêmes. Par cet examen en deux temps se trouvera réduit l'écart apparent et donc augmentée la comparabilité des données de ces différents atlas.

1 — Nous tenons à remercier vivement Mathieu Avanzi pour le dessin de la carte, ainsi que Stéphanie Biquet et Pascale Renders pour leur relecture attentive.



Les atlas linguistiques au nord du domaine d'œil (carte réalisée par M. Avanzi).

1.1. Edmond Edmont, défricheur au service de l'ALF – et picard

La première enquête systématique est lancée par Jules Gilliéron dans le cadre du projet de l'*Atlas linguistique de la France* (ALF). La campagne d'enquête, menée exclusivement par E. Edmont, se déroulera de 1897 à 1901, à raison de deux à trois jours par enquête². Les matériaux récoltés augmenteront au fil des campagnes d'enquêtes, le questionnaire passant de 1400 questions à près de 2000. Malheureusement, c'est par le Nord qu'Edmont commença sa collecte de matériaux ; dès lors, et même s'il s'agit de la région qu'il connaissait le mieux, c'est aussi celle pour laquelle manquent toutes les questions ajoutées ultérieurement.

Les localités visitées, au nombre de 639, constituent un maillage qui se voulait régulier, mais dépendant de « l'importance de la variation que le parler [...] paraissait devoir présenter » (Gilliéron 1902 : 4). Dès lors, le centre du territoire est quadrillé d'une façon plus lâche (v. la carte, dans laquelle les points d'enquête de l'ALF sont représentés par des carrés gris). En revanche, sont aussi visitées la Suisse romande, les Alpes italiennes, la Belgique romane, les îles anglo-normandes.

Les témoins sont majoritairement masculins (633 hommes pour 102 femmes), en moyenne plus âgés au nord du domaine qu'au sud. Au vu de leurs professions, un tiers de ceux-ci possède assurément un bagage scolaire secondaire ; mais la majorité (cultivateurs, gardes champêtres, ouvriers, etc.) a probablement quitté l'école après les classes primaires. Ces derniers possédaient sans doute une meilleure connaissance de leur parler vernaculaire que les premiers, mais ils bénéficiaient de moins de temps libre, d'où la nécessité d'accepter d'autres profils. Si Edmont a sillonné toute la France, il est avéré que certaines enquêtes n'ont pas eu lieu sur le territoire même du parler ; qu'un témoin affirme provenir d'un village pouvait suffire à assurer sa « représentativité ». À de rares occasions, l'autochtonie des témoins a été mise en défaut (v. Dauzat 1922 : 10-15 ; pour l'examen d'un cas particulier, v. par exemple Lerond 1970). En revanche, la rapidité d'Edmont à effectuer ses enquêtes permet d'envisager l'ALF comme un véritable *instantané* de l'état des dialectes, à un moment précis, dans l'ensemble de la Galloromania.

L'enquête elle-même était constituée de traductions des mots et phrases du questionnaire. La plupart des points d'enquête sont représentés par un témoin ; une septantaine de points, par deux ; huit points, par trois ou quatre témoins. Quant aux consignes d'en-

² — Pour plus de détails sur l'enquête, v. par exemple Pop 1950 : 113-136 ou Brun-Trigaud, Le Berre et Le Dù 2005 : 18-27.

quête, selon les recommandations de Gilliéron, elles mettent l'accent sur l'importance du premier jet. Edmont s'est donc interdit toute retouche à ses notations, ce qui a pu parfois générer des défauts. En effet, entre les premières questions et les dernières, l'oreille de l'enquêteur a parfois été plus sensible à des traits phonétiques particuliers; en outre, les gallicismes sont plus nombreux que dans d'autres travaux où l'on s'est efforcé de faire remonter à la surface des mots vernaculaires enfouis dans les mémoires sous des usages francisés.

En revanche, notre région se trouve par un heureux hasard protégée des défauts de perception parfois relevés (particulièrement en domaine occitan et franco-provençal); l'origine saint-poloise de l'enquêteur Edmont l'a rendu sensible aux particularismes des parlers du Pas-de-Calais et, partant, de l'ensemble du domaine picard.

Les matériaux de l'ALF constituent une masse de données absolument inépuisable, irremplaçable et novatrice pour l'époque, dont allaient s'inspirer toutes les entreprises ultérieures citées ci-dessous.

1.2. Bruneau et ses enquêtes ardennaises

Suivant la voie tracée par Gilliéron et Edmont, le linguiste Charles Bruneau mène entre 1909 et 1911 une campagne d'enquête en Ardenne. Aux confins orientaux du domaine picard, il recueille des matériaux en 93 villages situés autour de la frontière franco-belge, dans le département des Ardennes et dans les provinces belges de Namur et de Luxembourg (points d'enquête en bleu sur notre carte). L'enquête présente l'intérêt de couvrir la zone traditionnellement considérée comme la limite entre parlers wallons et champenois. Trois des points explorés l'avaient déjà été par Edmont: Haybes (Brun. 15 /ALF 188), Bouillon (Brun. 60/ALF 185) et Chiny (Brun. 73/ALF 176).

Le questionnaire ne pouvait, dans un premier temps, que s'inspirer de celui de Gilliéron. Cependant, il est très vite apparu qu'il convenait de supprimer certaines questions, d'en ajouter d'autres, parfois en s'adaptant aux réalités locales. Ainsi, « [s]ur le plateau d'Ardenne, [Ch. B. a] rayé du questionnaire les noms de poissons; dans les pays agricoles, les mots d'usine; hors de la forêt, le vocabulaire de l'essartage » (Bruneau 1913 : 29-30).

Les témoins sont choisis avec un soin particulier. Évidemment, le premier critère est d'ordre géographique: les locuteurs doivent provenir et vivre dans le village dont ils sont les représentants. Mais Bruneau a également tenté d'éviter ce qu'il désigne comme du *faux patois* en recourant à des sujets *sincères*: « un sujet intelligent traduit le questionnaire au lieu de parler sa langue. Pour éviter ce patois

artificiel, [...] [il a] choisi des personnes incapables de *fabriquer* du patois, ou soucieuses de ne point écorcher le patois en y mêlant du français » (Bruneau 1914 : 4). Toutefois, l'enquêteur a souhaité rassembler « plusieurs états du patois. À côté de vieillards, [il a] interrogé, plus rarement, des jeunes gens et même des enfants. [Son] enquête offre donc un tableau à peu près complet des patois ardennais de l'époque » (1914 : 4).

Quant aux modalités de l'enquête, Bruneau dit avoir réduit le nombre de questions posées directement, « laissant parler le sujet, ou lui suggérant des phrases si ordinaires qu'elles se présentaient à lui presque spontanément » (1914 : 4). Le déroulement des enquêtes a donc été extrêmement souple, à mi-chemin entre l'enquête par traduction et la conversation dirigée. La systématisme et la comparabilité des matériaux sont moindres que celles des données d'Edmont, mais ce défaut est compensé par une plus grande authenticité des énoncés, obtenus plus « naturellement ». Cependant, dans l'édition des matériaux, on constatera qu'il n'est pas fait de distinction entre données issues de questions à traduire et matériaux issus de conversations dirigées.

Parallèlement aux matériaux de ces premières enquêtes, Charles Bruneau a également, lors d'une mission en compagnie de Ferdinand Brunot, recueilli et enregistré des données orales auprès de témoins issus de trente villages de la même région. Une vingtaine d'enregistrements sont accessibles sur le portail Gallica de la BnF³. Si le confort d'écoute est parfois relatif, on se souviendra qu'il s'agit là de la première utilisation d'un phonographe lors d'enquêtes de terrain !

Les disques font partie du fonds des Archives de la Parole inauguré en 1911 par F. Brunot. Ce fonds, créé à la Sorbonne avec l'industriel Émile Pathé, contient également d'autres matériaux dialectologiques : des enquêtes menées dans le Berry, dans le Limousin (1913) – ces deux campagnes étant partiellement accessibles en ligne – puis plus tard, sous la direction de Roger Dévigne, dans les Alpes Provençales (1939), en Languedoc-Roussillon-Pyrénées (1941-1942), en Normandie et en Vendée (1946)⁴.

1.3. En Belgique, un projet transdialectal

À Liège, un premier projet à vocation diatopique avait vu le jour en 1904, sous la forme d'enquêtes par correspondance visant à recueillir les matériaux pour un grand *Dictionnaire général de la*

3 — <http://gallica.bnf.fr/html/enregistrements-sonores/enquete-dans-les-ardennes-juin-juillet-1912>

4 — Pour une présentation du fonds, v. <http://gallica.bnf.fr/html/enregistrements-sonores/archives-de-la-parole-ferdinand-brunot-1911-1914>

langue wallonne. Ces enquêtes étaient complétées par des matériaux livresques, ainsi que des enquêtes de terrain, menées par les membres de la Commission du Dictionnaire, au nombre desquels on retiendra le nom de Jean Haust. Ce dernier prendra cependant ses distances avec le projet du *Dictionnaire*, pour développer à l'Université de Liège, où il devient titulaire de la chaire de wallon en 1920, un projet d'atlas linguistique de tout le territoire de la Belgique romane : l'*Atlas linguistique de la Wallonie* (ALW). Il s'agit donc d'embrasser l'aire proprement wallonne, mais également les parties picarde, lorraine et champenoise de Wallonie.

C'est Haust qui mène les enquêtes de 1924 jusqu'à sa mort, en 1946. Durant cette période, il achève le questionnaire dans 210 communes. À sa mort, ses disciples, dont Louis Remacle, continueront les enquêtes en plus de 100 autres points, jusqu'en 1959. Le réseau définitif comporte 342 points d'enquête complètement explorés – en vert sur notre carte. Le domaine couvert par l'enquête pour l'ALW avait également été exploré dans le cadre de l'ALF; il y était représenté par 23 points d'enquête, ce qui pour l'ALF constituait un réseau de la même densité qu'ailleurs.

Le questionnaire n'évoluera pas au fil des enquêtes; il est composé de 2100 questions (mots ou phrases à traduire) et est basé sur ceux de Gilliéron et de Bruneau. Par rapport à ces derniers, il se montre plus ambitieux en ce qui concerne la syntaxe (on y relève des phrases complexes, parfois peu naturelles). Il fournit également une série de questions ouvertes, permettant de recueillir la description d'un objet, son fonctionnement, ses spécificités régionales, etc. L'intérêt ethnographique y est partout présent.

Les enquêtes sont le fait de nombreux enquêteurs – dès les débuts de l'entreprise, Haust put compter sur la participation d'érudits locaux, récoltant les premières réponses. Par la suite, en fonction de la pertinence des matériaux rassemblés en un point, il se rendait sur place pour affiner et continuer l'enquête. Une cinquantaine de localités initialement prévues ont en revanche été abandonnées, lorsque les premiers cahiers d'enquête révélaient que leur parler ne différait presque pas de ceux les entourant. Après sa mort, d'autres dialectologues ont pris le relais, tels que Louis Remacle ou Élisée Legros. Il y a pour chaque point plusieurs témoins, choisis pour la « pureté » de leur langue (on cherchera des personnes ayant peu voyagé, épousé quelqu'un du village, etc.). Les témoins ont le plus souvent entre 50 et 70 ans au moment de leur participation, que celle-ci ait eu lieu en 1924 ou en 1959 – la situation linguistique ayant considérablement évolué durant ces décennies. Les matériaux représentent donc une synchronie « large », toutefois nuancée par la tendance des enquêteurs à ne

pas s'arrêter à un premier jet qui serait un gallicisme ; dans ces cas, et contrairement à la pratique préconisée par Gilliéron, les enquêteurs ont tenté d'obtenir de leurs témoins des synonymes, afin de faire resurgir un mot ou une locution autochtone.

1.4. Le trésor méconnu de l'Inventaire général du picard

Dans notre parcours chronologique, il convient de faire une place à une entreprise titanesque, qui allait occuper Raymond Dubois entre 1942 et sa mort, en 1963. Il s'agissait, selon l'ambition de son auteur, de rassembler *toutes* les données lexicales et onomastiques du picard, d'une part en dépouillant l'ensemble des dictionnaires, lexiques et glossaires du domaine, les éditions de l'ancienne langue et leurs glossaires et, d'autre part, en extrayant du dictionnaire de Godefroy (1881-1895) les matériaux localisables.

À la mort de Dubois, le fichier comptait, si l'on en croit W. von Wartburg, quelque 400 000 fiches rassemblées dans 166 boîtes, dont 133 pour la langue moderne. Ce à quoi s'ajoutaient 48 boîtes d'index et 12 boîtes de compléments divers (Wartburg 1969 : 100). Ce monumental fichier n'est que rarement constitué de matériaux de première main ; il mérite cependant d'être sorti de l'oubli et constitue un remarquable document historique, à défaut d'être le plus opérationnel qui soit. En effet, même si quelques chercheurs (dont Fernand Carton, Roger Berger ou Dubois lui-même) ont exploité ce *Thesaurus Picardicus*⁵, il reste dans son immense majorité inédit et a souffert de nombreux déménagements et dégradations, rendant sa consultation difficile voire impossible. Le fichier est actuellement conservée au Musée de Picardie à Amiens⁶.

1.5. Une deuxième campagne d'enquêtes en France : les nouveaux atlas par régions

C'est en 1939 qu'Albert Dauzat forme le projet fou de repartir à la récolte de matériaux dialectaux, dans toute la France, mais en morcellant le territoire en zones *a priori* homogènes aux niveaux linguistique et culturel. Comme Bruneau, comme Haust, Dauzat affirmait que les techniques, les types d'habitat, l'économie, le folklore, les croyances d'une région sont indissociables des langues dans lesquelles ces notions se disent et se vivent. Il s'agissait donc, d'une part, d'affiner les questionnaires par rapport aux réalités locales et, d'autre part, de resserrer le réseau des points d'enquête

5 — Il s'agit là du premier titre envisagé par R. Dubois pour son entreprise.

6 — À titre documentaire, le modèle de traitement lexicographique envisagé par l'auteur a été illustré par un article-type, publié en 1963-4 dans *Nos Patois du Nord* n°9-10 (article *keule* 'chiendent', p. 16-18).

pour former un maillage plus apte à éclairer des micro-faits de langues.

Faisant fi de divers obstacles, des projets d'atlas régionaux voient donc le jour, à des rythmes et selon des modalités dépendant, d'une part, des personnalités portant chaque entreprise et, d'autre part, de contingences externes au travail scientifique. Le morcellement géographique du territoire, forcément antérieur aux conclusions auxquelles devraient amener ces atlas régionaux, n'a par exemple pas manqué de susciter le débat (v. par exemple Tuaille 1976 : 27-28). Ce découpage intuitif se fondait en effet sur la conscience linguistique des équipes de dialectologues, constituées pour la plupart de scientifiques patoisants et originaires des régions qu'ils allaient explorer. En outre, la fragmentation du domaine eut pour conséquence un éclatement des méthodes d'enquête et des questionnaires. Cet objectif de coller aux réalités locales eut pour revers de livrer des collections de matériaux plus hétéroclites.

Avant d'examiner individuellement les projets concernant le territoire qui nous occupe, remarquons toutefois quelques constantes. Ainsi, un *vade mecum* commun a guidé les différents travaux, s'écartant parfois des pratiques de l'ALF (v. à ce sujet Séguy 1973 : 72-84).

D'abord, remarquons l'attention souhaitée envers les faits ethnographiques. Ce point essentiel transparaît dans l'intitulé même de ces atlas : *Atlas linguistique et ethnographique de...* Comme chez Bruneau, l'interdépendance évoquée *supra* entre les *mots* et les *choses* (« Wörter und Sachen ») est au cœur de l'entreprise, alors qu'elle était plutôt un obstacle lors de la récolte des matériaux de l'ALF. Comme chez Bruneau encore, ces données ethnographiques guident la récolte des matériaux ; mais contrairement à lui, les compléments recueillis en marge de l'enquête trouvent leur place dans les matériaux – nous y reviendrons.

Comme pour l'ALF, la construction du réseau fait l'objet d'une attention particulière. En effet, le choix des points d'enquête (et leur distance) s'opère après des repérages, permettant d'atteindre le meilleur équilibre possible entre économie d'efforts obligatoire et risque de discontinuité dans le panorama linguistique. Cet équilibre intègre des variables telles que la densité de population, les obstacles naturels et la variabilité constatée des parlars. Contrairement à leur illustre prédécesseur, en revanche, les enquêteurs ont consigné *toutes* les réponses des locuteurs.

Mais surtout, tous les porteurs de ces atlas régionaux expriment la nécessité d'adapter leur pratique à la situation rencontrée. Bourcelot, par exemple, constate qu'« [o]n n'exagérerait pas beau-

coup en disant qu'il faut une modification de méthode à chaque enquête d'après les conditions locales, car elles sont déterminantes. L'enquête dialectologique est un art dont l'usage améliore d'ailleurs la technique » (1963 : 174).

Nous explorerons ces entreprises de la Champagne à la Normandie et du domaine picard jusqu'à Paris.

1.5.1. *L'Atlas linguistique et ethnographique de la Champagne et de la Brie*

Des quatre projets touchant le domaine que nous nous sommes fixée, l'atlas d'Henri Bourcelot est celui dont les enquêtes ont commencé le plus tôt, puisqu'elles furent menées entre octobre 1957 et septembre 1961. Ce dernier, fin connaisseur des parlers du sud-est de la Champagne, savait pouvoir y trouver des matériaux. « [e]n ce qui concerne le nord de la région, explique-t-il en 1963, j'étais rassuré sur la solidité de certains patois grâce à la thèse de J. Babin sur les *Parlers de l'Argonne*, et aux livres, déjà anciens il est vrai, de Ch. Bruneau sur les *Patois d'Ardenne* » (Bourcelot 1963 : 165). Au fil des enquêtes, il confirma son intuition, malgré la présence ancienne du français dans la région : « l'influence de Paris et du français a été dominante depuis le Moyen Âge sur ces régions [...]. Il est donc extraordinaire de trouver une telle résistance des patois si proches du français, comme elle ressort des enquêtes faites en pleine banlieue parisienne » (1963 : 169).

Le questionnaire comptait 1 600 questions dans sa première mouture, qui a été réduite à 900 pour les enquêtes préliminaires. Elle s'est ensuite à nouveau étoffée, en concertation avec Jean-Marie Leneuf, qui était en charge des enquêtes en Bourgogne, afin d'homogénéiser les matériaux. Cependant, la nécessité d'ajuster les enquêtes aux régions visitées, qui était l'une des motivations de Dauzat, s'est à nouveau fait sentir. Dès lors, au fur et à mesure que Bourcelot s'éloignait de la Haute-Marne, ce questionnaire a continué à évoluer.

La région couverte par l'ALCB est la Brie, la Champagne, l'est de l'Aisne et la région belge de Bouillon – l'on constatera déjà la volonté de fournir des points-charnières entre les entreprises cousines, ici, avec l'ALW et l'ALPic. Sur ce territoire, 194 points d'enquête ont été visités, tous par le couple Bourcelot, ce qui représente une moyenne de 30 points par département, lorsque l'ALF en enquêtait 6 ou 8 (v. notre carte, points en orange). Les villages étaient choisis en fonction du degré de conservation du parler mais aussi selon que « les activités agricoles et artisanales [y étaient] restées assez vives pour former des collectivités solides sans modernisme outrancier » (1963 : 170). Bourcelot assume l'héritage

de Gilliéron, lorsqu'il explique qu'il a « souvent pensé à l'ALF; en particulier, [il] voulais[t] comparer les mots qu'[il] obtenais[t] à ceux qui figuraient dans ce grand ouvrage » (1963 : 170), même s'il n'a pas hésité à s'écarter de cette règle lorsque cet écart lui permettait de documenter plus richement son enquête.

En chaque point, il y eut au minimum deux témoins, choisis pour être nés dans le village, mais aussi, nous dit Bourcelot, pour leur résistance physique ! Lorsque cela ne dérogeait pas au critère de l'origine, l'enquêteur a souvent choisi des couples, car « l'homme et la femme complètent mutuellement leurs réponses d'après leurs occupations respectives » (1963 : 171). Quant à la vitalité des parlers, force est de nuancer le bel enthousiasme évoqué *supra*: on observe peu de témoins de moins de 40 ans et la plupart ont entre 60 et 75 ans.

Les matériaux ont été recueillis par des questions indirectes ou par des supports physiques; rarement, lorsqu'un type lexical attendu n'était pas « sorti » naturellement de l'enquête, H.B. le suggérait. Il s'en justifie: « [c]ette méthode n'est pas aussi dangereuse qu'on le craint, avec des bons témoins bien entendu, parce qu'ils ne manquent pas de corriger malicieusement la prononciation de l'enquêteur dès que le besoin s'en fait sentir » (1963 : 174).

C'est Gabrielle Bourcelot qui a recueilli et organisé les nombreuses marges de l'enquête, mêlant aspects ethnographiques et données de français régional. L'auteur se montre d'ailleurs plutôt accueillant envers les matériaux dont le statut (dialectal ou français régional) est difficile à établir; selon le mot de G. Paris, « c'est un herbier qu'il faut établir, et non pas un bouquet » (cité par Bourcelot 1966 : Introduction).

1.5.2. *L'Atlas linguistique et ethnographique normand*

Dans la foulée des premières enquêtes de ces nouveaux atlas, un questionnaire de 1 200 questions pour l'aire normande avait été rédigé en 1968 par M. Lepelley. En 1970, cette nomenclature initiale a été portée à 2 500 questions par Patrice Brasseur, lequel a mené toutes les enquêtes. Au fil de celles-ci, le questionnaire a encore légèrement évolué, et une partie des matériaux a été recueillie hors questionnaire, durant les conversations semi-dirigées avec les témoins.

Le territoire de l'ALN s'étend sur cinq départements normands: la Manche, le Calvados, l'Orne (partagé entre l'ALN et l'ALIFO), l'Eure et la Seine-Maritime, ainsi que dans les îles anglo-normandes. Les enquêtes ont été menées en 114 points, chacune ayant nécessité entre 35 et 45 heures de rencontre, avec un ou plusieurs témoin(s). Ceux-ci sont tous des cultivateurs ou des personnes ayant côtoyé

quotidiennement des cultivateurs – il s’agit ici explicitement d’atteindre le lexique d’une société rurale traditionnelle. D’ailleurs, l’enquêteur se présente face à ses témoins comme cherchant à recueillir le parler des anciens, celui qu’ils ont entendu dans leur jeunesse. Il s’agit selon Brasseur d’un artifice : « [c]ette précaution est indispensable, dans la plupart des cas, si l’on veut éviter de choquer les personnes interrogées, qui finissent d’ailleurs très vite par dire d’elles-mêmes qu’il leur arrive aujourd’hui encore de parler de cette façon » (1973 : 262). Curieuse justification, qui montre combien le dialecte était alors dénué d’une identité propre, pour épouser en creux celle du français, dont il constituait la face « honteuse ». Dès lors, chercher à recueillir auprès de locuteurs une façon de « mal parler » renvoyait ces derniers à une insécurité linguistique incompatible avec l’enquête.

Cet aspect n’a été évoqué ni par Bourcelot, ni par Haust, ni par Bruneau ; dans les projets abordés jusqu’ici, quelle que soit la respectabilité que les témoins accordaient aux parlers vernaculaires, l’identité de ces parlers (par rapport au français) n’était pas questionnée.

Quant aux pratiques de terrain, Brasseur explicite le tiraillement rencontré par tous les enquêteurs : il s’agit de « noter le plus exactement possible tout ce qu’il entend, en s’attachant à ne pas varier la manière de poser les questions » (Brasseur 1973 : 255), tandis que revient la lancinante question : « comment se contenter du mot qui a été donné spontanément par l’informateur ? » (id.). Poser la question, c’est déjà suggérer la réponse...

1.5.3. L’Atlas linguistique et ethnographique de l’Île-de-France et de l’Orléanais (Île-de-France, Orléanais, Perche, Touraine)

Le défi relevé par Marie-Rose Simoni-Aurembou, responsable de l’ALIFO à partir de 1965, était encore d’une autre nature. La région visée est le « trou noir » dialectal de l’Hexagone, ou du moins a longtemps été considérée ainsi ; le français y avait tellement gagné d’ampleur qu’il ne devait rien rester des parlers vernaculaires. Il a donc fallu une méthodologie plus souple et un doigté particulier pour faire remonter des tournures, lexèmes ou faits phonétiques parfois sous-terrains – on a parlé d’archéologie linguistique (v. Le Dù 1997 : 10). Le résultat, cependant, ne cesse d’étonner : à 20 ou 30 km de Paris, M.-R. Simoni-Aurembou relève des faits dont la nature dialectale ne fait pas de doute : « [c]ertes, l’Île-de-France est plus pauvre que l’Orléanais et le Perche, mais les buttes-témoins linguistiques que nous y trouvons la rattachent à l’ensemble du domaine. Cette pauvreté linguistique actuelle a des causes sociologiques : seuls les petits paysans ont conservé un parler intéressant,

et ils ont presque partout disparu devant la grande propriété, la grande ville ou les usines. [Cependant] Nozay est à une vingtaine de kilomètres. Et l'on n'y parle pas tout à fait le français de Paris » (Simoni-Aurembou 1973 : 394-5).

Le territoire exploré pour l'ALIFO couvre le Val d'Oise, les Yvelines, l'Essonne, l'Eure-et-Loir, une part du Loiret, du Loir-et-Cher, de la Sarthe et de l'Indre-et-Loire. Au nord, l'enquêtrice a « pénétré dans l'Oise jusqu'à la limite du picard, tout en restant toujours en deçà de cette limite » (Simoni-Aurembou, Introduction à l'ALIFO 1). Dans le Perche, elle s'est aventurée dans l'ensemble du territoire, d'où un léger chevauchement des aires à la lisière entre domaine normand et francien. Enfin, « le pt 12 assure la jonction avec la Normandie, et le pt 70 avec le Maine » (id.).

Le maillage d'enquête de l'ALIFO comporte 75 points (en violet sur notre carte). La répartition de ces points est révélatrice des caractéristiques du domaine étudié : très lâche autour de Paris, le réseau retrouve vers le sud et l'ouest une densité comparable à celle de l'ALN. Toutefois, à cause de la difficulté de trouver de bons témoins qui soient capables de répondre à l'ensemble du questionnaire, « certaines enquêtes ont été menées dans deux localités voisines » (id.).

Le questionnaire utilisé, inédit, comporte un peu moins de 2 000 questions, dont l'enquêtrice n'a pas hésité à s'écarter pour recueillir d'autres termes en marge de l'enquête. En effet, ici plus qu'ailleurs on s'écarte de l'idéal de « réponse spontanée » recherché par Gilliéron... pour le plus grand profit de l'histoire de la langue centrale et de la documentation des rapports diglossiques entre langues apparentées, même si le statut des réponses (spontanées ou suggérées, par traduction ou issues de conversations semi-dirigées) n'est pas toujours signalé. Quant aux caractéristiques des enquêtés et des enquêtes, elles devaient être explicitées dans un volume qui n'a malheureusement pas vu le jour. Un échantillon des enquêtes est disponible sur Internet⁷.

1.5.4. *L'Atlas linguistique et ethnographique du picard*

Ce tour d'horizon se clôt par le domaine autour duquel nous avons tourné, soit le domaine picard de France. L'ALPic est probablement l'Atlas régional qui a subi le plus de revers et essuyé les plus grandes difficultés au fil de son histoire. C'est également celui dont le premier tome s'est le plus fait attendre.

7 — Il s'agit du site « Corpus de la parole », <http://corpusdelap parole.huma-num.fr/spip.php?article7>.

Le projet avait pourtant été conçu dès 1941 par Robert Lorient, rejoint en 1942 par Raymond Dubois, tandis que ce dernier œuvrait à son *Inventaire général du picard* (v. *supra*, 1.4.). Il exploita l'index de l'*Inventaire* pour préparer le questionnaire d'enquête, publié en 1960. Il comporte 4558 questions (!), organisées thématiquement. L'année suivante ont lieu les premières enquêtes, en deux vagues. La première, s'étalant jusqu'en 1968, est menée par Lorient, Raymond Dubois et Claude Deparis. Mais à la suite du décès de Raymond Dubois, le projet est en difficulté, même si Maurice Lebègue, proche du projet depuis ses débuts, continue de loin en loin les enquêtes. En 1980, cependant, l'entreprise est au point mort.

Il faut attendre 1982 pour voir désigner un nouveau directeur, roubaisien d'origine : Fernand Carton. Sous son impulsion, un questionnaire réduit de 1 150 questions est rédigé, afin de terminer rapidement les enquêtes. Les concepts choisis sont ceux qui produisent des résultats au nord comme au sud, afin de préparer pour la publication des cartes « pleines ». À la fin des années 1980, Lebègue et Carton unissent leurs forces et repartent sur le terrain, Carton dans le nord du domaine et Lebègue dans la moitié sud⁸.

Le domaine de l'ALPic s'étend sur les cinq départements picards de France, soit le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise et l'Aisne. Le domaine picard de Belgique n'y apparaît donc pas, selon la décision « prise antérieurement à [la] désignation comme responsables » de Carton et Lebègue (ALPic 1, Introduction). Le réseau d'enquête est trois fois plus dense que celui de l'ALF, avec 127 points (contre 40 dans l'ALF). Ceux-ci, en rouge sur notre carte, sont répartis de façon homogène, laissant cependant de côté toute la zone à substrat germanique du département du Nord. Comme dans l'ALIFO, de l'aveu même des enquêteurs, la langue picarde (ou *patois de village*, distingué du *français dialectal*) n'est plus qu'un souvenir chez les témoins, choisis pour l'avoir connue ; presque tous ont plus de 60 ans au moment des enquêtes, et il fallut souvent recourir à plusieurs témoins pour couvrir l'ensemble des domaines lexicaux (ALPic 1, Introduction). Quant aux critères de choix de ceux-ci, ils sont identiques aux « critères habituels de la collection, nous disent Carton et Lebègue ; personne originaire de la localité ou y habitant depuis l'enfance, ayant une bonne mémoire et une pratique suffisamment cohérente de son parler » (id.).

8 — On peut écouter Lebègue et Carton raconter leur expérience de l'ALPic dans une conférence, émouvante et drôle, donnée le 26 mars 2004 au Théâtre de *Chés Cabotans d'Amiens*. Celle-ci est visible sur le site de l'Agence pour le picard : http://www.agencepourlepicard.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=777:laventure-de-latlas-linguistique-picard&catid=71:linguistique&Itemid=164

Certaines des enquêtes ont été l'objet d'enregistrements. Ces fichiers, de même que des captations de récits et de dialogues réalisées dans le Nord, principalement par Fernand Carton et Gaston Paris, sont accessibles sur le site déjà cité pour l'ALIFO (<http://corpusdelaparole.huma-num.fr>). Y est disponible un corpus d'environ 36 heures de picard.

1.6. Après les nouveaux atlas

Depuis ces campagnes à large échelle, les principaux travaux dialectologiques ont visé à la valorisation de ces matériaux (par exemple Carton 1989, 2005, Brun-Trigaud / Le Berre / Le Dù 2005). Toutefois, il ne faut pas croire que la région n'est plus propice à de nouvelles enquêtes de terrain ! Citons par exemple les matériaux récoltés par Fanny Martin (v. sa contribution dans ce volume et Martin 2015) ou encore les enquêtes menées en 1995 dans le Cambrésis par Gérard Leducq. Ce dernier a récolté des réponses à plus de 200 questions en 65 points d'enquête. Les matériaux, qui ont été cartographiés et commentés (Leducq 2007), livrent deux constats majeurs, déjà connus mais qui sont ici objectivés : la diminution du nombre de locuteurs et la perte des caractéristiques phonétiques les plus locales, soit un effet naturel de koinèisation, imputable aux mouvements des population et à l'extension du français.

1.7. Quelques remarques conclusives

De cet état des lieux ressortent quelques conclusions, que l'on peut ramener à un constat : comme pour tout objet lexicographique, l'exploitation d'un corpus de matériaux dialectaux nécessite d'en connaître les spécificités. Quand le projet a-t-il été réalisé, par qui, avec quels objectifs et selon quelles modalités d'enquête sont autant d'interrogations qui doivent orienter le chercheur au moment de formuler une question scientifique. Par exemple, pour étudier le niveau de gallicisation des dialectes, on n'utilisera qu'avec prudence les matériaux des atlas par régions. De même, la comparaison entre l'ALF et ses épigones pour des aspects sociolinguistiques est périlleuse, eu égard aux méthodes d'enquêtes distinctes ; les matériaux recueillis ne sont que des attestations et non une image complète d'une langue – moins encore une preuve d'absence des mots qui ne sont pas relevés. En outre, ces attestations ne peuvent pas non plus être simplement quantifiées, puisque la densité du maillage de chaque projet influe sur les chiffres absolus de chaque fait de langue. Le découpage *a priori* du territoire en zones linguistiquement homogènes rend également délicat le traitement de la question des frontières entre dialectes.

Ces limites ne doivent pas pour autant faire renoncer à exploiter ces données, par ailleurs irremplaçables et d'une richesse extraordinaire. Si les questions étymologiques, phonétiques, morphologiques sont sans doute celles pour lesquelles ces matériaux s'avèrent les plus puissants et les plus facilement exploitables (Boutier 2011), d'autres voies sont cependant possibles : étude des français régionaux (v. dans ce volume, Avanzi), histoire de la linguistique (le méta-discours des dialectologues est une mine !), histoire des langues standards (Baiwir 2016), mais aussi examen des rapports entre langue-toit et dialectes dans le cadre de familles lexicales, par exemple (Baiwir 2010).

2. Des pratiques éditoriales diverses

Une fois les matériaux recueillis, le défi pour ces projets atlantographiques était l'édition de ces données brutes. Sur ce point, il convient d'emblée de distinguer les atlas fournissant directement les matériaux, plus ou moins tels qu'ils ont été cueillis de la bouche des locuteurs, des atlas dits *interprétatifs*. Si cette distinction semble claire, elle n'est cependant pas binaire ; en effet, même les données les plus « brutes » ont fait l'objet d'un soigneux toilettage. Découpage des séquences, identification et traitement des articles accompagnant les substantifs, normalisation de la graphie en fonction du système de transcription choisi, etc., sont autant d'étapes marquant les données et les rendant lisibles. Quant aux projets interprétatifs, il peuvent s'arrêter à divers niveaux d'analyse. Il peut s'agir d'identifier les types lexicaux, de les étymologiser, de les éclairer par des compléments lexicographiques, etc. Entre ces pôles se situent les remarques ponctuelles sur la morphologie ou le fonctionnement syntaxique d'un lexème, le regroupement des matériaux au moyen d'isoglosses, l'appariement de formes très dissemblables en surface, etc.

Dans les paragraphes qui suivent, nous décrivons d'une part les choix éditoriaux des principales entreprises évoquées au point 1 (ALF, *Patois d'Ardenne* de Bruneau, ALW et atlas français par régions), et d'autre part les résultats physiques de ceux-ci, avec le détail des volumes parus.

2.1. *L'Atlas linguistique de la France : les faits, rien que les faits*

La publication des matériaux de l'enquête d'Edmond Edmont s'étale entre 1902 et 1910, sous la forme de 1 421 cartes complètes, 326 demi-cartes (couvrant la moitié sud du territoire) et 173 quarts de cartes (illustrant des traits sud-orientaux). Chacune porte en

titre la notion, en français, que désignent les vocables dialectaux. Ce choix onomasiologique est cependant infléchi par le classement alphabétique des notions, qui sera abandonné dans les atlas par régions.

L'ALF se présente donc comme « un dictionnaire français-dialectes où chaque article, au lieu de donner les traductions en composition typographique compacte, les présente sous forme de cartes géographiques » (Séguy 1973 : 81).

L'ambition d'objectivité « absolue » qui avait guidé les enquêtes prévaut ici aussi, en ce que Gilliéron ne s'autorise aucune intervention sur les matériaux, même les plus visiblement fautifs. Sur les cartes, dont le fond est constitué des limites des départements et des numéros des points d'enquête, sont reportées les réponses telles qu'elles ont été obtenues. La seule intervention concerne le découpage en unités discrètes, mais uniquement lorsque l'opération est sans risque : « des mots composés qui nous paraissaient présenter des difficultés de décomposition insurmontables ou devant être l'objet d'un examen plus approfondi [...] ont été considérés et traités comme des mots simples », pour éviter des « déductions qui forcément eussent été prématurées, et même erronées » (Gilliéron 1902 : 13). Transparence absolue, donc, voilà le maître-mot.

L'édition des matériaux, si elle ne comporte aucune analyse, aucune explication, est accompagnée d'aides à la lecture : une table générale (ALFTable, en 1912), un volume de suppléments (ALFSuppl, en 1920)⁹ et un volume de considérations sur l'enquête (Gilliéron 1902, *Notice servant à l'intelligence des cartes*), dans lequel sont présentés les profils des témoins (profession, âge, parcours « géographique » : 29-55). On l'a dit, un peu plus de dix pour cent des points d'enquête ont été illustrés par plusieurs témoins ; cependant, regrettons qu'aux matériaux ne sont pas reliés les noms des témoins qui les ont fourni. Dans la *Notice*¹⁰, signée pourtant du seul Gilliéron, Edmont livre également des « notes relatives à la valeur de certains sons dans quelques patois » (Gilliéron 1902 : 19-24).

Les cartes de l'ALF sont intégralement consultables sur le site des projets *GéoDialect* et *Cartodialect* (<http://cartodialect.imag.fr/cartodialect/carteTheme>), basés à l'Université de Grenoble.

9 — Consultable à l'adresse <http://www.archive.org/stream/atlaslinguistiqu01gil-luoft#page/n7/mode/2up>

10 — Consultable à l'adresse <http://www.archive.org/stream/atlaslinguistnot00gil-luoft#page/n7/mode/2up>

2.2. *L'Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne de Bruneau*

Publiés entre 1914 et 1926, les deux tomes de l'enquête de Bruneau opèrent des choix radicalement éloignés de ceux de Gilliéron; les matériaux sont pour l'essentiel présentés en listes hiérarchisées. Au premier niveau, on distingue les différents types lexicaux; au second, on détaille les formes phonétiques en identifiant les aires de façon globale (« partout », « en Wallonie », « au nord », « au centre », « au sud ») et individuelle (par la liste des points présentant la forme). En marge, les informations parémiologiques, les dérivés, les précisions sémantiques ou morphologiques, etc. Cette méthode permet une appréhension globale rapide des matériaux, mais elle n'est possible que pour des enquêtes sur des aires réduites. C'est avec parcimonie que l'auteur recourt à des cartes (91 pour 1 704 articles), lorsque celles-ci donnent à voir des isoglosses originales. Contre les cartes, Bruneau argue que dès que la matière est foisonnante, elles « sont impossibles à établir, à moins d'être suivies de listes interminables de variantes, qui en rendent la lecture difficile [...]. De plus, le lecteur a le droit d'exiger un certain apprêt des matériaux. Dans l'*Atlas linguistique*, les recherches sont très longues: il faut chercher dans quelles cartes se trouve le mot qui vous intéresse, et réunir des variantes éparses dans tout l'ouvrage » (Bruneau 1914 : 5-6).

Par ailleurs, l'auteur accorde une attention aux conditions d'enquête. D'une façon assez moderne, Bruneau distingue en effet les réponses spontanément données de celles *extorquées*, selon la formule de l'enquêteur. Ces dernières sont notées entre crochets. Quant à l'analyse des matériaux, elle est ponctuelle, juxtaposant aux formes opaques leur type latin ou leur équivalent en ancien français. L'auteur cherche avant tout à « mettre un peu d'ordre et de clarté [dans la masse des matériaux], tout en ne livrant que des documents complets et sans retouche » (Bruneau 1914 : 7).

Au niveau macrostructurel, c'est, comme dans l'ALF, l'ordre alphabétique qui prévaut.

Bien que d'une notoriété moindre et d'une aire géographique restreinte, le projet de Bruneau constitue un jalon important dans l'histoire de la géolinguistique nord-ôïlique. On va le voir, il ouvre en effet la voie à de nouvelles pratiques, qui seront mieux reçues en Belgique qu'en France.

2.3. *L'Atlas linguistique de la Wallonie, ou quand les cartes sont subordonnées au texte*

L'ALW diffère de l'ALF tant au niveau macro- que microstructural. Au niveau de la macrostructure, l'organisation en volumes est organisée en amont de la préparation des cartes : un premier volume (Remacle 1953) illustrera les traits phonétiques, rassemblant des notions désignées par un seul type lexical (d'où une comparabilité de traitement des unités phonétiques) ; un deuxième volume traitera de la morphologie et de la conjugaison (Remacle 1969) ; les autres tomes organiseront thématiquement les matériaux¹¹. Le projet est donc construit et cohérent, même si la publication des volumes n'est chronologiquement pas continue. Les rédacteurs – il convient bien de parler de *rédacteurs*, puisque les matériaux ne constituent dans l'ALW que la matière première des notices – se succèdent au chevet des matériaux de Haust, éditant et analysant chaque mot.

Chaque notice s'attache en effet à livrer des matériaux intégrés dans un cadre historique galloroman. Grâce à un dialogue constant avec le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* et avec d'autres ressources lexicographiques, un classement et une structuration des données sont proposés, dont les clés sont livrées dans l'introduction de la notice. Il peut s'agir de mettre en évidence des critères de classement sémantiques, motivationnels ou historiques. À la suite de l'introduction, le tableau des formes livre l'ensemble des matériaux et leur localisation, sous la forme de paragraphes numérotés. Des notes nombreuses fournissent tous les compléments susceptibles d'éclairer les matériaux. Lorsque les données présentent une répartition géographiquement cohérente, une carte en permet la visualisation. Sur celle-ci, la représentation des matériaux est également le fruit d'une analyse (reprenant ou réorientant l'analyse de la notice), puisque les types (phonétiques,

11 — Les volumes s'organisent comme suit : ALW 3, *Les phénomènes atmosphériques et les divisions du temps*, par É. Legros (1955) ; ALW 4, *La maison et le ménage (1^{re} partie)*, par J. Lechanteur (1976) ; ALW 5, *La maison et le ménage (2^e partie)*, par J. Lechanteur (1991) ; ALW 6, *La terre, les plantes et les animaux (1^{re} partie)*, par M.-G. Boutier, J. Lechanteur, M.-Th. Counet (2006) ; ALW 7, *La Terre, les plantes et les animaux (2^e partie)*, inédit ; ALW 8, *La terre, les plantes et les animaux (3^e partie)*, par M.-G. Boutier (1994) ; ALW 9, *La ferme, la culture et l'élevage (1^{re} partie)*, par †É. Legros, édité et achevé par M.-Th. Counet (1987) ; ALW 10, *La ferme, la culture et l'élevage (2^e partie)*, inédit ; ALW 11, *La ferme, la culture et l'élevage (3^e partie)*, inédit ; ALW 12, *Métiers et outils (1^{re} partie)*, par M.-G. Boutier, en préparation ; ALW 13, *Métiers et outils (2^e partie)*, inédit ; ALW 14, *Le corps humain et les maladies (1^{re} partie)*, par E. Baiwir et J. Lechanteur, en préparation ; ALW 15, *Le corps humain et les maladies (2^e partie)*, par M.-G. Boutier (1997) ; ALW 16, *Actes et gestes de l'homme*, inédit ; ALW 17, *Famille, vie et relations sociales*, par E. Baiwir (2011) ; ALW 18, *Fêtes et jeux ; croyances*, par E. Baiwir, en préparation ; ALW 19, *Caractère intellectuel et moral ; mots abstraits ; formules diverses*, inédit ; ALW 20, *Qualité et aspect ; localisation ; quantité*, inédit.

morphologiques, lexicaux) sont représentés par des symboles. Comme chez Bruneau, la carte devient une illustration des matériaux et non plus le cœur de la microstructure.

Les volumes sont pourvus d'un index des formes, complété d'un index des étymons (procédure initiée dans le volume 8). Un index onomasiologique global est également paru (Baiwir 2012). En revanche, dix des vingt volumes prévus sont toujours inédits. Quant aux informations biographiques des témoins, elles ont été publiées, ainsi que les dates des enquêtes, dans l'introduction du premier volume. Quelques exemples de notices et des aides à la lecture sont accessibles en ligne (<http://alw.philo.ulg.ac.be>).

2.4. La publication des Atlas par régions

En ce qui concerne la publication des Atlas par régions, la relative hétérogénéité décrite au niveau des enquêtes se rencontre également lors du passage à l'édition. Il suffit d'observer les intitulés des divers projets pour constater que la belle unité souhaitée par Dauzat a été mise à mal ; certains projets sont dénommés par un adjectif glottonymique (atlas *picard*), d'autre part des toponymes, renvoyant pour certains à des réalités anciennes (*Atlas de la Champagne, de l'Île de France, de l'Orléanais*), d'autres encore par un adjectif polysémique (*Atlas normand*), dont on ne sait s'il renvoie à une identité linguistique ou géographique.

Mais avant de détailler les choix individuels, soulignons les points communs : le choix de la représentation directe des matériaux sur les cartes est respecté partout. Les fonds de cartes sont similaires, avec les limites des départements et les points d'enquête reproduits dans une couleur plus claire que les données, afin de focaliser l'œil du lecteur sur ces dernières. Le système phonétique choisi a toujours une base commune, celle définie par l'abbé Rousselot, même si chaque projet infléchira son usage en fonction des caractéristiques phonétiques des parlers étudiés. Mais surtout, un principe hérité de Gilliéron n'a pas été dépassé, ou si peu, celui de la non-intervention sur les données, qui se doivent d'être présentées « nues », sans une analyse dont l'objectivité ne serait qu'illusoire.

2.4.1. L'Atlas linguistique et ethnographique de la Champagne et de la Brie

Trois volumes de l'ALCB ont paru, entre 1966 et 1978. Les cartes occupent souvent une pleine page, plus rarement un quart de page. Les matériaux de l'enquête sont accompagnés de nombreux commentaires et compléments, occupant parfois des pages entières, ornant les cartes sur tous leurs pourtours, ce qui rend parfois la lecture malaisée. Lorsque c'est utile, des illustrations

rendent compte des pratiques locales. Si des aires géographiques se détachent nettement, elles sont soulignées par des isoglosses (la forme dialectale peut alors apparaître en grand et non à chaque point).

Selon la volonté de l'auteur, « [c]haque carte est conçue comme une sorte de monographie se suffisant à elle-même ; des commentaires abondants les accompagnent. Mais les cartes linguistiques sont souvent suivies de cartes folkloriques, lorsque les faits de folklore n'ont pu trouver place dans celles-là ; il sera bon de les lire en même temps » (Bourcelot 1966 : Introduction). Cet aspect monographique, qui sera beaucoup moins présent dans les autres atlas régionaux, se révèle extrêmement précieux ; en introduction à chaque carte, l'auteur fournit des commentaires sur les éventuelles difficultés soulevées par la notion, sur les conditions d'emploi, voire sur l'analyse à porter sur les matériaux. Cet aspect méta-réflexif apparaît plus poussé que dans les autres entreprises françaises évoquées ici.

Quant aux matériaux publiés, ils représentent 1 045 cartes, réparties thématiquement en trois volumes. Le premier s'attache au temps (la météorologie ; la chronologie) et à la terre (le relief ; la terre cultivée ; la terre habitée) ; le second aux plantes domestiques (les plantes fourragères ; les céréales ; la vigne ; les plantes à bois ; les plantes à fruits ; les légumes ; les textiles) ; enfin, le troisième s'intéresse aux plantes sauvages (généralités ; liste des plantes) et aux animaux domestiques (la traction animale ; l'élevage – ce second chapitre comprenant le bétail à l'étable ; le cheval ; les vaches ; le lait et ses transformations ; le petit bétail ; le porc ; la basse-cour ; les chiens et les chats ; les abeilles).

2.4.2. *L'Atlas linguistique et ethnographique normand*

Ici aussi, trois volumes ont vu le jour. Le premier, paru en 1980, comprend 373 cartes réparties par domaines sémantiques : généralités sur la terre, charrue et labours, amendements, semailles et cultures, faux et moisson, battages, foins, véhicules, récolte des pommes, pressoir, cidre, eau-de-vie, fûts, mesures de capacité, potager et verger. Le deuxième tome, en 1984, réunit les matériaux concernant les plantes sauvages, les fleurs cultivées, les arbres, les chemins et clôtures, l'eau et la boue, le ciel et les phénomènes atmosphériques, le jour, la semaine, l'année, la pêche et les poissons, la chasse, les animaux sauvages et les insectes, les oiseaux, la basse-cour, les abeilles, les chiens et chats (cartes de 374 à 779). Enfin, le troisième tome, toujours par Brasseur, édité en 1997 les concept ayant trait à l'élevage, aux bovins, aux chevaux et aux ânes, aux moutons, aux porcs, à la maison, à la cheminée, au mobilier, à

la literie, aux ustensiles de cuisine, aux repas et à la nourriture, au pain, au lait et à ses dérivés. Ce dernier tome est légèrement moins étoffé que les précédents, avec des cartes allant de 780 à 1 068.

De nombreux compléments sont fournis en marge des cartes, avec une attention particulière portée aux aspects sémantiques et ethnographiques. Ce dernier se remarque également dans les nombreuses illustrations (des outils ou des parties de véhicules, etc.). Toutefois, c'est dans le premier volume que les notions se prêtent le mieux à la représentation illustrée. Quant aux cartes, elles occupent soit une page entière, soit un quart de page, en fonction de leur richesse. Dès que des aires se dessinent, celles-ci sont mises en évidence par des tracés d'isoglosses.

2.4.3. *L'Atlas linguistique et ethnographique de l'Île-de-France et de l'Orléanais (Île-de-France, Orléanais, Perche, Touraine)*

Le projet de l'ALIFO tel qu'il avait été conçu par Marie-Rose Simoni-Aurembou prévoyait trois tomes de matériaux, ainsi qu'un quatrième volume consacré aux tables diverses et à un exposé méthodologique sur les enquêtes. Toutefois, seuls deux volumes existent à ce jour. Le premier, publié en 1973, comporte 318 cartes touchant aux semailles et à la cultures, à la charrue et aux labours, aux foins, à la moisson, aux battages, au cidre et à la vigne, au verger et au potager, aux plantes sauvages et aux fleurs cultivées, aux arbres forestiers.

Le second volume, paru en 1978, s'intéresse au bois et au travail du bois, aux sources et rivières, aux chemins et clôtures, au ciel et aux phénomènes atmosphériques, aux animaux sauvages, à l'élevage (cette section est subdivisée comme suit : généralités, bovins, chevaux et ânes, porcs, moutons et chèvres, volailles et lapins, chiens et chats, abeilles) ; enfin, à la laiterie. Les cartes sont numérotées de 319 à 687.

Outre les cartes (une par page), on remarque des illustrations, parfois des photos, ainsi que de nombreux compléments ethnographiques. Au niveau des transcriptions, on remarquera l'attention portée à la qualité des R ; sont distingués des *r*uvulaires ou apicaux les *r*roulés, mais aussi les *r* en fonction vocale.

2.4.4. *L'Atlas linguistique et ethnographique picard*

Le premier volume de l'ALPic, pourtant l'un des plus anciens projets d'atlas régional de la campagne, n'a paru qu'en 1989. Il comporte 317 cartes, dont la moitié n'avait pas fait l'objet d'une carte dans l'ALF. Le vocabulaire touche à la vie rurale dans tous ses aspects : le sol et sa nature ; le relief et les cours d'eau ; la profession agricole ; la cour de ferme et les bâtiments ; le jardin et le

jardinage ; l'attelage et les véhicules ; les champs en général (avec des subdivisions : préparation de la terre, labours et semailles, moisson et battage, fenaison) ; la reproduction et l'élevage (les bêtes en général, l'espèce chevaline et bovine, les ovins, caprins et porcins) ; les petits animaux domestiques ; la poule et le coq ; les autres animaux ; les arbres ; les plantes cultivées ; les plantes sauvages.

Le second tome, paru en 1997, rassemble des matériaux hétéroclites dans les cartes 318 à 660 : le ciel ; le temps qu'il fait ; le temps qui passe (divisions du temps, fêtes) ; la vie domestique (maison, mobilier, chauffage, éclairage, objets divers, préparation de mets, repas, pain, pâtisserie, viande, cuisson, boissons, vêtement, couture) ; l'homme (corps, membres, tête, âges, se nourrir, dormir, éliminer, vue, ouïe, défauts physiques, santé et maladie, activité physique, pensée et sentiments, qualités et défauts, vie sociale et religieuse, distraction et jeux) ; les animaux (oiseaux sauvages, mammifères sauvages, batraciens, produits des abeilles, insectes) ; les plantes (plantes d'ornement, arbres fruitiers, plantes sauvages, champignons).

Dans chaque tome sont également présentées quelques cartes morphologiques (pronoms personnels, pronoms démonstratifs, pronoms indéfinis, verbes à l'indicatif présent, imparfait et futur, au subjonctif présent, au conditionnel présent, participes passés, adverbes, prépositions).

L'ALPic reproduit évidemment les faits bruts, avec la plus grande fidélité ; les auteurs s'autorisent l'édition en « aires dégagées » lorsqu'une forme est présente sur un large domaine, graphiant en caractères plus grands la forme au centre de l'aire. Il s'agit toutefois d'une pratique minoritaire. Les isoglosses ne sont pas utilisées et les marges sont réduites à l'essentiel : précisions sémantiques, cas d'éli-sions derrière voyelle, genre différent à l'un ou l'autre point, etc.

Les auteurs soulignent la diversité des pays qui composent leur terrain de jeu ; il a donc parfois fallu s'accommoder de cartes « mixtes », comportant les désignations de réalités très locales, mais de fonctionnement similaire (les barattes de divers types, les chevalets à lier ou à fagotter, etc.). Ces cartes sont, comme d'autres, munies de précisions de type ethnographique.

Mais dès 1997, le défi principal des auteurs a été la recherche de subsides, à une époque où le CNRS tournait la page des atlas linguistiques. Ce défi a été relevé pour le second tome, même s'il se présente sous un format physique plus petit que ses semblables. Et comme pour certaines autres entreprises évoquées *supra*, il reste une quantité importante de matériaux inédits – au moins le double de ce qui a été édité !

2.5. *Les pratiques éditoriales : éléments de synthèse*

On le voit, la principale divergence entre tous les ouvrages évoqués ci-dessus concerne la profondeur de l'analyse des matériaux. Selon un ordre croissant, on citera d'abord l'ALF, qui s'interdit même toute interprétation des matériaux – on rappellera la volonté de Gilliéron de ne pas effectuer lui-même les enquêtes, celles-ci devant être le fait d'un non-linguiste, selon le même souci d'objectivité et de transparence. Viennent ensuite les atlas régionaux, où l'intégration de marges plus ou moins nombreuses ouvre une porte à la voix des chercheurs. Dans certaines de ces publications, la présentation des matériaux est accompagnée, sur les cartes, d'isoglosses constituant, peut-être au corps défendant des auteurs, le résultat d'un regard analytique. Remarquons aussi que le plus souvent, dans le cadre de ces atlas par régions et contrairement à l'ALF, les enquêteurs et les éditeurs sont la ou les même(s) personne(s). D'où un lien plus affectif aux matériaux et, probablement, une tentation plus forte de les faire « parler ».

Si l'œuvre de Bruneau fournit déjà un classement des matériaux, les commentaires y sont pourtant laconiques. Le projet qui porte au plus haut degré l'analyse des données est sans conteste l'ALW. Cependant, les matériaux y sont également reproduits *in extenso*, dans une synthèse entre fidélité aux enquêtes et enrichissement par l'analyse historico-linguistique, afin de faciliter la tâche du lecteur et de compléter sa vision du trait étudié.

3. Conclusions et perspectives

Avec ce tour d'horizon des ressources atlantographiques dans le nord du domaine d'oïl, nous espérons avoir montré que s'ils constituent la masse la plus importante de matériaux, les atlas par régions ne sont pas les seules ressources à la disposition du chercheur. On a également nuancé la comparabilité des données par l'examen des pratiques d'enquête, des choix des témoins, des caractéristiques des territoires et des choix éditoriaux. Chacun de ces atlas possède donc sa propre identité, qu'il convient de garder à l'esprit lorsque l'on en exploite les matériaux. Il n'y a cependant là rien à regretter, puisque l'objectif même de cette campagne d'atlas était de mieux coller aux réalités de chaque terroir. Ainsi, au moment où les projets d'atlas régionaux prenaient corps, Sever Pop s'exprimait en ces termes : « [l]a direction générale [des Atlas par régions] ne pourra pas remédier aux inconvénients de la pluralité d'enquêteurs [...]. Il est, au contraire, très souhaitable que chaque Atlas régional conserve l'emprunte personnelle de l'enquêteur. Par

la direction unique on n'arrivera pas à changer les caractères spécifiques des Atlas régionaux ; ceux-ci garderont tous leurs qualités et leurs défauts » (Pop 1950 : 147).

En 1996, tandis que la collection des atlas régionaux de France compte 70 volumes, se tarit le financement du CNRS qui permettait leur publication. Pour nombre de régions, des matériaux inédits restaient à traiter et à éditer. Cependant, les forces vives locales aboutiront parfois, comme pour l'ALPic, à l'achèvement d'autres volumes.

Trois chantiers sont à présent ouverts, qui permettraient, s'ils étaient menés à terme, une exploitation maximale de ces incroyables ressources. D'abord, évidemment, une indexation exhaustive et informatisée permettrait une navigation fluide entre les projets partenaires. En 1993, Pierre-Henri Billy livrait un premier outil majeur : l'*Index cumulatif des titres des cartes des atlas du gallo-roman (ALW exclu) et des entrées du FEW XXI-XXIII*. À cet ouvrage, on peut ajouter, pour l'ALW, l'index paru en 2012. Il conviendrait encore de compléter cette indexation par un dépouillement des volumes parus depuis 1993, même s'ils sont rares, et par l'ajout des matériaux inédits des différents atlas. En effet, même si les archives manuscrites sont parfois peu accessibles, connaître leur contenu rendrait bien des services. C'est d'ailleurs l'option qui a présidé à l'indexation de l'ALW, dans lequel on détaille également les volumes à paraître.

Le deuxième chantier, de plus grande envergure, est celui de l'informatisation des données, à commencer par ces index, mais pas seulement. Il s'agit là d'une mission présentant bien des embûches, mais où des balises existent ; ainsi, l'actuelle informatisation du FEW (v. entre autres Renders 2015) devrait permettre sous peu d'en utiliser les articles comme un pivot central, autour duquel s'organiseraient les matériaux dialectaux. Le gros travail de réencodage des matériaux a déjà été commencé sous la forme d'initiatives individuelles, ainsi que, de manière plus institutionnalisée, sous la forme d'un logiciel de saisie créé à Brest par Didier Hénaff (v. Le Dù 1997 : 8). Quant à la cartographie, là aussi, de nouveaux logiciels libres et flexibles devraient faciliter le passage de listes de données rétroconverties en cartes¹².

Enfin, tout ceci n'est intéressant que dans la mesure où l'on fait parler les données. Le troisième chantier, qui a déjà livré nombre de travaux mais qui reste complètement ouvert, est celui de l'interprétation des matériaux. Leur mise en réseau par le truchement

12 — V. par exemple le logiciel libre *R*, développé autour de Robert Gentleman et Ross Ihaka (<https://www.r-project.org>).

des liens FEW est l'une des étapes de cette analyse, mais des études plus ponctuelles peuvent également enrichir les connaissances en linguistique historique des parlers d'oïl, français compris (v. par exemple Carton 2005 ou Baiwir 2010). Multiples sont les pistes qui s'ouvrent devant nous; certes, de nombreuses enquêtes de terrain sont encore possibles et riches, mais la moisson déjà engrangée n'a pas encore livré tous ses secrets.

Esther BAIWIR
Université de Lille3

4. Références

- ALCB = Bourcelot, Henri & Michel Tamine (1966-2012). *Atlas linguistique de la Brie et de la Champagne*, 3 vol. Paris, Éditions du CNRS et du CTHS.
- ALF = Gilliéron, Jules & Edmond Edmont (1902-1910). *Atlas linguistique de la France*, 1920 cartes, Paris, Champion.
- ALFSuppl = Gilliéron, Jules & Edmond Edmont (1920). *Atlas linguistique de la France (ALF). Supplément*, Paris, Champion.
- ALFTable = Gilliéron, Jules & Edmond Edmont (1912). *Table de l'Atlas Linguistique de la France*, Paris, Champion.
- ALIFO = Simoni-Aurembou, Marie-Rose (1973-1978). *Atlas linguistique de l'Île-de-France et de l'Orléanais*, 2 vol., Paris, Éditions du CNRS.
- ALN = Brasseur, Patrick (1980-2012), *Atlas linguistique et ethnographique normand*, 4 vol., Paris, Éditions du CNRS/Presses universitaires de Caen.
- ALPic = Carton, Fernand & Maurice Lebègue (1989-1998). *Atlas linguistique et ethnographique picard*, 2 vol., Éditions du CNRS.
- ALW = Remacle, Louis, Legros, Élisée *et alii* (1953-...). *Atlas linguistique de la Wallonie*, 10 volumes, Liège, Université de Liège.
- Baiwir, Esther (2010). « L'impact relatif de la langue-toit sur une famille lexicale des dialectes locaux: les cas de "voisin", "voisiner", "voisinage" dans les dialectes de Wallonie », in Iliescu, Maria, Siller-Runggaldier, Heidi et Danler, Paul (éds.), *Actes du XXV^e congrès international de Linguistique et de Philologie Romanes (XXV CILPR), 3-8 septembre 2007*, Université d'Innsbruck, Autriche, t. IV, p. 37-46.
- Baiwir, Esther (2012). « Index onomasiologique de l'Atlas linguistique de la Wallonie », *Bulletin de Toponymie et Dialectologie* LXXXIV, p. 64-107.
- Baiwir, Esther (2016). « Un type picard par-delà les frontières: le "nom-jeté" », *Les dialectes de Wallonie*, t. 36, Liège, Société de Langue et de Littérature wallonnes, p. 5-24.
- Bal Willy (1999). « La géographie linguistique et l'Atlas linguistique de la Wallonie », publication en ligne, Bruxelles, Académie royale de

- langue et de littérature françaises de Belgique. URL: <http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/bal131199.pdf>
- Billy, Pierre-Henri (1993). *Index cumulatif des titres des cartes des atlas du gallo-roman (ALW exclu) et des entrées du FEW XXI-XXIII*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Bourcelot, Henri (1963). *L'Atlas linguistique et ethnographique de la Champagne et de la Brie*, vol. 1, *RLiR* XXVII, p. 165-175.
- Boutier, Marie-Guy (2011). « Dialectologie, géographie linguistique et étymologie-histoire des mots. Réflexions à partir de l'expérience wallonne », in Overbeck, Anja; Schweickard, Wolfgang; Völker, Harald (Eds.) *Lexicon, Varietät, Philologie. Romansistischen Studien Gunter Holtus zum 65. Geburtstag*.
- Brasseur, Patrice (1973). « L'atlas linguistique normand après trois années d'enquête », *Annales de Normandie* 23/3, p. 253-263.
- Bruneau, Charles (1914-1926). *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, Paris, Champion, 2 tomes.
- Bruneau, Charles (1913). *Enquête phonétique des patois d'Ardenne*, Paris, Champion, 1913.
- Brun-Trigaud, Guylaine, Yves Le Berre et Jean Le Dù (2005). *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*, Paris, CTHS.
- Carton, Fernand (1989). « Chiendent dans l'Atlas linguistique picard », in *Mélanges offerts à G. Tuailon*, Grenoble, Ellug, vol. 2, p. 17-28.
- Carton, Fernand (2005). « *Un peu*. Interprétation de la carte 653 de l'Atlas linguistique picard », in *Mélanges offerts au Professeur Lothas Wolf*, Lyon, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, Hors série 2, p. 79-94.
- Carton, Fernand (2011). « L'exploitation et la valorisation des données de terrain dans le domaine linguistique picard », in Manzano, Francis (dir.), *Mémoires du terrain. Enquêtes, matériaux, traitement des données*, Lyon, Centre d'Etudes Linguistiques de l'Université de Lyon, p. 97-109.
- Dauzat, Albert (1922). *La géographie linguistique*, Paris, Flammarion.
- Dubois, Raymond (1963-4). « *keule* 'chiendent' », *Nos Patois du Nord* n°9-10, p. 16-18.
- FEW=Wartburg, Walther von *et al.* (1922-2002). *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- Gilliéron, Jules (1902). *Notice servant à l'intelligence des cartes*, Paris, Champion.
- Godefroy, Frédéric (1881-1895). *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, 8 vol., Paris, Vieweg.
- Le Dù, Jean (1997). « La disparition du groupe des atlas et l'avenir de la géographie linguistique », *Le français moderne* LXV/1, p. 6-12.

- Lerond, Alain (1970). *Réflexions sur une énigme de l'ALF: l'enquête d'Edmont à Malmedy (point 191)*, *Bulletin du dictionnaire wallon XXIII*, Liège, SLLW, p. 1-107.
- Martin, Fanny (2015). *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie*, Thèse de doctorat, Université de Picardie Jules Verne, Amiens.
- Pop, Sever (1950). *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, Louvain, chez l'auteur, deux tomes.
- Renders, Pascale (2015). *L'informatisation du Französisches Etymologisches Wörterbuch. Modélisation d'un discours étymologique*, Strasbourg, ELiPhi-Editions de linguistique et de philologie.
- Séguy, Jean (1973). « Les Atlas linguistiques de la France par régions », *Langue française* 18 (Les parlers régionaux), p. 65-90.
- Simoni-Aurembou, Marie-Rose (1973). « Aspects phonétiques de l'Atlas de l'Île-de-France et de l'Orléanais: unité ou diversité? », in Straka, G. et Gardette, P., *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Actes du Colloque National de Strasbourg, 24-28 mai 1971, Paris, CNRS, p. 379-396.
- Tuailon, Gaston (1976). *Comportements de recherche en dialectologie française*, Paris, CNRS.
- von Wartburg, Wather (1969). *Bibliographie des dictionnaires patois gallo-romans (1550-1967)*, Genève, Droz.

Une mine à exploiter : l'Atlas linguistique et ethnogra- phique picard

La métaphore minière est un appel. La Région qui rassemble maintenant toute la Picardie dispose grâce à l'*Atlas linguistique et ethnographique picard*, désormais ALPic (Carton Fernand/Lebègue Maurice 1989, 1997), d'un patrimoine dialectologique d'une grande richesse, accessible aux chercheurs sous forme de lexiques, de fichiers, de corpus oraux et écrits (Picartext) et de cartes linguistiques trop peu exploitées. Il est complémentaire de l'Atlas Linguistique de la France, désormais ALF (Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond, 1902-1910).

C'est un devoir de stricte justice de rendre hommage aux chercheurs qui y ont travaillé, et d'évoquer les difficultés de leur entreprise. L'ALPic a « une longue histoire » (Simoni 1991, 581-584). Il fut d'abord placé sous la direction de Robert Lorient (†1980), professeur à l'Université de Dijon, et de Raymond Dubois (†1963), attaché de recherche au CNRS, responsable de l'Inventaire Général du picard¹. Les enquêtes ont été menées notamment par † Claude Deparis, enseignant détaché, de 1964 à 1981. Le CNRS a confié en 1982 la responsabilité de l'achèvement des enquêtes, des contrôles, de la confection des cartes et de la publication à Fernand Carton et à † Maurice Lebègue, avec l'aide précieuse de Roger Berger, † Jacques Chaurand et Denise Poulet. Les deux volumes parus de

1 — Fichier actuellement aux Archives départementales à Amiens.

l'Atlas comportent 650 cartes portant sur 127 points d'enquêtes. Ce « conservatoire » des parlers picards couvre cinq départements français. Nous voudrions montrer l'intérêt que présentent les données recueillies en présentant six types d'exploitation des données récoltées, dans différents champs de recherche.

1. Les noms du coq et du chat : un conflit homophonique ? ²

La célèbre étude de Gilliéron et Roques (1912) sur les noms du coq dans le sud-ouest a servi de modèle pour la confrontation des cartes ALPic 191 « chat » / 196 « coq » et de l'ALF 250 « chat » / 320 « coq ». Aux 127 points de l'ALPic, nous ajoutons les formes recueillies par Claude Deparis dans 13 localités réputées picardes situées dans le Hainaut belge.

1.1. Évolutions phonétiques

Les /k/ initiaux de CATTUS (FEW II 515) et de KOK (FEW II 858) se maintiennent en picard. On ne trouve [tʰa] « chat » qu'en Hainaut belge. Le /t/ final du produit de CATTUS disparaît dès l'ancien picard, alors que /k/ final de [kok] se maintient sporadiquement, mais il s'est effacé devant le /s/ de flexion dès le XIII^e siècle (Flutre, 1977). Ainsi le [a] accentué de CATTUS en finale absolue se maintient dans le nord du domaine avec une articulation plutôt antérieure, alors qu'il se postériorise jusqu'à [ó] fermé dans le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise. Selon Flutre, ce recul articulaire s'est amorcé au début du XVII^e siècle. Cet [ó] fermé suit la même évolution que le [o] issu de [a+u] et passe à [œ] en de nombreux points de la Somme.

L'analyse spectrographique (Carton 1992) a montré en Artois des [a] postérieurs de la série non labiale, proche du [ó] suédois par exemple (voyelle cardinale secondaire). Le /o/ accentué de KOK est [ó] fermé quand il est venu en finale absolue. Il s'est postériorisé et il est passé à [u] dans le Pas-de-Calais, la Somme, le Vermandois, le nord de l'Oise. Dans d'autres zones que révèle la carte 196, ce [ó] a au contraire avancé son lieu d'articulation et s'est labialisé. Contrairement aux produits de CATTUS, ce [ó] de coq, devenu final, s'est sporadiquement allongé et même diphongué.

² — Une première version de cette étude est parue dans *Source picarde* (Carton, 1992).

1.2. Formes homophones et formes différenciées

Ainsi [ko], en picard, peut désigner à la fois le coq et le chat. Divers processus de différenciation sont utilisés par les témoins pour distinguer deux animaux domestiques qui se côtoient dans la cour de ferme. Avec l'emploi de 'colo' «petit coq», on est en présence d'une différenciation lexicale comme en Gascogne. Mais la différenciation est ici surtout phonétique. Selon le nombre de points où les timbres après [k] ont été relevés, on peut proposer le tableau distributionnel suivant :

coq \ chat	a	o	œ	u	Total des points
a	-	-	-	-	-
o diphtongué	33	27	9	-	69
œ diphtongué	8	-	-	-	8
u	13	18	3	-	34
Total des points	54	45	12	-	111

On voit que les stratégies sont très diverses. Chat n'est jamais [ku] et coq n'est jamais [ka]. Les occurrences les plus fortes correspondent à l'étymologie. [ko] et [kœ], formes « senties » comme plus dialectales, peuvent être aussi bien « chat » que « coq ». Contrairement à ce qui s'est passé anciennement en Gascogne, le conflit homophonique n'est pas résolu dans près de 20% des points d'enquête.

Le risque d'homophonie n'a pas empêché la forte tendance à la postériorisation de l'un et l'autre mot, tendance qui affecte d'importantes séries de mots usuels. Cette évolution phonétique bien picarde a été freinée, mais pas partout.

Le nord du domaine semble plus archaïsant. L'emploi du français [køk] « coq » en face de [ko] « chat » est peut-être une solution à ce conflit homophonique. *Colo* est le nom picard du coquelet, petit coq : il ne se trouve que dans cette zone au sens de *coq*. La carte d'après l'ALPic (fig. 1) est donc compliquée ! Cela s'explique sans doute en partie par le fait que le picard étant de moins en moins parlé, les témoins de 1960-1970 ont eu tendance à surdifférencier les deux mots.

1.3. Comparaison des cartes chat et coq de l'ALF et de l'ALPic

Les enquêtes de ces deux atlas ont été menées à plus d'un demi-siècle d'intervalle. Le tableau comparatif suivant présente les pourcentages d'emploi.

COQ /CHAT	ALF (Hainaut belge inclus)	ALPic + Hainaut belge
Nombre de points du domaine picard	47	139
ko/ko (homophonie)	12 (25%)	17 (12,2%)
Différenciation phonétique coq/chat	28 (59,5%)	111 (79,8%)
Différenciation par l'emploi d'un autre mot	3 (6,3%)	2 (1,4 0%)
Forme française <i>coq</i>	4 (8,5%)	6 (4,3%)
Autres cas	0	3

L'ALPic présente proportionnellement un peu moins de cas d'homophonie et d'emploi de la forme française que l'ALF. Les enquêteurs des années 60-70 ont, semble-t-il, noté avec précision les différenciations phonétiques.

1.4. Bilan de la recherche

Le conflit homophonique a été évité surtout par des différenciations de timbres vocaliques. Il n'y a pas de solution au conflit par l'emploi de métaphores secondaires. La distinction de type lexical – si on considère ainsi l'emploi de 'colo' – a joué beaucoup moins qu'en Gascogne (3,57%). Dans le domaine picard, il n'y a eu qu'une solution préventive. Les évolutions phonétiques ont suivi leur cours pour ces deux mots, d'où cette diversité de types. On est en présence d'une situation bien différente de celle qu'ont décrit Gillieron et Roques (1912), d'abord parce que le picard n'a connu l'évolution génératrice d'ambiguïté qu'à une époque relativement récente – après le xvi^e siècle. Or à cette date le français gagnait rapidement du terrain sur ce qui devenait des patois. Réduits à un usage plus restreint, les parlers de ce vaste domaine ne semblent pas avoir éprouvé autant que la Gascogne le besoin de résoudre ce conflit. Quand ils l'ont fait, c'est par des distinctions cohérentes avec le phonétisme local, variées, peu stables.

Nous nous bornons ici à l'analyse des mécanismes proprement linguistiques. Une explication complète requerrait l'étude des facteurs externes, tels que le contexte situationnel dans la communication.

2. Palatalisation consonantique picarde : approches phonétique et phonologique

Loriot (1965) a signalé ce qu'il appelle un « îlot moderne de palatalisation spontanée en picard du nord-amiénois ». Dans cette zone, les /k/, /g/ suivis d'une voyelle antérieure en syllabe accentuée sont passés progressivement en picard moderne aux mi-occlusives /tch/, /dj/. Nous avons mis en évidence (Carton, 1967) un phénomène analogue de palatalisation secondaire des vélares /k/, /g/ devant voyelle antérieure et /a/ nasal, évoluant jusqu'aux mi-occlusives dans la région lilloise. Exemples: 'tchir' « cher », 'tchur' « cuir », 'tcheur' « cœur », 'tchamp' « champ ».

Alain Dawson a étudié, dans une thèse remarquable (2006), la dialectique 'variation / cohésion dialectale' en mettant l'accent sur la seconde, qu'il estime insuffisamment traitée par les dialectologues. Il a utilisé les données du volume III de l'ALPic. Il a pu automatiser les traitements, grâce à la constitution d'une base de données comportant l'intégralité des données publiées dans ce volume (le fichier principal comporte 44450 enregistrements, représentant 350 cartes pour 127 points d'enquête). Dawson a ainsi pu extraire et analyser toutes les occurrences des vélares /k/ et /g/ et leurs produits palatalisés, objet principal de sa thèse. Un ensemble de 38 cartes publiées en annexe de la thèse (ainsi que plusieurs cartes intégrées dans le corps de la thèse) synthétise les résultats de l'étude en offrant une réinterprétation, à l'aide de symboles, des phénomènes observés dans les cartes originales de l'ALPic. À partir de cette étude, Dawson propose une 'théorie des correspondances dialectales', application particulière de la théorie des correspondances (McCarthy et Prince, 1995), qui lui permet de rendre compte de la cohésion dialectale par des contraintes de correspondance agissant entre variétés en contact. Son modèle théorique lui permet notamment de rendre compte de la distribution complexe des différentes réalisations de la paire minimale 'chaud ~ queue'. Une première disjonction oppose les variétés où l'opposition se réalise sur la consonne [k/tʃ], affriquée ou non, et celles où l'opposition se réalise sur la voyelle ([o/ø], antérieure ou non. Mais les disjonctions secondaires, où les modalités vocalique et consonantique de l'opposition coexistent, sont distribuées dans l'espace de telle manière que les correspondances dialectales conservent leur potentialité explicative du maintien de la cohésion, ce qui semble confirmer la validité de la proposition.

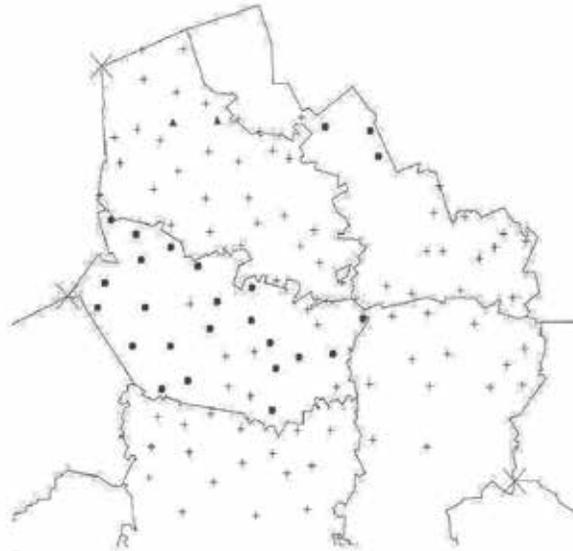
Les figures 2 et 3 présentent le traitement opéré par Dawson des cartes ALPic 459 « (une) aiguille » et ALPic 567 « (le) dernier-né », type 'culot' (dérivé de 'cul'), typisées par traitement informatique.

Les deux îlots de points noirs représentent les formes avec affriquées voisées /dʒ/ (dans 'aidjule') et non voisées (dans 'tchulot') (fig. 3).

Figure 2. Carte typisée « aiguille ».

306

A-2 Palatalisation devant voyelle antérieure
Carte 459 « (une) aiguille »



- forme présentant une affriquée issue de la palatalisation (tʃ, dʒ)
- ▲ forme présentant une vélaire palatalisée (kʲ, gʲ)
- + forme sans palatalisation

Absence de points : [awil]

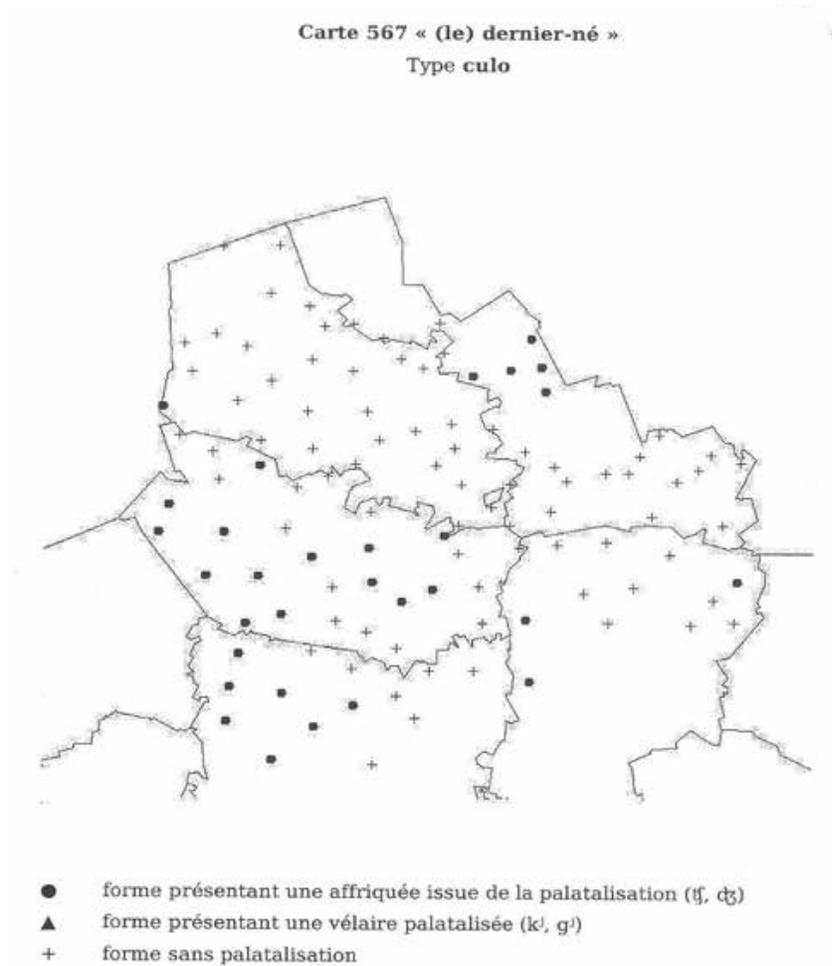


Figure 3. Carte typisée « culot » (dernier-né).

3. Substantifs et adverbessignifiant « un peu » : l'exemple de 'molé'³, marqueur identitaire en expansion⁴

Les volumes I et II de l'ALPic présentent 45 cartes de morphologie. La question 3811 'un peu' du questionnaire a permis

3 — 'Molé' est écrit -é lorsque l'attestation est orale ; 'molet' est la forme écrite relevée en littérature.

4 — Une première version est parue dans les *Mélanges offerts au Professeur Lothar Wolf* (Carton 2005).

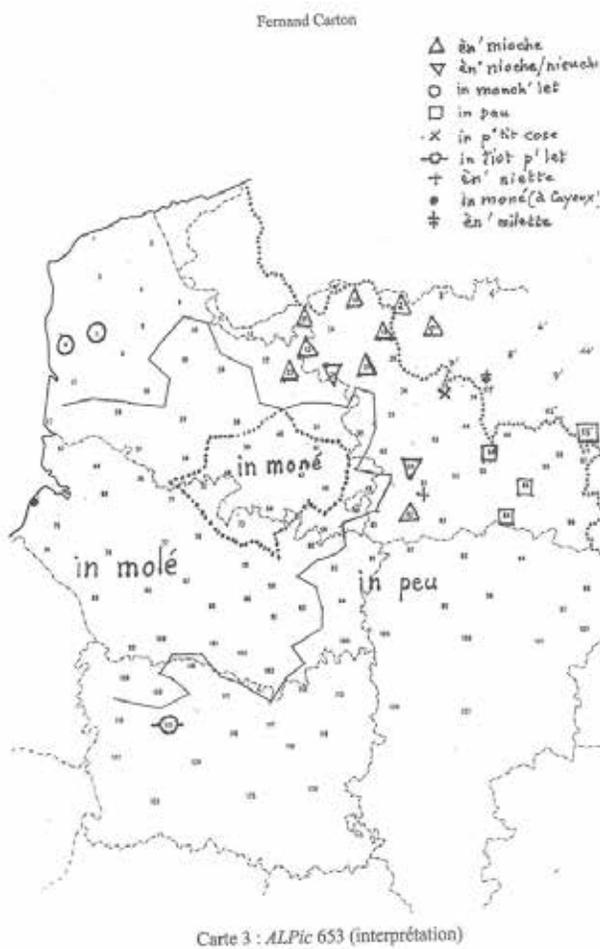


Figure 4. Interprétation de la carte ALPic 653.

recueillir onze locutions adverbiales, fonctionnant comme déterminants et indiquant une quantité approximative ou estimée. L'interprétation des données est difficile car elle regroupe des éléments liés à des mentalités régionales dont les représentations diffèrent ou se modifient selon l'évolution sociale.

La figure 4 interprète les données recueillies à partir de la carte ALPic 653. Aux points sans mention, les témoins n'ont répondu qu'à la question suivante (3912 « une toute petite quantité ») : 'bique', 'brin', 'buque', 'butchette', 'flèpe', 'ferloque', 'pète', 'zique', 'ziquette'. La carte et le tableau comparatif font état des 10 réponses obtenues par Claude Deparis dans le Hainaut belge.

Ces données ont été comparées à celles de la carte 1007 de l'ALF « un peu », en tenant compte des attestations multiples.

TYPES	Domaine picard de l'ALF		ALPic		
	nombre d'attestations	pourcentage d'attestations	nombre d'attestations	différence ALPic/ALF	pourcentage d'attestations
in (tiot) peu	17	36,95%	34	+17	34,69%
in pau	1	2,17%	3	+2	3,06%
èn' mioche	2	4,34%	8	+6	8,16%
èn' nioche	0	0%	2	+2	2,04%
in p'tit cose	0	0%	1	+1	1,02%
in monch(e)let	0	0%	2	+2	2,04%
èn' miette	5	10,86%	0	-5	0%
èn' niette	0	0%	1	+1	1,02%
in tiot p(e)let ¹	0	0%	1	+1	1,02%
in moné	0	0%	10	+10	10,20%
in (tiot) molé	15	32,60%	36	+21	36,73%
in brin	6	13,04%	0	-6	0%
TOTAL	46	99,96%	98	+52	99,98%

Tableau comparatif

3.1. *Interprétation*

Il convient de prendre en compte le fait qu'un demi-siècle environ sépare les deux enquêtes, ainsi que la différence de passation des questionnaires (réponses plus spontanées pour l'ALF). Les constatations suivantes peuvent être proposées.

Le nombre de réponses du type 'molé' est plus grand dans l'ALPic que dans la carte correspondante de l'ALF: 'molé' +21. Le type 'in moné' absent de l'ALF, est attesté en 10 points de l'ALPic. 'Molé' et 'moné' atteignent 46,93% de l'ensemble des appellations, taux significatif, et forment une aire compacte dans la Somme et l'Artois. Il est lié au fait qu'il s'agit de marqueurs identitaires.

Deux types notés dans l'ALF 1007 n'ont pas été signalés dans ALPic 653: 'in brin' et 'èn' miette'. 'In (tiot) molé' est un nominal prenant la valeur adverbiale, souvent précédé de 'p'tit', 'p'tiot', 'tchio', qui assument une double fonction: étoffer phonétiquement le monosyllabe et en renforcer la valeur hypocoristique.

3.2. Attestations de ‘molé’ / ‘moné’

À notre connaissance⁵ les plus anciennes attestations apparaissent sous la plume de François Thuillier dit Jacquet (Carton 2007) : *Compliment à Gresset pour son mariage*, 22 février 1751 « M’n avis est peinsé qui li feut ein molet d’homme » (à mon avis, je pense qu’il lui faut un peu d’homme, v. 20). Il parle de la jeune épouse d’un auteur célèbre. Cet épithalame égrillard, récité par un marchand tapissier « patoiseur » déguisé en paysan, a une liberté de ton que tolérait la coutume. Le même écrit le 12 août 1753 (v. 1) « J’ai fouait dis qu’a peursent un molet de grimouillure... » (J’ai fait jusqu’à présent un peu de griffonnage). Le mot se retrouve au v.18 et 36. Nous avons trouvé 7 autres attestations de *molet* entre 1751 et 1791, toujours dans des contextes facétieux ou satiriques. Aux siècles suivants, nombreux sont les lexiques où figure ‘molet’ (« un peu »). Au point 82, au nord de Saint-Quentin, l’enquêteur de l’ALPic a noté que ‘molé’ est « senti comme un mot de la Somme ». Cette locution adverbiale est citée comme très vivante dans de nombreux lexiques régionaux et revendiquée comme particulier à la Picardie « propre », et reconnue comme « un mot d’ailleurs » par les départements voisins. Landrecies (1994) ne l’a pas trouvé chez les écrivains du bassin minier. Depuis le milieu du XIX^e siècle, les attestations de la locution ‘*in mol(l)et*’ ou ‘*molé*’ ont été nombreuses dans la littérature populaire et les lexiques régionaux.

Edmont (1897) écrit : « molé, substantif et adverbe : peu, petite quantité [...]. Signifie quelquefois une quantité quelconque, plus ou moins grande ». Il s’emploie fréquemment avec une nuance ironique ou péjorative pour donner une idée d’insignifiance : ‘*in molé d’sous*’ (« un peu de sous »), ‘*in molé dè gveu*’ (« son peu de cheveux »), ou une quantité peu importante. Flutre (1955) note : « Se dit parfois d’un petit enfant ». Ce mot entre dans de nombreuses expressions qui intriguent les ‘gens’ d’ailleurs. Par exemple Vasseur (1963), signale : ‘*in molé gramin*’, littéralement « un peu beaucoup ».

L’isoglosse sud de ‘molé’ fait partie d’un faisceau d’isoglosses suivant d’assez près la limite départementale et la limite Artois/Somme (ALPic 3). Vasseur (1963) signale *moné* (avec o nasal) à Cayeux Sur Mer. Debrie (1961) relève trois attestations de ‘moné’ autour du point ALPic 72. Au point 46 (Sus-Saint-Léger), Raymond Dubois, ancien maire de ce village, avait cherché en vain dans les archives une trace de la forme ‘moné’, pourtant familière à

5 — Nous avons consulté à ce sujet Roger Berger, Jacques Chaurand et Jacqueline Picoche

ses oreilles⁶. En marge de la carte ALPic 653, figure cette phrase recueillie par Deparis au point 39 : ‘ch’est in moné pu loin’ (« c’est un peu plus loin »), et au point 41 ‘in moné frô’ (« un peu froid »). Des cas d’homophonie ont été repérés (points 94 et 104) entre ‘moné’ et la forme picarde de « moineau ».

3.3. Étymologies

Nous avons discuté (Carton 2005) les étymologies qui ont été proposées pour ces mots.

1° : ‘Molé’ serait un diminutif de MOL. Le FEW 6, 2, 50b a classé sous MOLLIS plusieurs attestations de ce mot avec un sens quantitatif mais aucune n’est antérieure au XIX^e siècle.

2° : MORCELLUS. Selon Corblet (1851), ‘morceau’ est un diminutif démotivé de ‘morcelet’, doublement diminutif, qui aurait abouti à ‘molet’.

3° : MULTUS. Corblet (1851) propose de partir de l’ancien français ‘molt po’ « très peu ».

4° : MUTULUS. L’ancien français avait ‘moule’ (conservé au point 107) « tas de bottes de foin, de gerbes de blé dressées dans les champs ».

5° : MOLES (FEW 6, 3, 34a). Pour Jouancoux (1880), ‘molet’ est un diminutif dont le primitif inusité est ‘mole’, du latin ‘moles’ « masse ».

6° : MODULUS. Littré écrit : « Molet, s. m., petit morceau de bois portant une rainure, dans lequel le menuisier fait entrer la languette d’un panneau pour en vérifier l’épaisseur ». Le FEW 6, 3, 16a classe sous cet étymon : « Démuin [près du point 91) ‘un grou moulet’ “une grande quantité” ».

7° : MONS. Picoche (1969) indique ceci à Etelfay (Somme) : « Il arrive que, par dissimilation, au voisinage d’une autre consonne nasale, un [n] perdant son caractère nasal devienne [l], son avec lequel il a en commun son articulation apico-dentale : ‘lumérou’ = fr. « numéro » ; ‘délomé’ = fr. « dénommé ». Elle ajoute : ‘in molé’ = * ‘in moné’, diminutif de ‘mon’ = fr. « mont », c’est-à-dire « un petit tas ». Flutre (1977) reprend cette hypothèse : ‘Molé’. Probablement pour * ‘monet’, diminutif de *mon* « mont, tas », d’où « un petit tas, un peu ». Mais, pas plus que J. Picoche, il n’a trouvé ce mot en ancien picard. Or nous avons dans l’ALPic huit attestations de ‘moné’ (plus une moins sûre), et 5 dans les monographies signalées ci-dessus. Ce serait donc ‘moné’ qui aurait donné ‘molé’ par une dissimilation qui aurait favorisé la dénasalisation. Une dissimilation analogue se trouve par exemple dans ‘*orphelin*’ < ‘*orphaninu*’,

6 — Correspondance personnelle.

‘envelimer’ (XIII^e siècle) variante de ‘envenimer’ (Grammont, 1933, p. 279), et cette hypothèse paraît séduisante du point de vue sémantique. Mais les dérivés de MONS ont pour radical ‘mont’ au Moyen Âge, époque à laquelle l’évolution sémantique s’était déjà produite. Il faudrait supposer une base potentielle MON avec une fausse coupe morphologique. Dans la toponymie de la Somme, on ne trouve pas ‘moné’ au sens de « petit mont » (Chaurand Jacques/Lebègue Maurice 2000). ‘Moné’ est absent du *FEW* 6, 3, 84b-90b.

8^o: la carte 651 conduit⁷ à proposer un autre étymon : MONTICELLUS, dont de nombreux produits figurent dans *FEW* 6, 3, 118b. On remarque dans la figure 4 que ‘moncelet’ a été recueilli à proximité de la zone ‘moné’. Le Boulonnais fournit deux attestations de ‘monchelet’, diminutif remontant à l’ancien français ‘moncel’, ‘monchel’, ‘moncheau’, «tas» picard. ‘Monchelet’ est une forme médiévale picarde qui a déjà le sens de « petit tas », et nos attestations modernes lui donnent le sens de « un peu ». Les passages ‘monch’lé’ > ‘monlé’ et ‘monch’lé’ > ‘moné’ paraissent concevables. Ils semblent confirmés par les formes nasalisées notées dans le Pas-de-Calais. La conservation de ‘monchelet’ face à l’expansion de formes plus évoluées entre dans un ensemble de faits dont le Boulonnais offre beaucoup d’exemples.

Aucune de ces origines ne paraît totalement convaincante, mais nous retiendrions plutôt la dernière hypothèse.

Une approche sociolinguistique ‘rétrospective’ (Banniard Michel, 1999) pourrait épauler les méthodes éprouvées de la philologie et de la géolinguistique. C’est un exemple de la connotation ironique que peut prendre un mot que les ‘étrangers’ ne comprennent pas. C’est la littérature en picard moderne, à partir du XIII^e siècle, qui a ‘lancé’ ‘molet’: il fonctionne comme un stéréotype, senti comme emblématique de la Somme, dite « Picardie propre », comme ‘raton’ est emblématique de l’Artois. Il est reconnu comme un ‘totem’ linguistique.

4. ‘*Queule*’ «chiendent» : un exemple de ‘butte témoin’ linguistique

Issu de la géographie physique, le terme de butte témoin linguistique (Gilliéron/Roques, 1912) renvoie à une aire ou à des fragments d’aire pour une appellation qui recouvrait anciennement un ensemble plus important.

7 — Suggestion de J. Chaurand (correspondance personnelle).

La comparaison de la carte ALPic 284 « (le) chiendent » avec la carte ALF 278 apporte des éléments concernant l'évolution de plusieurs faits lexicaux⁸. La question 3756 précisait : « chiendent rampant 'Agropyrum repens' ». Les réponses obtenues correspondent aussi au 'Triticum repens' et au 'Cynodom dactylon' « chiendent pied de poule », dont les propriétés ressemblent à celles des deux précédentes. Les termes recueillis désignent des graminées à racines traçantes, nocives pour la culture, vivaces, envahissantes ; les appellations sont connotées négativement.



Figure 5. Typisation de ALF 278.

Les ronds noirs représentent les variantes du type ancien picard *queule*.

⁸ — Une première étude sur ce sujet a été publiée dans *Espace romans* (Carton/Lebègue 1989).

La figure 6 présente les aires qu'on peut dégager d'après la carte ALPic 284. La lettre K renvoie au type 'queu(r)le'. Aux 127 points d'enquête de l'ALPic, nous ajoutons les 13 réponses recueillies par Claude Deparis en territoire belge. Nous avons ainsi les réponses pour 140 points, là où l'ALF n'a que 48 réponses. Le réseau des points d'enquête de l'ALPic est donc, à quelques unités près, trois fois plus dense que celui de l'ALF.



Figure 6. Aires dégagées d'après ALPic « chien + dent »

Le tableau comparatif suivant présente les différents types de dénomination.

Types	Domaine « picard » de l'ALF		ALPic		
	nombre d'attestations	pourcentage	nombre d'attestations	différence A.L.Pic./ A.L.F.	pourcentage
chien + dent	22	43,13%	49	+ 27	31,01%
dent + chien	15	29,41%	34	+ 19	21,51%
K	9	17,64%	34	+ 25	21,51%
chien + poil	2	3,92%	18	+ 16	11,39%
poil + chien	1	1,96%	4	+ 3	2,53%
tignons	2	3,92%	13	+ 11	8,22%

autres	0	0%	6	+ 6	3,79%
Total	51	99,98%	158	+ 107	99,96%

Edmont (1897) signale que ‘tignon’ désigne diverses plantes à racines rampantes nuisibles, mais il signale qu’à Isbergue et à Manin, ‘tignon’ est bien le ‘triticum repens’. Une zone ‘chien-poil’ supplémentaire apparaît au nord-ouest de la Somme. La comparaison entre l’enquête ALF et l’enquête ALPic montre les faits suivants :

- le type ‘dent de chien’ a reculé au nord-ouest devant ‘tignon’, qui a gagné du terrain dans le Pas-de-Calais en zone de concurrence picard-flamand (Poulet 1987).
- le type ‘chiendent’ n’a semble-t-il pas progressé au xx^e siècle et apparaît même en recul: ce fait paradoxal, étant donné le processus de francisation, s’explique par le souci ‘archéologique’ des enquêteurs, qui n’ont noté le mot français, que tous les témoins connaissaient évidemment, que quand aucun autre type ne ‘sortait’. L’enquête d’Edmont, d’autre part, a relevé plus de variantes phonétiques de ‘chiendent’ que d’attestations du mot français.

Nous nous bornons ici à l’étude du type ‘queu(r)le’. Dans l’ALPic, son aire est plus étendue que dans l’ALF. En dehors du Nord-Pas-de-Calais, l’ALF relevait une attestation dans la Somme, avec l’indication « vieilli » : nous ne l’avons pas retrouvée. En revanche, dans l’Oise, nous l’avons retrouvée au nord de notre point 113 et même dans d’autres points plus au sud. Raymond Dubois (1964), dans un projet d’article, ajoute des données qui ne figurent pas dans l’ALPic : il a relevé 35 attestations du type ‘queu(r)le’ en picard ancien et en picard moderne.

Les formes de ce type sont particulièrement variées. Du point de vue phonétique, entre l’ALF et l’ALPic, la patalisation et l’affrication du /k/ initial ont semble-t-il progressé. Les données géographiques semblent montrer que l’aire ‘*keu(r)le*’ a perdu de son étendue au profit des types composés. Nous trouvons ‘*queule*’, traduit à tort « souche de bois » dans Godefroy (1881-1902, VI 509 c), *Dictionnaire de l’ancien français*: « pour oster le queule de le dicte terre et semer lesdis pois et rasteler le terre » (2s.3d., 14 juillet 1368, Exécution testamentaire de Colart de Bauffe, Archives de Tournai).

Les formes attestées sont classées dans le tableau comparatif ci-dessous.

Formes	Points A.L.F.	Points A.L. Pic.	Monographies	Enquêtes complémentaires A.L. Pic. et A.L.C.B.
sans R	K ^h œl 283	Kœl 21 — Kœl 34 Kôl 33, 42	BONNET queue (Tournaisis) HECART queue (Valenciennois) EDMONT Kœl (Verquigneul, Saint Polois) BONNIER Kœl (Pévèle)	
avec R	Kœr 1 265 (vieux)	Kœr 43 Kœr 62, 113 Kœr 126 Kor, tœr 119	CORBLET Keurle (Noyon, Oise)	LEBÈGUE Kœr Beaugles-sous-Bois (à l'ouest du point 11)
avec diphthongaison	Kuœl 281 Kwœl 281, 274 (masc.)	Kuœl 50 Kwœl 13 Kœl 24 Kwœl 31, 35 (masc.) 36, 40, 41, 44, 7' Kœl 51 Kuwœl (plur.) 52 Kwœl (masc.) 30	CARON Kuœl, Kūœl (Cambrésis) DUBUIS Kwœl (Hasnon, Nord) COCHET Kœy (Gondécourt, Nord) LEDUCQ KuWœl (Saint-Hilaire-lez-Cambrai) CARTON Kūœl (Aubers, Nord) BONNET Kwœl (Tournaisis)	DUBOIS Kœl (Villers-en-Cauchies, Cambrésis) CARTON Kwœl (Rumes, près point A.L. Pic. 5')
avec palatalisation	Kyœl/œl 295, 282 Kœl, tœl 387 (Créances, Manche)	tœl 2' tœl 15, 25, 26, 14, 16 Kœl 34 tœl 1' Kyœl (masc.) 30	BONNIER Kyœl, tœl, tuœl, tœyœl, tœyœl, tœl (Pévèle, Nord)	DUBOIS Kyœl (Bouvignies-Boyeffles, Béthunols)
avec autre terminaison		Kwœrp (masc.) 23		
dérivés en -aille (collectif, dépréciatif), -eille, -euille	Kwœy 148 (Marne)	Kwœy 5' Kœy 3'	TARBÉ Kway (Béru, Champagne) BOTTEQUIN Kwey (Houtaingles, Hainaut)	BOURCELOT, Atlas ling. Champagne-Brie, Points 50, 55, 56, 57, 65, Carte 335 : Kway (fém.)
dérivés en -io (-née) et en -ée	Kœrl 253 (Oise) Kyœ a/œœ (fém.) 294			LEBÈGUE Kœrl (Catigny, Berlancourt, Fréniches, Oise, au nord du point 113 A.L. Pic.) — Kœrl (Beaurains, Oise et Bussy, point 253 A.L.F.)

Les aires du type 'queu(r)le' relevées dans l'ALPic (figure 6) forment donc des buttes témoin d'un état antérieur où l'appellation était plus largement utilisée.

Du point de vue étymologique, le F.E.W. a classé le type 'keule' sous CAUDA (II, 534). La note 61, à la suite de Barbier (1927, 4, p. 337), propose d'y voir 'queue' + 'elle', mais ajoute que cette relation n'est pas sûre. En faveur de cette étymologie, l'abondance des dérivés en '-elle' et la possibilité d'avoir d'autres suffixes (-aille, -eille, ...). La forme [kwœrp] pourrait représenter 'queue' + 'herbe', mais c'est une forme isolée, et les [kwœl, kœl] du Pas-de-Calais,

ne conviennent pas à cette hypothèse. Contre cette étymologie, la présence de formes avec [r], qui ont aussi des dérivés et qui sont attestés en grand nombre. L'étymon CAUDA ne peut leur convenir. Or il est difficile, vu la répartition géographique, de disjoindre les formes avec et sans [r]. Les quatre sources de notre tableau montrent que l'aire de diffusion des formes avec [r] est très vaste (centre de la Somme, est de l'Oise, nord-est du Pas-de-Calais, Hainaut français). Il est donc légitime de penser à un étymon comportant un [r]. De plus, de nombreuses formes sans [r] notées par Edmont et par nous comportent un allongement vocalique (ou une diphthongaison de voyelle longue), ce qui fait penser à l'amuissement d'un [r] à léger battement – phénomène fréquent en cette position dans notre domaine. On pourrait suggérer que les formes avec [r] remontent à un dérivé de CHORDA, en s'appuyant sur les attestations suivantes: ALF 412 [gròs kordèl], Maine-et-Loire; ALF. 66 [kwòd], Vosges (signifiant à la fois cordelle, corde et chiendent). La racine de cette graminée comporte des nodosités qui peuvent évoquer la corde à nœuds. Mais aucun fait picard ne peut être cité à l'appui de cette hypothèse, qui obligerait par ailleurs à supposer un déplacement d'accent sur la première syllabe. On pourrait penser aussi à une influence de CORYLUS dont le FEW (II 2. 1240 b) donne certains produits qui ressemblent aux formes picardes.

Un atlas pose plus de questions qu'il n'en résout. L'amélioration du questionnement est la tâche primordiale de tout scientifique. L'ALPic y contribue en apportant des matériaux nouveaux et nombreux, notamment des faits archaïques que la densité moindre des points d'enquête de l'ALF n'a pas permis de recueillir.

5. Une carte picarde inédite: « (des) crêpes »

La carte ALPic 432 « (des) crêpes » est riche. L'ALF ne présente pas de carte « crêpe », mais 13 dénominations de cette pâtisserie en domaine picard figurent en marge des cartes complémentaires partielles « beignet » et « omelette ». Aux 127 réponses de l'ALPic, nous ajoutons 14 points où sont reportées des données d'enquêtes partielles de Claude Deparis et de nous-même, soit 141 points au total. La carte 75 tome 4 de l'ALW (notice 170 « crêpe; omelette »), et des dénominations de Pinon (1978) complète nos données. La figure 7 présente les 11 types de désignation par points d'enquête, et la figure 8 les aires des principaux types.

Les types sont les suivants:

a/ 'raton'

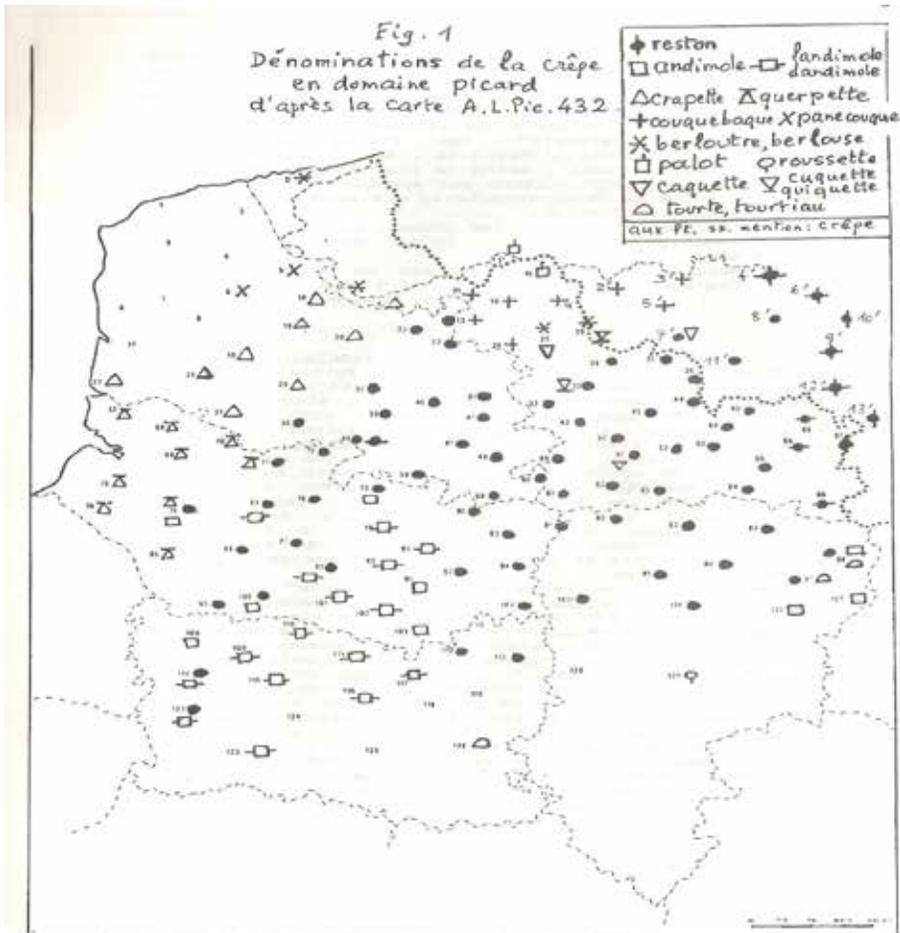


Figure 7. Les noms de la crêpe par points d'enquête

En marge de la carte ALF C 1765 « beignet » limitée au sud-ouest, 'raton' a été recueilli en six points: 263, 283, 284, 285, 286, 287 (avec point d'interrogation). L'aire de ce mot s'étend de la Wallonie et trouve des attestations isolées jusqu'au Beauvaisis (Beauvy, 1990). La forme la plus ancienne est 'raston', qu'on trouve en picard de Belgique. On trouve 'reston' et 'réton' à l'est de l'Avesnois, au point belge voisin et isolément au point 46 (enquête de Raymond Dubois, 1960-1961).

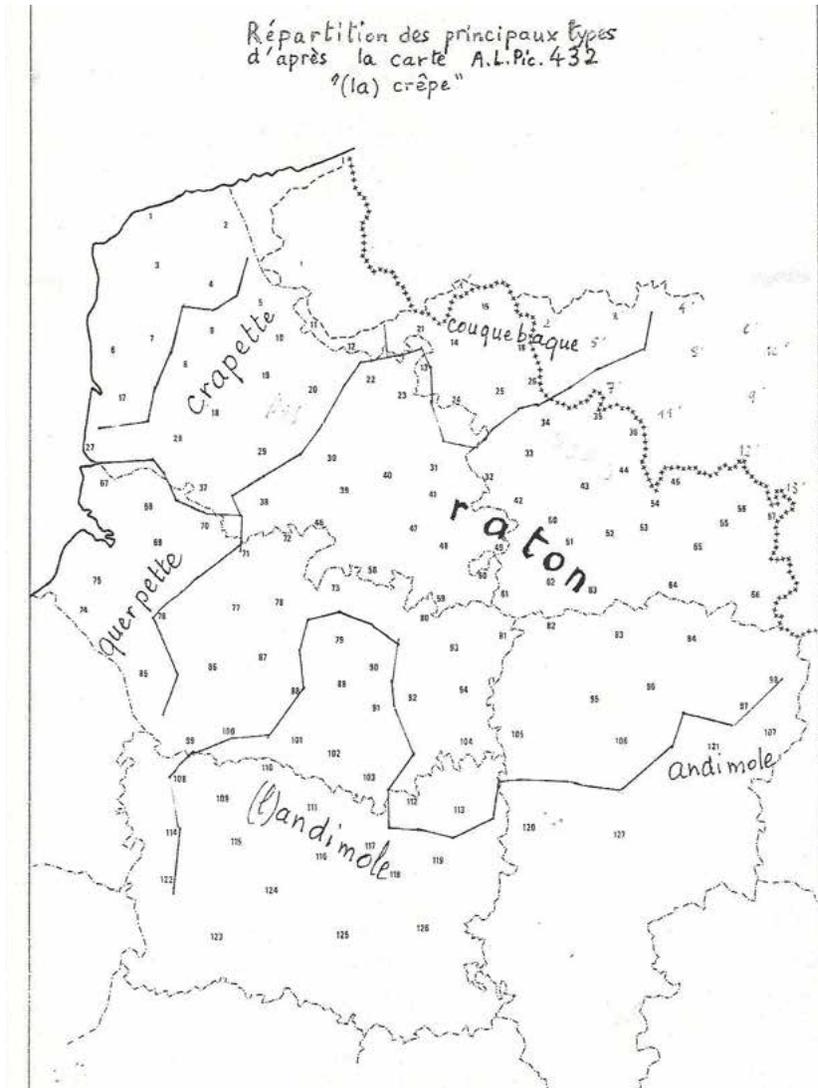


Figure 8. Les aires des six principaux types.

Forme	Nombre d'occurrences
raton	17
réton	2
raston	9
reston	41

La présence de formes archaïques au nord-est n'est pas un argument décisif pour situer dans cette zone un foyer de diffusion. Le mot était sans doute répandu dans la moitié septentrionale du domaine picard dès le MOYEN Âge. Une tradition ancienne fixe à Arras, plus précisément à l'abbaye de Saint Waast, l'origine des ratons. Le TLF cite les « ratons » parmi les pâtisseries les plus appréciées dès le XIV^e siècle à Valenciennes. Hécart (1834 raton) donne la recette de cette « sorte de pâtisserie, faite de farine, d'oeufs et de crème ». Les recettes ont changé et diffèrent selon les terroirs. Au point 19, ce mot est connu mais il désigne seulement la pâte à crêpe. Signalons au point 13 le dicton « Ch'n'est pos des crêpes, ch'est des ratons », qui signifie « c'est la même chose ». Deparis a noté (point 63) : « À la Chandeleur, on mange des ratons pou nin pisser dins ses cotrons ! ». Au point 64 : « In minge des ratons pou nin pichi cron » : « on mange des ratons pour ne pas pisser de travers ». Ces traits scatologiques rappellent l'esprit de l'ancien carnaval. La carte ALW IV 75/70 décrit ainsi le 'raton' : « pâte sans oeufs mêlée de tranches de pommes, cuite directement dans la poêle ».

Raton est dérivé d'un verbe ancien français *'raster' « racler » (suffixe -on), par allusion à la pâte qui attache et qu'il faut racler. Ce mot est attaché à *RASITORIA par le FEW 10 90b : « Hainaut, picard, 13^e-15^es. » 'Raton' est devenu emblématique du Pas-de-Calais et reste bien vivant dans les régions minières. Ce vieux mot figure dans de nombreuses productions en patois, où il a aussi le sens de « gifle », « coup » (Lateur 1951). Des argots emploient une métaphore analogue : *'beigne'* « coup », *'tarte'* « gifle ».

b/ 'landimole'

Féminin ou masculin. Variantes nombreuses : 'landimole', 'andimole' (provient d'une fausse coupe, le l initial ayant été pris pour un article), 'dandimole' (peut-être par dilation régressive de mode articulatoire, le l étant influencé par le d de 'landimole'), 'antimole' (Picoche 1969), 'antinole', 'tantinole' (Chaurand 1968). L'ALF C 1765 donne en marge 'tatimol'. Dans l'Aisne, quand les deux types coexistent, 'raton' est dit « plus épais » que l'andimole'. Dans de nombreux terroirs, *'raton'*, *senti comme étranger, a tendance à supplanter 'andimole' qui a contre lui de faire plus patois* (Chaurand 1968). Il semble en être de même dans une partie de la Somme et de l'Oise.

Deux rattachements sont proposés par Picoche (1969) : 1° au latin LANDICA « clitoris » par le FEW 5,159ab, ancien français 'landie', moyen français 'lendille' (même sens) ; 2° au latin MOLLIS « mou » par le FEW 6,55b. Elle ajoute : « D'après la note

29 p. 59, la première partie du mot est l'ancien français 'landie' qui, selon Jouancoux, était employé en ancien picard avec une valeur burlesque au sens de fille, femme ». Et, plus loin « La 'landimole' et le 'vitlou' ('vitelot') tirent respectivement leurs noms des parties sexuelles de la femme et de l'homme. Etant donné que ces friandises étaient faites tout particulièrement à l'époque du carnaval, il ne faut pas s'étonner du caractère obscène de leur dénomination ». Flutre (1955) dit qu'à Mesnil-Martinsart le sens originel était, vers 1900, complètement oublié. À Démuin (Ledieu 1893), 'landimolle' désigne un homme sans énergie.

Le 'raton' métaphorique est la gifle ou le coup de poing, tandis que l'andimole' métaphorique est plus souvent le « mollasson ».

c/ 'crapette'

Mot féminin. Se trouve dans l'ouest du Pas-de-Calais. Pourrait être rattaché à *SKRAPON, FEW 17,132b. L'ALF C 1765 donne en marge de la carte partielle « beignet » 6 formes de ce type en domaine picard. Deparis, enquêteur au point 2, note: « Le curé, à confesse, donne parfois *l'crapette*, ce qui signifie qu'il refuse de donner l'absolution, donc de permettre de communier ». Dans un jeu de cartes, le joueur qui doit passer son tour crie 'crapette'! Mais le rapport sémantique avec la crêpe n'est pas évident!

d/ 'querpette'

Mot féminin. On a relevé 'querpette' (variante: 'tcherpette' Pt.76) dans l'extrême ouest de la Somme. Cette forme est issue, par métathèse, de 'crêpette', forme attestée au point 75.

e/ 'couquebaque'

Mot féminin. Le FEW 16 342b donne à ce type l'étymon néerlandais KOEK + GEBAK. Variante: 'coubbaque'. C'est un mot usuel dans la région de Lille et au nord du Hainaut belge. On ne le relève pas, à notre connaissance, avant le XIX^e siècle. Watteeuw (1924, p. 143) parle d'une 'ducasse à couquebaques' à Tourcoing vers 1880: c'est l'ancien nom de la 'ducasse des Récollets'. À Roubaix on dit d'un homme veule: « Y est plat comme inn'couquebaque! ». Aux élections de janvier 1902 à Roubaix, Louis Catrice fit une chanson à succès, sur l'air de la chanson *Froufrou*, contre le patron et député Eugène Motte, qui avait employé le mot patois avec attendrissement, pour 'faire peuple', dans une allocution: « Brayou, (pleurard) ! Brayou ! Va mingi tes couqu'baques ! ». Cette dénomination est sentie comme flamande, notamment aux points 13 et 24. L'ALW et divers auteurs signalent aussi dans le Hainaut les formes 'couquébaque', 'coucubaque', 'coucabaque'.

f/ 'pannecouque'

Mot féminin. Prononcé 'pan'couque' au point 11 et 'pani-couque' au point 9 (donné comme obsolète). C'est le mot flamand 'pannekoeke', de 'panne' «poêle à frire» + 'koek' «sorte de pâtisserie». En westvlaamsch, 'n pannekoekedag' est le lundi précédant le Mardi Gras. Ce terme ne se trouve que dans la région de Saint-Omer.

g/ 'berloutre', 'berlouse'

Fém. Deparis (1973), Pinon (1978) et nous-même avons trouvé ce type d'appellation polymorphe dans le Nord, soumis à l'influence du westvlaamsch. Formes avec /t/: 'berloute' (point 11 et à Aire-sur-la-Lys). Formes en /s/ dans la Pévèle: 'berlousse' (Pt.25), 'verlouche', 'verlousse' (Pt. 26). Formes en /ch/ : 'berlouche', 'barlousse', 'borlouche' à Bouvines.

Cette dénomination s'appliquait plutôt à de grosses crêpes. À Sainghain-en-Mélantois notre témoin principal, Jean-Baptiste Souplet, ancien cultivateur né en 1887, donnait 'berlousse' en le rapprochant spontanément de 'berlou' «qui louche», parce que «l' pâte à crêpe, ch'est nin fort clair».

h/ 'palot', 'palotte'

'Palot' est masculin, 'palotte' est féminin. Désignent plutôt une grosse crêpe. Attestés au nord de la région de Lille, où le mot signifie aussi «motte de terre enlevée par une pelle». Rattaché par le FEW 8,479a au latin PALA qui a donné entre autres le français «pelle». C'est un dérivé: point 15 'paleuô' (masc.), 'pâleute' (fém.). L'ALW fournit aussi les formes 'palô' (masc.) et 'palot' (sans doute fém.). À Tournai 'pallot' signifie entre autres «grande main» (emploi métaphorique plaisant). À Comines-France, vers 1900, on chantait à l'Épiphanie ou à la Chandeleur: «Au rô bê / Min peûre [père] i est rô/ M'meûre [mère] alle est seûte [sotte]/ M'sœur Charlotte/ All' fait des paleutes[crêpes]/ Vilain borlou [homme qui louche]/ Rind mes deûs sous/ T'as pôs mis d'bure [beurre] dins mes paleutes!». Il est curieux de constater ici aussi un rapprochement de «crêpe» et de «loucher».

i/ 'caquette', cuquette'

Féminin. Désigne aux points 25 et 51 une crêpe mince faite de pâte déposée directement sur la 'platine', 'rond d'étuve' («plaque de fourneau»). C. Bonnier (1911) cite ce proverbe de la Pévèle: «I quirot dins s' main qu'i tourn'rot in caquette!» («il chierait dans sa main que ça se changerait en crêpe», c'est-à-dire: tout

lui réussit). L'Atlas Linguistique de Wallonie, désormais ALW (Lechanteur Jean, 1976, p. 321-322), signale au sud de Tournai 'caquette' et 'catchiette', à Tournai, 'caquette', « espèce de pâtisserie qu'on mange en buvant de la bière », et à Wiers 'cakète' « pâtisserie grossière faite de pâte liquide et de fruits coupés qu'on cuit au four sur une feuille de chou ». 'Caquette' signifie aussi « babillarde » dans le Tournaisis et la Pévèle. On pourrait rattacher cette forme à KAK- (onomatopée) FEW 2-1,47-48. Comme le suggère l'ALW, « le sens figuré s'explique probablement par le bruit que la crêpe fait en cuisant ».

Mais nous avons relevé aussi des formes dont le vocalisme est difficile à expliquer: 'cuquette' (point 33), plus légère qu'un 'raton', dit un témoin; 'tchitchette' issu de 'quiquette' avec double palatalisation (point 26), mais dont le sens est aussi « beignet » (question 1825). Raymond Dubois (communication personnelle), a trouvé 'cuquette' à Evin-Malmaison, près de notre point 32.

j/ 'tourte', 'tourtiau'

'Tourte' est féminin, 'tourtiau' est masculin. Point 97 'tourte à pelle' ; point 98 'tourte en pelle'; point 126 'tourtiau'. On n'a relevé ces formes qu'au sud-est du domaine. L'étymon est le latin TORTA (FEW 13-2,109-110). Chaurand (1968) signale 'tourte en pelle' « crêpe » en deux points.

k/ 'roussette'

Féminin. Une seule attestation dans nos enquêtes: point 127, à la limite du domaine picard. J. Chaurand (1968) n'en a trouvé qu'une seule également. À rattacher à RUSSUS (FEW 10,590a) : 'roussette', « sorte de pâtisserie » dans le centre-ouest de la France.

Le tableau récapitulatif suivant classe les données de l'ALPic par type. Sont comptabilisées les formes différentes recueillies en un point, ainsi que le nombre de formes phonétiques différentes pour chaque type (147 occurrences).

Types	Occurrences	Pourcentages	Formes différentes
a/ raton	80	54,42%	5
b/ landimole	25	17,01%	3
c/ crapette	9	6,12%	-
d/ querpette	9	6,12%	3
e/ couquebaque	8	5,44%	2
f/ pannecouque	2	1,36%	2
g/ berloutre, berlouse	4	2,72%	4
h/ palot, palote	2	1,36%	2
i/ caquette, cuquette	4	2,72%	3
j/ tourte, tourtiau	3	2,04%	2
k/ roussette	1	0,68%	

Quelques remarques :

– le nombre des types et la variété de leurs significations témoignent de la riche imagination picarde. Leurs contenus sémantiques sont très variés : bruit vif (caquette), mollesse (landimole), platitude (palot).

– les signifiés de chacun de ces types sont souvent approximatifs. Chaurand (1968) a observé au nord-ouest de sa région des confusions entre le nom de la gaufre et celui de la crêpe ('gauf' à l'pellette'). Plusieurs témoins ont expliqué que tel terme était celui de diverses pâtisseries faites à la maison. Il n'y a donc pas toujours d'équivalence sémantique claire pour chaque type. C'est au cours d'une conversation évoquant le passé qu'apparaissent un ou deux mots *patois*, d'abord attribués à des anciens mais qui sont encore employés, dans des situations de connivence ou pour rire.

6. *Essieu* : une forme picarde ?⁹



Figure 9. Schématisation de la carte ALF 84 « essieu »

La figure 9 présente un fond de carte de l'ALPic sur lequel ont été rapportés les points de l'ALF. Ceux-ci sont soulignés. Aux réponses en 127 points de la carte ALPic 81 « (un) essieu », nous ajoutons celles de 13 points complémentaires situés en territoire belge (enquête de Claude Deparis). L'ALPic présente des formes pour 140 points, là où l'ALF 484 correspondante en présente 48.

9 — Une première version de cette étude est parue dans *Linguistique picarde* (1987). Nous remercions Roger Berger qui a contribué à la révision de cet article.



Figure 10 : typisation de la carte ALPic 81 « (un) essieu »

6.1. Analyse aréologique

Nous pouvons dégager sept aires (figure 10), qui mettent en évidence des traitements phonétiques différents. L'évolution de la forme ancien picard 'aissil' permet de tracer une isoglosse qui se superpose à un faisceau compact passant notamment par les points 71/38, 73/58, 81/61, 84/64. Il est intéressant d'observer que dans sa moitié est, au sud d'une ligne allant du point 61 (Gouzeaucourt) au point 66 (Glageon), cette limite perpétue à quelques détails près une série de frontières très anciennes : celles de la cité des Nerviens, devenue par la suite l'évêché de Cambrai, celle de l'Empire en vertu du partage de 843, celle des comtés de Hainaut et de Cambrésis, celle enfin des Pays-Bas espagnols jusqu'à

la conquête de Louis XIV (1678). Une borne du XVI^e siècle se situe précisément sur le tracé de ce faisceau d'isoglosses, au centre du triangle formé par nos points 61, 81 et 82.

Les aires dégagées font apparaître que la moitié nord a gardé [a<ai] initial de AISSIL, par accentuation du premier élément de diphtongue, puis par amuïssement du second. On observe que ce traitement affecte aussi le nord-ouest de la Somme. Dans la moitié sud, on voit que [ai] > [ei] puis [é] c'est-à-dire fermeture puis accentuation du premier élément de diphtongue.

Nous remarquons aussi que la sifflante [s] (après yod et devant voyelle) est devenu le chuintement /ch/ dans le quart nord-ouest et l'extrême nord. Notons le groupement des nasalisations secondaires de voyelles finales dans le Santerre et le nord de l'Oise.

La confrontation des données de la carte ALF 484 avec celles de l'ALPic 81 fait apparaître de nombreux faits : la présence au sud-ouest de [ési] (qu'on trouve en domaine normand) ; la progression de [ésyü] en périphérie de la zone qui a gardé /a/ initial ; des zones ayant [i] final entourent des zones ayant [u] final.

6.2. De la carte ALPic à l'histoire du mot

À notre demande, Roger Berger¹⁰ donne son opinion sur l'histoire du mot à partir de la carte ALPic : les 10 réponses [ésyœ] du nord et de l'est ne sont pas dues forcément à une francisation ainsi qu'on pourrait le penser au premier abord. En effet, ces zones présentent souvent des formes de type archaïque, et il est probable que, dans l'est du moins, elles sont anciennes bien que l'A.L.F n'en présente que deux (272 et 280). Si les finales – *yu*, – *yo*, – *yœ* sont majoritaires, c'est que toutes représentent – *ieu*, de l'ancien picard, qui s'est ultérieurement fermé en – *iu* par assimilation. La répartition géographique de ces deux finales n'a guère été très nette avant le XVIII^e siècle, où la région de Lille avait *ieu*, celle d'Amiens *iu* alors qu'Arras avait les deux en concurrence. La répartition de l'ALF, aussi bien que celle de l'ALPic, montre des hésitations entre ces deux finales, mais c'est *iu* qui domine.

Les plus anciennes formes de type 'étymologique' que j'ai pu trouver sont de Cambrai, elles datent de 1275 et se trouvent dans le *Terrier l'Évesque* (édition Hjorth, 41r^o et v^o, 47 v^o, avec deux dessins) : 'aïssil' (pour le cas régime singulier) et 'aïssius' (pour le pluriel). Elles dérivent naturellement de l'* 'axile' proposé par les étymologistes. On y reconnaît, dans la première syllabe, la palatalisation du /k/ dans la séquence *ak-* > *ay-* et la conservation de l'/s/ écrit

10 — Professeur émérite, Université de Lille. Communication personnelle (26 mai 2016).

ss (Fouché 1958 p. 816). On y voit aussi, dans le ‘groupe’ final, la vocalisation de l > u (Fouché 1958 p. 855). Godefroy relève encore *aissil* en 1309 (Artois) et 1344 (Valenciennes).

Diverses évolutions se sont produites, que je range ici sans tenir compte de la chronologie.

1° À la finale du pluriel, l de ls s’est amuï d’où ‘*aissis*’ (1430 Béthune).

2° La séquence *aissi-* est passée à *assi-* et à *achi-* (Gossen 1961 p. 53), d’où les graphies ‘*assil*’ (1484 Béthune), ‘*assis*’ (1493 Tournai), ‘*acys*’ (1566 Saint-Omer) et ‘*achil*’ (dans une copie, à dater, du Dictionnaire de Jean de Garlande et dans la traduction de la Bible de Lefebvre d’Étaples).

3) La syllabe initiale /ay/ est devenue /é/. D’autres traditions graphiques le montrent, par exemple à Paris où, vers 1260-1270, le *Livre des métiers* d’Étienne Boileau contient *essiaus* (édition Lespinasse et Bonnardot, p. 87). Je note aussi, en 1319, *esseus* sous la plume d’un scribe qui n’est peut-être pas artésien (Archives du Pas-de-Calais A 375). La séquence finale *-iu* est devenue *-ieu*. Le *Trésor de la langue française* (www.atilf.fr) cite comme première attestation *aissieu* dans la *Branche des royaux lignages* de Guillaume Guiart, écrite en 1306-1307. La modification n’est pas phonétique. Elle se situe dans un contexte qu’il faudrait étudier. Dans le *Nécrologe* d’Arras qui, aux années 1194-1361, enregistre plus de 10 000 noms j’ai regardé la répartition d’*Andriu/Andrieu*. Il s’avère qu’en cette ville *-ieu* apparaît en 1252, devient dominant en 1302, mais ne s’impose totalement qu’en 1345. Fouché (1958, p. 316) pense que cette évolution s’est produite dans une partie de la Picardie. Il pourrait avoir raison.

Roger Berger conclut ainsi : « L’étymologie de ‘*essieu*’ donnée par le FEW 189b AXILIS, tributaire de l’ALF, est aujourd’hui nettement insuffisante. L’ALPic est à explorer car il donne la possibilité de renouveler ce que nous savons, non seulement du picard mais aussi de la langue française ».

Conclusion

En hommage à ceux et celles qui ont oeuvré à la réalisation de l’ALPic, nous avons essayé, après d’autres, de montrer ce qu’on peut extraire de cette mine qu’est un atlas linguistique. Il ne s’agit pas du point final d’une recherche, c’est d’abord une collecte de données à exploiter. Elles font apparaître des problèmes, pour de multiples recherches à mener. Un maillage géographique plus serré que celui de l’ALF permet d’étudier des faits qui méritent une

étude approfondie. Les lectures de carte peuvent être multiples. Les analyses que nous avons présentées en appellent d'autres qui replaceraient les faits dans une zone plus vaste, ou qui auraient des objectifs différents. Nous espérons que de nouvelles générations de chercheurs continueront à utiliser et à valoriser ce trésor picard.

Fernand CARTON
Professeur émérite
Université de Lorraine, ATILF

Références bibliographiques

- Banniard, Michel, 1999. *Sociolinguistique rétrospective et actuelle : vers une modélisation de l'histoire des langues*, exposé fait à Girona (Catalogne), 8 juillet 1999.
- Barbier, Paul, 1927. « *Miscellanea lexicographia* », *Proceedings Leeds Phil. Soc.*
- Beauvy, François, 1990. *Dictionnaire picard des parlers et traditions du Beauvaisis*, Beauvais, chez l'auteur.
- Bonnier, Charles, 1911. *Le pays de Pévèle, The Lyceum Press, Liverpool*, 322 pp.
- Carton, Fernand, 1967. « Un cas d'extension de la palatalisation dans les patois du Nord de la France », in : *Les Dialectes de France au Moyen Âge et aujourd'hui*, Actes et colloques n°9, Paris, Klincksieck, p. 448-462.
- Carton, Fernand, 1987. « L'Atlas linguistique picard : analyse de la carte "essieu" », *Linguistique picarde*, n°102, p. 1-5.
- Carton Fernand / Lebègue, Maurice, 1989. *Atlas linguistique et ethnographique picard*, volume I, Paris, Éditions du CNRS.
- Carton, Fernand / Lebègue Maurice, 1989, « "Chiendent" dans l'Atlas linguistique picard », in : *Études offertes à Gaston Tuaille*, *Espaces romans*, vol. II ; p. 17-28.
- Carton, Fernand, 1992. « Les noms du chat et du coq dans l'Atlas linguistique picard », in : Éloy J.-M., Crampon M., Pauchet P., (ed.), *Source picarde. Hommage à René Debrie*, Amiens, Centre d'études picardes, Université d'Amiens, p. 41-47.
- Carton Fernand / Lebègue, Maurice, 1997. *Atlas linguistique et ethnographique picard*, volume II, Paris, Éditions du CNRS.
- Carton, Fernand, 2005. « "Un peu". Interprétation de la carte 653 de l'Atlas linguistique picard », in : *Mélanges offerts au Professeur Lothar Wolf*, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, Université Lyon 3, p. 79-94.
- Carton, Fernand, 2007. *La littérature picarde aux siècles « classiques » XVII^e & XVIII^e siècles*, Langue et culture de Picardie, Office Culturel de Picardie, Amiens.

- Chaurand, Jacques, 1968. *Les parlers de la Thiérache et du Laonnois. Aspects phonétique et morphologique*, Paris, Klincksieck.
- Chaurand, Jacques / Lebègue, Maurice, 2000. *Noms de lieu de Picardie*, Paris, Bonneton.
- Corblet, Jules, 1851. *Glossaire étymologique comparatif du patois picard ancien et moderne*, Paris, Dumoulin.
- Dawson, Alain, 2006. *Variation phonologique et cohésion dialectale en picard. Vers une théorie des correspondances dialectales*, Thèse en sciences du langage, Université Toulouse 2, 300 p.
- Debrie, René, 1961. *Lexique picard des parlers nord-amiénois*, Arras, Société de dialectologie picarde, 1961, 198 p.
- Dubois Raymond, 1964. « Queue “chiendent” », in *Nos patois du Nord*, n°9-10, p. 17-18.
- Edmont, Edmond, 1897. *Lexique Saint-Polois*, Saint-Pol Chez l’auteur / Macon Protta frères.
- Flutre, Louis-Fernand, 1955. *Le parler picard de Mesnil-Martinsart (Somme)*, Genève, Droz/Giard, Lille.
- Flutre, Louis-Fernand, 1977. *Du moyen picard au picard moderne*, Amiens, Société de linguistique picarde.
- Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond, 1902-1910. *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion.
- Gilliéron, Jules/ Roques, Mario, 1912, *Études de géographie linguistique d’après l’ALF*, Paris, Champion.
- Fouché, Pierre, 1958. *Phonétique historique du français*, Paris, Klincksieck.
- Godefroy, Frédéric, 1881-1902, *Dictionnaire de l’ancienne langue française*, Paris.
- Grammont, Maurice, 1933, *Traité de phonétique*, Paris, Delagrave.
- Hécart, Gabriel, 1834. *Dictionnaire rouchi-français*, Valenciennes, Lemaître.
- Jouancoux, Jean Baptiste, 1880. *Études pour servir un Glossaire étymologique du Patois Picard*, Amiens, Jeunet / Paris, Alphonse Picard.
- Landrecies, Jacques, 1994. *Poésie dialectale du Pays Noir (1897-1943)*, vol. II, thèse de doctorat, Université Lille III.
- Lateur, Marius, 1951. *Lexique du parler populaire et ouvrier des régions minières d’Artois*, édité par l’auteur, Arras.
- Lechanteur, Jean, 1976. *Atlas linguistique de la Wallonie. Tome 4/1 La maison et le ménage*, Liège.
- Ledieu, Alcius, 1893. *Petite grammaire du patois de Démuin*, Paris, Picard.
- Loriot, Robert, 1965. « Un îlot moderne de palatalisation spontanée en picard du nord-Amiénois », *Linguistique picarde*, fasc. 14, mars 1965, p. 4.
- McCarthy, John Prince, Alan, 1995. « Faithfulness and Reduplicative Identity », in : J. Beckman, J. Walsh Dickey L, Urbanczyk S. (eds.),

- Papers in Optimality Theory*, U. of Massachussets, Occasional Papers in Linguistics 18.
- Picoche, Jacqueline, 1969. *Un vocabulaire picard d'autrefois. Le parler d'Ételfay (Somme). Étude lexicologique et glossaire étymologique*, Arras, Société de dialectologie picarde.
- Pinon, Roger, 1978. « La 'boukète' liégeoise et les crêpes à la farine de sarrazin », *La Vie wallonne*, tome 52, pp. 161-197.
- Poulet, Denise, 1987. *Au contact du picard et du flamand*, thèse de doctorat, Université Lille 3.
- Simoni, Marie-Rose, 1991. « Compte rendu de l'ALPic II », *Revue de linguistique romane*, juillet-décembre 1991, p. 581-584.
- Trésor de la langue française (TLF)*, Nancy, CNRS Éditions, www.atilf.fr
- Vasseur, Gaston, 1963. *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme), avec considération spéciale du dialecte de Nibas*, Amiens, Société de linguistique picarde.
- Watteeuw, Jules, 1924. *Œuvres complètes*, tome 1, Tourcoing, Éditions de la Jeunesse Régionaliste.

Le français régional à substrat picard : étude de géographie linguistique¹

Dans cet article, nous commentons quelques cartes et statistiques qui permettent de rendre compte des (dis)similitudes entre les aires d'emploi de types lexicaux communs aux dialectes picards et au français régional à substrat picard, et tirons de ces observations un certain nombre de conclusions quant au rôle des frontières politiques et des frontières dialectales sur le maintien et la disparition des régionalismes du français parlé dans cette partie de la francophonie.

Introduction

Cet article poursuit un double objectif : il s'agit d'une part de présenter les résultats d'une enquête permettant de rendre compte de la répartition géographique et de la vitalité de quelques lexies spécifiques au « français régional à substrat picard » (désormais FRP), c'est-à-dire au français que l'on parle *grosso modo* dans la région des Hauts-de-France (départements du Nord, Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise) et sur une large frange occi-

1 — Cet article a été rédigé dans le cadre du projet « Les accents du français en Belgique » (subside FNRS n°24901170). Il a bénéficié des commentaires éclairés de Cécile Barbet, Esther Baiwir, Myriam Bergeron-Maguire et André Thibault. Je reste bien entendu seul responsable des erreurs qu'il pourrait contenir.

dentale de la Wallonie (province du Hainaut, v. Figure 1)² ; d'autre part de mettre en rapport et de commenter les cartes que les résultats de ces enquêtes permettent de dessiner avec les cartes des atlas linguistiques consacrés aux dialectes galloromans, établies au siècle dernier³.

Plus précisément, nous nous intéressons à la vitalité et à l'aire d'extension d'une demi-douzaine de lexèmes, choisis parce qu'ils font partie de la liste des nombreux types lexicaux communs aux parlers dialectaux picards et au FRP : cinq d'entre eux concernent la façon de dénommer la pièce de tissu épaisse servant à nettoyer les sols, c.-à-d. l'objet que l'on appelle « serpillière » en français commun (outre *serpillière*, nous nous intéresserons aux types *loque*, *pièce*, *torchon* et *wassingue* dans les systèmes linguistiques à l'étude). Le type lexical suivant concerne la dénomination du « repas de midi » (ce qu'on appelle le *déjeuner* en français commun, que le type lexical *dîner* concurrence en FRP et en dialecte), alors que le dernier est relatif à l'emploi du verbe *savoir* pour exprimer une capacité physique dans un contexte négatif (comme dans l'exemple *j'avais tellement mal au dos que je ne savais plus dormir*, que l'on gloserait en français commun par *j'avais tellement mal au dos que je ne pouvais plus dormir*).

Au cours des deux dernières décennies, de nombreux auteurs ont montré que les français régionaux avaient une dynamique qui leur était propre, et que les spécificités (notamment lexicales) de ces variétés ne devaient pas être regardées seulement comme les survivances des patois qui en constituent aujourd'hui le substrat (Francard 1991 ; Chambon 1997a et b ; Chambon & Chauveau 2004 ; Chambon & Greub 2009). Si nous ne renions pas cet état de fait, nous faisons toutefois le pari avec Chambon (2006 : 767) que la documentation dialectologique constitue « un précieux révélateur des phases anciennes du français régional »⁴. L'idée de se

2 — Pour rendre compte de la limite des frontières de cette aire, nous avons choisi d'étudier également la situation dans les aires voisines : le département des Ardennes, le sud de l'Oise et de l'Aisne (à substrat champenois et francien) sur la frange sud ; la Seine-Maritime (à substrat normand à l'ouest ; la province de Nivelles et les arrondissements frontaliers de la province de Namur (à substrat wallon) à l'Ouest. L'arrondissement de Dunkerque (à substrat flamand) au nord du département du Nord n'a pas été différencié du reste du département.

3 — En France, le picard est parlé dans les départements du Pas-de-Calais, du Nord, de la Somme, dans une bonne partie de l'Oise et dans la moitié nord de l'Aisne ; en Belgique, le picard est parlé dans les arrondissements de Tournai, d'Ath, de Mons et de Soignies (Deparis 1973 ; Lusignan & Gervais à par.). Dans le département de la Seine-Maritime, le dialecte est le normand, au sud de l'Oise c'est le francien, alors que dans la partie méridionale de l'Aisne, c'est le champenois. En Belgique, le domaine picard est bordé au nord par le flamand, à l'est par le wallon.

4 — La comparaison entre matériel régional et matériel dialectal est d'autant plus pertinente pour les variétés galloromanes d'oïl (dont fait partie le picard), qui ont entre-

baser sur les atlas dialectaux pour étudier l'évolution, en micro-dia-
 chronie, des aires et de la vitalité de certains items lexicaux du
 français régional n'est pas nouvelle : elle a été exploitée par de
 nombreux lexicographes travaillant dans le cadre de la lexicologie
 différentielle du français (voir notamment Thibault 1997, Rézeau
 2001 et Chambon, Chauveau & Greub loc. cit.). L'originalité de la
 démarche, on le verra, réside plutôt dans l'utilisation de modèles
 statistiques permettant de juger de la significativité des écarts entre
 différents groupes de participants (en tenant compte de leur âge),
 ainsi que du degré de précision aérologique de nos cartes.

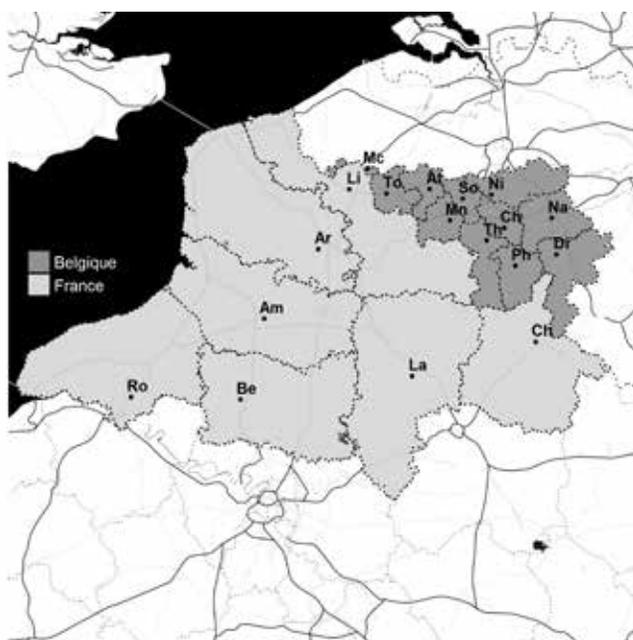


Figure 1 : Entre France et Wallonie : le domaine du français à substrat picard et ses alentours. Les frontières internes délimitent les départements en France, les arrondissements en Belgique, les points indiquent les noms des préfectures de ces entités. Avec, pour la France, Ro = Rouen (Seine-Maritime), Be = Beauvais (Oise), Am = Amiens (Somme), Ar = Arras (Pas-de-Calais), Li = Lille (Nord), La = Laon (Aisne) et Ch = Charleville-Mézières (Ardennes) ; pour la Belgique Mc = Mouscron, To = Tournai, At = Ath, Mn = Mons, So = Soignies, Ni = Nivelles, Th = Thuin, Ch = Charleroi, Na = Namur, Di = Dinant, Ph = Philippeville.

tenu, dès le XIX^e siècle et ce pendant de nombreuses décennies, un étroit rapport de « dia-
 glossie », au sens de Auer (1998, 2005), avec le système qui constitue le français commun
 (Carton 1981, Lefebvre 1991, Francard 2005).

Matériel

Documenter la variation lexicale en FRP

Les particularités lexicales du FRP ont fait l'objet de diverses recensions, du côté de la France (Carton & Poulet 1991, Rézeau 2001) comme de la Belgique (Doppagne 1979, Bal et al. 1994, Lebouc 2006, Francard et al. 2015). Les plus anciens ouvrages de cette liste ont été construits à la suite du dépouillement de sources essentiellement écrites (qu'il s'agisse de sources de première main (romans, presse, etc) ou de seconde main (glossaires, cacologies, etc.), alors que les plus récents prennent en compte les résultats d'enquêtes de vitalité⁵. La façon dont ont été conduites ces enquêtes, de même que les items contenus dans les inventaires, n'étant pas comparable d'un ouvrage à l'autre, il nous a paru plus prudent de raisonner à partir des données d'une enquête indépendante. Dans le cadre d'un projet plus vaste, visant à cartographier les régionalismes du français d'Europe, nous avons mis en place plusieurs sondages faisant appel à la méthode de la « production participative »⁶. Dans ces enquêtes, après avoir fourni quelques informations personnelles destinées à l'exploitation sociolinguistique des données, les internautes étaient appelés soit à cocher dans une liste la ou les tournures qu'ils utilisent pour nommer le référent ou la situation présentée sur une image ; soit à indiquer, sur une échelle de 0 (= jamais) à 10 (= très souvent), à quelle fréquence ils utilisaient telle ou telle tournure. Il était demandé aux participants de répondre le plus naturellement possible, comme dans le cadre d'une conversation informelle avec des pairs vivant dans l'endroit où ils ont passé la plus grande partie de leur vie.

Pour cet article, nous avons utilisé trois des questions de l'enquête présentée dans Avanzi et al. (2016). Sur les 11 000 internautes qui ont pris part à cette enquête, nous avons retenu les réponses des 777 participants ayant indiqué avoir passé la plus grande partie de leur enfance dans l'un des départements français de l'aire linguistique que nous étudions dans cet article, contre 227 pour la partie de la Belgique à l'étude. Le Tableau 1 ci-dessous donne le détail du nombre de participants, de leurs âges en

5 — De ces enquêtes, conduites à la fin du xx^e siècle, on sait peu de choses. Les échantillons impliquaient tout au plus quelques dizaines de participants bien implantés dans leur région, à qui il avait été demandé de statuer sur l'emploi réel de tel ou tel régionalisme dans une liste donnée (Rézeau 2001 : 11 et 1122 sqq.). La méthodologie de l'enquête préalable à la constitution de la nomenclature du *Dictionnaire des belgicisms* (Francard et al. 2015) a été décrite en détails dans Francard et al. (2003).

6 — Il s'agit de la traduction reçue à l'heure actuelle de l'anglais *crowdsourcing*. Sur l'usage de cette méthode en sciences du langage (ces sciences plurielles et fédérées sont une invention du jargon politique universitaire), v. Cook et al. (2013).

fonction du département/(groupe d')arrondissement(s) où ils ont déclaré avoir passé la plus grande partie de leur enfance⁷.

Pays	Aire	Npart.	Âge		
			moy.	min.-max.	E.T.
France	Aisne	45	31.9	11-66	2.5
	Ardennes	27	34.0	9-85	2.3
	Nord	272	31.4	7-81	7.0
	Oise	83	30.6	8-78	2.8
	P-de-C	138	33.7	8-85	3.2
	S-M	157	32.7	7-84	5.2
	Somme	55	30.2	8-70	5.8
	Total	777	32.1	8-78	4.11
Belgique	Mc-To	17	33.8	18-76	16.3
	At-Mo-So	49	34.5	20-84	14.1
	Ch-Ph-Th	33	37.3	18-75	15.8
	Di-Na-Ph	50	29.9	18-69	13.6
	Nivelles	78	32.6	18-75	13.1
	Total	227	33.6	18-76	14.6

Tableau 1 : Nombre et âge des participants en fonction de la région où ils ont déclaré avoir passé la plus grande partie de leur enfance, où, P-de-C = Pas-de-Calais, S-M = Seine-Maritime ; Mc = Mouscron, To = Tournai, At = Ath, Mn = Mons, So = Soignies, Ni = Nivelles, Th = Thuin, Ch = Charleroi, Na = Namur, Di = Dinant.

Documenter la variation lexicale en picard

En ce qui concerne les données dialectales, outre les données contenues dans l'ALF, on dispose pour la partie hexagonale de l'aire picarde des données de l'ALPic, pour les aires voisines des données publiées dans l'ALN et l'ALCB ; pour la partie belge de

7 — Pour des raisons numériques et à des fins de comparaison, nous avons dû procéder à des regroupements entre les différents arrondissements en Belgique. Pour ce faire, nous nous sommes basé sur la proximité de l'arrondissement par rapport aux villes de Lille, de Bruxelles et sur son substrat dialectal. Ainsi, nous avons regroupé les arrondissements de Tournai et de Mouscron (tous deux à substrat picard, et frontaliers avec la ville de Lille) en une seule entité ; les arrondissements d'Ath, de Mons et de Soignies (tous à substrat picard, non-frontaliers avec Lille) en une seule entité. Charleroi, Thuin et Philippeville constituent une aire dialectale transitionnelle entre le wallon et le picard, ils ont donc été considérés comme une seule entité. Nivelles étant le seul arrondissement adjacent à Bruxelles, il n'a été regroupé avec aucun autre arrondissement, alors que les trois autres arrondissements que sont Namur, Philippeville et Dinant (à substrat wallon) ne forment qu'une seule région dans notre étude.

l'aire picarde, les données réunies dans les volumes de l'ALW, qui couvrent également l'aire wallonne. Pour cette étude, nous nous sommes servi des points des atlas linguistiques et ethnographiques de la France par régions (ALPic et ALN) et de l'ALW pour cartographier les dénominations de la « serpillière » (v. Figure 2), alors que nous nous sommes servi des données de l'ALF pour les questions relatives au « repas de midi » et à l'usage du verbe *savoir* pour exprimer une capacité physique (v. Figure 8 et Figure 10)⁸.

Résultats

Méthode

Différents modules du logiciel R (R development Core Team 2016) ont été utilisés pour cartographier les résultats de ces enquêtes. Pour les fonds de cartes, nous avons utilisé les ressources mises à disposition par l'entreprise Stamen®, alors qu'en ce qui concerne les coordonnées spatiales (longitudes et latitudes des points et des polygones), nous nous sommes servi des données fournies par ArcGis®. Sur les cartes que nous présentons dans les sections suivantes, les points renvoient à un code postal (le code postal de la localité où le participant a déclaré avoir passé la plus grande partie de son enfance), les polygones délimitent les frontières d'un département en France, d'un arrondissement en Belgique. La teinte des polygones varie en fonction du pourcentage de répondants ayant donné telle ou telle réponse (dans le cas des questions à choix multiple) ou de la moyenne des valeurs de fréquence (dans le cas des questions à échelle de Likert) : plus la valeur de pourcentage ou de fréquence est élevée, plus la teinte est sombre, et inversement.

Par ailleurs, des modèles de régression avec la réponse comme variable dépendante⁹, et la région, l'âge des participants et l'interaction entre l'âge et la région des participants comme variables indépendantes, ont été conduits en vue de vérifier si les différences de pourcentage ou de valeurs de fréquence entre une ou plusieurs régions, tout en tenant compte de l'âge des participants, étaient

8 — Les coordonnées spatiales de chacune des localités de ces atlas ont été entrées semi-automatiquement à partir des latitudes et des longitudes fournies par Google Maps®. Elles ont toutes été vérifiées manuellement. L'ALIFO et l'ALCB (qui couvrent le sud du domaine à l'étude) ne contiennent pas de cartes des dénominations de la « serpillière ».

9 — Plus précisément, des régressions logistiques ont été réalisées quand la variable dépendante était de nature catégorielle (VRAI/FAUX, pour les questions relatives aux dénominations de la « serpillière » et du « repas de midi »), des régressions linéaires ont été réalisées quand la variable dépendante était de nature numérique (sur une échelle continue de 0 à 10, pour la question relative à l'usage du verbe *savoir* comme synonyme de *pouvoir*).

statistiquement significatives. Compte tenu du grand nombre de régions à prendre en compte (12 au total), il n'était pas possible de comparer systématiquement toutes les régions dans un seul et même modèle. Aussi, nous avons procédé en trois temps. D'abord, nous avons comparé les moyennes de chacun des deux pays pour diagnostiquer s'il existait une différence significative entre les deux aires politiques. Pour évaluer les différences inter-régions ensuite, nous avons cherché s'il existait des différences significatives entre les régions à l'intérieur de chacun des deux pays, et avons isolé les régions qui s'opposaient au moins à l'une des autres à l'intérieur du même pays. Nous avons enfin effectué une autre analyse de régression pour vérifier s'il existait des différences entre les régions des deux pays alors mises à l'écart.

Les dénominations de la « serpillière »

L'enquête Euro-1 contenait une question relative à la dénomination de la « serpillière ». Outre le mot du français commun, la question proposait aux enquêtés une dizaine d'autres lexèmes, dont les variantes *loque*, *toile*, *torchon* et *wassingue*¹⁰.

Dans les parlers picards et environnants, on observe pour chacun de ces types lexicaux une répartition dans l'espace assez nette, comme le montre la Figure 2 ci-dessous. Au nord-est du Pas-de-Calais, on trouve quelques attestations du type *toile*, comme c'est le cas pour la plupart des locuteurs des dialectes normands (v. la situation du département de la Seine-Maritime), alors que dans le reste de ce département, comme dans le département du Nord, c'est le type *wassingue* qui a été donné par les témoins. Ce type est concurrencé au sud du Pas-de-Calais, comme dans le département de l'Oise, par le lexème *serpillière* du français commun (on peut d'ailleurs voir que de nombreux informateurs ont donné à la fois *wassingue* et *serpillière*, v. points 29-31, 41-42, 74-75 de l'ALPic). De l'autre côté de la frontière, dans les arrondissements de Tournai et de Mouscron, c'est le type *wassingue* qui est employé, comme c'est le cas à Lille ; plus à l'est, les témoins ont donné des réponses impliquant le type *loque*. On remarquera pour finir que le type *torchon* n'est pas employé par les informateurs picards : le type est attesté dans le département de la Seine-Maritime, et n'a été donné qu'une fois à Mouscron (v. point 6 en haut à droite de l'arrondissement de Tournai).

10 — La liste des types est disponible dans Avanzi et al. (2016 : 6).

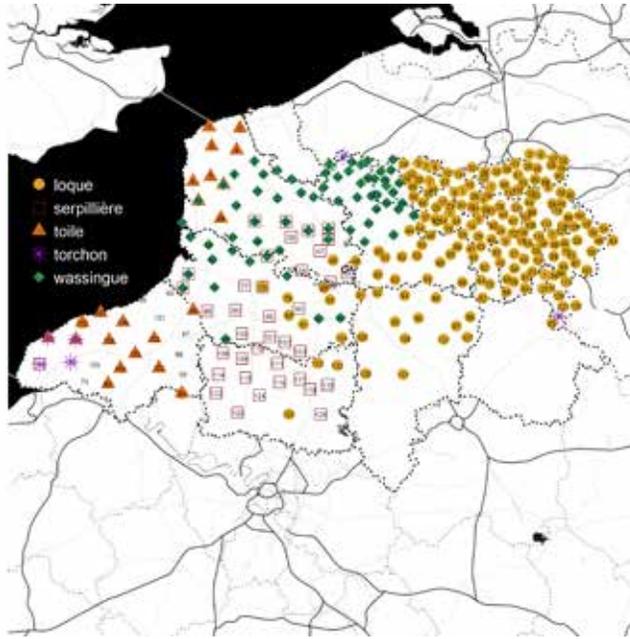


Figure 2 : La « serpillière » et ses dénominations (typisées) dans les dialectes picards et environnants, d'après ALN 1076 et ALPic 416, et ALW 4-55.

En FRP (Figure 3), la répartition géographique des types est assez similaire, même si on peut constater quelques différences notables avec ce qu'il se passe en dialecte, notamment en ce qui concerne les aires des types *torchon* et *serpillière*. Pour plus de précision, nous allons examiner les cartes de vitalité de chacun des types les unes à la suite des autres¹¹.

¹¹ — Le type *toile* n'étant pas employé dans l'aire picarde en dialecte comme en français régional, nous avons décidé de ne pas nous y attarder davantage dans le cadre de cette section.

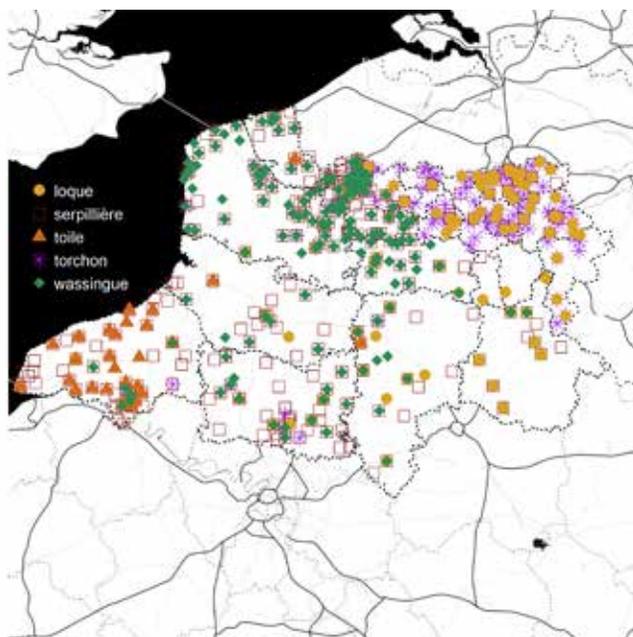


Figure 3 : Le concept de « serpillière » et ses dénominations en français régional à substrat picard et alentours.

Serpillière¹²

La Figure 4 ci-après montre le pourcentage de participants ayant coché la réponse *serpillière*. Pour les départements français, la moyenne est de 79,2% (min. = 63,1% pour le Pas-de-Calais ; max. = 90,9% pour la Somme). Entre les groupes d'arrondissements de Belgique, la moyenne est de 23,4% (min. = 12,2% pour le groupe At-Mo-So ; max. = 47,1% pour le groupe Mc-To).

Une première analyse de régression montre que le pourcentage obtenu pour la France (tous départements confondus) est significativement différent du pourcentage obtenu pour la Belgique (toutes régions confondues), donc que globalement, le mot *serpillière* est utilisé davantage dans cette partie de l'Hexagone que de l'autre côté de la frontière ($\chi^2(1) = 7468,1$; $p < 0.001$). Le modèle montre également que l'âge a un effet sur la réponse ($\chi^2(2) = 7468,1$; $p < 0,001$), mais que cet effet interagit avec le pays. Plus précisément, on constate qu'en France, plus le locuteur est jeune, plus il a tendance à choisir la réponse « serpillière » ; à l'inverse, plus il est âgé, plus il a tendance à répondre autre chose.

12 — V. FEW 11, 657a SĪRPĪCŪLUS.

En revanche, en Belgique, l'âge des répondants n'a pas d'impact sur la réponse « serpillière » vs « autre chose ».

Un second modèle rend compte de différences significatives à l'intérieur des Hauts-de-France ($\chi^2(7) = 838,74$; $p < 0,001$) : avec un score moyen de 68,4%, les départements du Nord et du Pas-de-Calais présentent des pourcentages plus bas que les départements de la Somme, de l'Oise et de la Seine-Maritime (87,4% en moyenne). De plus, la présence d'une interaction significative dans le modèle montre que l'effet d'âge est plus fort pour ces deux départements de l'ex-région Pas-de-Calais que pour les cinq autres.

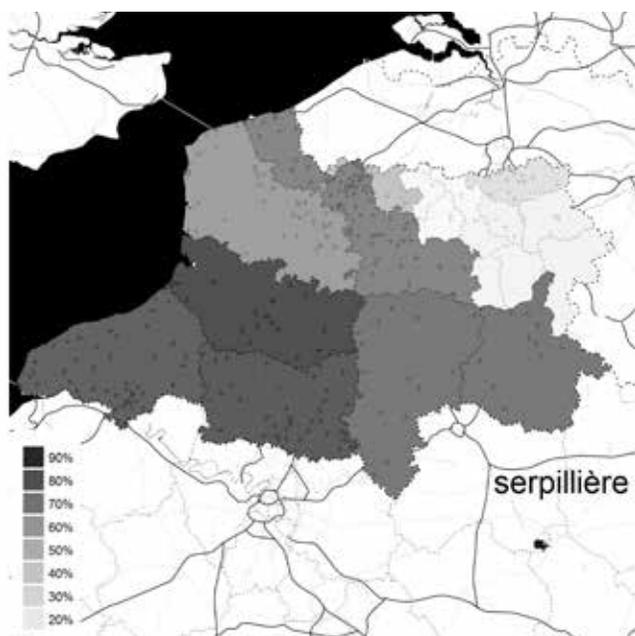


Figure 4 : Pourcentage de répondants ayant coché la réponse « serpillière » à la question concernant la dénomination de la pièce de tissu permettant de laver les sols.

Un troisième modèle ($\chi^2(5) = 234,21$; $p < 0,05$) a révélé qu'en Belgique, le groupe Mc-To, avec un pourcentage de 47,1%, se comportait différemment des groupes At-Mo-So (12,2%), Ch-Ph-Th (15,5%) et Di-Na-Ph (26.9%).

Enfin, nous avons conduit un quatrième modèle visant à évaluer les différences entre les départements du Nord et du Pas-de-Calais avec le groupe Ms-To, les trois aires qui présentaient des différences avec les autres aires à l'intérieur de la France et de la Belgique. Outre un effet d'âge pour le Nord et le Pas-de-Calais (v. *supra*), le modèle a montré qu'il existe une différence significative entre

les deux départements français et la région de Tournai-Mouscron ($\chi^2(3) = 621,35$; $p < 0,001$), en d'autres termes que la région belge présente un pourcentage d'emploi du type *serpillière* plus bas que chacun des deux départements français, qui ne se différencient pas entre eux.

En résumé, on observe que le mot *serpillière* est utilisé davantage en France qu'en Belgique. On constate toutefois qu'en France, ce lexème est davantage concurrencé par ses synonymes régionaux dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais qu'ailleurs, notamment chez les participants âgés ; qu'en Belgique, les locuteurs de la région Mc-To utilisent davantage ce mot que les locuteurs du reste de la Belgique. On remarque toutefois que le pourcentage du Nord-Pas-de-Calais reste supérieur à celui du groupe Mc-To.

Loque¹³

La Figure 5 présente le pourcentage d'emploi du mot *loque* d'après les résultats de l'enquête d'Avanzi et al. (2016). En France, les pourcentages présentent une moyenne de 17,1% (min.= 1,2% pour le Pas-de-Calais ; max.= 57,5% pour l'Aisne). En Belgique, le pourcentage moyen atteint 25,3% (minimum = 18,1% pour le groupe At-Mn-So ; max.= 38,7% atteint pour Nivelles).

Un premier modèle permet de révéler l'existence de différences significatives entre la France et la Belgique ($\chi^2(2) = 2524,6$; $p < 0,001$), le pourcentage d'emploi de la variante *loque* étant plus élevé en Wallonie que de l'autre côté de la frontière.

Un second modèle montre qu'à l'intérieur de la France, la situation n'est pas homogène ($\chi^2(7) = 376,39$; $p < 0,001$) : les départements des Ardennes et de l'Aisne (avec un pourcentage moyen de 37,3%) se distinguent des quatre autres départements (qui présentent un pourcentage moyen de 4,5%)¹⁴. La présence d'une interaction avec l'âge rend compte du fait que, dans ces deux départements, l'usage de ce lexème est vieillissant (l'effet signale que plus les informateurs sont âgés, plus la probabilité qu'ils donnent la réponse « loque » est élevée ; et inversement, plus les informateurs sont jeunes, plus la probabilité qu'ils répondent autre chose que « loque » est élevée).

13 — V. FEW 16, 475a mnéerl. LOCKE.

14 — Soulignons que la différence entre l'Aisne et les Ardennes est marginale ($p = 0,0608$).

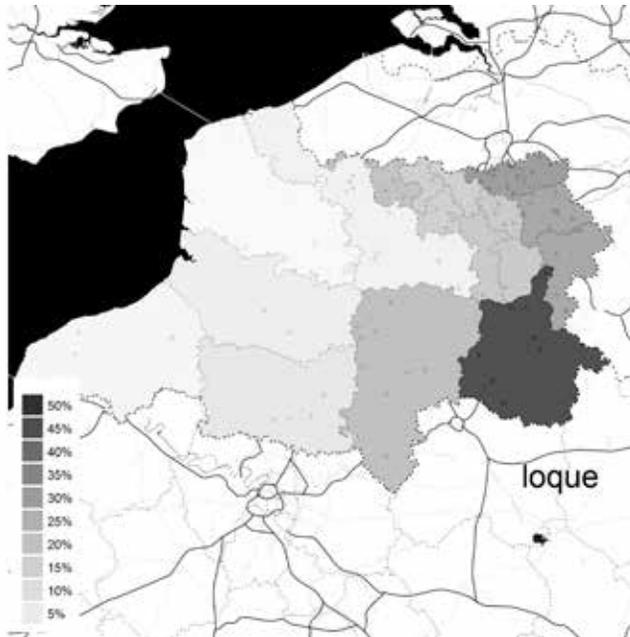


Figure 5 : Pourcentage de répondants ayant coché la réponse « loque » à la question concernant la dénomination de la pièce de tissu permettant de laver les sols.

En Belgique, le troisième modèle ne permet pas de mettre le doigt sur l'existence de différences significatives entre les (groupes d')arrondissements, ce qui veut dire que les nuances de couleur que l'on peut observer sur la Figure 5 sont dues au hasard.

Enfin, nous avons comparé chacun des pourcentages des départements de l'Aisne et des Ardennes avec les pourcentages de l'ensemble des arrondissements de Belgique (d'une moyenne de 25,3%) dans un quatrième modèle. Nous avons ainsi pu constater qu'en ce qui concerne l'emploi du mot *loque*, les participants des départements de l'Aisne et des Ardennes ne se comportent pas différemment des participants de la moitié ouest de la Wallonie ($\chi^2(3) = 742,76$, n.s.).

En résumé, on observe un pourcentage d'emploi du mot *loque* plus important en Belgique qu'en France. Toutefois, cette différence mérite d'être nuancée par le fait que tous les départements de France ne sont pas à mettre sur le même plan. Les Ardennes et l'Aisne présentent des pourcentages plus élevées que les autres départements français, et ces pourcentages ne sont pas différents de ceux que l'on relève pour les régions de Belgique. Il faut toute-

fois souligner que pour les deux départements français, l'item *loque* est vieillissant, qui n'est pas le cas en Belgique.

*Torchon*¹⁵

La carte suivante (v. Figure 6) donne une représentation cartographique des variations qui touchent l'usage du lexème *torchon*. En France, le mot est très peu employé (minimum = 0% pour la Somme et les Ardennes, maximum = 7,4% pour le Nord, moyenne = 2,9%), alors qu'en Belgique il jouit d'une vitalité significativement plus élevée (minimum = 75,7% pour les arrondissements du groupe Ch-Ph-Th, maximum = 92% pour les arrondissements du groupe Di-Na-Ph, moyenne = 84,3%), comme le confirme l'analyse de régression ($\chi^2(2) = 1264,8$; $p < 0,001$), qui révèle, en plus, une interaction intéressante entre le pays et l'âge des participants. On constate qu'en France, l'âge des participants n'a aucun effet sur l'usage du mot *torchon*, alors qu'en Belgique, plus les participants sont jeunes, plus ils ont tendance à utiliser ce mot.

Sans surprise, en France, les différences entre départements ne sont pas significatives ($\chi^2(7) = 200,21$; n.s.). En d'autres termes, le mot est aussi peu employé dans le Nord-Pas-de-Calais que dans les autres départements. En Belgique, même constat : les différences ne sont pas significatives ($\chi^2(5) = 201,85$; n.s.).

En résumé, on observe pour l'usage du mot *torchon* des différences significatives entre la France et la Belgique, mais pas de différence à l'intérieur de ces deux pays. On relève toutefois que l'usage du mot *torchon* est « moderne » en Belgique : la probabilité d'utilisation du mot est plus grande chez les participants jeunes que chez les participants âgés.

15 — V. FEW 13/II, 103b-104 TÔRQUES, I.1.b.α. Dans les dialectes de l'ouest de la Wallonie, il s'agit du type le plus commun pour désigner la « serpillière » (v. ALW 4, 109).

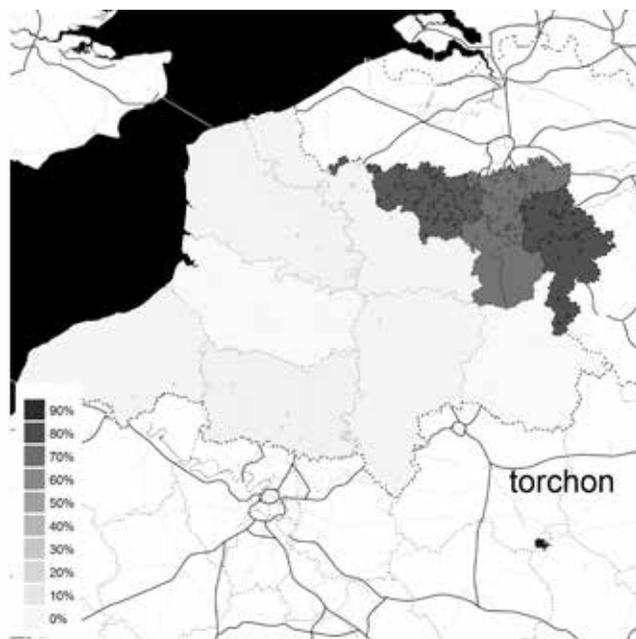


Figure 6 : Pourcentage de répondants ayant coché la réponse « torchon » à la question concernant la dénomination de la pièce de tissu permettant de laver les sols.

*Wassingue*¹⁶

La carte de *wassingue* (v. Figure 7 ci-après) montre que ce mot est davantage employé en France qu'en Belgique : on constate en effet des pourcentages d'emploi significativement plus hauts en France (moyenne = 31,7% ; minimum = 4,86% pour la Seine-Maritime ; maximum = 71,9% pour le Pas-de-Calais) qu'en Belgique (moyenne = 2,3% ; maximum = 11,7% pour le groupe Mc-To ; minimum = 0%, partout ailleurs)¹⁷.

À l'intérieur de la partie de la France à l'étude, les résultats du modèle de régression indiquent des différences notables entre les participants des différents départements ($\chi^2(7) = 1054,27$; $p < 0.001$). En pratique, on observe la hiérarchie suivante : avec 5,46% en moyenne, les départements de la Seine-Maritime et des Ardennes présentent des valeurs plus basses que les départements de l'Aisne, de la Somme et de l'Oise (25,1% en moyenne), qui présentent quant à eux des différences significatives avec les départements de l'ex-région Nord-Pas-de-Calais (67,9% en moyenne).

16 — V. FEW 17, 546b néerl. WASSCHING.

17 — Avec $\chi^2(2) = 3704,7$; $p < 0,001$.

Une interaction avec l'âge indique que ce terme est vieillissant dans ces deux derniers départements (l'effet signale que plus les locuteurs sont âgés, plus la probabilité qu'ils donnent la réponse « wassingue » à cette question est élevée).

En Belgique, la région Mc-To, qui est la seule où la réponse *wassingue* a été choisie (11,75%), se différencie de toutes les autres ($\chi^2(5) = 24.91$, $p < 0.05$).

Dans un dernier modèle, nous avons comparé les scores de Mc-To avec ceux obtenus pour chacun des départements de France, l'idée étant de vérifier si Tournai se comporte différemment de l'un des départements français. Les résultats nous laissent penser que Mc-To se comporte de la même façon que les départements de la Seine-Maritime et de la Somme ($\chi^2(8) = 1073.72$, $p < 0.001$), c'est-à-dire qu'il présente des différences significatives avec tous les autres départements sauf ces deux-là.

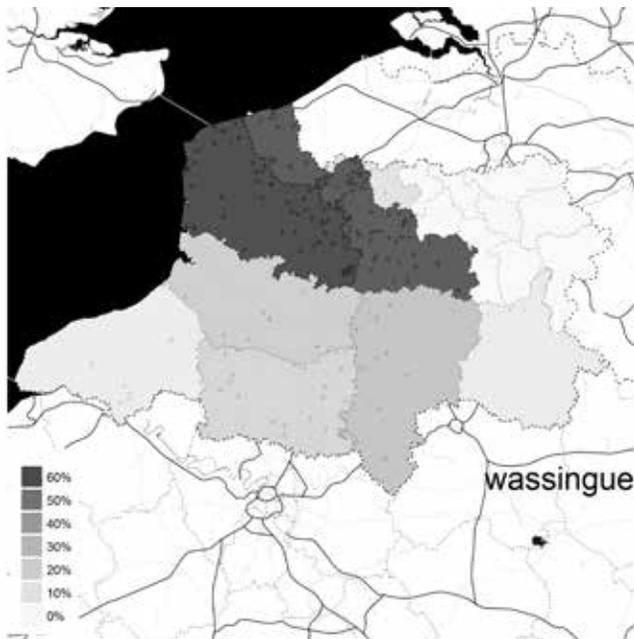


Figure 7 : Pourcentage de répondants ayant coché la réponse « wassingue » à la question concernant la dénomination de la pièce de tissu permettant de laver les sols.

En résumé, on fait face à une grande hétérogénéité à l'intérieur de la France, les départements du Nord et du Pas-de-Calais présentant des pourcentages plus élevés que ceux de l'ex-région Picardie, qui eux-mêmes présentent des pourcentages plus élevés

que les départements à substrat non-picard (la Seine-Maritime à l'ouest, les Ardennes à l'est). On observe également un effet d'âge dans les départements du Nord-Pas-de-Calais, qui indique que le terme y est vieillissant. En Belgique, le mot *wassingue* n'est connu que des participants ayant passé leur enfance dans l'arrondissement de Mouscron ou dans celui de Tournai. Le pourcentage atteint pour cette partie de la Belgique demeure assez bas par rapport aux départements français à substrat picard.

Les dénominations du « repas de midi »

Dans les dialectes galloromans d'oïl, notamment dans les dialectes picards et les parlers qui les entourent, le « repas de midi » était communément appelé *dîner*, comme le montre la Figure 8, où nous avons typisé les diverses variantes phonétiques issues du latin DISJEJUNARE (FEW 3, 94b).

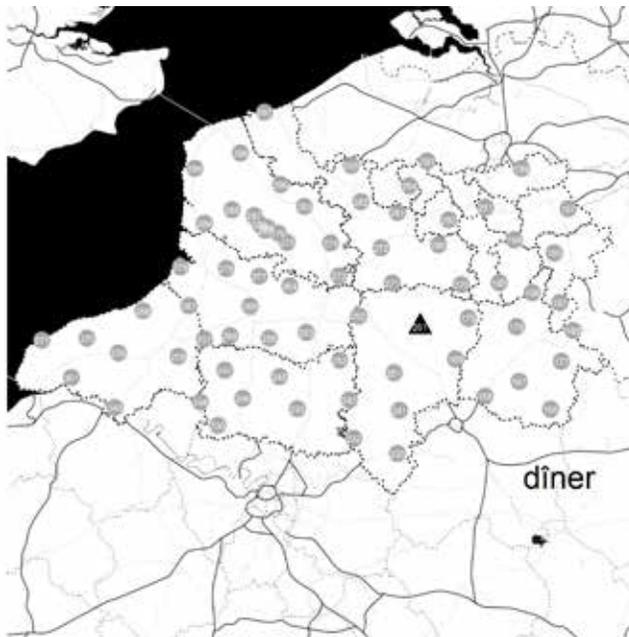


Figure 8. Le « repas de midi » dans les dialectes picards et environnants, d'après ALF 385¹⁸.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle environ, le triptyque *déjeuner/dîner/souper* désignait communément les trois repas de la journée. À

18 — Au point 261, signalé par un triangle, un témoin a donné la réponse que l'on peut typer par <manger la soupe>.

Paris, l'heure du dîner a reculé aux alentours de 17h à partir de la fin du XVIII^e siècle, puis jusqu'à l'heure où l'on soupaît auparavant au XIX^e siècle, de sorte que, dans cette région, le mot *dîner* a commencé à être utilisé pour désigner un repas différent de celui que l'on prenait en province (voire directement au-delà des portes de la capitale¹⁹). À l'heure actuelle, l'usage parisien s'est imposé dans la norme française, et le mot *dîner* au sens de « repas de midi » est signalé dans les dictionnaires de grande consultation comme un archaïsme, voire un régionalisme – v. p. ex. TLF). Si on considère avec Goosse (1989 : 7) que la situation de l'ALF reflète la situation du français populaire et rural il y a près d'un siècle²⁰, force est de constater que le type a aujourd'hui perdu du terrain dans les Hauts-de-France, alors qu'il résiste assez bien à l'ouest de la Wallonie, comme on peut s'en rendre compte sur la Figure 9 :

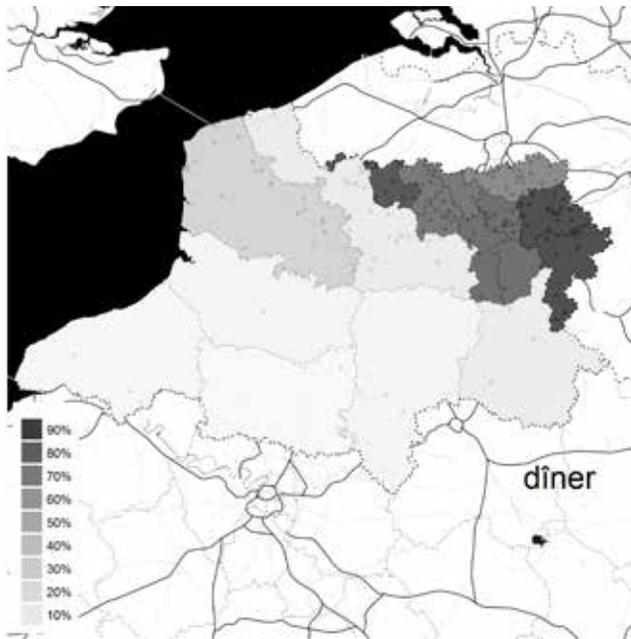


Figure 9. Pourcentage de répondants ayant coché la réponse « dîner » à la question concernant la dénomination du « repas de midi »²¹.

19 — « En 1940, Damourette avait signalé à Dauzat 'qu'à Sarcelles (15 km de Paris) les femmes du pays gardent encore l'ancienne terminologie' » (Goosse 1997 : 6).

20 — Toutes choses étant égales par ailleurs : il est clair que de nombreux contemporains d'Edmond, notamment ceux des classes bourgeoises, utilisaient le mot *déjeuner* pour désigner le repas de midi.

21 — Dans l'enquête, les témoins avaient le choix entre deux réponses : « dîner »

Les résultats de l'analyse de régression montrent que le mot *dîner* pour désigner le « repas de midi » est effectivement plus employé en Belgique (moyenne = 80,2% ; min. = 67% pour Nivelles ; max. = 89,3% pour le groupe Di-Na-Ph.) qu'en France (moyenne = 8,3% ; min. = 0,3% pour l'Oise, max. = 25,9% pour le Pas-de-Calais)²². Ces analyses montrent également qu'en France comme en Belgique, plus les informateurs sont âgés, plus ils ont tendance à utiliser la variante *dîner*.

En Belgique, la situation est assez homogène, malgré une petite différence entre le groupe Di-Na-Ph et Nivelles ($\chi^2(2) = 3704,7$; $p < 0,05$). En France, l'analyse de régression montre que le pourcentage calculé pour le département du Pas-de-Calais (25,9%) est supérieur à tous les autres ($\chi^2(7) = 544,85$; $p < 0,001$).

Finalement, un modèle visant à comparer les participants du Pas-de-Calais avec les participants de Belgique (toutes régions confondues) montre que malgré tout, le pourcentage du département français reste en-deçà des pourcentages de l'ensemble des arrondissements de Belgique ($\chi^2(2) = 477,68$; $p < 0,001$).

En résumé, on peut donc dire qu'en France, le mot *dîner* mérite bien son étiquette de régionalisme archaïsant ; les résultats montrent en effet qu'il n'est guère utilisé qu'en Pas-de-Calais. En Belgique en revanche, il fait partie de la norme locale, et n'est pas concurrencé par le terme du français commun.

Le verbe savoir

La dernière lexie à l'étude est le verbe *savoir*, employé au sens de « pouvoir ». D'après le DRF²³, il s'agit d'un usage archaïque en français, qui a été maintenu dans les régions du grand Nord de la France, sans doute sous l'influence du substrat germanique²⁴.

ou « déjeuner ».

22 — Avec $\chi^2(2) = 1182,78$; $p < 0,001$.

23 — V. FEW 11, 197a SAPÈRE, β ('Können').

24 — Le DRF enregistre une aire d'emploi beaucoup plus large que celle de notre enquête (comparer la carte du DRF à la Figure 11 ci-après). La différence entre les deux cartes s'explique sans doute par la méthode d'enquête.



Figure 10 : L'usage des équivalents du verbe *savoir* dans les dialectes picards et environnants, d'après l'ALF 1082 (JE NE PEUX PAS perdre, ça c'est sûr) et ALF 1083 (Par ce temps ON NE PEUT PAS dormir).

Dans les dialectes galloromans, le type était connu dans les dialectes wallons, lorrains et champenois, et seulement sur une petite partie du domaine picard²⁵.

En FRP, les résultats de notre enquête montrent que la vitalité du terme est variable selon le pays. Comme on peut le voir sur la carte ci-après (v. Figure 11), les participants ont indiqué employer le verbe *savoir* de capacité avec une moyenne de 1,2 en France (minimum = 0,2 dans la Somme ; maximum = 3,3 dans le Nord), contre en moyenne 5,4 en Belgique (minimum = 4,8 pour la région Di-Na-Ph, maximum = 6,5 pour la région At-Mn-So)²⁶. L'analyse de régression a révélé que la différence entre les deux pays était significative ($\chi^2(2) = 1998,4$; $p < 0,001$), en d'autres termes que la fréquence de *savoir* de capacité était significativement plus grande en Belgique qu'en France.

25 — On renvoie pour plus de détails sur la répartition du verbe *savoir* de capacité en dialecte aux cartes de l'ALF mentionnées *supra*.

26 — La question de l'enquête était la suivante : « [sur une échelle de 0 = jamais à 10 = souvent], si votre mal de dos vous empêchait de dormir, diriez-vous, 'j'ai tellement mal au dos que je sais même plus dormir' ? ». Les valeurs indiquent ici des fréquences sur une échelle de 10.

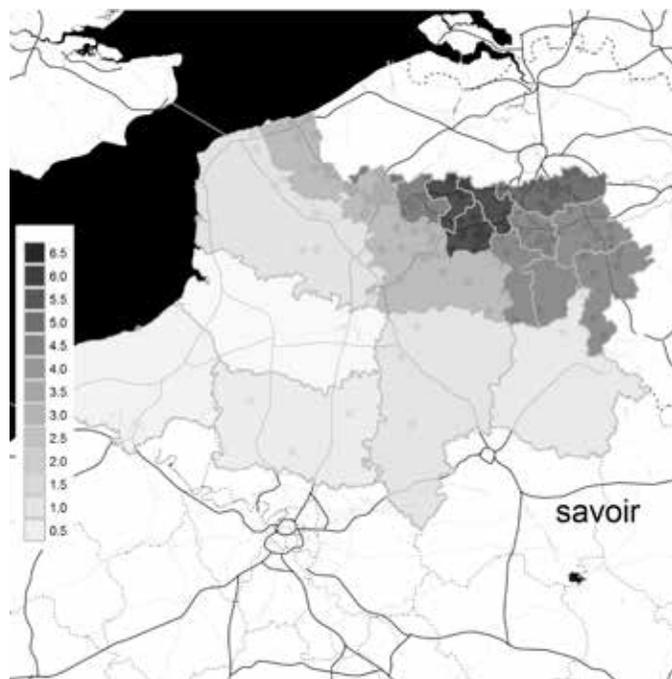


Figure 11 : Fréquences d'usage (sur 10) obtenues à la suite de la question relative à l'utilisation du verbe *savoir* comme verbe de capacité.

En France, un effet de l'origine du participant a été trouvé ($\chi^2(7) = 5860,4$; $p < 0,001$). En pratique, il ressort que la moyenne des scores obtenus pour les participants du département du Nord est nettement supérieure aux moyennes obtenues pour les autres départements (y compris par rapport au département du Pas-de-Calais, qui présente une moyenne de 1,3). Une interaction entre le département et l'âge montre en outre que la fréquence d'utilisation de *savoir* est dépendante de l'âge : dans le département du Nord, plus le participant est âgé, plus il a tendance à utiliser ce verbe ; à l'inverse, dans les autres départements, plus le participant est âgé, moins il a tendance à l'utiliser.

Au contraire, dans la Wallonie occidentale, la situation est homogène : les moyennes pour chacun des groupes d'arrondissement ne se distinguent pas significativement les unes des autres ($\chi^2(5) = 95,136$; $p < 0,001$).

Enfin, nous avons comparé les fréquences obtenues pour le département du Nord avec les moyennes obtenues pour la Belgique (toutes régions confondues). Les résultats ont montré que les moyennes du département du Nord restent inférieures aux moyennes obtenues pour la Belgique ($\chi^2(2) = 613,88$; $p < 0,001$).

En résumé, on observe que le verbe *savoir* de capacité est utilisé en Belgique avec de hautes fréquences, alors qu'en France cet usage ne se maintient que dans le département du Nord. En France, l'usage de ce verbe est également dépendant de l'âge des participants : il est vieillissant dans le Nord, alors qu'ailleurs les fréquences sont plus élevées chez les jeunes participants.

Classification automatique

Afin de rendre compte de la distance entre les régions géographiques en fonction des valeurs obtenues pour l'emploi de chacun des types lexicaux étudiés dans cet article, nous avons opté pour une classification hiérarchique qui prend la forme d'une représentation arborescente²⁷. La classification fait apparaître une première différenciation entre la France d'un côté, et la Belgique de l'autre. À l'intérieur de la France, on voit que les deux départements de l'ancienne région Nord – Pas-de-Calais forment un premier groupe, les quatre autres départements un second groupe. À l'intérieur de ce second groupe, le noyau est constitué des départements de l'Oise et de la Somme, auxquels se greffent de part et d'autre l'Aisne et la Seine-Maritime. À l'intérieur de la Belgique, les distances entre les groupes d'arrondissements sont moins importantes que les distances entre les groupes de départements en France. On peut toutefois remarquer l'écart qui sépare le groupe Mc-To du reste des régions de la Wallonie occidentale.

27 — Le module « cluster » du logiciel R (méthode AGNES, *agglomerative nesting*) a été utilisé pour réaliser le graphe de la figure 12 ci-après. En deux mots, l'algorithme a calculé la distance euclidienne entre chacun des objets de la matrice (c.-à-d. les pourcentages et la fréquence pour chacune des régions), et a regroupé les deux objets les plus proches en une nouvelle classe. La distance des autres objets par rapport à cette nouvelle classe a été calculée à l'aide d'un critère d'agrégation (v. Kaufman & Rousseeuw 2008 pour plus de détails). C'est le même genre d'analyse, dans les principes, qui est exploité par l'approche dialectométrique (v. notamment Goebel 1987).

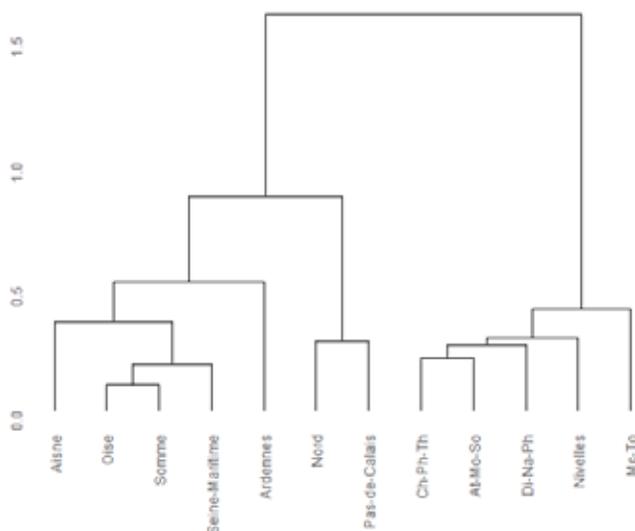


Figure 12 : Classification hiérarchique non-supervisée des 12 régions sur la base des scores (pourcentage et fréquence) obtenus pour chacune des 6 questions relatives à la dénomination de la « serpillière » (*serpillière*, *loque*, *torchon* et *wassingue*), du « repas de midi » et du verbe *savoir* de capacité.

Discussion et conclusion²⁸

En matière de régionalismes dans le domaine du français à substrat picard, on peut constater, à la lumière des résultats obtenus à la suite de l'analyse de six lexèmes, qu'il y a bien une contrainte de frontière politique quant à la distribution des régionalismes. Sous divers aspects, la France apparaît moins conservatrice que la Belgique. Elle est ainsi moins résistante face aux innovations venues du français commun, comme le montre l'usage de plus en plus important de mots comme *serpillière* pour désigner la pièce de tissu pour lessiver les sols, ou la disparition presque absolue du mot *dîner* pour désigner le « repas de midi », qui a fait désormais place au mot *déjeuner*, même dans les régions les plus éloignées de Paris. Bien que certains régionalismes se maintiennent, les statistiques ont montré qu'ils étaient en général vieillissants. En Belgique, rien de tel. Les

²⁸ — Bien entendu, il va de soi que les conclusions que l'on peut tirer à la lumière de cette étude restent valides seulement pour le petit groupe de mots que nous avons pris en compte. La prise en compte d'autres éléments (notamment phoniques) est nécessaire en vue de confirmer – ou d'infirmer – les présentes conclusions.

participants, sans doute protégés de l'influence de Paris²⁹, opposent une résistance beaucoup plus importante aux innovations venues du français commun de l'Hexagone, ce que souligne le maintien de régionalismes archaïsants comme *dîner* et *savoir*. Il ne faudrait toutefois pas croire que le français ne connaît pas de dynamique interne en Belgique. On a vu avec l'exemple du *torchon* que ce mot est connu aujourd'hui sur une aire beaucoup plus étendue que dans les patois du siècle dernier : il constitue aujourd'hui le terme de référence dans le français parlé en Belgique pour désigner la *serpillière*³⁰. Le fait que les jeunes participants utilisent davantage ce mot qu'un autre par rapports aux informateurs âgés suggère qu'il s'agit d'un changement en cours, ou du moins récent.

En ce qui concerne les rapports entre aires dialectales et aires régionales, il ressort de notre étude que les frontières de l'un et de l'autre système coïncident généralement. Le type *loque* connaissait une aire d'extension contenue essentiellement dans l'Aisne, les Ardennes et l'ensemble de la Belgique (exception faite de l'arrondissement de Tournai). Les frontières de l'aire actuelle d'emploi de ce vocable ont très peu bougé si on compare les deux systèmes. Même constat pour le type *wassingue*, qui occupe le même espace en FRP qu'en dialecte, c'est-à-dire qu'il se retrouve dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais et dans les arrondissements de Mouscron et de Tournai. En dialecte, le verbe *savoir* de capacité était connu dans toute la Belgique (et dans le sud des Ardennes), mais à l'ouest, il dépassait à peine la frontière franco-belge (points 281 et 295 de l'ALF, v. Figure 10). Aujourd'hui, comme on l'a vu, il ne connaît pas une vitalité notoire dans les départements de Hauts-de-France, mise à part dans le département du Nord, frontalier avec la Belgique. En d'autres termes, cette étude nous apprend que, mis à part l'archaïsme *dîner* en France, les aires d'extension des régionalismes examinés sont restées stables, dans la mesure où ces aires n'ont pas diminué (ni même augmenté) dans les dernières décennies.

On terminera en soulignant le statut particulier, dans cette étude, des départements du Nord, du Pas-de-Calais et du groupe d'arrondissement Mc-To. On a vu que ces régions ne se comportent pas comme les autres régions du pays dans lequel elles sont localisées. Si des facteurs comme celui du substrat dialectal peuvent

29 — Car cette ville ne constitue pas pour eux un « centre » (au sens de Reynaud 1981).

30 — La norme endogène du français parlé en Belgique (Hambye & Francard 2004) a sélectionné le terme *torchon*, et celui-ci est en train d'évincer les concurrents *loque* et *wassingue*, qui survivent encore tant bien que mal, malgré le fait qu'ils étaient bien implantés dans les patois.

expliquer ces différences (ces deux départements n'étaient pas en contact direct avec des localités où d'autres dialectes étaient parlés), il ne faut pas oublier le statut de la ville de Lille, qui joue le rôle de centre sur le plan historique, géographique, culturel et économique, et qui contribue de fait au maintien de certaines particularités linguistiques dans le français de cette région, indépendamment de la frontière politique qui sépare les provinces belges des départements français.

Mathieu AVANZI

Université catholique de Louvain & FNRS

Bibliographie

- ALCB = Bourcelot, Henri & Michel Tamine (1966-2012). *Atlas linguistique de la Brie et de la Champagne*, 3 vol., Paris, Éditions du CNRS et du CTHS.
- ALIFO = Simoni-Aurembou, Marie-Rose (1973-1978). *Atlas linguistique de l'Île-de-France et de l'Orléanais*, 2 vol., Paris, Éditions du CNRS.
- ALF = Gilliéron Jules & Edmond Edmont (1902-1910), *Atlas linguistique de la France*, 9 vol., Paris, Champion.
- ALN = Brasseur, Patrice (1980-2012), *Atlas linguistique et ethnographique normand*, 4 vol., Paris, Éditions du CNRS.
- ALPic = Carton, Fernand & Maurice Lebègue (1989-1998). *Atlas linguistique et ethnographique du picard*, 2 vol., Paris ?, Éditions du CNRS.
- ALW = Remacle, Louis, Legros, Élisée *et alii* (1953-...). *Atlas linguistique de la Wallonie*, 10 volumes, Liège, Université de Liège.
- Auer Peter (1998). « Dialect levelling and the standard varieties in Europe ». *Folia Linguistica* 22/1-2.
- Auer Peter (2005). « Europe's sociolinguistic unity, or: a typology of European dialect/standard constellations », in Nicole Delbecque, Johan van der Auwera & Dirk Geeraerts (eds), *Perspectives on variation. Sociolinguistic, historical, comparative*, Berlin/New York, de Gruyter, 7-42.
- Avanzi Mathieu, Cécile Barbet, Julie Glikman & Julie Peuvergne (2016). « Présentation d'une enquête pour l'étude des régionalismes du français », *Actes du 5^e congrès mondial de linguistique française*, Tours, 1-15.
- Bal Willy, Albert Doppagne, André Goosse, Joseph Hanse, Michèle Pinson-Lenoble, Jacques Pohl & Léon Warnant (1994). *Belgicisms. Inventaires des particularités lexicales du français en Belgique*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Carton Fernand (1981). « Les parlers ruraux de la région Nord-Picardie : situation sociolinguistique », *International Journal of the Sociology of Language*, 29, 15-28.

- Carton Fernand & Denise Poulet (1991). *Dictionnaire du français régional du Nord-Pas-de-Calais*, Paris : Bonneton.
- Chambon Jean-Pierre (1997a). « L'étude lexicographique des variétés géographiques du français en France : éléments pour un bilan méthodologique (1983-1993) et desiderata », *Lalies* 17, 7-31.
- Chambon Jean-Pierre (1997b). « Les emprunts du français moderne aux dialectes ou patois : une illusion d'optique en lexicologie française ou historique ? », *Lalies* 17, 33-53.
- Chambon Jean-Pierre (2006). « Pour l'étude des régionalismes du français moderne. Carotte : 'betterave' et formations connexes », *Revue belge de philologie et d'histoire* 84/3, 737-770.
- Chambon Jean-Pierre & Jean-Paul Chauveau (1994). « Un cas de dialectologie, ou le français rendu invisible : à propos des vues de Pierre Gardette sur francoprovençal *polailli* et moyen français régional *pouaille* 'poule' », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XCIX, 155-180.
- Chambon Jean-Pierre & Yan Greub (2009). « Histoire des variétés régionales dans la Romania : français », in G. Ernst, M.-D. Gleßgen, Ch. Schmitt, W. Schweickard (eds), *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft*, Berlin/New York, de Gruyter, 2552-2565.
- Cook Martin, Jon Barker & Maria Luisa G. Lecumberri (2013). « Crowdsourcing in Speech Perception », in Eskénazi, M., Levow, G.A., Meng, H., Parent, G. & Suendermann, D. (eds), *Crowdsourcing for Speech Processing: Applications to Data Collection, Transcription and Assessment*, Hoboken: John Wiley & Sons, 137-172.
- Deparis, Claude (1973). « Du picard au wallon: observations sur les parlers modernes de la Wallonie occidentale et du Hainaut français », in Straka, G. & Gardette, P. (éds). *Les dialectes romans de France*. Paris : Editions du CNRS, 462-472.
- FEW = Walther von Wartbrug (1922-2002), *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn/Leipzig/Bâle, Teubner/Klopp/Zbinden.
- Francard Michel (1991). « Français régional et francisation d'un dialecte. De la déviance à la variation », *Actes CILPR 17*, vol. 3, 370-382.
- Francard Michel (2005). « La frontière entre les langues régionales romanes et le français en Wallonie. De la déviance à la variation », in M.-D. Gleßgen & A. Thibault (éds), *La lexicologie différentielle du français et le Dictionnaire des régionalismes de France. Actes du colloque en l'honneur de Pierre Rézeau*, Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 45-61.
- Francard Michel, Geneviève Géron, Régine Wilmet (2003). « Les 'belgicismes' sont-ils 'belges' ? La nomenclature du *Dictionnaire du français en Belgique* » in P. Nobel (dir.), *Variations linguistiques. Koinè, dialectes, français régionaux*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 137-150.

- Francard Michel, Geneviève Géron, Régine Wilmet & Aude Wirth (2015²). *Dictionnaire des belgicisms*, Louvain-la-Neuve : De Boeck/Duculot.
- Goebl H. (1987). « Points chauds de l'analyse dialectométrique : pondération et visualisation », *Revue de linguistique romane* 51, 63-118.
- Goosse André (1989). « L'heure du dîner », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, t. LXVII, n°1-2, 72-90. Disponible sur : <www.arllfb.be>.
- Hambye Philippe & Michel Francard (2004). « Le français dans la Communauté Wallonie-Bruxelles. Une variété en voie d'autonomisation ? », *Journal of French Language Studies* 14, 41-59.
- Kaufman Léonard & Peter Rousseeuw (2008). *Finding Groups in Data: An Introduction to Cluster Analysis*, Wiley : New York.
- Lebouc Georges (2006). *Dictionnaire de belgicisms*, Bruxelles : Racine.
- Lefebvre, Anne (1991). *Le français de la région lilloise*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Lusignan Serge & Diane Gervais (à par.). 'Picard' et 'Picardie', espace linguistique et structures sociopolitiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*.
- R development core Team (2016). *R: A language and environment for statistical computing*, R Foundation for Statistical Computing, Vienna (Austria).
- Reynaud Alain (1981). *Société, espace et justice. Inégalités régionales et justice socio-spatiale*, Paris : PUF.
- Rézeau Pierre (éd.) (2001). *Le Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles : De Boeck/Duculot.
- TLF = *Trésor de la Langue Française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paris : Éditions du CNRS, 1971-1994 (16 vol.).

Un état des lieux de la recherche sociolinguistique sur le picard

1. Introduction

Nous essaierons ici de faire le point sur les recherches sociolinguistiques concernant le picard, en remontant si besoin à quelques décennies (fin du xx^e siècle)¹.

Que faut-il entendre par *sociolinguistique* ? Admettons provisoirement que le terme signifie étude de la « situation sociale et/ou politique » de la langue – mais même une formulation aussi simple renvoie à de multiples questions et à des travaux bien différents. Une seule équipe de recherche a existé, dans le domaine du picard, qui se revendique de cette discipline – le LESCLAP² à l’Université de Picardie Jules Verne à Amiens –, mais elle n’a évidemment pas l’exclusivité de la matière, comme on va le voir.

Pourquoi la sociolinguistique, contemporaine ou rétrospective, est-elle un poste d’observation privilégié de certains des problèmes de fond que pose la *langue* ? C’est qu’une approche sociolinguistique, à notre sens, ne peut pas éviter de problématiser la langue – entendons par là que ni les faits ni les concepts, permettant de les penser, ne sont donnés d’évidence, il y a obligation de les mani-

1 — Au moment de remettre ce texte, nous souhaitons présenter par avance des excuses aux auteurs de travaux dont nous n’aurions pas eu connaissance.

2 — LESCLaP: Laboratoire d’Études Sociolinguistiques sur les Contacts de Langues et la Politique linguistique, créé en 2001 et fondu en 2016 dans le CERCLL Centre d’Études des Relations et Contacts Littéraires et Linguistiques.

puler en toute conscience, c'est-à-dire réflexivement. En même temps que la langue, on est ainsi amené à problématiser aussi l'histoire et l'inventaire des disciplines d'étude du langage et des langues.

On trouve dans ce volume des contributions sur les travaux menés en phonologie : ces approches des systèmes, comme les travaux en syntaxe ou en lexicologie, que je regrouperai donc sous l'adjectif « systémiques », sont, avec la géolinguistique, le pilier classique de la connaissance dans notre domaine. Il s'agit là de décrire les systèmes : comment, par quels procédés réguliers, par quels « fonctionnements », les formes observées font-elles *sens* ?

Or une autre question peut être posée : comment ces formes font-elles *langue* ? Car si l'on admet parmi nos concepts celui de *langue*, il faut convenir qu'il ne se limite pas à un (poly)système de signifiante, mais inclut cette signifiante dans un phénomène social ou plutôt anthropologique. En particulier, aussitôt que deux langues sont en présence – il est d'ailleurs plutôt artificiel d'envisager le cas contraire –, la limite de langue, qui renvoie à la cohérence de la langue, ne semble pas de l'ordre du système des formes seulement. Il faut y faire intervenir un usage établi, une répartition acceptée et surtout assumée comme caractère propre d'une population.

Il faut donc poser d'une part un plan des systèmes, d'autre part un plan de « ce que les gens en font », en matière de groupe et donc de langue, autrement dit un plan sociolinguistique.

Mais cette dichotomie est un piège, car il y a rétroaction du second de ces plans sur le premier : ce sont des fonctionnements sociaux, en général des fonctionnements normatifs, qui délimitent l'espace de variation acceptable dans une langue, et donc définissent ce qui est à l'intérieur et à l'extérieur de la langue. Dans le cas d'un réseau dialectal comme celui qui nous concerne ici, les relations sociales jouent un rôle décisif dans la constitution de variétés individuées.

Rares sont les travaux qui travaillent à articuler ces deux plans. Éloy (1997) le tentait, et la thèse d'Alain Dawson (2006) l'a remarquablement fait, en établissant, dans le formalisme de la théorie de l'optimalité, que le système produit un certain nombre de possibilités ou formes candidates, mais que ce qui est senti comme des *parlers*, ou une *langue*, fait appel à une conscience de groupes, de voisinages, de géographie linguistique. La dialectologie classique comme la dialectologie subjective ont éclairé ces fonctionnements, qu'on peut dire aujourd'hui sociolinguistiques. Dawson leur donne une traduction rigoureuse en termes de « grammaire des affinités », etc., pour décrire la cohésion autant que la variation.

Nous allons donc évoquer quelques travaux qui ont abordé récemment le picard d'un point de vue sociolinguistique : on verra cependant se complexifier ces points de vue au fil de l'exposé.

2. Comment décrire la « situation sociolinguistique » ?

Une approche quantitative, spontanée et profane ou bien savante, consiste à compter les picardophones : combien de personnes parlent ou comprennent le picard ? Les données quantitatives suffiraient à dire cette donnée essentielle, dans le plus parfait empirisme. Le concept de vitalité, dans un sens étroit, revient à une telle démolinguistique, mais il peut aussi être appuyé sur des indicateurs plus divers (Eloy 1998).

Outre quelques sondages journalistiques (par exemple *La Voix du Nord* 22-1-2004), deux enquêtes sont marquantes à ce propos.

Gollac (1981) procède d'une façon classique. Il se donne une population de 1073 informateurs, en minimisant le nombre des variables externes : il neutralise l'âge des enquêtés – ils ont tous 42 ans –, et leur lieu de travail – ils travaillent tous à Amiens.

Puis il leur demande s'ils parlent picard et dans quels contextes : famille, travail, etc. Il obtient ainsi une donnée quantitative d'ensemble – 46% de ses témoins déclarent connaître le picard –, mais aussi, grâce à ses questions de détail, un tableau vraisemblable des usages de la langue selon les contextes.

On ne trouve rien à critiquer dans ce travail... si ce n'est l'essentiel. Car quand on connaît le contexte, on sait que « je parle picard » peut signifier pour les uns qu'ils ponctuent leur discours de quelques lexèmes emblématiques, pour les autres qu'ils produisent un discours picard cohérent, et à l'inverse certains n'ont pas conscience de la qualité de leurs productions, et d'autres s'illusionnent... Bref, l'enquête déclarative ne nous renseigne pas sur la réalité pratique, mais seulement sur la revendication de pratiques.

De ce point de vue les résultats de Gollac disent malgré tout quelque chose, puisque ces pratiques déclarées sont à un niveau statistique aussi élevé que ce qu'on trouve à la même époque dans d'autres régions de France (Alsace, Corse...). Il est difficile d'affirmer que ces déclarations n'ont aucune pertinence par rapport au réel, mais nous y trouvons de la vraisemblance, probablement du fait que nous vivons dans la même société.

Beaucoup plus importante a été l'enquête menée en 1999 par l'INSEE et l'INED, sous la responsabilité de François Héran, et qui a donné lieu à des exploitations nationales (Héran et al. 2002) et par région. Cette enquête a été exploitée à l'échelle des cinq

départements du Nord de la France, soit approximativement du domaine picard, par Blot, Éloy et Rouault (2003).

Il s'agit à nouveau d'une enquête déclarative, mais portant sur 29 000 personnes dans la région (380 000 en France), et adossée aux riches données du recensement. Elle porte sur la transmission familiale des langues, en posant trois questions : « en quelle(s) langue(s) vos parents vous parlaient-ils quand vous étiez enfant », et « Quelle(s) langue(s) parliez-vous à vos enfants quand ils avaient le même âge ? », et « Vous arrive-t-il de discuter avec des proches dans des langues autres que le français ? ». Les premiers résultats publiés ont étonné : près d'un tiers des enquêtés (29,9%) déclarent avoir entendu parler d'autres langues que le français dans leur jeunesse, moitié une langue de France (régionale), moitié une langue étrangère. Au total 130 langues sont citées dans cette région. La langue régionale est ici bien sûr principalement le picard, sous divers noms. L'enquête montre les configurations qui différencient les catégories professionnelles, les départements, les couches d'âges, les langues. L'évolution, par exemple la déperdition de la langue (selon les déclarations), est rendue perceptible par la pyramide des âges des enquêtés.

En toute rigueur, l'enquête ne permet pas d'extrapoler au nombre de locuteurs de chaque langue (Éloy 2012). Mais les déclarations sont une matière intéressante aussi, et il n'est pas indifférent par exemple d'apprendre que les « professions intellectuelles » déclarent transmettre le picard plus que la catégorie « ouvriers » : les déclarations signalent un effet d'idéologie, pour ne pas dire de mode, effectivement porté plutôt par les couches moyennes. Si l'on prend les déclarations pour ce qu'elles sont, on continue certes de s'interroger sur le niveau des pratiques réelles, mais on mesure l'intérêt suscité par le sujet dans la population.

Ainsi, une critique fondamentale de ces travaux qui se veulent tout à fait empiriques et objectifs, c'est de constater qu'ils sont dépendants de la subjectivité des enquêtés, et qu'ils nous renseignent en fait partiellement sur leurs idées linguistiques, ou plus largement sur les idéologies linguistiques en présence – y compris celle du chercheur dans sa croyance à la réalité chosique de la langue. Il faut donc bien considérer ces idéologies linguistiques comme une partie non négligeable du phénomène *langue*. Que le picard nous amène à ce constat et à ce programme ne signifie pas qu'il soit un cas particulier à cet égard : toutes les langues sont passibles du même travail, y compris celles que l'histoire et les institutions ont rendues les plus évidentes, et donc les plus opaques aux interrogations.

Mais une autre approche s'aide de données quantitatives, l'approche variationniste de Tim Pooley.

Tim Pooley est un chercheur anglais qui, au fil de ses travaux (Pooley 1996, 1997, 1999, etc.), s'attache à objectiver le fait linguistique régional, l'« héritage picardisant partagé par tous » (selon le mot de Guillemain), dans une perspective essentiellement variationniste, c'est-à-dire en étudiant les réalisations de variables par des populations enquêtées par entretiens.

Cette méthode donne des résultats précis concernant deux variétés de langue : le « patois » et le français régional. Dans cette situation de continuum dialectal, et de faible conscience linguistique, les variables sont difficilement confrontées à un schéma de langues, c'est-à-dire aux variétés que se représente le locuteur, ou qu'il se représente parler ; et à défaut c'est le descripteur qui fournira ces « limites de langues » organisatrices. Ces recherches interrogent sur la subjectivité des locuteurs, élément descriptif non négligeable, qui contribue à donner sens aux variables observées. Les travaux de Pooley, quoi qu'il en soit, apportent des éléments sérieux dans plusieurs aspects sociolinguistiques de la « vie du picard ».

Pour ne prendre qu'un exemple, dans Pooley (2000) il s'intéresse aux conséquences sociolinguistiques dans la conurbation lilloise de deux vagues d'immigration importante : celle des Belges néerlandophones de la fin du XIX^e siècle et celle des Maghrébins de la période actuelle. S'appuyant sur des travaux dialectologiques, il conclut, quant aux migrants belges, que le contact avec le flamand n'a pas laissé de traces démontrables dans le picard ou le français de la métropole lilloise.

Si l'on passe sur certaines critiques (v. Éloy et al. 2003 : 26), l'article apporte des indications importantes, dégagées de l'analyse de plusieurs tests de connaissance du picard et d'entretiens :

- il relève des différenciations diverses, selon les variantes observées, entre filles et garçons et entre « Français » et « Beurs ».

- la meilleure connaissance du picard est relevée en zones urbaines (vs rurales et surtout périurbaines) ;

- l'absence de corrélation significative, chez les « Français de souche », d'une part entre la « loyauté régionale » et les scores obtenus aux tests de picard, d'autre part entre l'emploi de variantes régionales et les positions politiques lepénistes ; mais une corrélation entre la « loyauté régionale » et l'emploi de variantes régionales en français ;

- certaines variantes régionales font l'objet d'une stratification stylistique (e.g. le A vélarisé en syllabe ouverte finale) ; il se confirme donc (comme on peut le penser intuitivement) qu'elles

constituent des variables sociolinguistiques, et pas seulement des marqueurs régionaux ;

- les sujets d'origine étrangère se différencient des « autochtones » par une compétence inférieure au test de picard, et une plus grande tolérance à la variation linguistique (ils acceptent comme « français » des énoncés que les autres qualifient de patois).

Pooley a assumé d'abord un parti-pris empiriste, ce qui le détournait partiellement des métadiscours, donc des représentations linguistiques en termes de variétés. La question reste alors ouverte, de savoir en quoi ces variables constituent une langue : suffit-il que le chercheur les classe, alors que les locuteurs ont eux aussi une activité métalinguistique permanente ? Par la suite, Pooley a mis l'accent sur le plan épilinguistique (Pooley 2004).

La question de la langue ne passe par les variables sociolinguistiques que *modulo* un ensemble de discours, de représentations qui posent la langue : c'est peut-être ce qui a constitué la relative impasse des études de *français régional*, mal représentées par ce dernier terme comme par celui de *français* tout court, mais la distinction entre variation et variétés en domaine d'oïl est objectivement difficile (Éloy et Simoni-Aurembou 1998).

Au final, la démarche typologique de Carton (1973, 1981), décrivant des variétés de langue définies à la fois par leur cadre social et leur consistance systémique, se révèle une description particulièrement pertinente. Peu théorisée, elle permet à l'auteur de proposer un cadre descriptif constitué des variétés suivantes : français picardisé, picard francisé, « patois de village » et picard supralocal. Pour les raisons avancées ci-dessus, ce cadre a souvent été cité et repris. Ce schéma à quatre niveaux a même été repris approximativement par Dawson (2012) dans l'optique de la standardisation, pour dégager le niveau le plus pertinent.

En effet, dès lors que l'on nomme au singulier « le picard », a fortiori pour lui donner une place institutionnelle, cela suppose d'en dégager et d'en élaborer l'unité, ce qui peut signifier une standardisation, ou la construction d'une représentation fédératrice ou polynomique ou polycentrique. Malgré le consensus large qu'il réunit, souvent sans argumentation, le concept de standardisation est loin de répondre à toutes les questions (Éloy 2014).

3. Situation : idéologie et politique

Beaucoup reste à faire à propos du picard et autres langues d'oïl dans le domaine des idées ou idéologies linguistiques, mais

plusieurs chercheurs et collectifs se sont attaqués à ce sous-domaine dans les dernières décennies.

Il faut rappeler en préalable qu'on ne saurait réserver d'exclusivité à la sociolinguistique, si l'on pense par exemple aux études littéraires de Jacques Landrecies³. Comprise largement, la littérature est à la fois un dépositaire et un lieu d'expression des conceptions linguistiques des praticiens de la langue écrite. Cette pratique écrite est d'une pertinence particulière, car – jusqu'à quelques auteurs récents – la langue écrite, ici, vaut essentiellement par sa fidélité à la langue parlée, elle est jugée à l'aune de ce critère. Mais bien sûr, comme en toute littérature, la langue ne fait que contribuer à la valeur ou à la force de séduction littéraire. De plus, l'approche externe, que pratique aussi Jacques Landrecies, est une véritable enquête sociologique sur ces acteurs importants que sont les écrivains de langue picarde. La littérature picarde, qui reste assez vivace, est un champ fort riche où des études littéraires pourraient toujours trouver une matière originale.

Dans un regard rétrospectif, on notera que les travaux sur la littérature menés par L.-F. Flutre, J. Picoche, F. Carton, R. Debric et P. Ivart, en particulier, constituent des apports sociolinguistiques décisifs. Un recueil littéraire comme *La Forêt invisible* (Darras et al. 1985) est une véritable introduction à la langue dans toutes ses dimensions.

Sur un plan proprement sociolinguistique, nous commencerons par une étude (non publiée) d'Alain Guillemin sur « Les jeunes de Roubaix » (1996), qui brosse un contexte historique important. Sur le flamand, l'auteur rappelle la perte de la langue en moins d'une génération par les immigrants des années 1880, et aujourd'hui encore, malgré la proximité, l'absence totale du flamand à Roubaix ; sur le picard, l'opposition consciente dès la fin du siècle dernier entre patois urbain et patois rural, et le sentiment que la vitalité du patois n'est pas le propre du rural. Il souligne le virage historique pris au début du xx^e siècle : auparavant le patois à Roubaix était revendiqué à la fois comme langue locale ET ouvrière, car selon les chansonniers populaires le « vrai Roubaïgno » était ouvrier (et non bourgeois), socialiste et parlait patois, mais à partir du tournant du siècle, le mouvement ouvrier moderniste, allié à l'école publique, mène campagne contre cette identité, et les militants revendiquent le droit d'apprendre le français. Pour ce qui concerne l'actualité, le tableau de la situation est celui de la plus grande insécurité linguistique, bien signalée déjà

3 — La revue *nord'* (juin 2015) a consacré à juste titre à l'œuvre de Jacques Landrecies un numéro spécial où sont recueillis plusieurs de ses textes très intéressants.

par Gueunier et al. (1978) ou Lefebvre (1984, 1991), etc. Guillemin observe qu'on trouve, dans différents établissements scolaires, non pas une unique « langue des jeunes », mais différentes pratiques langagières : l'établissement est une réalité sociale autonome, en interaction avec son quartier, et s'intégrer, c'est d'abord s'intégrer à l'établissement.

Animateur du théâtre de marionnettes Louis Richard à Roubaix, il rend compte d'une expérience remarquable, un Atelier de Pratique Artistique proposant des marionnettes. « Immédiatement, chaque marionnette trouva un nom, une existence, un métier, un caractère et surtout une langue. (...) Chacun eut tout de suite sa voix, sa façon d'être et de vivre, et surtout une vraie langue authentique. Passant, dans un premier temps, d'un personnage à l'autre, il apparut très vite que chacun [des jeunes] était capable, parfois avec talent, d'utiliser la langue de l'autre. Des jeunes d'origine maghrébine se découvrirent de remarquables picardisants avec un lexique très riche. Un jeune au patronyme flamand sortait sans difficulté des phrases en arabe... Entre les séances de travail, le jeu continuait, passant du français souvent populaire mais riche, à l'arabe où les Français de souche s'essayaient avec de vraies phrases... et quelques fautes corrigées par les autres, des mots portugais, espagnols, un héritage picardisant partagé par tous. (...) »

« Sur le plan linguistique, dit Guillemin, on trouve tous les degrés de mixage : *des mots, ou une vraie langue authentique*, bien imitée de l'autre. Ce mixage est opéré consciemment et même savamment. Mais sur le plan métalinguistique, qui est celui précisément où l'école pourrait intervenir en s'appuyant à la fois sur les pratiques et sur la science, il y a une confusion certaine : par exemple certains informateurs croient que *kawa* ou *maboul* sont des mots patois (...) ». L'auteur remarque par ailleurs la rareté du verlan.

Sur un thème proche, l'équipe de sociolinguistique d'Amiens a produit l'ouvrage : « Français, picard, immigrations. Une enquête épilinguistique. L'intégration linguistique de migrants de différentes origines en domaine picard » (Éloy et al. 2003). L'enquête porte sur un échantillon très divers de personnes issues de l'immigration, italienne, polonaise, arabe et berbère, portugaise, des première, deuxième et troisième générations. Les entretiens ont cherché à cerner comment ces personnes organisent leurs représentations linguistiques de ce trépied constitué par le français, le picard et leur langue d'origine familiale (L.O.F.). L'ouvrage repère, c'est un de ses apports importants, des *loci* comme le rire épilinguistique, ou le discours de regret, appliqué à la fois à la L.O.F. et à la langue régionale, avec les mêmes arguments et ambiguïtés.

Comme son sous-titre l'explique, il éclaire le rôle du picard dans « l'intégration » des migrants, thème d'actualité s'il en est.

Des matériaux picards et d'autres régions linguistiques ont permis de rédiger le chapitre des langues d'oïl dans l'important ouvrage collectif *L'histoire sociale des langues de France* publié en 2014 (Kremnitz et Broudic éd. 2014, Éloy et Jagueneau 2014).

Une étude porte sur la communication électronique en picard (sites, listes, etc.), montrant à la fois le dynamisme et les limites des pratiques picardes sur les médias électroniques (Mathieu 2017, en préparation).

Deux thèses récentes apportent des éléments consistants au chapitre des représentations linguistiques. Celle de Fanny Martin (2015) fait l'objet d'un compte rendu dans ce volume, et nous y relèverons seulement ce qui nous paraît un acquis majeur : chaque situation enquêtée dessine différemment la langue. A contrario, et au-delà des traits linguistiques qui circulent, la langue partagée apparaît très fortement une notion abstraite, les locuteurs et les groupes de locuteurs ayant chacun leur propre représentation, et leurs propres pratiques.

La thèse de Ludmila Ivanova-Smirnova (2016) : *Problématiques des langues minoritaires. Peut-on comparer les situations du picard et du mari ?* procède à la comparaison de deux langues en situations minoritaires, mais deux situations très dissemblables – le mari est une langue finno-ougrienne volgaïque de Russie. La démarche exige une sérieuse réflexion sur les outils conceptuels, c'est son grand intérêt théorique ; mais elle exige aussi une bonne capacité de synthèse pour décrire les situations. On trouve donc là, en particulier quant aux politiques linguistiques et aux données idéologiques, une synthèse intéressante, sur le cas du picard. L'auteure y applique entre autres un concept emprunté à J.-L. Léonard et K. Djordjevic (2010), l'opposition entre deux types d'aménagement linguistique, l'un *par en haut*, « qui émane d'organismes officiels ou gouvernementaux », l'autre *par en bas*, « ensemble des activités entreprises et coordonnées par la société civile ». Il s'y ajoutera un niveau intermédiaire, où se situeront entre autres les travaux universitaires. Cette thèse donne une place centrale au concept de visibilité, déjà utilisé pour le picard par Forlot et Martin (2014). L'importance accordée au chapitre de la politique linguistique par Ludmila Ivanova-Smirnova rappelle la thèse de Sciences politiques de Parisot (1995, 1998).

4. Inscrire la langue dans l'histoire

Toutes ces questions exigent une profondeur historique : bien sûr l'évolution du système linguistique, et à la fois l'histoire des sociétés, l'histoire des idées, évidemment liée à une histoire des faits sociaux, l'histoire des discours descriptifs et des concepts, tant profanes que savants, qui permettent d'appréhender ou de construire des « faits de langue ». Car toute observation, y compris préscientifique, c'est-à-dire tout discours historiquement attesté, a contribué au discours que nous pouvons tenir aujourd'hui sur la situation du picard.

Comme nous l'avons vu, l'histoire de la littérature donne des entrées privilégiées, pratiquées par Debrie (1977, 1984a, 1984b) et Carton (2007), à propos de divers auteurs anciens. D'autre part l'histoire de la langue est aussi une histoire de l'étude de la langue : l'écrit savant à propos du picard fait partie de l'histoire du picard.

L'approche de la langue faite sous le signe de la diachronie, sous divers angles, est revendiquée sous le nom de sociolinguistique historique ou rétrospective au sens de Banniard (1992) par Éloy (2008), dans une revue où paraissent des articles importants de J. Chaurand ou S. Lusignan. Chaurand (2008) y établit le sens d'une célèbre expression de Guernes de Pont Sainte Maxence, « Mis languages est bons, car en France fui nez ». Il montre que « France » désigne ici le continent, par opposition à la Grande Bretagne, et qu'il n'y a pas là trace d'un prestige « francilien » anachronique. Quant à l'article de Serge Lusignan et Diane Gervais (2008), il préfigure l'important ouvrage historique – mais affiché à juste titre comme « Essai d'histoire sociolinguistique » – qui allait paraître (Lusignan 2012). Éloy (2016) retrace l'histoire de la nomination du picard – qui cristallise maints aspects de l'histoire de la langue elle-même.

Dans plusieurs travaux, Éloy (2003, 2013, et *passim*) parcourt cette histoire à partir du Moyen Âge, et montre la langue comme émergence et construction au sein des langues romanes (Éloy 2001). Il désigne comme « langues collatérales » les variétés, en rapports dynamiques, dont la divergence est relativement récente (Éloy éd. 2004, Éloy éd. 2007). Dans ce travail à portée générale, le picard, parmi les langues d'oïl, est son exemple privilégié.

Deux chapitres historiques particuliers ont fait l'objet de travaux sociolinguistiques, la graphie et la grammatisation.

Mais la graphie d'une langue est-elle une matière sociolinguistique ? Peut-être pas, s'il n'est question que d'adéquation de graphèmes à la phonologie. Mais oui, bien sûr, dès que l'on se soucie de l'adoption d'une norme par la communauté linguistique. Ce

thème, dit souvent de « l'orthographe du picard », a intéressé à peu près tous les chercheurs du picard. Certains travaux consistaient à élaborer une norme (Paris 1862, Vasseur 1960, 1968, Carton 1963, Debrie 1966, 1972, Lévêque 1979, Ivart, Braillon 1991). D'autres se sont consacrés à l'observation des pratiques et procédés graphiques dans les textes littéraires (Carton 2003, 2004 b, Éloy 2001) et dans les débats sur la graphie (Carton 2004 a). Enfin, plusieurs travaux cherchent à comprendre les enjeux et les processus de la mise à l'écrit de la langue (Carton 2009, Éloy 1989, 1993, 1995, Dawson 1999, 2002a). Sur ce thème, l'observation scientifique est le plus souvent impliquée dans un débat sur les choix d'avenir.

On désigne par *grammatisation* la production, inscrite dans l'histoire de la langue, des ouvrages qui constituent en quelque sorte l'équipement de la langue (Auroux 1994). Ce concept nous amène à revenir sur deux domaines importants, la production d'ouvrages d'enseignement et la lexicographie.

Les institutions françaises, en refusant tout enseignement régulier du picard, n'ont guère favorisé le développement de travaux sur l'enseignement du picard. Plusieurs méthodes existent cependant, la plus achevée formellement étant celle de René Debrie (1983). Plusieurs autres ont fait l'objet d'éditions plus artisanales (par exemple Mahieu 1988, Dubois 2002). Celle de Braillon est en cours par épisodes dans la revue *Urchon Pico*. Les plus récentes sont les ouvrages de Dawson (2002b, 2003, 2006), et Dawson et Guilgot (2013). Sur le plan de la recherche, on trouve des analyses et réflexions sur le sujet, parfois appuyées sur des pratiques d'enseignement (Dawson 2004, Braillon 1998, 2003). Les « méthodes » incluent des grammaires pédagogiques, mais au moins deux « grammaires » ont été publiées à part (Mahieu 1984, Vasseur 1996).

Les lexiques méritent un regard particulier. En effet, leur production abondante répond à des objectifs différents selon les périodes. Consigner le lexique peut en effet être un objectif scientifique en soi, mais le lexicographe doit choisir entre une dimension locale – du type « glossaire de mon village » – et une vue plus large, voire panpicarde. Il y a souvent derrière l'approche large l'idée que « le picard » est « une vraie langue ». Les deux orientations coexistent depuis deux siècles.

De plus le public visé détermine aussi le sens de traduction : pour des francophones qui veulent comprendre, on donnera le mot picard en vedette et ses traductions en français, mais pour des francophones qui veulent parler ou écrire picard, on donne en vedette le mot français et ses traductions en picard. C'est pourquoi peut-être, quand le picard est très présent, le dictionnaire est picard-français, et quand le picard est « à retrouver », le diction-

naire est français-picard. On ne sera pas étonné, dans ces conditions, que les dernières années aient vu la parution de plusieurs outils français-picards (Debrie 1989, Vasseur 1998), et surtout Braillon (2001, 2002, en cours de publication).

En conclusion

Le cas du picard est une matière sociolinguistique très riche et un sujet passionnant, du fait qu'il est fort peu institutionnalisé, et que tout y est problématique. Les travaux sociolinguistiques – et autres, pertinents à cet égard – sont assez nombreux, mais il y a beaucoup à faire car ce champ disciplinaire aborde des questions chaudes de notre époque.

Essayons pour terminer de formuler les besoins les plus urgents. Le premier besoin concerne la description de la langue, telle qu'elle existe dans les pratiques orales spontanées: car toutes les formes spectacularisées, y compris en littérature, nous laissent dans l'ignorance quant au répertoire linguistique ordinaire actuel, actif et passif⁴, et donc quant à l'état actuel de la langue. Le second besoin porte sur la politique linguistique à mener pour valoriser la langue picarde, en s'appuyant sur ce qui reste vivant et sur l'attachement d'une bonne partie de la population à « sa » langue régionale.

La fusion administrative opérée récemment entre les cinq départements du Nord de la France, malgré ses vices de conception, mais parce qu'elle unifie le domaine linguistique picard (excepté la partie belge), pourrait être une circonstance favorable.

Jean-Michel ÉLOY

Université de Picardie Jules Verne

Bibliographie

- Auroux, Sylvain, 1994. « Introduction. Le processus de grammatisation et ses enjeux », in: Auroux, S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Tome 2: Le développement de la grammaire occidentale*, Bruxelles, Mardaga, p.. 11-64.
- Banniard, Michel, 1992. *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Études Augustiniennes, 592 p.

4 — Dawson *et al.* 2016, ainsi que certains travaux de Pooley, vont bien dans ce sens.

- Blot Denis, Éloy Jean-Michel, Rouault Thomas, 2004. « La richesse linguistique du nord de la France », *Relais INSEE Picardie* n°125, 4 p.
- Braillon, Jean-Marie, 1991. *La graphie FIQP du picard*, Lemé, Franke Innivierchitèie Pikarte éd Quiérache, chez l'auteur.
- Braillon, Jean-Marie, 1997. « La vitalité du picard rencontrée dans des pratiques pédagogiques », in : Éloy, Jean-Michel (éd.), *Évaluer la vitalité. Domaine d'oïl et autres langues*. Amiens, Centre d'Études Picardes.
- Carton, Fernand, 1973. « Usage des variétés de français dans la région de Lille », *Ethnologie française*, Société d'ethnologie française, Nouvelle série, tome 3, p. 235-244.
- Carton, Fernand, 1981. « Les parlers ruraux de la région Nord-Picardie : situation sociolinguistique », *International Journal of Sociology of Language*, n°29, p. 15-28.
- Carton, Fernand, 1963. « Essai d'adaptation de l'orthographe Feller au picard moderne », *Nos patois du Nord*, 8, supplément, p. 134-139.
- Carton, Fernand, 2003. « Sur le comportement du scripteur picardisant : de Brûle-Maison au Feller-Carton », Actes du Colloque *Écrire les langues d'oïl*, Marcinselle (Belgique), 27-28 septembre 1997, MicRomania, p. 33-41.
- Carton, Fernand, 2004 a. « Orthographier le picard : aperçu historique du débat entre "phonétistes" et partisans de graphies "françaises" », in Éloy, J.-M. (éd.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Actes du colloque international, Amiens, 21-22 novembre 2001, vol. 1, p. 173-186.
- Carton, Fernand, 2004 b. « La notation graphique d'un parler « populaire » : les *Vers naïfs en vray patois de Lille* (1740- 1752) », *Mélanges en l'honneur de Nicole Gueunier*, Textes réunis par Nathalie Rossigensane, Publications de l'Université François Rabelais, Tours, 2004, p. 151-169.
- Carton, Fernand, 2007. *La Littérature picarde aux siècles classiques*, Amiens, Office Culturel Régional de Picardie, 256 pages.
- Carton, Fernand, 2009. « Pourquoi et pour qui on transcrit ? Les graphies du picard moderne », *La linguistique* 2009/1 (vol. 45) p. 113-123, Regards croisés sur André Martinet À l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance.
- Chaurand, Jacques, 2008. « *Mis languages est bons, car en France fui nez ou : L'avantage d'être né sur le continent au XII^e siècle* », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n°2, « Pouvoir, histoire et langue » (éd. J.-M. Éloy).
- Darras J., Picoche J., Debrie R., Ivart P., 1985. *La Forêt Invisible. Au nord de la littérature française, le picard*, Amiens, éd. des Trois-Cailloux, 480 p.
- Dawson, Alain, 1999. *L'Orthographe picarde : histoire et fonctionnement*, Lille, chez l'auteur, p. 13.
- Dawson, Alain, 2002a. « Le picard, langue polynomique, langue polygraphique ? », in Caubet Dominique, Chaker Salem, Sibille Jean (éd.),

2002. *Codification des langues de France*. Actes du colloque « Les langues de France et leur codification ». Écrits divers, écrits ouverts (Paris-Inalco 29-31 mai 2000), Paris, L'Harmattan, p. 85-97.
- Dawson, Alain, 2002b. *Le « Chtimi » de poche. Parler picard du Nord et du Pas-de-Calais*, Chennevières, Assimil.
- Dawson, Alain, 2003. *Le Picard de poche*, Chennevières, Assimil.
- Dawson, Alain, 2004. « L'patois s'apprend tout seu: les pièges de l'enseignement du picard », *Ela. Études de linguistique appliquée* 2004/4 (n°136).
- Dawson, Alain, 2006. *Variation phonologique et cohésion dialectale en picard Vers une théorie des correspondances dialectales*, thèse de doctorat dirigée par Marc Plénat, Toulouse.
- Dawson, Alain, 2006. *Pale-me in « Chti ». Parle-moi « Chti »*. *Parler picard du Nord et du Pas-de-Calais*, Chennevières, Assimil.
- Dawson, Alain, 2012. « Le picard est-il bienvenu chez les Chtis? identité(s) régionale(s), marketing et conscience linguistique dans le Nord de la France », *Cahiers de l'Observatoire des Pratiques Linguistiques* (Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France) n°3, p.. 41-53.
- Dawson, Alain, Guilgot, Pierre, 2013. *Je parle picard. Méthode de picard pour les établissements d'enseignement primaire et secondaire*, Amiens, Agence pour le Picard.
- Dawson A., Auran C., Bouzon C., Delrue L., Looock R., K. M. O'Connor, Patin C., 2016. « French in Nord (Nord-Pas de Calais): A speaker from La Madeleine », in: Detey S., Durand J., Laks B., Lyche Ch., *Varieties of Spoken French*, Oxford, Oxford University Press.
- Debrie, René, 1966. *Essai d'orthographe picarde*, Amiens, Le Courrier Picard, 20 p.
- Debrie, René, 1972. *Propos sur l'orthographe*, Eklitra, 10, 26 p.
- Debrie, René, 1977. *Panorama des lettres picardes*, Amiens, CEP, 114 p.
- Debrie, René, 1983. *Eche pikar bel é rade, méthode de picard*. Préface d'André Crépin, illustrations de René Gaudefroy, cassettes du Théâtre d'Animation Picard, Paris, Omnivox B.B.C. et Amiens, C.E.P. XVII, 208 p. et 2 cassettes.
- Debrie, René, 1984a. *Textes littéraires picards du XVIII^e siècle*, Amiens, CEP, 69 p.
- Debrie, René, 1984b. *Bibliographie de littérature picarde*, Amiens, CEP, 96 p.
- Debrie, René, 1989. *Lexique français-picard*, Eklitra 55, 99 p.
- Dickes, Jean-Pierre, 1992. *Le patois boulonnais*, Société académique du Boulonnais, tome 12.
- Dubois, Guy, 2002. *Commint qu'i dijot Pèpère ?* Autoédition, ISBN 978-2-9503107-7-4.

- Éloy, Jean-Michel, 1989. « Regard sur l'orthographe du picard », *Linguistique picarde*, 111, p. 6-20.
- Éloy, Jean-Michel, 1993. « Écrire le picard : retournement de la diglossie et connivences », in Guillourel H. et Sibille J. (éd.) : *Langues, dialectes et écriture. Les langues romanes de France*, Paris-Nanterre, I.P.I.E.-I.E.O., p.. 79-84.
- Éloy, Jean-Michel, 1995. « Écrire le picard, écrire le français : quoi de commun, quelle différence ? », *Parlures* n°7-8-9-10, « Ces mots qui sont nos mots », Mélanges d'Histoire de la Langue française, de Dialectologie et d'Onomastique offerts au Professeur Jacques Chaurand, Charleville-Mézières.
- Éloy, Jean-Michel, 1997. *La constitution du picard : une approche de la notion de langue*, Louvain-la-Neuve – Amiens, Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain – Centre d'Études Picardes, 262 p.
- Éloy, Jean-Michel, 1998. « D'où vient et où mène la question de l'évaluation quantitative de la vitalité ? », in : Éloy, Jean-Michel (éd.), *Évaluer la vitalité. Domaine d'oïl et autres langues*, Amiens, Centre d'Études Picardes, p. 11-21.
- Éloy, Jean-Michel (éd.), 1998. *Évaluer la vitalité. Domaine d'oïl et autres langues*, Amiens, Centre d'Études Picardes, 268 p.
- Éloy, Jean-Michel et Simoni-Aurembou, Marie-Rose, 1998. « Variations et variétés en domaine d'oïl », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. III, fasc. I, p. 7-22.
- Éloy, Jean-Michel, 2001. « Génétique textuelle en picard : orthographe populaire et travail de langue », in : Gruaz, C., Honvault, R. et al., *Variations sur l'orthographe et les systèmes d'écriture. Mélanges en hommage à Nina Catach*, Champion.
- Éloy, Jean-Michel, 2001. « Sociolingüística retrospectiva i actual: cap a una modelització de la història de les llengües », *LING*, udegé 02 « Els models lingüístics d'Europa », Girona, Universitat de Girona.
- Éloy, Jean-Michel, Blot, Denis, Carcassonne, Marie, Landrecies, Jacques, 2003. *Français, picard, immigrations. Une enquête épilinguistique*, 2003, Paris, L'Harmattan ; Amiens, CEP, 283 p.
- Éloy, Jean-Michel (éd.), 2004. *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Paris, L'Harmattan (coéd. LESCLaP), 490 p.
- Éloy, Jean-Michel et Ó hÍfearnain Tadhg (éd.), 2007. *Langues proches, Langues collatérales*, Paris, L'Harmattan, 286 p.
- Éloy, Jean-Michel, 2008. « De l'intérêt sociolinguistique du Moyen Âge », in *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n°2, « Pouvoir, histoire et langue » (éd. J.-M. Éloy).
- Éloy, Jean-Michel, 2012a. « Le paysage linguistique pluriel de la France : retour critique sur l'enquête de 1999 », in Actes du Colloque RFS

- d'Alger, *Cahiers internationaux de Sociolinguistique* n°2, « Pluralité linguistique et démarche de recherche. Vers une sociolinguistique complexifiée », sous la direction de Blanchet Philippe, Kebbas Malika, Kara Attika-Yasmine, p.. 37-46.
- Éloy, Jean-Michel, 2013. « L'inventaire impossible : l'émergence des langues romanes », in : Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie (éd.), *Romania. Réalité(s) et concepts*, Nancy, p.. 67-77.
- Éloy, Jean-Michel, 2014. « Des raisons de ne pas désirer une standardisation », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n° 9, p. 5-13.
- Éloy, Jean-Michel et Liliane Jagueneau, 2014. « Dynamique de permanence et de réémergence des langues d'oïl : quel sens social ? » in : G. Kremnitz (dir.) et F. Broudic (coll.), *Histoire sociale des langues de France*, Presses Universitaires de Rennes, p. 385-394.
- Éloy, Jean-Michel, 2016. « Nommer le picard », in : Éloy, J.-M. (éd.), *Nommer des langues romanes*, Louvain, Peeters, Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain.
- Forlot, G. et Martin, F. (éds.), 2014. « Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexités de la recherche », *Carnets d'Ateliers de Sociolinguistique*, Hors-Série, L'Harmattan, Paris.
- Gollac, Michel, 1981. « Qui parle le picard ? », *Relais (Insee)* n°4, p. 39-44.
- Gueunier, N., Genouvrier, E., Khomsi, A., 1978. *Les français devant la norme, contribution à une étude de la norme du français parlé*, Paris, Champion.
- Guillemin, Alain, 1996. *Jeunesse et langue : stratégies d'enrichissement et de création*, Roubaix, chez l'auteur : Théâtre Louis Richard 26 rue du Château 59100 Roubaix, 66 p.
- Héran, François, Filhon, Alexandra, Deprez, Christine, 2002. « La dynamique des langues en France au fil du xx^e siècle », *Population et Sociétés* n°376, Paris : INED, 4 p.
- Ivanova-Smirnova, Liudmila, 2016. *Problématiques des langues minoritaires. Peut-on comparer les situations du picard et du mari ?* Thèse de doctorat dirigée par Jean-Michel Éloy, soutenue à Amiens.
- Kremnitz, G. dir. et F. Broudic éd., 2014. *Histoire sociale des langues de France*, Presses Universitaires de Rennes.
- Lefebvre, Anne, 1984. *Lille parle : du nombre et de la variété des registres langagiers : étude sociolinguistique du parler de la région lilloise* (thèse d'état), Paris V, 671 p.
- Lefebvre, Anne, 1991. *Le français de la région lilloise*, Paris, Publications de la Sorbonne, 184 p.
- Léonard, J.-L. & Djordjevic, K., 2010. « Élaboration et aménagement linguistique des langues d'oïl en France », Actes du 1er Congrès de Linguistique Appliquée, Université de Novi Sad, 30/10-01/11 octobre 2009, p. 55-70.

- Lévêque, André, 1979. « L'orthographe néo-latine picarde », *Lô.yin*, 2, p. 1-10.
- Lusignan, Serge et Diane Gervais, 2008. « « Picard » et « Picardie », espace linguistique et structures sociopolitiques », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n°2, « Pouvoir, histoire et langue » (éd. J.-M. Éloy).
- Lusignan, Serge, 2012. *Essai d'histoire sociolinguistique: le français picard au Moyen Âge*, Paris, Garnier.
- Mahieu, Paul, 1984. *El'patois d'ichi et comint qu'in s'in sert. Notes de grammairre sur le patois picard de Tournai et des environs*, Tournai, Maison de la Culture, 176 p.
- Mahieu, Paul, 1988. *Si t'es d'ichi, parle comme ichi. No patois picard in chinquante épisodes. 50 leçons-à-son-aise*, Tournai, Maison de la Culture, 227 p.
- Martin, Fanny, 2015. *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie*, thèse de doctorat dirigée par J.-M. Éloy.
- Mathieu, Cécile et al., 2017. *La communication électronique en picard* (en préparation).
- Nord' (revue, juin 2015), « Hommage à Jacques Landrecies », Revue de critique et de création littéraires du nord/pas-de-calais, Éditions du Septentrion, 351 p.
- Paris, Édouard, 1862. *Note sur l'orthographe picarde pour servir à l'intelligence d'une traduction de l'Évangile de Saint Mathieu en picard*, Londres, Strangeways and Walden, 16 p.
- Parisot, Jean-Christophe, 1995. *Identité régionale et développement local: le cas de la Picardie* (thèse de doctorat en Sciences politiques), Amiens, Université de Picardie.
- Parisot, Jean-Christophe, 1998. « Pratiques du picard et représentations politiques des élus locaux », in Éloy J.-M. (éd.): *Évaluer la vitalité. Variétés d'oïl et autres langues*, Amiens, Centre d'Études Picardes, p. 245-260.
- Pooley, Tim, 1996. *Chtimi: the urban vernaculars in Northern France*, Clevedon, Multilingual Matters, 318 p., ISBN 1-85359-345-1, n°5788.
- Pooley, Tim, 1997. « Picard and Regional French as Symbols of Identity in the Nord », in Marley D., Hintze M.A., Parker G. (éd.): *Linguistic Identities and Policies in France and the French-speaking World*, London, AFLS-CILT, p. 43-58.
- Pooley, Tim, 1999. « Du picard au français régional: problèmes de convergence et d'identité dans la conurbation lilloise », *Plurilinguismes* n°17, p. 33-66.
- Pooley, Tim, 2000. « The use of Regional French by Blancs et Beurs: questions of identity and integration in Lille », *Interface* (University of Bradford).

- Pooley, Tim, 2004. « Le picard vu par les jeunes Lillois », in Éloy J.-M. (éd.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Paris, L'Harmattan (coéd. LESCLaP), p. 199-211.
- Vasseur, Gaston, 1968. « L'orthographe picarde. Principes généraux et règles pratiques établis par les picardisants du Vimeu et du Ponthieu », *Linguistique picarde*, 30, p. 32-37.
- Vasseur, Gaston, 1996. *Grammaire des parlers picards du Vimeu (Somme), avec considération spéciale du dialecte de Nibas*, Abbeville, Paillart, 142 p.
- Vasseur, Gaston, 1998 [1960]. *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme), avec considération spéciale du dialecte de Nibas*, Paris, SIDES, réédition augmentée d'un lexique français-picard de 11 800 mots.
- Voix du Nord (La)* 22-1-2004. Sondage SOFRES exclusif « Nordistes à cœur ouvert ».

Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle

Retour sur un travail de thèse de doctorat

Introduction

Cette contribution a pour objectif de revenir sur notre travail de thèse de doctorat en Sciences du Langage : *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie* (2015), conduit sous la direction du Professeur Jean-Michel Éloy¹ à l'Université de Picardie Jules Verne d'Amiens.

Ce projet de thèse s'inscrivait dans le cadre du projet de recherche *TELIP 21 : Terrains et enquêtes linguistiques en Picardie au XXI^e siècle*, financé par le Conseil Régional de Picardie. Dans ce retour sur expérience, nous poserons brièvement le cadre et les enjeux de ce travail, puis les principaux résultats et les perspectives.

1 — Nos remerciements s'adressent à Esther Baiwir qui nous donne l'occasion ici de présenter succinctement notre travail de thèse, au Professeur Jean-Michel Éloy et à l'ensemble des personnes qui nous ont accompagnée et soutenue dans ce projet de thèse et tout particulièrement Christophe Rey, Gilles Forlot et Philippe Reynès.

1. Un travail de thèse qui prend pour socle le projet de recherche TELIP21

Le travail de thèse qui nous a occupée entre 2010 et 2015 prenait appui sur le projet de recherche *TELIP21*² : *Terrains et enquêtes linguistiques en Picardie au XX^e siècle*.

Parce que les recherches dialectologiques et sociolinguistiques revendiquent leur attachement à la question – pensée comme incontournable – du terrain, de ses méthodologies et de ses sous-basements théoriques et épistémologiques, ce projet concernait conjointement la connaissance des réalités langagières de la région Picardie et la théorie et les méthodes de l'enquête linguistique en général. Les objectifs scientifiques de ce projet TELIP 21 étaient donc de deux ordres :

– un versant descriptif. La Picardie est riche de traditions d'enquêtes de terrain et elle présente des enjeux sociolinguistiques importants, à l'égard notamment de la langue régionale dans son contact et son rapport de collatéralité (Éloy 2004) avec le français standard, langue dominante et légitimée. Il était donc important d'actualiser les connaissances sur les réalités langagières de la région Picardie, qu'il s'agisse du français tel qu'on le parle dans cette région, de la langue régionale dite picarde, ou des langues étrangères, liées ou non aux migrations ;

– un versant théorique et méthodologique. Parce que la notion d'enquête traverse finalement la plupart des sciences sociales, cet état de l'art proposait de faire converger des disciplines mais également des approches intra-disciplinaires différentes. Ce projet ambitionnait de réaliser un état des lieux concernant les théories, les principes, les méthodes et les interprétations de l'enquête linguistique en s'appuyant sur les évolutions épistémologiques qui ont marqué le xx^e siècle. Cette réflexion s'intéressait donc particulièrement aux problématiques d'enquêtes, aux questions que pose la notion de terrain, aux procédures de constitution des données, à la place du (ou des) chercheur(s) sur le terrain et leur(s) rôle(s) dans la production de ces « données ».

Ce projet de recherche *TELIP21*, conjoint à notre travail de thèse, a également permis la réalisation de deux colloques, pour lesquels nous avons été fortement impliquée :

Le premier colloque, intitulé « Enquêtes, complexité, réflexivité » (2010)³, avait pour but de revenir sur les problèmes que

2 — <https://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?article39>.

3 — Ce colloque, qui s'est déroulé à Amiens les 31 mai et 1^{er} juin 2010, a été organisé par l'équipe du LESCLAP de l'Université de Picardie Jules Verne Amiens et

peut rencontrer le chercheur lors de l'enquête de terrain sur les pratiques linguistiques et langagières. Deux grands axes ont été explorés lors de ce colloque. Le premier axe s'est donné pour objectif de considérer les échecs, problèmes, erreurs et illusions de et dans l'enquête linguistique. Le second axe s'est constitué autour de la complexité et de la réflexivité dans l'enquête linguistique.

Le second colloque « Lieux et espaces de la langue. Perspectives sociolinguistiques contemporaines » (2013)⁴. Ce colloque avait pour but de réinterroger, dans le contexte de modernité avancée (Giddens, 2000), les concepts fondamentaux fréquemment utilisés en sociolinguistique contemporaine. Plus encore, ce colloque questionnait l'évolution de ces concepts en relation aux phénomènes socio-langagiers et aux positionnements théoriques et épistémologiques contemporains.

Un ouvrage rassemble les actes de ces deux colloques : *Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexités de la recherche* (2014).

2. Les grandes lignes de notre travail de thèse

a. *Le cadre de ce travail*

Partant du constat que la notion de terrain implique nécessairement une réflexion sur les notions de *corpus* et d'*objet*, cette recherche s'intéressait non seulement aux problématiques d'enquêtes mais aussi aux questions que pose la constitution des données.

La Picardie est une terre riche de traditions d'enquêtes de terrain et elle présentait alors des enjeux sociolinguistiques importants, réactualisés à travers des faits politiques et sociétaux contemporains à ce travail : la refonte des régions.

Nous nous sommes intéressée aux *realia* langagières en Picardie et notamment à celles d'une « petite langue⁵ », le picard dans son

coordonné par Gilles Forlot et Marijana Petrović.

4 — Ce colloque, qui s'est déroulé à l'antenne universitaire de Beauvais (Antenne de l'Université de Picardie Jules Verne) les 24 et 25 janvier 2013, a été organisé par l'équipe du LESCLAP et coordonné par Gilles Forlot et Fanny Martin.

5 — Nous employons volontairement l'expression *petite langue* qui est à la fois une expression imagée – qui mériterait une analyse plus poussée en termes de socioreprésentation – autant qu'une formulation provocatrice ou encore un procédé formel qui tient lieu de terme hypocoristique – et ceci étant valable que l'on considère l'une ou l'autre signification comme fait principal. Nous convoquons donc ici un imaginaire linguistique susceptible de toucher d'autres langues, d'autres terrains d'enquête. Nous sommes consciente que chaque emploi de terme renvoie à une prise de position. Cet emploi de circonstance met en évidence, à condition de lire entre les lignes – l'opposition entre « petite » et « grande » langue. Nous utiliserons donc ponctuellement le terme « petite langue » pour parler du picard, pour ce que nous venons de mettre en avant mais aussi parce qu'il s'agit là d'une appellation commode qui

contact et son rapport de « collatéralité » (Éloy, 2004) avec le français standard, langue dominante et légitimée. Ces langues, en relation dynamique d'association et de divergence (Éloy 2004; Éloy et Ó Hifearnáin 2007) posaient d'emblée la question du picard comme langue⁶ et montraient l'intérêt des problématiques autour de la variation et de la collatéralité (Éloy, 2004). Nous avons questionné les choix linguistiques et épilinguistiques qu'accomplissaient les enquêtés dans le cadre d'interactions socialement situées et qui étaient observables dans les discours tant sur les plans métalinguistique, épilinguistique ou bien encore linguistique.

Nous avons donc posé comme problématique centrale de notre thèse le faisceau de questions suivantes : Comment les locuteurs se représentent-ils les rapports entre français et picard ? En quoi les espaces de l'enquête investis par la chercheuse (re-, co-) produisent-ils ou (re-, co-) structurent-ils la langue, les pratiques langagières – entendues au sens de pratiques sociales – et les discours sur les pratiques langagières, en Région Administrative Picardie (maintenant R.A.P.) ?

b. Brève description par chapitre

Ce travail s'articule en deux parties : une approche théorique autour de l'enquête linguistique et l'enquête linguistique elle-même, construite autour d'un éventail de terrains.

Dans le premier chapitre, les moments théoriques et historiques choisis que nous livrons mettent en évidence la nécessité de l'enquête linguistique, les conditions parfois complexes de sa réalisation, ses multiples utilisations, sa progressive structuration, son rapport avec l'histoire de la nation, la circulation des savoirs linguistiques, la confrontation des méthodes et les problématiques d'hier et d'aujourd'hui.

Les perspectives historiques et les jalons thématiques que nous avons semés dans cet état de l'art nous ont aussi permis d'envisager la place du chercheur et celle qu'occupe le sujet parlant dans les travaux de recherche. En effet, au fil du temps, celui-ci n'est plus un simple témoin, il devient un acteur réflexif, dont les discours épilinguistiques et métalinguistiques sont tout aussi importants que les formes linguistiques qu'il produit, au sein des espaces qu'il traverse.

nous permet aussi de resituer cet emploi dans le contexte linguistique français, tel qu'il est appréhendé, c'est-à-dire perçu, ressenti et défini comme monolingue.

6 — Nous concevons les espaces comme des situations signifiantes et à travers les pratiques langagières nous posons la question de la « langue » qui est pour nous ici non pas une évidence, mais une question.

Dans notre deuxième chapitre, nous avons explicité les contextes historique, géographique, économique, démographique, socio-linguistique et sociétal qui préexistaient à notre travail de recherche et qui influençaient également les pratiques langagières en R.A.P.. Nous avons mis en perspective des éléments de réflexion sur lesquels notre travail s'est construit ainsi que les tensions inhérentes à notre contexte de recherche (R.A.P. et domaine linguistique picard). Ce chapitre resitue donc les lieux de la langue picarde et les influences sociétales contemporaines qui déplacent progressivement les pratiques de langue picarde au sein de ce que nous avons nommé les pôles de pratique, qui sont des lieux et des espaces d'affirmation et de vitalité de la langue. La mise en évidence de ces pôles est donc à notre sens un enjeu important pour la question du picard aujourd'hui. Elle invite notamment à questionner, à l'aune du devenir des régions actuelles, la vitalité contemporaine et les limites du domaine linguistique picard préalablement défini par Raymond Dubois (1957).

Le troisième chapitre est le cadre de notre enquête de terrain. Nous avons cherché à parcourir un éventail de terrains qui présentaient des orientations très variées et complémentaires : un premier point d'enquête en R.A.P. mais à l'extérieur du domaine linguistique picard, Crépy-en-Valois. Nous y avons interrogé une vingtaine d'enquêtés de catégories socio-professionnelles différentes et nous avons travaillé sur le terrain des personnes âgées (résidences pour personnes âgées et maisons de retraite). Un second point d'enquête, Béthisy-Saint-Pierre, où la présence d'un parler local que l'on dit être atypique est mentionnée. Un troisième point d'enquête en R.A.P. au sein du domaine linguistique picard : Ailly-sur-Noye, et particulièrement une institution pour personnes âgées. L'espace contemporain de l'internet et particulièrement une liste de diffusion (la liste *Achteure*), le terrain des acteurs du mouvement culturel et linguistique picard, une institution pour la langue picarde *l'Agence pour le picard*, les Picardisants du Ponthieu et du Vimeu, le *Courrier Picard*, le terrain scolaire et universitaire. Ces terrains (qui questionnent la langue et les pratiques langagières en Picardie) montrent effectivement que la présence du picard n'est pas toujours évidente au sein des lieux et des espaces investigués en R.A.P., qu'il est bien présent mais que sa vitalité reste difficile à évaluer.

Le récit d'enquête ambitionnait également de montrer de l'intérieur comment s'est construite notre recherche autour des questions initiales, tout en n'ignorant pas les difficultés, les choix, les imprévus et leurs conséquences, qui ont fait irruption et ont ponctué notre travail de terrain. Ce parcours théorique et réflexif

a aussi été l'occasion de rappeler qu'à notre sens, les outils et les protocoles ne suffisent pas à l'expérience de recherche *in situ*, que le chercheur n'est pas un méthodologue, mais bien un observateur, puis un participant et certainement un « bricoleur » au sein de l'univers linguistique qu'il questionne. En nous intéressant à la parole des locuteurs, à leurs discours sur leurs propres pratiques et sur celles d'autrui en R.A.P., nous avons pu comprendre combien les discours métalinguistiques et épilinguistiques étaient éclairants et fournissaient en effet, et contre toute attente, une approche structurante à notre travail. L'approche ethnographique que nous avons choisi d'utiliser pour cette recherche n'est donc pas seulement une collecte de données, elle bouscule les savoirs établis et les actualise dans une perspective réflexive qui repose sur la double idée que la notion de terrain doit s'appréhender comme fondamentalement relationnelle et que « l'observation est un travail, une concentration critique, une réflexion en actes » (Moïse, 2009 : 74). En cela notre recherche peut possiblement s'ériger en un protocole d'enquête multi-terrains, réutilisable notamment sur les terrains d'autres petites langues.

Le quatrième chapitre repose sur un triptyque notionnel : « représentations / nominations / rapports de force » qui sous-tend nos analyses et permet aussi de questionner le « territoire linguistique du moi ». Ces axes de réflexion rendent compte des conflits momentanés et des prises de position des locuteurs par rapport à l'objet langue, au regard de la structuration de leurs répertoires en situations ordinaires, mais aussi de leurs discours métalinguistiques et épilinguistiques. Les rapports entre le français et le picard ne sont pas si évidents sur notre terrain et s'il ne s'agit pas, comme nous l'avons montré, de rapports diglossiques conflictuels, ces éléments sont enchâssés et font émerger un morcellement des usages linguistiques, en lien avec un imaginaire de l'identité à l'échelle des locuteurs et de la politisation de la langue.

Ce travail fait inexorablement face à la question temporelle de la recherche et trouve ses limites dans le temps des enquêtes, des analyses et de la rédaction ; ces trois dimensions étant à elles seules des épreuves scientifiques et humaines dans notre trajectoire de recherche.

3. Les principaux résultats de notre travail de thèse

Notre travail met en évidence quelques résultats qu'il conviendrait bien entendu d'affiner et de prolonger.

Il est possible d'affirmer aujourd'hui qu'il y a une réduction de l'aire linguistique picarde, particulièrement au sud du domaine linguistique. Notre travail de thèse met en évidence qu'une stratégie de survie du picard est engagée et laisse entrevoir l'importance de la variété linguistique au cœur même du domaine. On observe que s'est produit aujourd'hui un glissement vers une nouvelle forme d'existence pour la langue : un processus de polarisations des pratiques, ou pour le dire autrement, un passage de l'aire linguistique aux pôles d'activité de la langue.

De nouvelles questions se posent aujourd'hui à destination des néo-scripteurs et des plus jeunes, dont celle de l'enseignement de la langue ou tout au moins de la sensibilisation à la variation linguistique, à l'histoire littéraire et lexicographique.

Par ailleurs, le terrain de l'internet est une nouvelle forme d'existence pour la langue. La vitalité de la langue s'est modifiée dans ses formes et aujourd'hui, on écrit peut-être davantage en picard qu'on ne parle. La vitalité serait donc du côté des scripteurs. Ce qui pose des questions sur les enjeux de la codification de la langue (est-ce une chance, un danger ?).

Notre recherche montre aussi que le sujet parlant, qui est également locuteur, auditeur et descripteur (Forlot et Eloy, 2011), gère ses pratiques langagières à l'aide de catégorisations qu'il s'impose à lui-même dans son propre parler et qu'il reconnaît dans celui des autres, par comparaisons, assimilations, identifications ou différenciations. À travers les pratiques langagières et les discours sur les pratiques langagières, le sujet parlant établit des frontières entre la conscience linguistique qu'il a de lui-même et la conscience linguistique des autres. Les différents espaces de notre travail révèlent tantôt une visibilisation et tantôt l'invisibilisation des pratiques langagières en picard tout en questionnant les formes de l'éclatement de ce qu'est une langue tant pour le locuteur que pour le sociolinguiste⁷.

Certains des espaces montrent aussi que les locuteurs peinent parfois à choisir les pôles de leur identité linguistique. C'est en traversant les espaces et les lieux de la langue que l'on comprend comment la problématique identitaire s'insinue dans le parcours des sujets et combien les discours se présentent comme des lieux de négociations complexes (cf. « actes d'identité », Le Page et Tabouret-Keller, 1985).

7 — Au-delà du picard, les phénomènes de contact entre langue dominante et langue dominée sont une problématique essentielle du monde de demain, à une époque où l'on se pose la question de la globalisation. Notre travail n'était pas une enquête sur un passé en train de disparaître, il était bien tourné sur le présent et vers un futur, c'est-à-dire le devenir de la langue.

Ce travail mené en R.A.P. tend aussi à livrer à la communauté scientifique, à la fois des terrains de recherche « nouveaux » pour l'étude du picard, mais aussi un corpus supplémentaire et varié sur la langue picarde, qui offrent non seulement une vision contemporaine des pratiques langagières au sein d'espaces et de lieux très différents mais aussi des questionnements actualisés autour du picard, de sa collatéralité avec le français particulièrement.

Notre travail de thèse a trouvé différentes formes de valorisation et notamment l'exposition de nos travaux en France et à l'étranger. Par exemple, à l'Université de Lausanne en Suisse (2012) à l'Université de Moncton au Canada (2012), lors des deux derniers Congrès internationaux du Réseau Francophone de Sociolinguistique (Corte 2013, Grenoble 2015), au CIRDOC de Béziers (2015), à Brest au Centre de Recherche de la Bretagne linguistique (2016), à Leicester en Angleterre (2016), et prochainement à l'Université de Moncton (2016).

Le travail mené dans le cadre de notre thèse de doctorat a permis de développer un programme de recherche qui a été financé par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France : *COMELPIC*⁸ (COMmunication ÉLectronique en PICard). Le laboratoire LESCLAP était chargé de ce projet, une publication collective sera bientôt sous presse. Notre thèse est ainsi une forme de participation à un travail de revalorisation du picard que poursuit depuis plusieurs années l'Université de Picardie Jules Verne.

Voici donc très succinctement ce qu'a été notre travail de recherche, mais voici surtout ce que celui-ci nous permet de faire aujourd'hui.

Ce travail de thèse est un des axes forts de la conception et de la réalisation du projet ANR RESTAURE⁹ (RESSources informatisées et Traitement AUTomatique pour les langues REGionales), sur lequel nous sommes engagée aujourd'hui en tant qu'Ingénieure de Recherche.

L'objectif global du projet RESTAURE est de fournir des ressources informatiques et des outils de traitement automatique pour trois langues régionales de France : alsacien, occitan et picard. Le choix initial de ces trois langues est motivé par plusieurs raisons : elles couvrent différentes familles de langues et elles disposent déjà de travaux préalables dans les domaines couverts par le projet. Pour atteindre cet objectif, il sera nécessaire de développer, par le prisme du Traitement Automatique des Langues, de nouveaux

8 — <https://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?article471>.

9 — <http://www.agence-nationale-recherche.fr/?Projet=ANR-14-CE24-0003>.

modèles adaptés aux langues disposant de peu de ressources et peu standardisées. Il sera ainsi possible de s'appuyer sur les travaux existants afin de partager différentes approches, expériences et outils développés dans les différentes langues. En effet, les problèmes que posent les « petites langues » (variation, non-standardisation, etc.) vont permettre de faire avancer les recherches et de faire progresser les connaissances sur les grandes langues, et ainsi, d'oser de nouveaux défis.

Fanny MARTIN¹⁰

Université de Picardie Jules Verne, Amiens

Références bibliographiques

- Dubois, R., 1957. *Le Domaine picard. Délimitation et carte systématique, dressée pour servir à l'Inventaire général du picard et autres travaux de géographie linguistique*, Arras, Société de dialectologie picarde.
- Éloy, J.-M. (éd.), 2004a. *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, 2 volumes, Paris, L'Harmattan (en coédition avec le LESCLAP), 490 p.
- Éloy, J.-M., Ó Hifearnain, T. (éds.), 2007. *Langues proches, Langues collatérales*, Paris, L'Harmattan.
- Forlot, G., Éloy, J.-M., 2011. « Le spontané et la réflexivité en (socio) linguistique », in : H. Boyer (éd.), *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Éditions Lambert- Lucas, p. 163-170.
- Forlot, G. et Martin, F. (éds.), 2014. *Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexités de la recherche, Carnets d'Ateliers de Sociolinguistique*, Hors-Série, Paris, L'Harmattan.
- Giddens, A., 2000. *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Le Page, R.B., Tabouret-Keller, A., 1985. *Acts of identity, creole based approaches to language and ethnicity*, Cambridge University Press.
- Martin, F., 2015. *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie*, Thèse de doctorat, Université de Picardie Jules Verne, Amiens.
- Moïse, C., 2009. « Espace public et fonction de l'insulte dans la violence verbale », in : Lagorgette D. (éd.), *Les Insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Presses de l'université de Savoie, p. 201-219.

10 — Ingénieur de Recherche, Projet ANR RESTAURE (RESsources informatisées et Traitement AUTomatique pour les langues REgionales), Laboratoire Habiter le Monde – HM – EA 4278.

PICARTEXT : une expérience de base de données en langue régionale

Introduction

L'idée de l'élaboration de la base de données PICARTEXT revient au professeur Jean-Michel Éloy, chercheur en sociolinguistique et dont les nombreux travaux ont permis ces dernières années de mieux faire connaître encore la langue picarde. Dotée de longues et riches traditions littéraires et lexicographiques, cette variété régionale méritait en effet toute l'ambition d'un tel projet qui nous permet aujourd'hui de contribuer à ce volume. En ce sens, bien qu'absent de l'écriture de cette contribution, notre collègue ne peut qu'être étroitement associé à celle-ci.

La base PICARTEXT se trouve présentée ici non plus sous le seul angle scientifique¹, mais sous celui de la vulgarisation : des principes méthodologiques qui ont permis sa construction, en passant par la dimension proprement technique qui fait d'elle une base de données informatisée selon les plus rigoureux principes des grandes bases textuelles du monde de la recherche, et en allant jusqu'à l'évocation de ses retombées scientifiques actuelles.

1 — Cf. Éloy, J.-M., Martin, F., Rey, C. (2015) et Dawson A., Éloy J.-M., Rey C. (2011).

1. Une base de données littéraire à vocation représentative

S'appuyant sur la grande quantité d'œuvres littéraires disponibles dans la tradition linguistique picarde, et donc à l'instar de qui existe pour la base FRANTEXT, PICARTEXT est une base de données à forte coloration littéraire. Conformément à un souci de représentation la plus large possible des différents genres, la ressource associe à des romans en prose des textes en vers, mais aussi du théâtre, des chansons, ou encore des contes.

À ces textes, viennent également s'ajouter – en plus petit nombre – d'autres œuvres telles que des dictionnaires et des textes journalistiques. Le corpus étant amené à s'étendre dans les années futures, c'est notamment la part de ces documents qui devrait être accrue.

Au-delà du premier critère de représentativité typologique, nous avons également veillé à ce que la base constituée puisse rendre au mieux compte de l'ensemble de la variation connue par la langue picarde sur son vaste domaine linguistique et pas seulement sur son territoire administratif². Les textes constituant la ressource s'échelonnent donc sur les trois départements de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise et vont jusqu'au Hainaut belge. L'accès plus ou moins facile aux documents de chaque aire nous a amenés et nous amène encore à procéder à des réajustements au cours de l'évolution de la base afin d'éviter des sur-représentations de variétés au détriment des autres.

Le dernier critère ayant présidé à l'élaboration de la base, non dissocié des deux précédents mais concomitant, est celui de l'inscription des textes de PICARTEXT dans une diachronie représentative de l'évolution de la langue picarde au fil des siècles. Dans cette perspective, nous avons donc collecté des textes s'échelonnant depuis le siècle des Lumières jusqu'à nos jours. Ce critère est particulièrement important puisqu'il permet non seulement d'inscrire la langue dans une histoire déjà ancienne mais aussi dans une modernité attestant la vitalité du picard et sa possibilité de pouvoir dire la modernité avec ses propres mots.

2 — Cf. Martin F. (2015). *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie*, Thèse de doctorat, Université de Picardie Jules Verne, Amiens.

Conscients des limites que peut présenter la base dans son état actuel vis-à-vis de cette représentativité visée, nous œuvrons régulièrement pour affiner encore son contenu.

2. L’outil informatique au service du picard

2.1 La phase d’acquisition des textes du corpus

L’informatisation de la base PICARTEXT a reposé sur la mise en place d’une procédure rigoureuse permettant de traiter des données hétérogènes quant à leur format natif. Au-delà de la diversité typologique et géographique, la nature panchronique de la base a en effet réuni, de fait, des textes plus ou moins anciens et donc disponibles sur des supports différents. Le plus souvent proposés sur des supports papiers imprimés, les corpus récupérés ont par ailleurs également été proposés sous format manuscrit ou enfin numérique. L’une des premières difficultés du projet a donc été de gérer cet écueil important qui a mobilisé plusieurs personnes en charge de phases successives : passage à la reconnaissance optique de caractères (OCR)³, distribution des textes pour la mise en conformité de la sortie de l’OCR avec l’original, relecture du résultat de mise en conformité (offrant ainsi en quelque sorte une seconde relecture).

Le résultat de cette phase primordiale du projet est la mise à disposition de textes au format texte brut, sans aucune information typographique particulière (pas de hiérarchisation en titres, pas de gras, d’italiques, de surlignements, etc.) et donc manipulable par la plupart des outils informatiques relevant du traitement automatique des langues (TAL).

Le schéma proposé ci-dessous aidera le lecteur à se faire une idée un peu plus précise de la chaîne de traitements que les textes du corpus ont pu subir pour être ensuite interrogeables en ligne :

³ — Nous avons opté à l’origine pour la solution propriétaire et payante *Omnipage pro 10*.

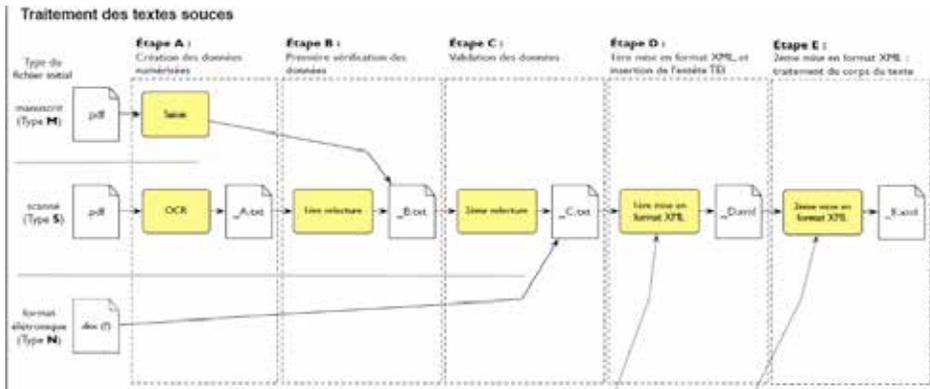


Figure 1. Chaîne de traitement des corpus présents dans PICARTEXT

2.2 La mise en place d'une plate-forme de gestion des textes

Cette première phase a bien entendu été accompagnée d'une inventurisation rigoureuse permettant de conserver toutes les informations documentant les textes de la base selon de nombreux critères tels que ceux de la représentativité décrite plus haut, mais aussi plus « basiques » comme ceux concernant l'auteur, la date, le titre, etc. Ces dernières informations se trouvent toutes stockées au sein de fiches bibliographiques informatiques dont les entêtes ont été converties au format XML. La génération automatique des fichiers bibliographiques XML permet notamment de pouvoir convertir ces données balisées en champs directement interrogeables via l'interface de consultation de PICARTEXT⁴, mais aussi de conférer à cette base une pérennité pour les décennies à venir, tant le format de codage retenu est incontournable aujourd'hui et s'est imposé au sein des plus grands projets de recherche dans le monde.

La mise en place d'un système de gestion permettant aux responsables du projet d'avoir un contrôle sur l'état du traitement de chaque fichier et l'avancement de la représentativité désirée de la base a été assurée successivement par deux post-doctorants⁵, recrutés pour leur profil idoine de linguiste et d'informaticien.

2.3 Un outil d'interrogation robuste et ambitieux

Désormais disponible en ligne par le biais d'un portail internet spécifique⁶, la base de données PICARTEXT dispose d'un module

4 — <https://www.u-picardie.fr/LESCLaP/PICARTEXT/Public/>.

5 — Yayoï NAKAMURA-DELLOYE et Alain DAWSON.

6 — <https://www.u-picardie.fr/LESCLaP/PICARTEXT/Public/>.

d'interrogation sophistiqué pouvant répondre tout aussi bien aux attentes du grand public qu'à celles des chercheurs. Nous reproduisons ci-dessous une copie d'écran de la page de recherche du projet :

Recherche d'un mot dans le corpus

Module expérimental de recherche de mots dans le corpus (concordancier).

Mot recherché (exemple : "tchair"):

Méthode de recherche :

- Chaîne littérale (ex.: trouve uniquement "tchair")
- Correspondance phonétique (ex.: trouve "tcherre", "tchère", "tcher...")
- Correspondance dialectale (ex.: trouve aussi "querre", "queure...")
- Expression rationnelle étendue : voir [cette page](#)

Lieu de référence des auteurs :

- Nord Pas-de-Calais
- Aisne Oise Somme
- Hainaut belge

Année de naissance des auteurs : Après Avant

Genres (plusieurs choix possibles) :

 BD
 Chanson
 Chronique
 Correspondance

Figure 2. Formulaire d'interrogation de la base PICARTEXT.

Les informations bibliographiques disponibles dans les fichiers XML évoqués plus haut permettent d'emblée, mais néanmoins sans aucune obligation, de pouvoir interroger la ressource en déterminant un corpus de recherche spécifique. Celui-ci peut être défini selon les différents paramètres que sont les zones géographiques de naissance des auteurs, l'empan temporel relatif aux dates de naissance de ces mêmes auteurs, ou encore le genre textuel auquel appartiennent les textes de la base. On peut ainsi imaginer la recherche d'un mot qui ne porte que sur des chansons écrites par des auteurs originaires du Nord et nés entre 1900 et 1950. La pré-sélection de ces choix avant de lancer une recherche donnerait le résultat schématisé ci-dessous :

Lieu de référence des auteurs :

- Nord Pas-de-Calais
 Aisne Oise Somme
 Hainaut belge

Année de naissance des auteurs : Après Avant

Genres (plusieurs choix possibles) :

BD	▲
Chanson	
Chronique	
Correspondance	▼

Figure 3. Exemple de pré-sélection en fonction de critères préalables

À ces premiers critères viennent ensuite s'ajouter des méthodes d'interrogation et d'exploration du corpus davantage complexes et techniques.

Outre la recherche par « chaînes de caractères »⁷ et celle par « expressions rationnelles »⁸, l'utilisateur a en effet accès à des méthodes d'investigation plus élaborées, appuyées sur Dawson (2006) et utilisant l'approche théorique de Mc Carthy & Prince (1995). Il est ainsi possible d'effectuer des recherches :

- par « correspondance phonétique » : le mot est d'abord converti en sa représentation phonétique à l'aide d'un phonétiseur⁹. C'est cette représentation phonétique qui est recherchée, ce qui permet de ne pas tenir compte de l'orthographe des auteurs.
- par « correspondance dialectale » : le mot est converti en une forme abstraite (lemme dialectal) qui neutralise la variation dialectale du picard. Ceci permet de retrouver le mot sous diverses formes dialectales.

7 — Une recherche « plein texte » autrement dit.

8 — Il s'agit en fait d'expressions régulières.

9 — Le phonétiseur utilisé dans le module expérimental de recherche dans le corpus Picartext est issu du système TTS-French développé par David Haubensack, sur la base des travaux de Thierry Dutoit, dans le cadre du projet MBROLA de la Faculté Polytechnique de Mons (Belgique). Références :

– Dutoit, T., V. Pagel, N. Pierret, F. Bataille, O. van der Vreken, 1996. « The MBROLA Project: Towards a Set of High-Quality Speech Synthesizers Free of Use for Non-Commercial Purposes » Proc. ICSLP'96, Philadelphia, vol. 3, pp. 1393-1396.

– Dutoit, Thierry. 1997. *An Introduction to Text-To-Speech Synthesis*. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht Hardbound.

aussi comme une ressource permettant, au delà de toutes les autres données éparses déjà disponible, de visibiliser le picard aux yeux du grand public.

En ce qui concerne sa dimension plus proprement scientifique, PICARTEXT, au regard des derniers travaux que nous avons à notre connaissance, constitue également un socle sur lequel de nouvelles initiatives peuvent venir s'articuler pour le futur.

Avec l'arrivée de la langue picarde dans le giron des langues régionales de France disposant, comme le corse ou l'occitan, de ressources textuelles de grande taille disponibles sous une forme électronique, de nouvelles initiatives peuvent en effet enfin être envisagées.

À l'état de « possible » hier, la constitution d'un dictionnaire globalisant pour la langue picarde – un peu selon le principe déjà adopté par Jean-Marie Braillon pour son *Dictionnaire général* – apparaît désormais comme une réalité plus que certaine. Plus largement, PICARTEXT a également ouvert la voie à de multiples processus de traitement automatique qui jusqu'alors n'avaient pu porter que sur des langues comme le français et l'anglais, langues richement dotées en données textuelles. C'est en ce sens que PICARTEXT a contribué à la conception et à la réussite du projet de recherche RESTAURE, au sein duquel les auteurs de cette contribution sont d'ailleurs très activement impliqués.

Avec RESTAURE, le picard – au même titre que l'occitan et l'alsacien qui sont les deux autres langues régionales impliquées – est désormais perçu comme une langue dont les spécificités linguistiques méritent non seulement d'être davantage décrites finement, mais s'affirme également comme une opportunité linguistique permettant de faire évoluer les outils du traitement automatique des langues.

À défaut de pouvoir nous étendre davantage sur cette initiative scientifique de grande ampleur¹⁰, nous renvoyons le lecteur au portail de présentation du projet¹¹ et achevons cette évocation en précisant qu'à la fin du projet RESTAURE, des réflexions abouties auront été engagées en faveur de la lemmatisation et de l'étiquetage morpho-syntaxique du picard... deux choses encore jamais réalisées à ce jour.

10 — Financée par l'Agence Nationale de la Recherche.

11 — <http://restaure.unistra.fr/>.

Conclusion

Avec la mise en place de la base PICARTEXT, nous avons pu doter la langue picarde de la plus grande ressource textuelle qui lui ait été consacrée à ce jour. De taille déjà conséquente, cette base est appelée à croître et à connaître de nouveaux développements pour répondre au mieux aux besoins de la communauté des chercheurs, lesquels, en se fédérant autour d'elle, vont encore affiner les investigations rendues possibles sur le picard.

Encore assez mal connue du grand-public, cette ressource doit peu à peu s'extraire de l'environnement scientifique dans lequel elle se trouve confinée, afin d'offrir aux picardophiles, picardophones et/ou picardisants un accès vers la découverte ou la redécouverte de leur langue. Cette phase de valorisation semble paradoxalement, peut-être, la plus difficile à réaliser tant les représentations sur les langues minoritaires ou minorées sont importantes partout dans le monde. Il ne fait nul doute que les chercheurs, les militants et les amoureux de la langue ne manqueront pas cette chance importante qui est donnée à la langue picarde de mieux rayonner.

Fanny MARTIN et Christophe REY
Université de Picardie Jules Verne

Références bibliographiques

- Braillon J.-M., 2001. *Dictionnaire général français-picard*, tome I, éditions F.I.P.Q.
- Dawson A., Éloy J.-M., Rey C., 2011 (non publié). « Vue perspective sur le français à partir d'une base de données textuelles en domaine d'oïl », *Colloque annuel de l'Association for French Language Studies*, 8-10 septembre 2011, Nancy.
- Dawson, Alain, 2006. *Variation phonologique et cohésion dialectale en picard. Vers une Théorie des Correspondances Dialectales*, Thèse de doctorat sous la direction de Marc Plénat. 340 pages. Soutenue à Toulouse le 14 décembre 2006. Lille : Atelier National de Reproduction des Thèses.
- Dutoit T., Pagel V., Pierret N., Bataille F., Van Der Vreken O., 1996. « The MBROLA Project: Towards a Set of High-Quality Speech Synthesizers Free of Use for Non-Commercial Purposes », *Proc. ICSLP'96*, Philadelphia, vol. 3, 1393-1396.
- Dutoit T., 1997. *An Introduction to Text-To-Speech Synthesis*. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht Hardbound.

- Éloy, J.-M., Martin, F., Rey, C., 2015. « PICARTEXT: Une ressource informatisée pour la langue picarde », *Actes de la Conférence Traitement Automatique des Langues Régionales de France et d'Europe (TALaRE'2015)*, 22^e conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles (TALN'2015), 22-25 juin 2015, Caen.
- Martin F., 2015. *Espaces et lieux de la langue en Picardie au XXI^e siècle. Approche complexe de la structuration des répertoires linguistiques en situations ordinaires. Enquête en Picardie*, Thèse de doctorat, Université de Picardie Jules Verne, Amiens.
- McCarthy J., Prince A., 1995. Faithfulness and Reduplicative Identity, in J. Beckman, L. Walsh Dickey, S. Urbanczyk (éd.), *Papers in Optimality Theory*, U. of Massachusetts Occasional Papers in Linguistics 18, Amherst, Mass.: Graduate Linguistic Student Association, 249-384.

La littérature belge de langue picarde après la Seconde Guerre mondiale

Quelques remarques préliminaires¹

Pour toute langue dite menacée, les efforts de recherche et d'étude se concentrent sur ce qu'il y a lieu de sauvegarder en priorité : les maigres ressources humaines disponibles s'occupent généralement des enquêtes de terrain et de la récolte de matériaux, gageant que les générations futures pourront ainsi avoir tout le loisir d'étudier cette langue, même si celle-ci venait à mourir. On ne s'étonne donc pas de voir les efforts des dialectologues s'orienter vers des études lexicales, morphologiques ou syntaxiques, vers des relevés géolinguistiques.

Tous ces efforts témoignent d'un souhait louable d'imprimer sur papier des ressources fragiles. Mais cette tendance à privilégier la linguistique à l'étude de la littérature s'explique également par la nécessité de pouvoir inscrire les productions écrites dans un contexte linguistique et socioculturel, avant même de les appréhender pour leurs qualités littéraires.

À propos de la littérature picarde, heureusement, les études se sont multipliées depuis la seconde moitié du XX^e siècle, y compris dans le domaine de la littérature (v. par exemple Landrecies 2001 :

1 — Nous tenons à remercier M^{me} Esther Baiwir, pour son aide, ainsi que M. Bruno Delmotte, de la Maison de la Culture de Tournai, qui a bien voulu nous transmettre son *Panorama des écrivains en langue picarde, d'hier et d'aujourd'hui*, en cours d'élaboration.

230-232). Mais, si les spécialistes se sont penchés sur des textes – souvent les plus anciens – ou sur des auteurs – souvent les plus fameux –, peu se sont risqués à une étude globale de la littérature de langue picarde, et surtout, à une étude de la littérature du xx^e siècle.

En Belgique, à la suite de l'incontournable Maurice Piron, la littérature dialectale, même la plus contemporaine, a été plus richement documentée, avec des éditions critiques, des analyses de texte, des études générales ou des anthologies commentées. Mais ces études, même si elles envisagent l'ensemble des parlers de la Wallonie, dont le picard, ont rarement dépassé la frontière franco-belge.

Le nombre restreint d'études s'intéressant à la littérature picarde ne doit présager ni de la richesse, ni du nombre, ni de la qualité des écrits. On constate même que, malgré la diminution du nombre de locuteurs, la production écrite augmente (Auger 2001 : 17) et ce, sous les formes les plus diverses et les plus contemporaines : blogs, sites ou pages facebook.

Il nous semblait donc opportun de présenter un aperçu de la littérature picarde et de rendre ainsi une certaine légitimité à ce qui s'écrit, encore aujourd'hui, en picard.

Face à l'étendue du thème envisagé, il était nécessaire d'en réduire le sujet. Nous avons volontairement choisi de nous concentrer sur la période postérieure à la Seconde Guerre mondiale. Elle correspond à une période pleine de questionnements, de perspectives neuves et diverses, en partie libérée des modèles hérités du xix^e siècle. C'est également une période qui a été davantage délaissée par les historiens de la littérature.

Nous nous sommes également cantonné à envisager la littérature picarde en Belgique. Cette séparation peut paraître arbitraire à l'heure où les frontières ne constituent plus un obstacle physique. La perméabilité des frontières administratives au sein d'une même zone linguistique n'était pas aussi évidente au début de la période envisagée. De plus, le contexte, tant légal que culturel, de la Belgique picarde diffère de celui de la Picardie française. Nous verrons que le statut de la langue régionale a eu des conséquences sur la manière d'écrire.

Par littérature picarde de Belgique, il est peut-être nécessaire de présenter l'aire géographique que nous entendons explorer. Au Nord, la frontière linguistique entre parlers germaniques (dialectes flamands) et parlers romans est bien tracée. La distinction entre picard et wallon, à l'Est, n'est pas aussi évidente. En effet, une zone de transition, tantôt appelée ouest-wallon, tantôt appelée wallo-picarde, nuit à une délimitation claire. Nous avons choisi d'envisager

l'aire que Louis Remacle présente comme picarde, en s'appuyant sur l'observation de traits distinctifs (Remacle 1972 : 329 et ALW 1953). Ce choix englobe les arrondissements d'Ath, Mons, Tournai, et la région de Mouscron-Comines, avec la plus grande partie de Soignies et le sud de l'arrondissement de Thuin, généralement désigné par l'appellation Botte du Hainaut. Ce découpage recouvre également des villes comme Chimay, La Louvière, Braine-le-Comte mais exclut Thuin et la région de Charleroi.

Enfin, il n'est pas question ici d'établir une anthologie ou un inventaire biobibliographique. Nous chercherons avant tout à dégager les principales tendances observées. Cet aperçu se veut aussi authentique que possible, bien qu'il ne puisse atteindre l'exhaustivité. Les principales ressources utilisées proviennent des collections et des dossiers documentaires de la Bibliothèque des dialectes de Wallonie² (du Musée de la Vie wallonne). Ces ressources permettront au lecteur curieux de prolonger la découverte, s'il le souhaite.

Une période creuse (1944-1963)

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, comme c'était déjà le cas en 1919, il semble que la littérature picarde soit bien loin de chercher à se renouveler et à se dépasser. Cette période trouble se double également de la perte de plusieurs monuments de la littérature patoisante : Jules Mousseron, Jules Watteeuw, en France, et, à Tournai, Henri Thauvoye, membre du Cabaret wallon. Les auteurs, laissés sans repères et traumatisés par un événement historique dramatique qui les a touchés au premier chef, s'orientent vers deux voies : les premiers veulent témoigner, exprimer les moments pénibles qu'ils ont vécu ; les seconds se réfugient dans des styles classiques éculés et dans des thèmes passésistes ou nostalgiques.

Les récits des premiers s'apparentent souvent à une poésie exutoire, truffée de sentiments extrêmes, dans un style ampoulé... On est bien loin de la littérature concentrationnaire de Robert Antelme ou de Primo Levi. Ces textes, parce qu'ils évoquent des moments durs, sont peu retravaillés. Il est rare même que ces écrits soient publiés et quittent le giron familial ou local.

La littérature traditionaliste connaît une période féconde puisqu'elle est encouragée par plusieurs sociétés littéraires, qui

2 — La Bibliothèque des dialectes de Wallonie réunit tout ce qui a été écrit dans l'une des langues de la Belgique romane, ainsi que toute la littérature scientifique à propos de ces langues et de leurs littératures. Les dossiers documentaires concernant les auteurs et les associations, constitués depuis la création de la Bibliothèque, offrent une matière brute très utile à étudier. Adresse : bdw@viewallonnie.be.

se targuent de veiller à la conservation d'un patrimoine, d'un savoir-écrire hérité des générations antérieures. En organisant de multiples concours, ces sociétés contraignent irrémédiablement la créativité des auteurs en herbe. Les textes véhiculent des valeurs traditionnelles, sur un ton parfois moralisateur, parfois moqueur, parfois simplement descriptif. Les auteurs y envisagent des thèmes peu variés : des chants patriotiques, des faits locaux, des histoires d'amour de jeunesse. Un événement d'histoire locale, un personnage, un monument, un quartier deviennent autant de sujets à traiter. Souvent, l'intérêt documentaire de ces écrits est plus grand que l'intérêt littéraire lui-même. Les formes varient peu : on se contente du monologue, de la chanson, de poèmes à dire. Les rimes sont pauvres et plates, les structures sont classiques, mais sans recherche : octosyllabes, décasyllabes, alexandrins.

La plupart du temps, ces textes sont écrits pour un spectacle, pour un cabaret, pour une revue. Ils ont donc une vision limitée et un caractère fort oral. Parce qu'elles font souvent écho à l'opinion publique populaire, ces œuvres ont connu une grande popularité lors de leur sortie mais le public pour lequel elles sont écrites conditionne indéniablement l'écriture : le lexique est pauvre, la langue n'est pas toujours très soignée, voire parfois contaminée par le français.

Plusieurs auteurs ont été révélés par ces écrits : Lucien Jardez et Louis Urbain à Tournai, Marc Fauvaux, à Wiers, Édouard Thomas, à Ath. S'ils n'ont pas écrit des textes d'une haute teneur littéraire, ces auteurs ont malgré tout suscité un engouement pour la langue picarde. Ardents défenseurs de leurs patois, comme nous verrons plus loin, ils abordent fréquemment d'autres médias que celui de la chanson ou du monologue.

Au théâtre, c'est le registre comique et la comédie de mœurs qui dominant. L'influence du prolifique Arthur Hespel, pourtant décédé en 1937, se prolonge à travers son fils Edgar. Il faut dire que le succès de ses créations avait largement dépassé le cadre hennuyer. Pourtant, toutes ces pièces restent fort conventionnelles dans des styles conformes aux souhaits du public : le vaudeville, l'opérette, la revue ou l'opéra-comique. Dans le Borinage, le théâtre de Henri Tournelle (de son vrai nom Henri Lefebvre) a été un des plus joués. La plupart de ses œuvres rejoignent celle de Hespel, seules les dernières s'élèvent à un niveau littéraire supérieur : *Scrèpe Salière*, adaptée à partir de *L'Avare* de Molière, et *Qué pètote*, à partir de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand.

La prose reste en net recul. Les auteurs qui persévèrent dans ce style restent attachés à des genres courts, comme le conte ou la fable, car ils nécessitent moins de travail que le roman ou la

nouvelle. Ils répondent également mieux à la demande d'un public essentiellement populaire, pas toujours instruit, et désireux de retrouver des formes simples qu'il maîtrise et qu'il comprend. On est bien loin de la génération de jeunes auteurs wallons qui opèrent à Liège, à Charleroi, à Namur, et qui bousculent les idées reçues³.

Il faut ajouter à ce constat assez sombre que le « patois » souffre d'une crise identitaire, liée aux études dialectologiques. Depuis longtemps, l'ensemble des habitants du territoire de la province de Hainaut se considère comme wallons, à l'instar des autres provinces de la Belgique romane. Mais les études de Jean Fabry sur la frontière picardo-wallonne (1946) et surtout les enquêtes menées par Jean Haust et publiées progressivement dans l'*Atlas linguistique de la Wallonie*, révèlent à l'ensemble de la population leur identité picarde. Naît dès lors un sentiment de double appartenance assez déstabilisant, qui mettra du temps à devenir profitable aux auteurs de la région.

Enfin, aucun des périodiques hennuyers n'a survécu à l'assaut de la Seconde Guerre mondiale. Sans perspective d'édition et de diffusion de leurs écrits, les auteurs peinent à reprendre la plume et ceux qui s'y prêtent ne parviennent pas à se renouveler, faute d'une saine émulation entre auteurs. Il faut attendre les années 1950 pour que de nouvelles revues voient le jour, mais elles évoluent dans le même esprit nostalgique. Un exemple : *Les infants d'Tournai*, la revue du Cabaret wallon tournaisien, reprend le titre d'une revue éditée entre 1917 et 1919, et devient l'organe principal d'expression du Cabaret. Les revues de ce type restent assez complaisantes vis-à-vis des auteurs. Les périodiques créés dans le Nord de la France à l'initiative de la Société de linguistique picarde d'Amiens et de la Société de dialectologie picarde d'Arras, plus novateurs et plus critiques, n'exercent pas encore une influence positive en Belgique.

En bref, la littérature picarde voit son identité remise en question et manque de critiques littéraires qui lui apporteraient le recul nécessaire pour s'épanouir pleinement, comme c'est le cas pour les parlers wallons. On ne trouvera d'ailleurs pas l'esprit critique d'un Maurice Piron avant la fin des années 1960.

3 — Parmi ces auteurs, épinglés encore une fois par Maurice Piron (1961), on retrouve Willy Bal, de Jamioux, Franz Dewandelaer, de Nivelles, Jean Guillaume, de Fosses-la-Ville, Albert Maquet, de Liège, et Louis Remacle, de La Gleize.

Un renouveau : Géo Libbrecht

En 1961, Maurice Piron, justement, édite une anthologie de poètes wallons contemporains, dont les textes font preuve d'imagination, d'inventivité et d'audace (Piron 1961). C'est à la lecture de cet ouvrage que Géo Libbrecht, poète déjà reconnu en langue française, prend conscience des possibilités qu'offre la langue régionale et renoue avec son parler natal. En résulteront une série de recueils de poésies : *M'na-acordéïeon* (1963), *Lès Clèokes* (1964), *A l' bukète* (1967), *Tour d'Eleuthère* (1969), *L's-imaches* (1970), *L' créassyéon* (1971), *L' grand possibe* (1973), *L'èskampe à l' broke* (posth., 1977).

Le premier d'entre eux fait l'effet d'un électrochoc : qu'un auteur de langue française, reconnu et édité à Paris, se penche sur la langue du cru et la choisisse pour exprimer ses sujets les plus intimes, est déjà un événement. Ce simple fait confirme aux yeux du monde francophone que le picard est digne d'intérêt.

Contrairement aux auteurs locaux, Libbrecht n'a pas une écriture conventionnelle et ne craint pas d'adapter la langue à ce qu'il souhaite exprimer, sans pour autant la travestir. Le picard est un moyen, non plus une fin. Il montre également que la langue picarde – et plus spécifiquement tournaisienne – est une langue riche. En cherchant le mot juste, l'image claire, en employant au mieux la musicalité de la phrase, il offre un statut plus noble à cette langue du peuple : celle de la langue littéraire. N'étant pas conditionné par un public à satisfaire, il peut s'exprimer avec une grande liberté. Il ouvre la poésie picarde à toutes les formes envisageables, des plus contraignantes aux plus libres. Alors que la chanson et la pasquille permettaient une écriture approximative, Libbrecht apporte, avec sa poésie rigoureuse et harmonieuse à la fois, un souci d'exigence qui faisait défaut à la littérature en picard.

Le poème d'ouverture du recueil *M'n accordéïeon* est en quelque sorte l'indication d'un renouveau pour cette langue picarde qu'il embrasse à nouveau. Il affirme clairement que Géo Libbrecht espérait que son exemple ferait des émules :

Les Meots

Les v'là r'vénu au mitan d' nous,
tous les meots muchés dins l' silince
pour l'incarnatèon du temps doux
et l' secret déniché des s'minces.

L' géranium i-est pus dreot dins s' peot,
es' fleur rouche elle est ein sourire,
on intind r'muer les ossieaux
des ceuss' qui n' veuttent pos morir.

Fini' l'attint' qui m' débalteot !
 Les meots inciens veont savoir dire
 qu'on porte in soi l'esprit nouveau,
 et les brayoux veont pouvoir rire⁴.

Libbrecht recourt à des images métaphoriques fortes, pas aussi transparentes que ce que les chansons et les pasquilles courantes proposent. Le sujet envisagé est abstrait : le message à transmettre au lecteur ne réside pas dans un événement, dans un fait à raconter sous une forme versifiée. Le message que Libbrecht cherche à transmettre est dissimulé au cœur du poème et s'épanouit au fil de la lecture. La langue picarde est fouillée, mais il faut tout de même reconnaître que l'auteur n'hésite pas à recourir au néologisme, voire aux emprunts pour servir la musicalité de son texte⁵.

Par les thèmes qu'il envisage en picard, plus populaires, plus enjoués, moins hermétiques que ceux repris dans ses textes en français, il confère une fonction à cette langue : celle d'exprimer le quotidien, les racines, la famille, les souvenirs. Mais, contrairement aux tons nostalgiques que les auteurs traditionnels ont donnés à leurs écrits, Géo Libbrecht tend vers l'universel, en partant de ces évocations locales. En outre, son souhait n'est pas de faire rire ou de se lamenter sur un passé perdu, c'est plutôt celui de partager une émotion ressentie.

Au-delà de son talent d'écrivain, Libbrecht joue un autre rôle, tout aussi important : celui d'un fédérateur. En effet, à une époque où les locuteurs prennent à peine conscience de leur identité picarde, il a révélé aux auteurs picards français que la langue du Tournaisis était fort proche de la leur, plus proche que ne l'est le wallon. En éditant son troisième recueil *A l' bukète*, aux éditions de la jeune revue *Eklitra* d'Amiens, il invite à la solidarité entre ces régions divisées par une frontière mais unies par une même langue régionale.

4 — Libbrecht (1963, 9) Les mots. Les voilà revenus parmi nous / tous les mots cachés dans le silence / pour l'incarnation du temps doux / et le secret déniché des semences. / Le géranium y est plus droit dans son pot, / sa fleur rouge est tout sourire, / on entend remuer les os / de ceux qui ne veulent pas mourir. / Fini l'attente qui me désolait ! / Les mots anciens vont savoir dire / qu'on porte en soi l'esprit nouveau, / et les râleurs vont pouvoir rire.

5 — À ce propos, Bruno Delmotte épingle le fait que la langue picarde n'est pas toujours extrêmement exacte et que Libbrecht se permet des pirouettes lexicales. Voir Delmotte (à paraître).

L'apparition d'une veine « moderne » (1963-1990)

À partir de la publication de *M'n acordéïeon* en 1963, un tournant s'opère dans l'écriture picarde. Réserver tout le mérite de ce revirement à Géo Libbrecht serait réducteur. Les années 1960 constituent en Belgique une époque de profonds bouleversements dans tous les domaines. À l'esprit nationaliste qui avait suivi la Seconde Guerre mondiale succède une période de remise en question du système belge : les intérêts des Flamands et des Wallons ne sont plus les mêmes et les politiques mettent au point un système fédéral pour satisfaire les uns et les autres. La mutation du cadre national en cadre fédéral pousse à la construction de nouvelles identités. Bien plus, avec cette régionalisation du pouvoir, les langues minoritaires peuvent bénéficier d'un peu plus de reconnaissances et certaines structures publiques sont mises en place pour les promouvoir ou les défendre. Comme nous allons le voir, ce cadre fut favorable à la création d'institutions dynamiques suscitant la création en picard.

Le public qui pratique la langue picarde a changé lui aussi. Au locuteur issu du peuple, ouvrier et travailleur, généralement peu scolarisé, succèdent des locuteurs instruits, qui revendiquent de nouveaux modes de pensée, de vie, d'écriture. Leur connaissance du français et d'autres langues facilitent l'accès à d'autres littératures, à d'autres contextes. Ils font le choix d'écrire dans la langue de leur pays, mais, comme Libbrecht, veulent élever cette langue à la hauteur de ce qu'ils souhaitent écrire. Pas question pour eux de brimer leur créativité avec des formes et des thèmes imposés. Certains parlent d'une littérature intellectuelle qui s'opposerait à une littérature populaire, plus fidèle à la tradition. Maurice Piron repoussait cette formule qui, selon lui, « a pour but d'excuser, au nom d'une origine sociale modeste ou d'une culture sous-développée, le trop grand nombre des écrivains qui ne savent pas écrire » (Piron 1961 : 9). Ce constat, certes sévère envers les écrivains traditionnels, résume bien la situation.

Cette génération d'intellectuels rassemblés autour de Paul Mahieu, puis de Paul André, à la Maison de la Culture de Tournai, renonce à la poésie facile et banale qui raconte en vers pour se tourner vers une poésie technique. Le poème, s'il prend parfois sa source dans un événement, dans un paysage, dans un souvenir, s'élève au-delà de ce point de départ. Le langage demeure clair, quoique fouillé mais devient allégorique et allusif. On y distingue la réalité décrite sans pour autant parvenir à l'identifier avec certitude, ce qui permet au lecteur de créer son propre univers à partir des mots lus. Ceci ne signifie pas que les thèmes ancestraux – le patrimoine ou l'histoire locale, l'évocation de la nature – sont

délaissés. Ils sont traités sous un jour nouveau. On retrouve également une influence de la poésie française, dont certains des auteurs reprennent les thèmes de prédilection ou les tournures.

Cette nouvelle vision de la poésie n'empêche pas le recours à des formes classiques et rigoureuses, qui sont d'ailleurs les formes privilégiées chez la plupart des auteurs de cette génération. Mais, si la forme classique peut laisser croire à un ordre apparent, elle n'organise en rien le sens des textes, comme c'était le cas autrefois.

Ainsi, à l'inverse des chansonniers traditionnalistes, un Paul Mahieu rédige des textes denses et courts, avec des images fortes et concrètes pour désigner des réalités totalement contemporaines : la peur de l'avenir, l'incertitude de l'existence, la nostalgie d'un bonheur perdu⁶. Paul Mahieu a également d'autres talents : tour à tour poète, prosateur, chansonnier, dialoguiste, traducteur. Comme Libbrecht avant lui, Paul Mahieu a un statut plus large que celui d'écrivain. Choisi comme animateur de la section dialectale créée à la Maison de la Culture de Tournai, il agit sur tous les fronts pour défendre et promouvoir le picard. Au sein de l'atelier picard, il fédère ce que le Hainaut comptait d'auteurs picards en devenir. On retrouve à ses côtés une foule d'auteurs qui, bien qu'ils côtoient Mahieu, parviennent à suivre son exemple sans l'imiter : Pascal van Moer, Jean-Pierre Hennebo, Pierre Delancre, Colette Dogimont, Daniel Barbez, Paul André, Francis Couvreur.

Parmi ceux-ci, on retiendra les deux derniers.

Paul André, licencié en philologie romane de l'Université Catholique de Louvain et enseignant, a écrit plusieurs recueils en picard et en français. Ses textes sont des hymnes à cette région qui l'a vu naître. Anticonformiste, profondément ancré dans le présent, il écrit avec une grande simplicité avec des mots choisis et justes. Plus encore que Mahieu, Paul André utilise toutes les ressources de la langue, avec une grande liberté : collages d'images, associations surprenantes, musicalité et rythme, grâce à l'emploi d'allitérations et de paronymies. Ses phrases sont courtes et percutantes mais cette sonorité n'est pas sans rappeler les chansons traditionnelles et les comptines. Le texte suivant, tiré de *Raveluques*, témoigne d'une implacable logique cynique, qui fait mouche en quelques lignes.

In batièle

1214 : in a batlié à Bouvines

1302 : in a batlié à Courtrai

1745 : in a batlié à Font'neo

6 — Voir, par exemple, Mahieu, Paul (1979). *I va v'nir in osieau*, Tournai, Maison de la Culture.

1792 : in a batlié à Jumappes
 1914 : in a batlié à Morelle
 - Et asteur ?
 - Asteur ? Hé bé, in batièle cor tousi :
 faut bin vife⁷.

Francis Couvreur est également licencié en philologie romane, de l'Université libre de Bruxelles. Dans ses premiers écrits, il avait osé l'adaptation de Federico Garcia Lorca ou du philosophe médiéval Omar Khayyam dans son parler de Pecq. Privilégiant les formes courtes, Francis Couvreur a publié un bestiaire intitulé *El gardin des bêtes*, qui, par le truchement de figures animalières, développe un espace singulier et personnel. Dans des formes extrêmement courtes et efficaces, l'animal, son nom, sa physionomie ou ce qu'il invoque deviennent tour à tour le lieu d'un jeu mêlé de sonorités, d'images, de réflexions pleines du bon sens du terroir.

De manière générale, si la poésie est privilégiée pour l'expression des sentiments et l'affirmation de soi, la prose, également employée par ces auteurs, est plutôt réservée à un ton terre à terre, tantôt goguenard, tantôt moqueur et sarcastique, tantôt revendicateur. Les thèmes envisagés sous cette forme sont moins contemplatifs que sociaux, avec le souhait de dénoncer une société qui ne fonctionnent pas aussi justement qu'ils l'entendent.

D'autres auteurs se sont essayés avec un certain succès à la prose. Parmi ceux-ci, Florian Duc, originaire de Blaton, développe une forme littéraire originale. Son roman, *De ç'temps-là, Julie... Juliette*, est un roman rimé en picard qui s'appuie sur son expérience de mineur de fond. Bien qu'il conte l'histoire d'un village du Hainaut, par le biais d'une famille de mineurs entre 1870 et 1920, et que son roman ait, par là, une valeur documentaire, c'est sa forme qui laisse perplexe. L'auteur écrit dans un style propre fait d'assonances et de rimes, mais sans rythme, à la manière d'une prose découpée. Alors qu'on pourrait y voir un héritier de Mousseron par le thème envisagé, on lui prête volontiers plus d'émotion, peut-être parce que l'œuvre n'est pas contée chronologiquement, mais est ponctuée d'allers-retours incessants.

En dehors de cet ouvrage, c'est surtout la forme courte, qui est privilégiée à nouveau : le conte, la fable. Les auteurs n'hésitent pas à s'adresser à un public plus jeune. Les œuvres se font parfois

7 — On se bat. 1214 : on s'est battus à Bouvignes / 1302 : on s'est battus à Courtrai / 1745 : on s'est battus à Fontenoy / 1792 : on s'est battus à Jemappes / 1914 : on s'est battus à Morelle (le pont Morelle fut le lieu d'une importante bataille pour le contrôle de Tournai en août 1914) / - Et maintenant ? / - Maintenant ? Et bien, on se bat toujours : il faut bien vivre. André, Paul, 1980. *Raveluques*, Tournai, Maison de la culture de Tournai, p. 23.

didactiques, avec une volonté de transmettre le goût pour la langue et pour la culture régionale. Indéniablement, ces textes constituent une littérature qui se dit, bien plus qu'elle ne se lit, en s'appuyant fortement sur un patrimoine folklorique local réinventé.

Épouser les formes les plus traditionnelles n'empêche pas un travail d'écriture soigné, comme en témoigne les *contes borains* de Pierre Ruelle⁸. Ces contes présentent une même vision du monde : celle de la population boraine. Ils sont profondément ancrés dans une localité – par les lieux-dits employés – et dans une réalité culturelle – par la reprise de formulettes et de refrains enfantins. Mais Ruelle, professeur de littérature médiévale à l'ULB, n'a pas hésité à y introduire çà et là un souvenir personnel, et à reprendre une structure qu'il emprunte aux chansons de geste. Le style est direct, parfois un peu condescendant, parfois enfantin, l'annonce est longue pour tenir l'auditeur en haleine⁹.

Le théâtre demeure un genre majeur et, là aussi, des tendances s'observent. Le public a beaucoup plus d'emprise sur les choix d'écriture. Le grand succès des spectacles, ainsi que la retransmission télévisée des pièces jugées les meilleures par la RTBF (Radio-Télévision belge francophone), apportent une grande visibilité sur les écrits des auteurs. Certains auteurs, face à la popularité du genre ou parce qu'ils étaient liés à une troupe, s'y sont consacrés exclusivement, avec une belle fécondité. La plupart des pièces sont faites sur mesure pour les troupes auxquelles sont attachés les auteurs : c'est le cas des œuvres de Marius Staquet, à Mouscron, de Geneviève Pittelien, à Comines, ou de Géo Nazé, à Quaregnon. Les thèmes tournent souvent autour d'idylles romantiques contrariées, avec des personnages très typés, à l'image des vaudevilles français de l'époque. Certaines pièces sortent du lot¹⁰ et beaucoup ont marqué l'imagination, notamment grâce à la captation télévisée¹¹.

D'autre part, on peut identifier quelques pièces plus audacieuses. La diffusion de *Jeux radiophoniques* – pièces de théâtre enregistrées sur les ondes – permet aux auteurs de quitter le cadre strict de la scène. On ose y dépasser l'unité de temps et l'unité de lieu encore fortement prégnantes dans les créations sur scène.

8 — Rédigés dans les années 1980, ils ont été publiés dans *Tradition wallonne*, 7 (1990).

9 — Pour une analyse plus complète de ces contes borains, voyez Maquet (2009 : 277-292).

10 — Retenons chez Staquet *Lès tres mousquetaires*, adapté de Dumas ou *Èl bochu d' Lagardère*, tiré du roman historique *Le bossu* de Paul Féval, chez Pittelien *In cat qui wènnè* adapté du *Malade imaginaire* de Molière.

11 — *Amour, saucisse et... arsenic* d'Edgar Hespel, *Amour di vacances* de Staquet ou encore *L'Balot i finque* de G. Pittelien sont devenus des incontournables dès lors qu'ils ont été diffusés dans les émissions dialectales de la RTBF.

On n'y est pas limité par des contraintes matérielles et on peut se permettre de multiplier les personnages.

Certaines pièces ont été écrites dans une visée purement littéraire. C'est le cas de *À S'érvir* (1984) de Francis Couvreur, qui s'inspire de situations banales mais s'évade du réalisme vers un jeu onirique, ou de *El noir Fouan* (1978) de Paul André, dont il serait réducteur de dire qu'elle est un monologue, tant elle est bien plus profonde que cela. À La Louvière, le théâtre de Monique Dussaussois est lui aussi résolument moderne : la pièce *Et l'ivier qui va vni* (1973) rejoint le genre des moralités du Moyen Âge et amène le spectateur à réfléchir sur son temps, sur lui-même, sans conclusion. Malheureusement, face à un public peu réceptif, ces tentatives prometteuses n'ont pas eu de lendemain.

L'adaptation, une perspective ?

Dans un premier temps, comme on vient de le souligner, c'est surtout le théâtre qui ouvre la porte à l'adaptation de classiques. Les auteurs y voient une valeur sûre. Malheureusement, ce ne sont pas les meilleurs adaptateurs qui se sont prêtés à ce jeu et on ne retrouve que rarement la qualité d'une pièce comme *Alside*, écrite par Jean-Marie Carion, vers 1960, à partir du *Cid* de Corneille.

On peut dire que l'adaptation de textes en picard connaît surtout un renouveau à partir de la publication des *Pinderleots de l'Castafiore* par Lucien Jardez en 1980. Ce procédé, bien qu'il ait déjà été d'application avec d'autres langues (le basque par exemple) est une révélation pour les picards. Bien sûr, l'adaptation est discutée par certains¹², mais généralement, les lecteurs s'accordent sur le fait que Jardez n'a trahi ni l'œuvre d'Hergé, ni sa langue tournaisienne. Cette première adaptation, qui connut un grand succès, donne des idées à d'autres, et surtout, encouragent les maisons d'éditions à suivre l'exemple. Elles trouvent là un excellent moyen de pouvoir rééditer des ouvrages, pour relancer – même à l'échelle locale – une production.

Dans le domaine de la bande dessinée, on retrouve d'autres adaptations de *Tintin*¹³, mais également de la série *Du côté de chez Poje*, scénarisée par Raoul Cauvin et dessinée par Jean-Louis Carpentier, de *Martine* de Marcel Marlier, d'*Astérix* de Goscinny et Uderzo, du *Chat* de Philippe Geluck, mais aussi des *Simpson* de Matt

12 — Voyez la critique de André Lévêque dans *Chitipicar* 2 : 3-9.

13 — Quatre albums ont été adaptés par Bruno Delmotte, dans la continuité de celui réalisé par Lucien Jardez : *Le Trésor de Rackham le Rouge*, sous le titre *El trésor du Rouche Rackam* ; *Le Secret de la Licorne*, sous le titre *El secret d' la licorne* ; *Le crabe aux pinces d'or*, sous le titre *El crape as pinches d'or* ; *L'étoile mystérieuse* sous le titre *Ch' cailleu d'étoêle*.

Groening. Cette dernière adaptation a de quoi surprendre, mais elle permet également de montrer que la langue régionale n'est pas forcément contrainte d'évoquer un contexte géographique restreint et une époque déterminée.

Sous l'impulsion de l'éditeur Tintenfass, plusieurs classiques populaires tombés dans le domaine public connaissent une seconde jeunesse en langue régionale. En picard, on a pu découvrir des contes venus d'autres contrées : *Struwwelpeter* de Heinrich Hoffmann¹⁴ ; *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry¹⁵ ; *The Night before Christmas*, attribué à Clement Clark Moore¹⁶ ; *Max und Moritz* de Wilhelm Busch¹⁷, *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carol¹⁸.

Les locuteurs picards, en s'attaquant à tant d'adaptations, cherchent évidemment à séduire un public plus jeune et à modifier les préjugés que le lecteur moyen pourrait avoir à propos des langues régionales. Néanmoins, cette solution, toute attractive qu'elle soit, ne doit pas faire de l'ombre à la création locale.

Parmi les adaptations, l'essai du *P'tit Nicolas* en picard est à mettre en évidence. Ce petit Nicolas, publié en 2014 par IMAV éditions, dans une collection « Langues de France », est l'œuvre de quatre adaptateurs picards. Sur les six histoires publiées, deux le sont dans le picard de la région Abbeville-Amiens, deux dans la version de l'Artois, deux dans la version de Tournai. Cette répartition permet au lecteur de découvrir les autres variétés du picard et de s'apercevoir de l'homogénéité de cette zone. Avec cette première adaptation commune, on rejoint les mêmes aspects que ceux que Libbrecht mettait en évidence : la collaboration entre les zones, de part et d'autre de la frontière, est une force pour cette région.

Une nouvelle génération (1990-...)

À la fin des années 1980, le rôle de l'individu dans la société semble devenir insignifiant. En littérature, et notamment en Belgique, par réaction contraire, les auteurs prennent le pli de l'écriture biographique, ouvrant la porte à une « écriture narcissique » (Denis / Klinkenberg 2005 : 209-261). Cette tendance s'ob-

14 — *Piërot Tiète d'Urchon* 'Pierre tête de hérisson', sous la plume d'André Capron, Neckarsteinach, Tintenfass, 2010.

15 — *Ël pètit Prëce* chez Capron (picard borain), 2010 ; *El Pètit Prince* chez Delmotte (picard tournaisien), Neckarsteinach, Tintenfass, 2010.

16 — *Ël nwiit' èdvoant l' Nouë* chez Capron, 2012 ; *El nuit d'avant l' Noë* chez Delmotte, 2012.

17 — *Max éyèt Morice* chez Capron, 2012, *Max et Maurice* chez Delmotte, 2012.

18 — *Les Aventûres d' Alice ô Pèyis dès Mèrvèy* chez Capron, 2012.

serve aussi en picard. Les écrits les plus contemporains font la part belle à l'expression du moi.

C'est le *je* – ou une forme proche de ce *je* – qui exprime un point de vue précis sur une situation. Cette écriture est une façon d'interroger son identité – et donc forcément son identité culturelle picarde – mais c'est parfois une pulsion de repli qui permet à l'individu de réaffirmer des valeurs sûres.

Avec Jean-Marie Kajdanski¹⁹, auteur révélé au milieu des années 1980, on trouve une poésie d'apparence simple mais particulièrement profonde, qui oscille entre interrogation et repli. Avec beaucoup d'intelligence, dans ses recueils, Kajdanski s'attache à évoquer des tableaux du quotidien, tantôt naturalistes, tantôt réalistes. C'est sa ville de Wiers qui est sa source d'inspiration principale, mais il ne tombe jamais dans le nostalgique, l'anecdotique, le banal, il en gomme tout aspect biographique, de sorte que Wiers disparaît pour épouser toutes les villes du monde. D'une part, les scènes d'évocation de la nature lui permettent de rappeler des valeurs fortes. C'est bien en tendant vers l'universel qu'il parvient à partager des émotions. D'autre part, il évoque le quotidien difficile de milliers d'hommes et de femmes touchés par les restructurations, le chômage, la crise économique, dans un style allusif dont la révolte devient le trait sous-jacent.

En prose, cette quête de soi et de son histoire cherche à s'insérer dans des courants et des événements internationaux. Avec *Les chènes* (2013) et *Et in picardia ego* (2008), Rose-Marie François nous invite à lire des souvenirs, des événements qu'elle a vécus durant son enfance et son adolescence, entre 1940 et 1957. L'auteure réussit à rendre ces souvenirs aussi vivants que s'ils étaient vécus spontanément par le lecteur lui-même. Mais la vivacité de souvenirs si lointains – et parfois de la prime enfance – jette le trouble sur leur véracité. Ces romans s'orientent donc davantage vers le roman autobiographique. Les récits offrent un traitement du souvenir tout particulier, sans suivi chronologique aucun, parfois sans temporalité. C'est la temporalité de l'individu qui prime et l'on constate finalement que l'Histoire double le parcours de l'héroïne, comme dans l'extrait ci-après :

Èl guêre èst fête mès mi, j' l'é pièrdûe. Èm' monpère vèt r'vinde no méson. (I li chane a vî qu' lès mûrs sont crus. Èyèt l' cmune n'èst nié co la d'instalèr si lon yô sul robinet.)

19 — Kajdanski a écrit plusieurs recueils : *A hue et a dia* (1987), *Marie au blé* (1990), *Trieux à moule* (1994), *Loyins* (2001), *Momints as plin.nes mins* (2008), *Le pain gris* (2014), *Ète là, avèc* (2015).

Wè. Al vèrité, èm' monpère a lèyè Crikyons pa dière li. Èdpwis l'ôte nwit' qu'i s'a insôvé dès bombardèmints, i n'èst pus foque lôla in.n-atindant²⁰.

La fin de la guerre ne correspond-elle pas finalement à la fin de la prime enfance, au départ de la famille vers une nouvelle maison, à la disparition du cadre sécurisant dans lequel l'héroïne évoluait jusqu'alors ? N'est-ce pas paradoxal que le retour de la paix, vécu comme un moment d'exaltation pour tous, soit un moment de déchirement pour l'auteure ? En prenant la tangente face à un événement festif, l'auteure s'affirme. Elle s'affirme d'ailleurs pleinement dans son choix d'écrire ces souvenirs en picard. N'est-ce pas là un moyen de réaffirmer des racines, de clamer son identité culturelle originelle, dans un monde où le dialecte semble ne plus avoir sa place ?

Dans *Panamusa* (2008), c'est vers l'avenir que Rose-Marie François se tourne, en évoquant une question particulièrement angoissante pour les locuteurs picards : la mort des langues et la menace des langues standards. C'est un avenir sombre et menaçant qui est présenté : régime totalitaire, dirigé par la pensée unique, par la langue unique et par la technologie. Il n'est pas banal de signaler que c'est sous la forme d'une chantefable qu'elle le fait. Comme Ruelle avant elle, elle renoue avec un genre ancestral, oral et direct. Cette forme lui permet d'éviter un ton moralisateur, tout en faisant passer un message fort en faveur de la sauvegarde d'une diversité culturelle.

Aux côtés de Kajdanski et François, on pourrait évoquer toute une génération d'auteurs qui écrivent et publient dans des domaines multiples et variés : Daniel Barbez, André Capron, Lisa Dujardin, Annie Rak, Roland Thibeau, et d'autres contribuent à ouvrir la littérature à d'autres publics – les enfants, les non-picards –, à d'autres formes littéraires ou paralittéraires – la BD bien sûr, la chanson, la télévision, le spectacle –, à renouveler les thèmes envisagés, en adéquation avec la société contemporaine. Ils parviennent à créer aujourd'hui une culture qui se revendique de la Picardie, tout en n'étant en contradiction ni avec la Wallonie ni avec le Nord de la France, riche de son passé ouvrier mais résolument optimiste

20 — François, Rose-Marie, 2013. *Lès chènes*, Châtelet, MicRomania, p. 185. La guerre est finie, mais je l'ai perdue. Mon père veut vendre notre maison. (Il semble que les murs soient humides, à l'ouest. De plus, la commune tardera sûrement à installer si loin la distribution d'eau.) / En réalité, mon père a quitté Criquelions en fuyant, l'autre nuit, les bombardements, et maintenant, il n'y est plus qu'en sursis.

et ouverte sur d'autres cultures, qui pourraient l'enrichir, et sur l'avenir.

Au théâtre, en revanche, on n'assiste pas vraiment à une révolution du genre, comme ça a été le cas en français. Le poids du public reste prégnant. Les vaudevilles sont de mises. Ceci n'empêche pas les auteurs d'aborder tous les thèmes, des plus légers aux plus lourds, mais la forme reste stable : deux ou trois actes et comédie sont de rigueur. Ceci n'empêche pas non plus que le théâtre en langue picarde est devenu une référence dans toute la Wallonie dialectale, notamment grâce aux pièces écrites par Christian Derycke, de Mouscron. Ses pièces correspondent aux attentes des troupes de théâtre dialectales, même au-delà de la région picarde, puisqu'à l'heure actuelle, il est l'auteur de théâtre le plus adapté et le plus joué dans l'ensemble de la Wallonie.

7. D'autres perspectives

Cet aperçu mériterait d'être complété. Hormis Géo Libbrecht, aucun des auteurs mentionnés n'a fait l'objet d'études globales, la plupart n'ont pas été étudiés du tout. Il serait intéressant de se pencher sur les rapports qu'ils entretiennent avec la langue française, notamment chez Paul André, chez Jean-Marie Kajdanski ou chez Rose-Marie François. De même, nous n'avons pas développé aussi largement qu'elle le mériterait la chanson picarde. Des auteurs comme Daniel Barbez ont produit des textes d'une telle force – tant formelle que thématique – qu'on ne peut pas les laisser de côté sous prétexte qu'il s'agit d'un genre réputé moins noble.

Nous avons évoqué à plusieurs reprises la question de l'identité picarde. Nous pensons qu'il s'agit d'un aspect particulièrement important pour comprendre l'évolution de la littérature picarde en Belgique. Aujourd'hui, il semble que les Hennuyers ont trouvé une solution adéquate : tournés tantôt vers la France, tantôt vers la Belgique, ils ont su tirer profit de leur double appartenance. Pour eux, il n'est plus question d'être assimilés à la Wallonie, il n'est pas question non plus de se fondre dans la Picardie. La région picarde de Belgique a une existence qui lui est propre au milieu d'ensembles plus vastes dans lesquels elle s'insère parfaitement.

Nous espérons avoir montré ici que les auteurs de langue picarde méritent qu'on s'y attarde plus longuement qu'à travers une simple description biobibliographique ou une anthologie.

Baptiste FRANKINET
*Bibliothèque des Dialectes de Wallonie,
 Musée de la Vie wallonne (Liège)*

Bibliographie :

- ALW, Liège, *Vaillant-Carmanne*, t. 1, 1953, t. 2, 1969.
- Auger, Julie, 2001. « Picard parlé, picard écrit : comment s'influencent-ils l'un l'autre ? », *Bien Dire et Bien Aprendre*, 21, p. 17-32.
- Debrie, René, 1977. *Panorama des lettres dialectales*, Amiens, Université de Picardie.
- Delmelle, Joseph, 1969. *Tournai et le Tournaisis : géographie littéraire du Hainaut*, Ath, Cahiers Jean Tousseul.
- Delmotte, Bruno, à paraître. *Panorama des écrivains en langue picarde, d'hier et d'aujourd'hui*.
- Delmotte, Bruno et Mahieu, Paul, 2003. « La littérature picarde dans le Tournaisis aux XIX^e et XX^e siècles », in : *Le picard : dossier pédagogique*, Tournai, Maison de la culture, p. 11-18.
- Denis, Benoît, Klinkenberg, Jean-Marie, 2005. *La littérature belge : précis d'histoire sociale*, Lovreval, Labor, coll. « Espace Nord Références », n°211.
- Fabry, Jean, 1946. « Notes sur le tracé de la frontière picardo-wallonne », *Pro Wallonia*, 8, p. 5-14.
- Hannart, Marcel, 1976. *Des textes picards pour aujourd'hui ?*, Ottignies, Nord-textes.
- Ivart, Pierre, 1994. « Picard », in : *Paroles d'Oïl, choix de textes en langues d'oïl, geste éditions*, coll. « Parlanjhe », p. 47-83.
- Ivart, Pierre, 1985. « La littérature picarde moderne et contemporaine » in : *La forêt invisible, Au nord de la littérature française, le picard*, Amiens, éd. des Trois-Cailloux.
- Landrecies, Jacques, 2001. « La recherche en picard : quelques problèmes et perspectives », *Bien Dire et Bien Aprendre*, 21, p. 229-242.
- Lempereur, Émile, 1980. *Aspects du théâtre wallon contemporain*, Charleroi, Institut Jules Destrée.
- Libbrecht, Géo, 1963. *M'n Accordëïon*, Bruxelles, L'audiothèque.
- Maquet, Albert, 2009. *Botêye walone – Hottée wallonne*, Charleroi, MicRomania.
- Pagnouille, Christine (ed.), 2012. *Rose-Marie François : des mots et des langues*, Liège, Université de Liège.
- Piron, Maurice, 1979. *Anthologie de la littérature wallonne*, Liège, Pierre Mardaga.
- Piron, Maurice (ed.), 1961. *Poètes wallons d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard.
- Remacle, Louis, 1972. « La géographie dialectale de la Belgique romane », in : *Les dialectes de France au Moyen Âge et aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, p. 81-102.
- Ruelle, Pierre, 1992. « Le picard de Wallonie », in : *Līmēs 1*, Bruxelles, Traditions et parlers populaires Wallonie-Bruelles, p. 51-69.

Quand le picard échappe aux dialectologues : les débuts de l'association *Éklitra*

Lorsque l'on parle de culture picarde, de langue picarde, et en général de culture identitaire, il est d'usage de mettre en relation une phase de déclin, souvent fantasmée, avec une phase de résurrection, toujours récente et porteuse d'espoir.

Cette remarque est souvent faite aux personnes impliquées dans la promotion, pour ne pas dire la défense, des langues régionales. La résurrection du breton daterait des années 60, Alan Stivell aurait réinventé ou redécouvert la légendaire harpe celtique¹, ce qui aurait lancé la renaissance de la culture bretonne. Son rôle est bien sûr non négligeable pour la diffusion de la prise de conscience d'une identité bretonne, mais la Bretagne n'était pas morte avant sa renaissance.

On parlera tout autant de renaissance occitane avec Robert Lafont qui publie *La Révolution régionaliste*² en 1967. Là aussi, l'occitanisme préexistait, sur un terreau peut-être moins favorable que dans les années 60, période où la remise en cause était chose commune.

Les régions « identitaires françaises »³ ont toutes connues, à la charnière des années 60 et 70, ce phénomène dit de renouveau.

1 — Laurent Bourdelas, *Alan Stivell*, Éditions Le Télégramme, 2012, 336 p.

2 — Gallimard, 1967

3 — J'utilise ce terme par pure commodité, conscient de la difficulté à définir ce qu'est une région ayant, ou pas, une identité, et tout aussi conscient de la difficulté à

La Picardie, et d'une manière générale l'aire linguistique picarde, à supposer que celle-ci détermine une entité autre que linguistique, peine à se faire accepter dans ce concert régionaliste.

L'identité picarde, linguistiquement, est bien un fait objectif, mais ce fait ne prend guère d'autre forme et refuse de s'appuyer sur l'histoire sinon pour clamer son attachement à la France, voire son rôle matriciel de la nation de Molière.

Nous ne trouverons pas en Picardie d'expression autre que l'attachement à des mots, à un patrimoine culturel. La région, telle qu'elle existait encore voici quelques mois, n'exprime sa différence que sur ces points. Elle l'exprime, mais elle ne la revendique pas, ou à peine.

Revenons sur la question de la « renaissance ». Pour renaître, il faut mourir. Or la culture ou la langue picarde n'est jamais totalement morte, et, de par sa proximité avec la France et le français, ne le sera jamais peut-être totalement, ou alors la perception de son décès ne sera jamais totale ?

Néanmoins, la perception d'un monde perdu, ou d'un monde qui s'efface est bien concrète et a marqué l'histoire des régions, et pas seulement de la Picardie, depuis plus de 150 ans.

L'intérêt pour les langues et les identités régionales commence à s'exprimer au XVIII^e siècle, mais c'est au XIX^e siècle que celui-ci devient clairement visible. En 1839, le marquis de la Villemarqué publie le *Barzhaz Breizh*, recueil de chansons bretonnes que les savants avaient, selon lui, jusque là négligées émanant d'une expression populaire méprisée. En 1856, c'est Edmond de Coussemaker qui publie les chants des Flamands de France. Dans sa longue introduction, il dit notamment que « Les derniers vestiges de la civilisation flamande dans le nord de la France sont près de s'engloutir dans l'oubli »⁴.

Ces savants se dépêchent de consigner et sauvegarder ce qui peut encore l'être avant une disparition totale et définitive face au monde moderne qui se met en place. C'est l'ère des folkloristes, des sociétés savantes, des érudits locaux.

L'idée est donc dans les têtes, et pas totalement à tort, que le monde d'avant est en train de mourir. Donc, même s'il n'est pas mort, on n'attend plus de lui qu'il puisse se reproduire, qu'il puisse générer à nouveau quelque chose de vivant.

En vérité, ce qu'on croyait mort ne l'est jamais complètement, et la surprise vient donc du contre-pied qui est pris dans l'expres-

définir ce terme.

4 — E. de Coussemaker, *Chants populaires des Flamands de France*, recueillis et publiés avec les mélodies originales, une traduction française et des notes, in-4°, XXVI-419 p. et pl., Gand: impr. de F. et E. Gyselynck, 1856. Ici la page iv.

sion d'une vivacité et d'une vitalité là où on n'attendait que des souvenirs et des regrets.

C'est bien ce qui se passe pour le picard. Les premiers lexiques datent du XVIII^e, mais la langue est plus particulièrement étudiée au XIX^e siècle (Alcius Ledieu, Charles Lamy, Gabriel Hécart publient des lexiques, des grammaires, pour ne citer qu'eux).

Le picard, qui comme les autres langues des anciennes provinces, va mourir, devient l'objet d'étude de sociétés savantes. L'académie des sciences, belles-lettres et des arts d'Amiens, les antiquaires de Picardie, la société d'émulation d'Abbeville, les Rosatis picards, entr'autres, publient des articles consacrés au picard, aux auteurs ou aux traditions liées à la langue.

Dans les années 30, la démarche devient plus scientifique. Raymond Dubois, attaché de recherche au CNRS, originaire du Pas-de-Calais, met en route l'*Atlas linguistique picard (Alpic)* avec Robert Lorient de l'Université de Dijon. Les enquêtes démarrèrent en 1946⁵.

L'après-guerre voit se développer la volonté de mener des recherches dialectologiques. Jean Babin, professeur à l'Université de Lille, crée un enseignement propre au dialecte picard à partir de 1948. Henri Roussel, professeur à l'Université de Lille à partir de 1960 dirige un grand nombre de mémoires et de thèses⁶. Autour de lui, gravitent des étudiants, dont Fernand Carton.

Nous sommes donc, dans les années 50, devant un certain nombre de personnalités qui ont le picard comme objet d'étude. L'idée de l'urgence reste présente. Il faut se dépêcher d'enregistrer, d'interroger, de récolter. Henri Roussel, Robert Emrik, Gaston Vasseur, Raymond Dubois, Roger Berger et d'autres créent à Arras la Société de Dialectologie Picarde qui se propose de « susciter, d'encourager et, malgré les difficultés de l'heure, de publier les travaux relatifs à la dialectologie »⁷. La SDP décide de se doter d'une revue intitulée *Nos patois du nord*. Cette publication est au cœur de la démarche de la Société puisqu'on lit, dans le compte rendu de l'Assemblée générale de sa fondation que si « ... beaucoup d'amateurs ou de spécialistes, gardent au cœur le culte de nos parlers populaires... (et qu'ils) s'attachent à recueillir pendant qu'il en est encore temps, les vestiges des patois qui meurent. Les bonnes volontés isolées ne manquent pas, mais aussi qualifiées

5 — Fernand Carton et Alain Dawson, *Index lemmatisé et étymologique de l'Atlas linguistique et ethnographique picard*, Collection du Centre d'Études Picardes, n°54, Université de Picardie Jules-Verne, 2010, 218 p. Ici la page 1.

6 — Jean-Michel Eloy, *La situation du picard à l'université comme image véridique des idéologies linguistiques en présence*, 2010, s.l., s.d.

7 — *Nos patois du nord*, n°1, juillet 1959, page 1

qu'elles soient, elles se découragent souvent devant l'impossibilité de faire connaître le résultat de leur collecte »⁸.

La question de toucher un public plus large, une sorte de massification du savoir, commence à se poser. Il est très en relation avec l'époque même si le sujet lui-même, il ne s'agit pas en l'occurrence de biens de consommation, est plus inattendu...

La revue *Nos patois du nord* eut cinq numéros et la Société de dialectologie picarde, dont la publication de la revue était l'unique activité, tomba en sommeil. Probablement doit-on voir dans la fin de cette revue l'expression de la méfiance régulièrement exprimée des « Amiénois », et des Picards en général, à l'égard des « Lillois », et des nordistes en général.

C'est certainement dans cette logique qu'il faut comprendre la création, cette fois-ci à Amiens, de la Société de Linguistique Picarde en 1961 ou plutôt de la Société de Linguistique Régionale de la Picardie Historique. Robert Lorient, suivi par Gaston Vasseur et René Debric qui, à cette occasion se retirent de la S.D.P.⁹, affirme dans l'éditorial du premier numéro de la revue de la nouvelle société : qu'« il serait trop facile aux promoteurs de la nouvelle société d'alléguer ici des divergences de vues trop profondes, des méthodes de travail trop particulières pour être acceptables, bref un état d'esprit incompatible [...] [pour] rendre entièrement compte d'une décision dont l'effet le plus clair a été de libérer la Picardie historique (Aisne, Oise, Somme et confins) d'une tutelle extérieure devenue paralysante et génératrice de discorde »¹⁰. La perspective d'une région Picardie qui allait se recréer, et s'émanciper de Lille, est un élément important du discours tenu par Robert Lorient : une nouvelle unité administrative va être créée, ainsi qu'une académie et une université. « Ce vigoureux effort de décentralisation sera ainsi opéré au profit du renouveau de la vie locale et régionale » (Lorient). Cette décentralisation, toujours selon Lorient, doit se retrouver au niveau de la recherche qui doit se faire « au profit de la zone picarde ». Toujours dans cet état d'esprit, « c'est à cet épanouissement, à ce renouveau de la vie intellectuelle picarde, au sein d'une unité retrouvée, que veut travailler notre jeune Société de Linguistique régionale ». On peut noter, en passant, un petit coup de griffe aux collègues du « nord » puisque Robert Lorient,

8 — *Ibidem*.

9 — On peut lire dans le numéro 5 de la revue *Nos patois du nord*, à la page 32, dans le compte rendu de l'Assemblée générale qui s'est tenue à Abbeville le 1^{er} mai 1961 que « M.M. Debric, Lebègue et Vasseur se sont retirés avant le renouvellement du bureau. Un entrefilet du Courrier picard en date du 9 juillet 1961 a annoncé la fondation d'une "Société de linguistique régionale de la Picardie historique" ».

10 — *Linguistique picarde*, n°1, décembre 1961, p. 1.

après avoir fait un éloge panégyrique de la recherche dans les limites de la « future » région Picardie, celle-ci étant « à cet égard une région pilote », souligne que « la moitié du territoire en cause a déjà été l'objet d'une prospection méthodique, ce qui est loin d'être le cas pour le nord de la France et ce qui reste un *cas unique* pour l'ensemble des grands dialectes français »¹¹.

On remarquera juste que la liste des ouvrages publiés par la S.L.P. intègre rapidement un ouvrage du Valenciennois Jean Dauby¹²... contredisant les positions tranchées affirmées à la création de l'association.

Si René Debrie est bien cité, notamment avec Gaston Vasseur, dans l'éditorial de Loriot, il disparaît très rapidement de la revue. Son nom n'apparaît pas parmi les auteurs publiés, contrairement à Vasseur qui publie son remarquable dictionnaire des parlers du Vimeu en 1963 qui constitue le tome IV de la collection de la Société de linguistique picarde (S.L.P.).

On peut imaginer sans mal que René Debrie ait été à un moment plus attiré par les perspectives qu'offraient une société de linguistique qui affirmait vouloir jouer un rôle dans le domaine de la recherche de la future région, notamment au niveau universitaire, que par une S.D.P. qui se retrouvait composé essentiellement de nordistes. Ses propres recherches portaient sur la Picardie et il semble que les « débouchés » lillois étaient bien plus limités que les possibilités que pouvait offrir alors la mise en place de nouvelles structures et la nécessité qui devrait se faire jour de recruter des personnes dans le cadre de leurs mises en place. De plus Loriot, par ses liens avec le C.N.R.S., pouvait certainement se révéler un soutien de poids dans ce cadre.

Nous ne savons pas à ce jour ce qui a éloigné René Debrie de la S.L.P.. Nous apprenons juste, dans le numéro 3 du bulletin de la Société, daté de juin 1962, qu'il a donné sa démission du poste de secrétaire¹³.

Néanmoins, c'est à Amiens que les choses se passent. C'est là qu'il faut chercher cette dynamique régionale qui est dans l'air du temps.

Comme on le sait, celui-ci est à l'agitation, à la remise en cause, au renouvellement.

11 — *Ibidem*, p. 3.

12 — *Lexique rouchi-français*, tome VII de la S.L.P., publié en 1968

13 — *Bulletin de la Société de linguistique régionale de la Picardie historique*, 2^e année, fascicule n°3, juin 1962, p. 27.

Pierre Garnier, en 2005, invité à témoigner sur René Debrie, nous apporte un éclairage précieux sur les conditions de la création d'*Éklitra*¹⁴.

Les deux hommes sont alors collègues à la Cité scolaire d'Amiens. Garnier est professeur d'allemand au Lycée Louis Thuillier et Debrie professeur de français dans le même établissement.

Debrie poursuit ses recherches. Il s'autopublie ou l'est par le Centre Départemental de Documentation pédagogique de la Somme. Il est connu à la Cité scolaire pour son intérêt très fort pour le picard, on le voit comme un passionné.

Pierre Garnier est quant à lui un poète reconnu au niveau national. Sa carrière littéraire est déjà importante, il est l'un des fondateurs de la poésie spatialiste¹⁵ et possède un réseau de correspondants à travers le monde.

Les deux hommes deviennent amis. Peut-être le lien se fait-il par le biais du Centre de documentation du lycée ? C'est Ilse Garnier, l'épouse de Pierre, qui en a la responsabilité et le CDI est un peu le lieu de rencontres de l'établissement.

Ilse Garnier et René Debrie à la Cité scolaire d'Amiens
au milieu des années 1960 (collection Violette Garnier)



14 — Enregistrement de Pierre Garnier, Office culturel régional de Picardie, février 2005.

15 — Pierre Garnier, *Manifeste pour une poésie nouvelle visuelle et phonique*, Les Lettres, n°29, 1963

On sait aussi que Debrie a créé un club d'onomastique dans l'établissement et qu'il organise régulièrement des activités pour les élèves autour de la culture picarde.

Pierre Garnier quant à lui n'est, *a priori*, pas spécialement intéressé par le picard. Néanmoins, la langue ne lui est pas étrangère. Il connaissait le picard par sa mère originaire de Saint Leu qui lui racontait des histoires et des anecdotes dans cette langue.

Garnier nous précisait alors que, dans le contexte de l'époque, ce qui le rapprochait du picard ce sont les expériences littéraires des années 60 où l'on considérait les langues d'une façon assez égale et surtout comme des éléments concrets de la poésie. L'idée, surtout venue de poètes autrichiens ou suisses, était de travailler avec les « dialectes » comme avec les grandes langues officielles et reconnues.

C'est cet intérêt et cette curiosité pour les langues minoritaires comme matière poétique qui l'amène à se rapprocher de René Debrie qui, comme on l'a vu, faisait à l'époque énormément pour la connaissance du picard et était clairement identifié comme un spécialiste de la langue, voire un « militant ». Il était donc très naturel qu'il se soit tourné vers ce collègue qu'il croisait dans les couloirs de l'établissement où il enseignait.

Les deux hommes sympathisèrent rapidement.

Pierre Garnier nous a confié qu'il était régulièrement invité à la table de famille chez les Debrie. Il apprécie beaucoup la compagnie de Jeanine, Christine et Corinne, la femme et les filles de René Debrie.

Dans une conversation de couloir en 1966, ils évoquent l'idée de créer une association.

C'est René Debrie qui s'empare de l'idée et la met en œuvre.

Dès le lendemain de la conversation, René Debrie se rend à Molliens-au-Bois chez Marie-Louise Héren, connue de lui pour son intérêt pour les traditions locales et pour le petit musée qu'elle avait créé dans son domicile. Elle lui présente des fleurs de son jardin, des cœurs de Marie, qu'elle appelle, en picard, des *Éklitra* (Éklitrant : étincelant, scintillant/éklitrer : faire des éclair, éclairer en français). René Debrie trouve ce mot extraordinaire et l'adopte comme nom pour l'association.

Des amis se joignent à la démarche : Bernard Bocquillon (du Courrier picard), René Vaillant (des Archives départementales).

Éklitra est fondée sous la forme associative le 2 octobre 1966 à Amiens¹⁶.

16 — Toutes les informations reproduites ici proviennent du cahier des délibérations de l'association *Éklitra* tenu par André Garnier, père de Pierre Garnier, et qui nous a été

Sont présentes ce jour-là aux Archives départementales de la Somme, rue Gauthier de Rumilly à Amiens, onze personnes, *a priori* toutes Amiénoises ou de l'Amiénois.

On note bien entendu les noms de René Debrie, René Vaillant, des Archives départementales, René Gaudefroy, archéologue, et Pierre Garnier. Outre Marie-Louise Héren, on peut aussi remarquer la présence de Pierre Louchard, surveillant général à la Cité scolaire et animateur de la troupe des « Compagnons de Lafleur » composée de lycéens qui se proposait de revisiter le répertoire du théâtre traditionnel picard sur des thèmes de l'époque.

Debrie, lors de cette réunion fondatrice, précise qu'il ne s'agit pas de créer une société savante supplémentaire, mais une société « complémentaire » qui travaillera avec les sociétés déjà existantes. On voit de suite que René Debrie évacue le problème des divisions. *Éklitra* travaillera avec tout le monde puisqu'elle ne sera en concurrence avec personne.

Un imposant comité de patronage est constitué, dont Roger Agache, l'archéologue, Robert Emrik, professeur et secrétaire des antiquaires de Picardie, Jean Estienne, directeur des archives de la Somme, Louis-Ferdinand Flutre, professeur à la faculté des lettres de Dijon, Géo Libbrecht, membre de l'Académie royale de langue et littérature française de Bruxelles, Georges Henri Rivière, conservateur en chef du Musée des arts et traditions populaires de Paris, Henri Roussel, président de la Société de Dialectologie Picarde (qui a d'ailleurs publié une partie de la thèse de René Debrie).

Nous ne citons que quelques-uns des 17 noms de la liste. Il est ajouté que Pierre Garnier a sollicité de nombreuses personnalités internationales. C'est le réseau du poète international qui jouait.

Debrie précise que l'association aura pour but de réunir des hommes qui travaillaient jusqu'ici dans un ordre dispersé. Il affirme que les Picards, qu'ils soient de Picardie ou du domaine de la langue picarde, doivent réapprendre leur passé, « seul moyen dans ce monde trop mécanique abusé par l'orgueil tiré des résultats de sa science de contribuer à bâtir un devenir qui reste un devenir humain ».

Les objectifs d'*Éklitra* sont donc l'étude de la langue picarde (on n'utilise plus le terme patois comme auparavant), de la littérature picarde, de l'ethnologie, de l'histoire, de l'archéologie, des traditions et des arts.

Debrie précise, et on le reconnaît, que les membres devront fournir un travail sous peine de perdre leur qualité de membre.

Éklitra est dès cette première réunion ouverte aux jeunes. René Debrie précise même que les statuts devront prévoir une durée maximale des mandats, condition obligatoire pour attirer « les jeunes désireux de se vouer à la recherche du passé pour mieux bâtir le devenir humain et, parce que composée de jeunes, cette société sera toujours efficace ».

Cette orientation marque une rupture avec les sociétés savantes traditionnelles. *Éklitra* veut peser sur le monde en évolution, et pas uniquement l'étudier. La conscience de la durée est très présente, comme elle était apparemment cruciale dans le caractère et la façon d'agir de René Debrie, comme si il avait été conscient lui-même de la brièveté de son existence !

Citer la nécessité de faire venir des jeunes à la recherche et d'amener les Picards, donc la population, à réapprendre leur passé est également une première, du moins dans son affirmation publique.

On apprend, à la lecture de ce premier compte rendu, et c'est anecdotique, mais sympathique et instructif, qu'à l'issue de la réunion, René Gaudefroy offrit aux personnes présentes du vin produit sur ses terres à Allonville, près d'Amiens. « Mademoiselle Héren, toujours alerte malgré son âge (elle avait alors une soixante d'année), avait apporté les gâteaux ».

Le premier bureau constitué à l'issue de la réunion se composait de la manière suivante : René Debrie (président), Pierre Garnier (premier VP), Bernard Bocquillon (2^e VP), Christian Sarot (secrétaire), René Verdier (trésorier), J. Depret (administrateur) et René Vaillant (bibliothécaire).

Les tâches étaient réparties sur les compétences des uns et des autres.

Sans surprise, René Debrie fut chargé de la dialectologie et de l'onomastique, Pierre Garnier de la littérature, M.L. Héren des traditions, des légendes et des romans (?), René Vaillant de l'histoire d'après les archives, René Gaudefroy de l'archéologie, Pierre Louchard de l'ethnologie, Bernard Bocquillon du tourisme culturel, etc.

Enfin, l'essentiel est abordé, un point que l'on retrouvait également lors de la création de la S.D.P. et la S.L.P., mais sur lequel nous ne nous étions pas arrêté, celui des publications. C'est en effet la publication qui doit assurer la diffusion du travail des membres, mais c'est aussi sans aucun doute une motivation pour ceux-ci. Il est précisé qu'aucun droit d'auteur ne sera versé en contrepartie de l'édition des travaux, et que le choix de publier sera soumis à l'avis d'une commission.

Ce point, qualifié d'important dans le compte rendu, ayant été vu, il fut également décidé de rédiger une publication à périodicité « plus ou moins régulière ». Le rythme trimestriel fut évoqué. Cette publication devait être attrayante, donc proposer des reproductions de documents, photos, tableaux... Afin de toucher un large public, le prix de vente se devait d'être relativement réduit, ce qui, pour assurer la viabilité de la publication et notamment de son impression, impliquait le recours à la publicité.

Il est quand même précisé que « sur le plan publicitaire, une discussion devra s'engager lors des prochaines réunions afin de ne pas tomber dans l'extravagance ».

On voit bien ici comment *Éklitra* se démarquait, dès son origine, des sociétés savantes. Elle partageait avec celles-ci l'objectif de publier les travaux de recherche de ses membres, mais elle s'en démarquait par l'esprit, la volonté de communiquer, de s'ouvrir à un public plus large, et par les moyens qu'elle souhaitait mettre en œuvre pour se financer. Imaginerait-on une société d'émulation faire de la publicité pour un magasin de tissus d'ameublement comme l'a fait *Éklitra* à ses débuts ?

Le compte rendu de la seconde réunion, tenue le 11 octobre 1966, nous éclaire encore davantage sur l'esprit qui préside à la création de l'association.

Dans une humanité qui tend vers les ensembles, mais aussi vers la révélation des richesses ethniques probablement contenues et souvent cachées par les cadres nationaux, l'association *Éklitra* a pour but de faire connaître le Picardie, de développer ce qui fait l'originalité de l'ancienne "nation Picarde", étant entendu que les limites de ce pays se comprennent

Dans une humanité qui tend vers les ensembles, mais aussi vers la révélation des richesses ethniques probablement contenues et souvent cachées par les cadres nationaux, l'association *Éklitra* a pour but de faire connaître le Picardie, de développer ce qui fait l'originalité de l'ancienne "nation Picarde", étant entendu que les limites de ce pays se comprennent

L'Association Éklitra a pour objet :

- de sauvegarder, développer la langue et la littérature picardes,
- de sauvegarder, de développer ce qui fait l'originalité du pays picard : ethnologie, musique, mobilier, archéologie etc...
- de protéger, dans la mesure du possible, monuments et sites.

Pour se faire le premier organe de l'association sera l'édition d'une revue, de fascicules, de manuscrits, de disques etc...

Ses autres activités seront : l'organisation de conférences, de représentations, d'expositions, l'entretien d'un réseau de correspondants dans le monde, notamment auprès des linguistes, des étymologistes, des écrivains.

Il est précisé, encore une fois une première, qu'*Éklitra* est une association culturelle, suivi d'un paragraphe assez long, probablement dû à Pierre Garnier, qui définit ce que ce terme recouvre ici :

Ses membres pensent qu'à notre époque de grands ensembles l'apport des provinces ne peut être que bénéfique parce que leurs langues et leurs cultures entretiennent, sous une uniformité qui tend à s'agrandir, la variété indispensable à l'équilibre des hommes ; elles permettent d'échapper au nivellement et de retrouver – surtout en France où la centralisation a longtemps été pratiquée avec outrance –, des idiomes concrets, des traditions plus proches de la terre que des villes tentaculaires, des civilisations sous-jacentes encore fondées sur la « nature », mille faits mêmes qui relient l'esprit au cosmos – c'est pourquoi l'ère spatiale peut être aussi l'ère d'une certaine rénovation des provinces.

Les membres de l'association *Éklitra* ne se tournent pas vers un certain provincialisme passé et dépassé, – au contraire – ils prétendent collaborer à l'édification de ce monde neuf où la diversité, la variété, la personnalité ne seront plus considérés comme des entraves à certains pouvoirs, mais iront de soi.

On saisit bien à la lecture de ce texte toute sa dimension politique et tout le potentiel revendicatif qu'il comprend. L'association prend acte du monde moderne qui se met en place, qu'elle ne rejette pas, mais qu'elle voit comme une opportunité pour les régions, jusqu'ici refoulées, ignorées, d'enfin pouvoir s'exprimer. Elles doivent apporter à ce monde technicisé, qu'on craint de voir se déshumaniser en s'uniformisant à outrance, la variété, la diversité

et un rapport à la nature qui relie l'homme au « cosmos », donc à quelque chose qui le dépasse.

Cette relation au cosmos, à l'espace, qui est citée ici textuellement, ne peut pas ne pas être mise en relation avec la démarche poétique spatialiste dont Pierre Garnier a été l'un des principaux promoteurs à l'échelle mondiale.

Enfin, le provincialisme passé est qualifié de dépassé et les Picards sont appelés à participer à l'édification « d'un monde neuf ». On ne peut s'empêcher de sentir dans cette affirmation une influence marxiste qu'il faut probablement davantage chercher chez Pierre Garnier, voire chez Bernard Bocquillon, que chez René Debrie.

Un ambitieux programme de publications est proposé.

La collection devait débiter avec un ouvrage sur le Folklore picard de Molliens-au-Bois de Marie-Louise Héren, qui devait être suivi d'une étude sur la toponymie d'Allonville par René Gaudefroy et René Debrie puis d'un recueil de Pierre Garnier intitulé « Picardie ». Ces trois livres ont bien été publiés dans les délais.

Les autres livres prévus, même s'ils n'ont pas tous vu le jour, ou se sont réduits à des articles dans la revue à venir, nous donnent une idée assez juste de la politique éditoriale de l'association, qui concorde bien avec l'esprit qui a présidé à sa création.

Bernard Bocquillon devait proposer un livre sur le tourisme culturel en Picardie, René Reboud s'intéresser aux grandes étapes de la musique picarde, Pierre Louchard aux marionnettes picardes, René Vaillant devait éditer une chronique des incendies en Picardie au XVIII^e siècle, Paule Roy publier sur Rivery à l'époque de la Révolution, René et Jeanne Debrie, et c'était peut être là une première et la marque d'une volonté d'embrasser un champ plus large et de trouver de nouveaux publics, commettre un ouvrage sur les gourmandises picardes, pendant que René Debrie, cette fois-ci seul, proposait différents lexiques par métiers issus de ses enquêtes de terrain.

Le calendrier courait jusqu'en 1968 et prévoyait la publication de 16 titres répartis en deux collections. Une in-8^e, au format « livre », plus luxueuse, qui impliquait le recours à un imprimeur, et une in-4^e, indiquée ici comme au format 21-27, plus économique, car relevant de techniques de reprographie proches de la photocopie actuelle.

Les ouvrages publiés dans la collection 21-27 étaient envoyés gratuitement aux adhérents, évidemment pas ceux in-8^e que les membres devaient acheter s'ils souhaitaient les recevoir.

Concernant l'adhésion, un tarif réduit était prévu pour les membres abonnés en dessous de 25 ans, curieusement la condition de membre actif, qui permettait de s'impliquer dans la vie de l'association, de s'obtenir qu'au prix d'un tarif unique.

Éklitra s'engageait alors à rédiger un bulletin semestriel de liaison qui publierait le compte rendu des réunions, des événements, des titres des nouveaux travaux, des conférences, des enregistrements.

Un comité de lecture fut créé rassemblant entre autres René Debrie, Pierre Garnier, Bernard Bocquillon, Pierre Louchard, Marie-Louise Héren... Bernard Bocquillon fut nommé responsable de la revue, immédiatement secondé par René Debrie et Pierre Garnier.

Le lancement de l'association fut largement médiatisé par le *Courrier picard* dont Bernard Bocquillon était l'un des rédacteurs. Le premier volume de la collection in-8^e, celui de Marie-Louise Héren sur le folklore picard de Molliens-au-Bois fut publié en décembre 1966. Sa sortie s'accompagna également d'annonces dans le *Courrier picard*.

On peut parler, sans se tromper, d'une véritable dynamique autour de la création d'*Éklitra*.

Rappelons encore une fois que nous sommes dans une période d'ébullition sociétale et que les bonnes personnes, différentes, mais aux réseaux et aux compétences complémentaires, se retrouvent ensemble au bon moment et au bon endroit, c'est-à-dire à Amiens, capitale d'une région qui se met en place depuis le début des années 60.

Lors de la réunion du 16 janvier 1967, la question de la revue est à l'ordre du jour, mais n'est pas traitée. L'ensemble de la réunion est consacré à la rédaction du règlement intérieur.

Fin 1966, les deux premiers ouvrages sont sortis, celui de M.L. Héren et la *Toponymie d'Allonville* par Debrie et Gaudefroy. C'est l'imprimerie Siné, à Grandvillers dans l'Oise, qui réalise ces travaux, l'imprimeur est un ami de Bernard Bocquillon.

Les réunions s'espacent. La suivante a lieu le 15 avril 1967. *Éklitra* change de secrétaire, c'est Pierre Durvin qui remplace Christian Sarot, aux abonnés absents depuis plusieurs mois. L'association, lors de cette réunion, officialise l'adoption du système orthographique de René Debrie pour ses publications en picard. Ce système, basé sur la phonétique, avait été l'objet d'un essai édité l'année précédente, d'abord dans le *Courrier picard*, puis sous la forme d'une brochure disponible chez l'auteur. Cette publication marqua

le début d'affrontements autour de la question orthographique sur lesquels nous ne reviendrons pas dans cet article.

Fin avril, un article du *Courrier picard* nous apprend la publication de « Picardie » de Pierre Garnier, deuxième volume de la collection in-4^e, c'est-à-dire 21x27 cm. C'est toujours cet article qui nous apprend que la dernière réunion du Comité de la revue avait été essentiellement consacrée à la préparation du premier numéro qui devait concrétiser « l'éclectisme d'*Éklitra* », et notamment « son ouverture aux expressions diverses de la tradition culturelle picarde ».

L'association continuait par ailleurs ses activités de publication, mettant en œuvre là aussi cet esprit d'ouverture et de liens vers l'extérieur régulièrement prônés. C'est ainsi qu'en juin, *Éklitra* publia « À l'bukète », un recueil de poèmes en picard du Belge Géo Libbrecht. Cette publication fut très symbolique, elle montra en effet la volonté affichée de « briser » les cadres traditionnels de la langue picarde. Il s'agissait tout d'abord d'une publication clairement littéraire, moderne, où l'œuvre choisie était considérée comme universelle et non comme un témoignage sur une réalité locale. C'était peut-être la première fois qu'une œuvre picarde d'une autre région du domaine picard, et d'un autre pays, était publiée hors de son territoire d'origine. Le picard était pris ici comme une langue de culture et de communication dépassant les frontières cantonales pour devenir une langue de littérature comme les autres. On ne peut que voir dans cette démarche la patte de Pierre Garnier qui était un grand ami de Géo Libbrecht.

Nous apprenons, à la lecture des comptes rendus des réunions du Comité, qu'en juin 1967, Bernard Bocquillon, responsable de la revue, déclare posséder suffisamment de matière pour envisager un premier numéro. Nous apprenons également que l'association comptait à cette date 117 adhérents. Pierre Garnier a approché des sociétés afin d'obtenir des dons. Deux, dont le *Courrier picard* ont répondu positivement.

Pierre Garnier évoque également son déplacement à la Maison de Philéas Lebesgue à la Neuville-Vault, dans l'Oise, auteur auquel il va consacrer un livre à l'occasion du centenaire de sa naissance qui sera célébré en 1969. Il déplore l'état de la maison, et le fait que l'œuvre de cet auteur picard soit tombée dans l'oubli. Le Comité trouverait bon que des étudiants consacrent leurs travaux de Diplômes d'Études Supérieures à cet auteur¹⁷. Garnier déclare

17 — On constate ici que cette préoccupation de « lancer » des étudiants sur les auteurs et les écrits de langue picarde est également récurrente.

avoir ressenti « un sentiment d'abandon allant bien au-delà de ce que l'on a pu écrire ».

En août 1967, Pierre Garnier, toujours lui, fait venir à Amiens le Tchécoslovaque Ondra Lyshorsky, poète de langue lachique, reconnu au niveau international pour sa poésie engagée contre le fascisme. Le poète déclare dans une phrase lourde de sens que « La Picardie, c'est un pays qu'on ignore encore trop ! ». Cette phrase est reprise en exergue de l'article que lui consacre le *Courrier picard*. On voit ici, indirectement, mais clairement, que la démarche d'*Éklitra*, même si ce n'est pas explicite, tend à donner à la Picardie, via sa langue et sa culture, une autonomie. La Picardie doit aspirer à davantage qu'être seulement la province de... et le picard le dialecte de... mais à s'assumer entièrement et à porter son héritage comme n'importe quel pays peut le faire. Certainement la raison de cette inclination est-elle à chercher dans le bouillonnement régionaliste de l'époque. *Éklitra* était en relation épistolaire avec plusieurs mouvements littéraires, notamment en Provence et en Bretagne.

La réunion d'octobre est consacrée entr'autre à la revue malgré l'absence de Bernard Bocquillon. Les questions financières sont abordées. Des publications sont abandonnées, car trop chères, et l'association déplore ne pas avoir pu trouver de mécènes malgré près d'une cinquantaine de contacts. Néanmoins, la revue est annoncée pour novembre avec un tirage de 300 à 500 exemplaires. Un calendrier des publications est donné pour 1968 dans lequel on retrouve le livre sur les marionnettes picardes de Pierre Louchard ou celui sur la musique picarde du Chanoine Reboud, et bien sûr des études menées par ou à l'initiative de René Debrie.

L'assemblée générale du 2 mars 1968 nous apprend que René Debrie cèda la présidence de séance à Marie-Louise Héren en raison de son grand âge et que c'est André Garnier, père de Pierre, qui a procédé au rapport moral.

Nous apprenons aussi qu'*Éklitra* comptait 154 membres au 31 décembre 1967. La revue n'est pas encore parue. Ce retard est dû à des difficultés matérielles, mais le département de la Somme a accordé à l'association une subvention de 1 500 francs ce qui tombe à point.

L'adoption du système orthographique Debrie est réaffirmée et votée par l'assemblée.

Le numéro 1 de la revue, daté de 1967, voit le jour en mars 1968. Elle est au format 16,5 x 23,5 cm, est brochée et comporte 52 pages.

L'édito de Bernard Bocquillon annonce la couleur : Au service de la Picardie.

« Sauvegarder et promouvoir toutes les formes d'expression de la personnalité picarde, telle est essentiellement la mission que nous nous sommes donnée en fondant *Éklitra* », peut-on lire en introduction de l'éditorial.

Bernard Bocquillon exprime le souhait que la revue devienne « un lien pour tous ceux qui tiennent pour importante la contribution des particularismes provinciaux à l'édification d'un monde rénové où l'harmonie procédera de la diversité et de la confrontation, non de l'uniformité et de la standardisation ».

Il précise aussi que cette première livraison de la revue est expérimentale et que les critiques des lecteurs, et leurs propositions sont les bienvenues afin d'améliorer « cet instrument nouveau ».

Suit une présentation sous la forme de plusieurs définitions du mot *Éklitra*, puis la liste des publications déjà réalisées. On se rend compte d'ores et déjà que cet aspect de la vie de l'association est majeur.

Au sommaire, des articles sur la langue, les noms de la baratte dans les parlers de l'Amiénois de René Debrie, un poème de Pierre Garnier, une présentation de *À l'bukète*, toujours par Pierre Garnier, de l'histoire, de l'archéologie, un article « Gourmandises picardes » de Jeanine et René Debrie, qui vient peut-être se substituer au livre prévu, mais trop coûteux à réaliser. Cet article est classé dans la rubrique « Ethnologie ». Pierre Garnier aborde un sculpteur picard, Jean-Pierre Pernot, puis, encore lui, consacre un article à une revue régionaliste provençale *LAstrado Prouvençalo* qu'il considère comme un exemple pour *Éklitra*, car se proposant aussi de s'opposer « au règne de la quantité et à tout ce qui uniformise ».

La rubrique *In Memoriam* rend hommage aux disparus : René Normand, André Sinet, l'imprimeur et propriétaire du *Bonhomme picard*, qui a édité plusieurs plaquettes de René Debrie, et Maurice Drancourt, témoin lors des enquêtes de René Debrie pour le Vermandois.

Tout aussi intéressante est la rubrique « Bibliothèque picarde » qui fait le recensement des dernières publications en picard ou sur la langue. On trouve également une rubrique « Discothèque picarde » et « Théâtre picard », toutes deux consacrées aux dernières productions de l'*Indépendante artistique amiénoise* de Georges Courcol.

Enfin, des publicités pour la librairie Martelle, Le Puis de Manon, un magasin de décoration, et Turgot, papetier-libraire à Amiens, viennent clore le volume.

Si la revue cite beaucoup de mots ou d'expressions picardes dans ses différents articles, notamment ceux de René Debrie, on n'y trouve qu'un seul texte en picard et dans la rubrique nécrologique (« In memoriam »). Il s'agit d'un petit poème de Maurice Drancourt, le locuteur du Vermandois récemment décédé que René Debrie a évoqué.

Le deuxième numéro est daté de 1968 et l'achevé d'imprimé nous apprend qu'il a été réalisé en octobre de cette année.

Le format est le même, mais la revue comporte cette fois-ci 56 pages. L'imprimeur a changé, il s'agit de l'imprimerie du littoral de la Somme à Saint-Valery. Le numéro paraît plus dense. Il y a des photos et la revue est imprimée en offset sur du papier couché !

Bernard Bocquillon signe le nouvel éditio. Il évoque les deux ans d'existence de l'association et ses vertus de rassemblement des personnes en quête de connaissance de la Picardie.

Ce numéro présente toute une série d'articles, neuf au total, sur la langue, la littérature, l'histoire, l'archéologie, l'ethnologie, les arts et, nouveau thème, le tourisme (c'est un article qui semble remplacer la publication prévue de Bernard Bocquillon).

Les auteurs sont les membres du Comité de l'association : René Debrie, Pierre Garnier, Paule Roye, Marie-Louise Héren, René Gaudfroy, chacun dans leur domaine de spécialisation.

Néanmoins, un article sort du lot. Celui de Pierre Garnier intitulé « Régionalisme ? ». Ce texte est le premier d'une série de onze qui s'étendent de 1968 à 1979.

Pierre Garnier y aborde sans détour la question du devenir de la langue picarde dans un monde moderne dominé par la technique. Il rejette le folklorisme et le passéisme. Il pose, et est probablement le premier à le faire, la question politique du devenir de la langue. Il aborde la question de la supranationalité en relation avec la régionalité, la question des littératures régionales et de leur place dans la littérature mondiale, il évoque Géo Libbrecht et son universalisme qui le pousse à écrire en picard. Ces textes sont remarquables, car ils se proposent de faire du picard et de la Picardie, une langue et une région « comme les autres », une matière dont tout le monde peut se saisir et non un héritage réservé à quelques-uns. Nous ne savons pas quel a pu être la portée des textes de Pierre Garnier, mais il est remarquable que ce soit cette revue, dont les articles restent quand même toujours traditionnels dans leur forme et dans leur fond, évoquant le travail des sociétés savantes, qui ait pu les publier.

Les numéros s'enchaînent au rythme d'un par an. Le catalogue des publications s'enrichit régulièrement d'ouvrages sur le

patrimoine, l'histoire et la littérature. En 1969, il comprend neuf volumes in-8^e et cinq in-4^e. Puis le catalogue des publications, trop important fut tiré à part.

La revue est imprimée jusqu'en 1970 à Saint-Valery-sur-Somme puis par l'imprimerie Sinet à Grandvillers, avec laquelle, comme nous l'avons vu, René Debrie travaillait régulièrement. Le format ne change pas avant l'année 1986. Le nombre de pages oscille entre 48 et 68. Bernard Bocquillon assure l'édition, souvent mordant, jusqu'à son décès en 1981.

Des textes picards apparaissent. Ils sont souvent choisis par René Debrie et publiés dans son orthographe. Dans les années 70, des jeunes intègrent le comité actif d'*Éklitra*, comme Philippe Pauchet et Jean-René Langelier, présenté comme délégué étudiant.

L'association publie également, de 1976 à 1987, un bulletin trimestriel. Plus petit, reprographié, non relié, il n'est destiné qu'aux membres et propose des textes littéraires, des compléments, des comptes rendus de réunions...

Ainsi *Éklitra* édite beaucoup : une revue annuelle, imprimée, plutôt luxueuse, un bulletin trimestriel au format A5, et deux collections !

La revue, en plus de ces articles et de la bibliothèque picarde, rend compte de la vie de l'association et des événements qu'elle crée.

Le principal d'entre eux fut le colloque des lettres picardes qui s'est tenu à Amiens le 1^{er} octobre 1972 et qui mériterait un article à lui seul.

Cet événement fut majeur. Pierre Garnier, qui en fut un des instigateurs, avait voulu ce colloque sur la littérature marquant l'entrée du picard dans le domaine de la langue et laissant derrière lui sa dimension dialectale et patoisante. Ce colloque était centré sur trois thèmes : les possibilités d'extension de la littérature picarde et son élévation au niveau de « notre » civilisation ; les possibilités d'unifier la langue et l'orthographe ; les problèmes de traduction.

Une bonne partie du numéro 7 d'*Éklitra* est consacré à cet événement.

Le colloque se tint à l'Institut Universitaire Technologique d'Amiens où René Debrie enseignait alors. Le nombre de participants dépassa largement les espoirs des organisateurs. On y vint de toute la Picardie linguistique, de Belgique, du Nord, du Pas-de-Calais... Les débats furent animés. Les participants impliqués. *Éklitra*, dans sa démarche stimulait, mais aussi répondait, peut être sans le savoir, à une aspiration grandissante de reconnaissance de la langue picarde qui se faisait jour un peu partout, et qui se

concrétisa plus tard par l'apparition d'autres associations, comme *Ch'Lanchron*, ou de fédération comme *Chti Qui Pinse* d'André Lévêque (après les Universités populaires picardes de 1979 et 1980 dans le nord et en Belgique).

Le numéro 10 d'*Éklitra* fête les dix ans de l'association. Ce numéro comporte un essai de traduction du *Petit Prince* par René Debrie, faisant écho aux thèmes du colloque de 1973.

Le numéro 13 de 1979 propose un texte de Pierre Ivart, dit Ivar Ch'Vavar, un auteur que nous oserions qualifier de provocateur, surtout à cette époque ! Encore une preuve d'ouverture d'esprit du Comité de la revue.

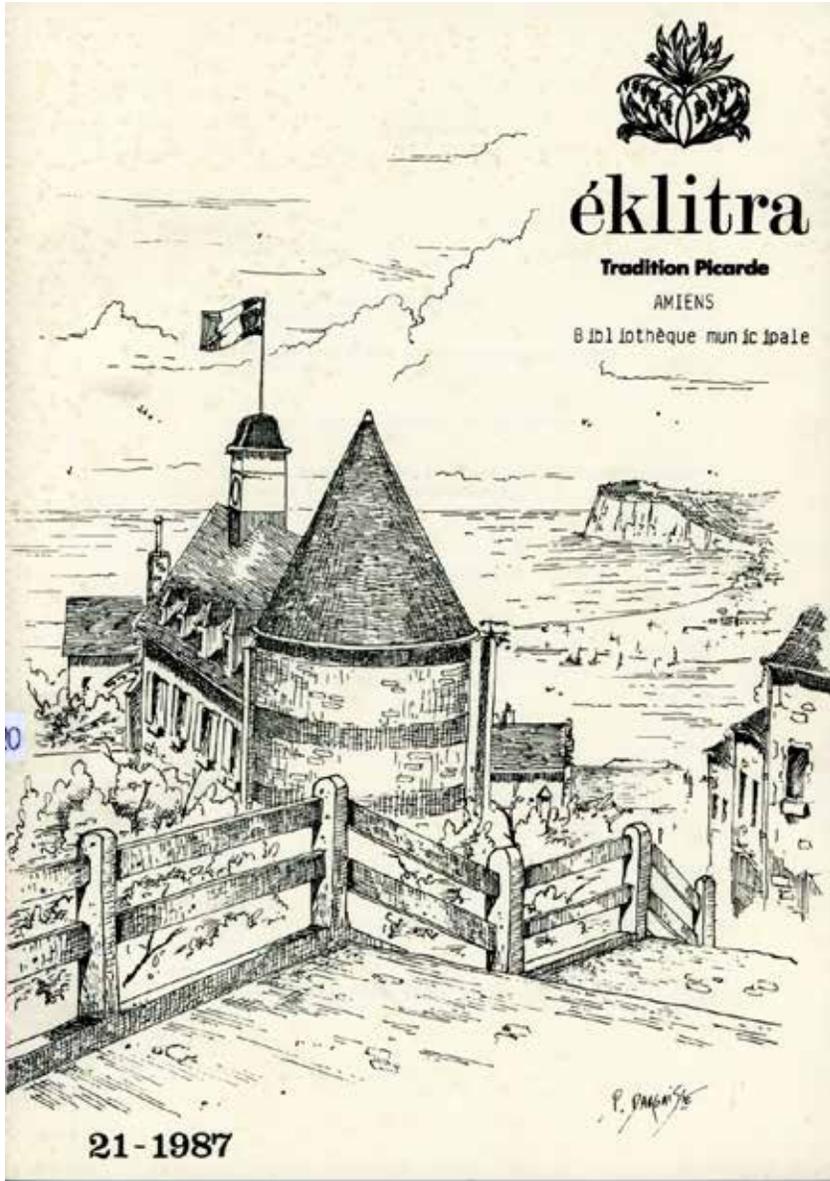
Éklitra, toujours sous l'impulsion de Pierre Garnier, créa également un prix littéraire, Le prix Édouard David. Il récompensait de jeunes auteurs qui s'essayaient à l'écriture du picard. L'idée était bien sûr de stimuler la création littéraire.

Les années 80 marquèrent un tournant dans l'évolution de la revue. Deux de ses fondateurs, et moteurs principaux, disparurent. Bernard Bocquillon qui décéda brutalement, comme nous l'avons vu, et Pierre Garnier qui, petit à petit, se détacha de l'association. Son dernier article date de 1979. Le poète passa alors à autre chose, d'autres projets, une autre partie de sa vie. Il faut dire qu'*Éklitra* était entrée dans une phase plus patrimoniale. D'autres associations, mouvements et personnes avaient pris le relais. Elle n'était plus le lieu unique de la modernité picarde, même si elle s'en réclama jusqu'à la fin, mais apparaissait plus comme celui de la connaissance de l'histoire et du patrimoine.

René Debrie se retrouva bientôt seul à décider des orientations de l'association. Il était par ailleurs également impliqué dans la vie du *Centre d'études picardes* créé dans le sillage de l'Université de Picardie. Une convergence dans la façon de concevoir les activités des deux structures était inévitable. Même si formellement les entités étaient bien distinctes, il nous semble que certaines publications d'*Éklitra* auraient pu figurer au catalogue du *Centre d'Études Picardes*, et vice-versa.

La revue changea de format en 1986, probablement pour des raisons économiques. La mise en page était moins soignée, la littérature moins présente, et la revue devint nettement moins attractive pour ressembler davantage à un bulletin associatif.

Après le décès de René Debrie en 1989, c'est Philippe Pauchet qui devint le directeur de la publication et prit en main la vie de l'association. Celle-ci se réduisait alors, et c'était déjà beaucoup, à ses nombreuses éditions.



Une tentative de renouveau eut lieu au début des années 2000 avec l'éphémère présidence de Marie-Laure Derivery (c'est sous sa houlette que fut publiée la table des travaux pour 1993/2000), mais sans suite réelle. Un nouveau prix Édouard David fut attribué en 2004, les textes furent édités dans la collection in-4^e, il s'agissait du tome 114, mais la revue n'en rendit même pas compte, ce qui démontre la disparition de toute vie associative.

Le dernier numéro parut en 2009 puis l'aventure en resta là, sans plus d'explication, dans l'attente d'une éventuelle résurrection que certains de ses membres attendent toujours.

Olivier ENGELAERE

*Directeur de l'Agence régionale de langue picarde
- Amiens*

Pourquoi j'écris aussi en picard

Pourquoi écrire en picard ?

Tout d'abord pour témoigner du plaisir à parler cette langue devenue dialecte par les caprices de l'histoire, cette langue réfugiée dans l'intime connivence de quelques personnes, alors qu'elle fut un parler noble, officiel, une langue littéraire riche et vivante. Voyez Philippa de Hainaut, reine d'Angleterre : ses contes picards ont inspiré Chaucer. Sans textes fondateurs (mythologie, contes, légendes, chants, poèmes, récits, théâtre...) bref, sans littérature, une langue finit par sombrer. Il y a une transmission à assurer, orale puis écrite, en famille, à l'école, via divers médias, et à enrichir par des créations nouvelles.

Il faut écrire en picard pour montrer que ce qui est arrivé à la langue picarde pour des raisons purement politiques risque d'être le sort de nos langues européennes (français, allemand, néerlandais, italien, suédois, letton, etc.) au profit de l'anglais. On nous dit : autrefois, le latin nous servait de koïnè, maintenant, c'est l'anglais. Comparaison n'est pas raison : le latin n'était la langue intime de personne... D'ailleurs, cet infâme 'business English' n'a rien à voir avec la belle langue anglaise littéraire car ce jargon-là n'est pas une langue, c'est un rouleau compresseur. Pire : c'est une mauvaise prothèse pour les invalides linguistiques que nous sommes en train de devenir, plongés dans un monde virtuel où règne en maître le nombre, la quantité (au détriment de la qualité), la vitesse, le bâclé, la désinvolture, l'irrespect, l'à peu près. Une mondialisation virtuelle qui souvent nous dépasse, nous domine, façon *1984* du roman de George Orwell – on ne dira

jamais assez les vertus pythiques des poètes ! Et pourtant, que lisent nos écoliers ? Nos lycéens ? Quels auteurs sont au programme des cours de français ? Et des cours en autres langues ? Comment nos enfants apprennent-ils à écrire ? Avec quel souci de correction ? Loin de moi l'idée d'accabler mes chers collègues, certes pas tous adeptes de l'aberration : « On ne fait plus de dictées car c'est trop discriminatoire ».

Sous des apparences passéistes, ma réflexion est lucide, contemporaine, axée sur l'avenir. Que les fées autour des berceaux offrent à chaque enfant deux, trois, quatre langues, qui s'éclaireront les unes les autres : sur ce patrimoine-là, richesse imprenable, ils ne paieront pas de droits de succession.

Bref rappel historique

La Picardie existe aussi en Belgique : j'y suis née, j'y ai vécu près de dix-huit ans. Plus qu'un pays ou une province, la Picardie est surtout un espace linguistique. Bordé au nord par le flamand, à l'est par le wallon, au sud par le français, à l'ouest par la mer, ce paysage eut valeur de nation quand, en 1200, les étudiants de l'Université de Paris ont décidé d'en organiser quatre : celle de Normandie (pour les Normands et les Bretons), de Picardie (pour les Picards et les Wallons), de France (pour les étudiants de souche latine) et celle d'Angleterre (pour les Anglais, les Allemands et les Suédois ; appelée d'Allemagne après 1436). La Picardie a aussi une littérature que les savants s'accordent à faire commencer avec la cantilène de Sainte Eulalie (881). Parmi les grands auteurs médiévaux, Jean Bodel, Adam de la Halle, Gautier le Leu, Froissard étaient picards. La chantefable anonyme *Aucassin et Nicolète* est très probablement due à une plume picarde.

En 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts écarte le latin et les langues régionales au profit du français. Dès lors, la littérature en (moyen) picard (xvi^e-xviii^e siècles) se veut connivente et joyeuse, dans la tradition rabelaisienne. Il faudra attendre, au 19^e siècle, l'engouement romantique pour tout ce qui est exotique et régional (paradoxe apparent) pour voir (re)fleurir une littérature picarde aux genres diversifiés, dont la célèbre berceuse lilloise du *P'tit Kinkin* (Alexandre Desrousseaux, 1853) ou l'*oraison pour la Crèche*, de Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859), ne sont que deux exemples. La défaite de 1870 dicte au Ministère de l'Éducation Publique un programme 'francophonissime' avec, à la clé, l'humiliation délibérée des écoliers à qui l'on inculque l'idée d'une infériorité socio-culturelle liée à leur langue. C'est pourtant en 1875, au moment où il doit quitter Frameries pour s'installer à Bruxelles,

que Joseph Dufrane (1833-1906), resté célèbre sous son nom de plume Bosquëtia, commence à écrire en picard borain, entre autre des fables succulentes d'après Ovide et La Fontaine. Pendant la guerre 1914-18, la Picardie allait (une fois encore) servir de champ de bataille à l'Histoire. Le poète borain Henri Tournelle, alias Jules-Henri Lefèbvre (1893-1961), auteur d'émouvantes *Fleurs de Terril*, nous livre un *Mariage de guerre* (pièce qui dure trois heures !) dont le 'monologue' *Èl garde civique* n'a pas perdu sa saveur de lapin aux pruneaux – faut-il dire d'âne au pruneau ?

Éradiquer une langue est une entreprise longue et difficile : il n'est sans doute pas trop malaisé de la sortir des palais de justice, de l'administration et de l'armée ; l'évincer des écoles ne va déjà plus de soi (si nous, les filles du lycée de Mons, n'utilisons que le français, je sais par mon cousin et mes copains que dans la même ville, des garçons de l'athénée se parlaient picard à la récréation¹... parfois pour imiter en se tordant de rire leur pauvre prof de math qui, cramoyé de colère devant leur incurie, répétait des chapelets de « Nondèd'djeu nondèd'djeu nondèd'djeu »). Des siècles de décrets et de brimades n'ont pas réussi à rayer des mémoires et des cœurs les proverbes, les comptines, les chansons, les verbes et expressions que traduire décolore : *avèrlu* (vif, éveillé, intelligent), *dèscafotèr* (chipoter, littéralement 'sortir de sa coque' – *èscafe*, cf. italien *scafò*), *arlochèr* (secouer), *bèrdèlèr* (ronchonner, maugréer), *dèmis'lèr* (émietter, réduire en poudre : si *mis'lèr* peut vouloir dire 'neiger finement', *Gare a magn, i misèle !* est un cri d'alarme dans une galerie de charbonnage, où un époudrement est signe d'éboulement proche), *fè 'ne fowlache* (faire une faute, commettre un erreur, un impair), *s'inscoubarer* (perdre la tête) etc.

Mais au XXI^e siècle, la mondialisation, qui n'épargne rien, décime les langues. Les grosses mangent les petites, évidemment. Et à chaque langue qui meurt, c'est une fenêtre qui se ferme sur le monde. Certes, « Où il y a une grande littérature, il n'y a pas de petite langue », comme aimait à le dire le beau poète letton Māris Čaklais, car une langue est grande non par son nombre de locuteurs mais par la culture qu'elle transmet, développe et perpétue.

1 — En Belgique, à l'époque, la scolarité était obligatoire et 'gratuite' jusqu'à 14 ans. Certains enfants allaient de 12 à 18 ans au Lycée (les filles) ou à l'Athénée (les garçons), ceci pour l'enseignement 'officiel'. Quant à l'enseignement 'libre' (entendez catholique), le mot 'collège' était réservé aux Jésuites, à Mons du moins. Les filles fréquentaient le Sacré-Cœur ou les Ursulines. La plupart des petits Belges se contentaient de 'l'école moyenne' (de 12 à 15 ans). En 1983, l'obligation scolaire fut prolongée jusqu'à l'âge de 18 ans.

Et in Picardia ego

Il est heureux que je n'aie pas su au départ combien d'heures de recherche (historiques, linguistiques) et d'appropriation informatique allait signifier l'entreprise *Et in Picardia ego*. Au départ écrit en français, ce livre était grevé de notes attestant de nombreux passages en picard, donc d'instantanés vécus dans cette langue. Mais de là à tout traduire !... Pas facile, d'écrire dans une langue qui s'est perdue avec l'enfance, qui est restée au stade oral (!), sans grammaire ni orthographe. Pire : une langue à la fois disqualifiée, réprouvée, interdite (voyez plus loin *La Punition*) et omniprésente (complicité secrète avec les grands-parents et désobéissance partagée avec les enfants du village).

Le picard : une langue morte ? Une langue pour parler avec les morts ? Pourquoi, pour qui, allais-je m'atteler à cette auto-translation que je qualifierais volontiers de 'rétroduction' ? Pourquoi, pour qui prendre du temps sur mes autres livres en chantier et recommencer celui-ci ? Pour ne pas refermer ma fenêtre sans avoir partagé ce qu'elle offre à ma vue ? Peut-être. Mais comment m'y prendre ? J'ai toujours dit à mes étudiants : pensez dans la langue que vous parlez. Et allez dans les pays où on la parle. Et moi, où vais-je aller ? *On cherche dans l'espace / derrière, devant / ce que cache le temps / après, avant* ² [...] À entendre les Borains, je suis une *Padlayô* « Par delà l'eau » (de la Haine, affluent de l'Escaut), une *manoue* (niaise) de Baudour. Comprenez que je viens d'un pays rural plutôt qu'industriel. Mais à l'horizon sud de nos prés marécageux s'élevaient les terrils du Borinage. J'ai grandi à Criquelions et à Douvrain (respectivement lieu-dit et hameau de Baudour, inclus dans Saint-Ghislain lors de la fusion de communes). J'allais souvent à Hensies chez mes grands-parents : la France, nous semblait-il, commençait au bout de la grand-route. J'ai d'abord fréquenté l'école communale de Douvrain, puis en 5^e et 6^e primaire l'école des Sœurs à Saint-Ghislain, ensuite, comme ma mère, le Lycée Royal Marguerite Bervoets à Mons.

Le jour où j'ai décidé de 'doubler' mon livre d'une version picarde (mais n'est-ce pas le français qui allait en devenir la doublure ?), je me suis endormie en pensant aux vieilles personnes du village... J'ai rappelé des voix, des maisons, des jardins. Et au matin en m'éveillant, j'ai entendu quelqu'un s'exclamer : « Il avot d's-ounènes tout't-tavô ! » (Il y avait des chenilles tout plein !) Cette phrase n'avait rien à faire dans mon livre mais elle prouvait au moins que j'avais retrouvé le chemin.

2 — François, Rose-Marie, 2002, *De source lointaine. TāĪna strūklaka*, Riga, Tapals.

Èl punicion

Vins l' rûe du Timpe, a Douvrègn, al fin dès-anées quarante.

– A r'vwôr!

– A r'vwôr dalé!

– Si on n'sè vwot pus on s'èscrîra!

– Su 'ne fwèye dè chou avè 'ne plume dè cat!

Nos rion' come deûs p'tites sotes, come on pèt l' fé a ç'n-âje la : sièt' ans, possièpe sîs'... mès én coup sèc' èm' sésit : èm' mamére a toqu'tè ô cârô avè s'n-édec, qu'èle èrdrèsse pou moutrèr qu'èle èst mèchante³ eyèt pou m'fé rintre. Jè n' pè niè jwèr su l' rûe, jè n' pè niè d'visèr picârd. Jè l' sè biè, *mès qu' ch'eint bong...*

Adon mè v'la què j' rinte in rwékant mès solés tout pléns d'ière èyèt d' bèrdouye. Ç' coup-ci, èle n'a riè a r'dîre la d'zeûr.

– Prends ton ardoise et ta touche.

Misère! Ène punicion !

– Écris dix fois: Je ne peux pas parler patois.

Dîs coups ! Pour mi èle est sote! Èj' n'âré mîe jamés fini ôjordwî!

– Il faut –s à patois?

– Le Larousse est derrière toi.

Le-La-rousse. Le La... Les ! I d'a deûs, foû foû foû grands, ingrinkiés tout-in ôt (niè d'én chèrisièr⁴, maleûreûs'mint, mès) dèl bibliothèque. D'abitûde, jè n' pè niè lsè prinde. C'èst pou çoula qu'on l's-a mis lôvô, ôtânt dîre al coupète dèl pièrche couvèrte⁵. Èj pouÛsse ène cayére èdvant mi : in grim pant d'zeûr, j'arive tout jusse, mès qu' c'eint b'zant ! Eyèt i fôt co fée atincion d' niè kèyi su l'pâje dès sales biètes qui m' font trian.nèr d'peû: *reptiles*, avè l'*boa constrictor* bleû a takes gônes qui r'mûe su l' pâje sans jamés s'in dalèr. Èl vwas d'èm mamére résonne vins mès-orèyes: *Tu ne peux pas parler patois. Tu ne peux pas parler, pas toi. Tu ne peux pas parler. Tu ne peux pas...* « Patois » : I fôt én-ès' al fégn. Èle arot pu mè l' dîre, què j' l'avo bié d'viné. Tout mèt'nant, i fôt co r'mète a plache èl mastodonte, sinon i va spitèr dès clôs d'chabot⁶. Dîs coups, èyèt i fèt si biô a l'uch ! Mès larmes in kèyant su m'n-ardwâse transform'tè m'n-ècritûre in cafouyâjes dè carabouyas.

J'é tout scrit, jusqu'ô d'bout. Mès come vos vèyèz, èj' n'é niè fèt çou qu'i falot, co pîre : èj cwâ bié qu'èm' curiosité pou lès langues

3 — fâchée

4 — *Ingriniqué*: perché. Allusion au vers de Bosquétia, *Èl carbô èyèt l'èrnâr*, où le corbeau est « perché tout en haut d'un gros cerisier ».

5 — *Èl pièrche couvèrte*: la perche couverte, pour le tir à l'arc en hauteur.

6 — Cette phrase de menace adressée aux enfants désobéissants signifie littéralement : « il va jaillir des clous de sabot ». Allusion au sabot brandi et lancé dans un geste de colère... Si les sabots d'homme étaient tout en bois, ceux des femmes portaient une bande de cuir clouée qui couvrait le cou-de-pied ».

dwot datèr dè ç' tamps la. A l'eûre qu'il èst, èj d'é bié tripotè 'ne quinzin.ne. Èm' mamère vit co. Souvînt, j' li di mèrci pou ç' punicion la. 'L èst bè seûr, èle n'a niè fèt kèyi l'mouchon qu'èle arot bié volu⁷. Mès i m' chane a vîr qu'èm' mamère va co dire : « Tu vois, à quelque chose malheur est bon »⁸.

Géographies

Il fallait donc retourner sur les lieux du 'crime' de désobéissance, partir à la recherche des paysages de l'enfance : aller humer l'air du village, du hameau, ignorer les nombreuses maisons apparues au cours des années, fermer les yeux pour revoir, sur un pré d'hiver dénudé, des rideaux de peupliers tout tremblants dans leur lumière de mai et récemment abattus. Les paysages me parlaient picard. Cependant, il fallait chercher un informateur, un locuteur né natif et resté là. Le hasard m'a permis de retrouver Nelly Hostelaert, perdue de vue depuis la tendre enfance mais avec qui j'avais pratiqué l'art délicat de la *tatache*, la confection de pâtés de boue. Avec elle, j'allais pouvoir, sans encourir de punition, débutsquer de mon *ardèyon* (mon for intérieur) cette langue endormie, ce 'patois' que Nelly n'avait cessé de cultiver. Ne m'a-t-elle pas fait la surprise de m'inviter chez elle en même temps qu'André Capron ? Et tandis que nos maris faisaient connaissance dans leur langue (l'allemand), nous nous parlions picard tous les trois. Moi, j'adoptais ma méthode habituelle : me mettre à parler sans craindre le ridicule d'une erreur, d'une faute, d'une forme verbale laissée en suspens et que l'interlocuteur ne manquerait pas de compléter... Puiser dans mes réserves : lexique de la mémoire et grammaire intérieure. Repousser peu à peu l'ombre du français portée sur le picard depuis des siècles. Renoncer cependant à toute illusion de pureté.

Le défi de l'écriture

Parmi les difficultés soulevées, celles d'ordre phonologique se préciseraient au passage à l'écrit : comment arrêter un continuum de sons, un arc-en-ciel dont chaque village avait sa nuance ? *Nié* ou *niè* ? *Bié* ou *biè* ? *Il ètot*, *i 'tot*, *i 'stot* ? *i 'stwat*, *i 'stwèt*, *il èstwat*, *il*

7 — « Elle n'a pas fait tomber l'oiseau qu'elle visait. » signifie : elle n'a pas atteint son but. Au tir à l'arc, on essaie d'abattre le coq (au sommet), les autres oiseaux (également de bois) valant moins de points. Parfois, on ne décroche rien... que la lourde flèche qui vous retombe dessus.

8 — Extrait de: François, Rose-Marie, 2007. *Et in Picardia ego*, Charleroi, micRomania.

ètwat ? Douchi ou lôci ? Doula ou lôvô ? Cha du côté maternel, *ça* du côté paternel, *çoula* côté rue : le Borinage commençait au bout du 'pavé', des villageois qui travaillaient dans les usines du Borinage ramenaient parfois une épouse de là-bas, telle la presque voisine Toria l' Borène... *Il avot, il a.ot, il awot, il avvot, il avwat, il awat...* toutes ces formes, tour à tour, me paraissaient justes. Mes grands-parents situaient les gens d'après leur parler, chaque village avait le sien. Pour s'amuser de celui d'Herchies, on disait : *Frîz bî, dirîz bî, dî couûps l' touûr du clokî d'Herkiês sans bèguîes*⁹ ?

Au fil des pages, je m'aperçus que ce que j'avais en tête, ce n'était pas une langue, mais deux, mais trois, mais quatre, mais dix, mais cent. Thulin. Douvrain. Hensies. Sirault. Mons. Quaregnon. Ath ? Quand j'ai lu Vindal, j'ai eu l'impression que là, enfin... Et puis non. Pas vraiment. Pas complètement. Nulle part la totalité. Le métissage comme pureté originelle.

De ma traduction, la première version, particulièrement débridée, (il y en a eu une douzaine) visait aux extrêmes, recourait à des formes d'autant mieux mémorisées qu'elles étaient parodiques – donc exotiques. Ainsi, j'ai dû me résoudre à éliminer les *èwîles* au profit des *ègwîes*, les *bèguîes* pour les *crochètes*, etc. Renoncer souvent à écrire *infang* ou *mésong*. Ne pas aller *a scole* mais *a l'ècole*.

Je remercie Jean-Luc Fauconnier et Jacques Lardinois de m'avoir appris à écrire – si pas *ma* langue d'enfance, alors l'une d'elles – un savoir-faire qui me donne un étrange sentiment d'émancipation. Ils m'ont initiée au Feller-Carton. Ils m'ont parfois laissée une certaine marge de manœuvre et de mon côté je me suis astreinte à la plus grande rigueur, tout en évitant le piège d'une orthographe à tout prix fidèlement phonétique, ce qui relèverait de l'illusion. Aucune langue n'entre totalement dans un moule orthographique ; il y a toujours, peu ou prou, des coulées de pâte : des cas limites, des incohérences dues non seulement aux couches diachroniques mais irréductibles même dans la synchronie. Le totalitarisme n'a jamais réussi à enfermer les langues humaines, pas plus que, à long terme, leurs locuteurs. Le lecteur intéressé par les questions orthographiques trouvera plus loin des considérations techniques à ce sujet.

D'avantage encore que les difficultés d'ordre phonologique, les questions lexicales et stylistiques allaient m'embarrasser. Les champs sémantiques dont rendent compte les différents dictionnaires et lexiques (plus souvent vers le français qu'à partir du français) ne correspondent que partiellement à ceux explorés par mon texte. Il en va de même des registres et des niveaux de style. Bon

9 — « Feriez-vous bien, diriez-vous bien, dix fois le tour du clocher d'Herchies sans béquilles ? »

nombre de mots abstraits, par exemple, ont dû être ‘concrétisés’ ou bien rendus par une image ou une périphrase. Mais dans la mesure même où la langue semblait me résister, je devais l’interroger davantage, la prendre à bras-le-corps, alors, je la sentais revivre, cette langue, et au lieu de la forcer, de la sommer, je la suivais... jusqu’en des environnements disparus dont elle me faisait retrouver les sons et les odeurs parfois mieux encore que n’y avait réussi mon texte français. Il est même arrivé que je retravaille et complète celui-ci à partir du picard.

Il y a des mots qui font mal. Que, par exemple, le péché d’orgueil s’appelle *ambicion* en dit long sur l’immobilisme social attendu (exigé ?) du locuteur ‘patoisant’. Cela m’a rappelé un souvenir de mon grand-père maternel (1890-1983), toujours premier de classe et qui regardait sans broncher le fils du riche brasseur recevoir le premier prix : ‘J’ai toujours su tenir ma place’, concluait fièrement mon aïeul... avec un sanglot dans la voix. Moins triste : je vous laisse rêver sur le mot *po.ète*, dont les dictionnaires ne donnent qu’une seule acception : ‘orgelet’ ! Mystère ? Du *mistère*, c’est du purin, emprunté au flamand *mest/mist*, qui signifie fumier. Dans un monde qui souffre de plus en plus d’acouphènes, le bruit est un souci majeur. *Én’ fêtes nié tant d’pastan !* disait-on aux enfants bruyants. Au départ, cela m’a déplu de voir qu’il s’agissait de ‘passe-temps’. Je ne voyais là que coïncidence phonétique. *Fé du pastan* n’a rien à voir avec se passer le temps. Quoique. L’ado qui tourne à mobylette autour de la place du village, l’homme qui agite ses clés dans sa poche ou celui qui, dans le bus, siffrote en pianotant sur le siège de son voisin... tous font du bruit pour se passer le temps. Va donc pour *pass’tamps*.

À l’ULg, mon maître, Joseph Warland (grammaire historique et comparée des langues indoeuropéennes, particulièrement des langues germaniques), aimait à répéter non seulement que « la grammaire n’existe pas : il suffit de savoir ce que l’on veut dire » mais, plus provoquant encore, que « les dictionnaires, cela ne sert à rien... qu’à vérifier nos intuitions » vu que, de toutes façons, ils seront toujours incomplets. Que ce dur écolage ne m’empêche pas de le remercier vivement pour ses enseignements. Ma gratitude va aussi aux professeurs de philologie romane Maurice Delbouille, Louis Rémacle, Jules Horrent... il m’arrivait, étudiante puis assistante en germanique, de me glisser parmi leurs étudiants. Que soient également remerciés ici les auteurs (certains à titre posthume, hélas), dont j’ai, bien plus tard, lu et relu d’un bout à l’autre les ouvrages de consultation comme on se meut dans le monde d’un roman que l’on finit par faire sien. Voyez la bibliographie ci-dessous.

Les champs sémantiques des lexiques et dictionnaires ne peuvent que refléter leurs sources : trop souvent, les chansons, récits, pièces de théâtre appartiennent à un monde platement misogyne (voyez Raveline, p. ex.), vulgaire, grossier... On y trouve peu d'adjectifs visant à mettre en valeur les personnages évoqués. En revanche, il y a abondance de mots pour décrire les défauts de caractère, l'aspect physique, l'accoutrement, etc. Sans parler de la scatologie : (ne) voyez (pas) sur Internet les versions lamentables de *Djan Lariguète*. On peut donc parler de caricature sans pitié et sans grâce. Mais c'est oublier que le picard fut, au même titre que le français par exemple, une langue courtoise, raffinée, généreuse, belle. J'aimerais inscrire mes poèmes, chansons, récits, théâtre, dans cette tradition-là.

Plurilinguisme et polyglossie

Mes livres en picard sont tous bilingues (avec français en regard) ou traduits (en roumain, en letton...) J'aime lire la littérature européenne en éditions bilingues, même s'il s'agit de langues que je connais à peine.

Nous sommes tous métis. Historiquement, le monolinguisme « primaire » caractérisait des populations isolées, coupées du monde, repliées sur elles-mêmes dans leur *idiome et ses idiotismes* (îles éloignées, vallées encaissées). Le monolinguisme disparaît dès qu'il y a échange, commercial ou matrimonial. Or l'échange, dont l'exogamie est le premier modèle, est un gage de bon développement. Le monolinguisme « secondaire » ou imposé est le fait de l'impérialisme, qui peut revêtir différentes formes : religieux, colonial, géopolitique (citons, dans le désordre, quelques langues qui ont ainsi fait fortune : latin, russe, anglo-américain, espagnol, mandarin, arabe, etc.) Le rayonnement du français, p.ex., fut non seulement celui des Lumières mais également la conséquence de conquêtes territoriales (Louis XIV, Napoléon Bonaparte). La langue anglo-américaine s'est installée avec la culture (musicale entre autres) de nos libérateurs, dès la fin de la deuxième guerre mondiale. Sitôt que les Pays Baltes ont recouvré l'indépendance (1991), les États-Unis ont prospecté dans les campagnes. Mon prof de letton a ainsi fait un séjour Outre-Atlantique où on l'a formé pour enseigner l'anglais, appelé à remplacer l'allemand (langue des seigneurs depuis le début du XIII^e siècle), le français (voir ci-dessus) et le russe (voir ci-dessus). N'est-il pas tragi-comique d'entendre le polyglotte Monsieur Jean-Claude Juncker annoncer

le Brexit [brèksit]... en anglais ! Comment, dès lors, réprimer un réflexe euro-national ?!

Le poète bulgare Penio Penièv a dit : « On est vraiment humain quand on est en chemin ». Or le voyageur ne vit pas seulement de pain mais aussi de parole échangée. Les grammaires et les dictionnaires pèsent moins dans les bagages quand on les a dans la tête. Si les adultes et les ados peinent à sortir de leur monolinguisme, les tout-petits se jouent des difficultés : à peine en ont-ils conscience. Le cerveau humain est conçu pour la polyglossie. Voyez au jardin d'enfants comme les langues s'échangent. Pensez aux petits élevés dans les différentes langues de leurs parents. Songez également à cette merveille qu'est l'immersion linguistique. Plongés très tôt dans la potion magique du plurilinguisme, tous les enfants du monde deviennent ce qu'ils sont par nature : polyglottes.

Mes deux langues d'enfance sont donc le français et le picard. Ma quinzième langue est le letton. Depuis les années 80, en pleine « aventure lettone », j'ai écrit plusieurs fois « Lettonie rime avec Picardie ». Cette petite phrase apparemment ludique, j'en ai compris la vérité profonde en septembre 2006, à Ventspils sur la côte de Courlande, alors que l'on fêtait les cinquante ans du poète Juris Kronbergs. Né en Suède de parents lettons exilés, il a donc été scolarisé en suédois. Un jour, son ophtalmologue lui annonce qu'il va probablement perdre un œil. Bouleversé par cette nouvelle, il compose une suite de poèmes sous le titre *Un Loup borgne*¹⁰, il passe sans cesse d'une langue à l'autre. D'abord, son indécision l'agace, puis il comprend que ses deux langues sont comme ses deux yeux : il a besoin des deux, les deux font intimement partie de lui. En septembre 2006, c'est ce long poème que je l'entends réciter en letton dans le pays de ses ancêtres. Son émotion me gagne. Ce poète, je le vois dans mon miroir, celui que je traverse jusqu'au pays perdu où me voilà revenue : sa Lettonie, c'est ma Picardie. Mon sort n'a presque rien de comparable à celui de Juris Kronbergs. Mon 'exil' à Liège, qui m'amenait simplement à l'université, était bien moins cruel que le sien ! Quant au sevrage d'avec la langue picarde, il s'est fait insensiblement puisque mes grands-parents sont morts respectivement en 1948, 1962, 1983 et 1985. Mon père a vécu jusqu'en 1992 et ma mère s'est éteinte en 2011, à la veille de ses 99 ans. C'est à ma grande surprise qu'à la fin de sa vie elle m'a « offert » de beaux mots picards comme *hardi perdeû* (voleur, lit. hardi preneur), *muret* (giroflée), *fè bèle bèle* (flatter), *fègn conte fègn, i n' fôt nié d' doublûre* (à malin, malin et demi), etc. Pourquoi « à ma grande surprise » ? C'est que je croyais que ma mère avait

10 — Traduit chez Buchet et Chastel, 2010, par Katarzyna Skansberg.

définitivement perdu le picard dès le jour où mon grand-père a décrété qu'à la maison on ne parlerait plus que le français. C'était en 1924, ma mère allait entrer au Lycée et ma grand-mère attendait sa troisième fille. Contrairement à moi, qui m'étais révoltée, ma mère avait obtempéré. Il n'empêche, je n'avais pas oublié ses très anciennes menaces (jamais exécutées) : *tu vas attraper 'ne dandine mon compère* (tu vas recevoir une correction, une raclée).

J'aurais dû savoir qu'une langue apprise ne s'efface jamais – et cela vaut a fortiori pour une langue entendue dès l'enfance. Une langue acquise qu'on a laissé dormir cent ans à peine est comme un trésor celé dans un tiroir fermé à double tour. D'abord, il refuse de se donner, puis tout d'un coup il cède à nos efforts – et ici, comme en amour, la caresse et le baiser sont, pour ouvrir sans mal, des moyens plus sûrs que l'impatience et l'effraction. La condition première est d'aimer la langue que l'on a voulu nous faire mépriser.

Il y a quelques années, lors d'une réunion de BabeLg, association des (anciens) étudiants de langues modernes à l'Université de Liège, je me trouve par hasard assise à table à côté de François Renaville, qui, lui, s'est intéressé au lithuanien. Je lui dis en riant : « Tiens, on a regroupé les Baltés ». Mieux : il m'apprend qu'il est né à Pâturages ! Plus jeune que moi d'une génération, il n'a pas eu l'occasion de pratiquer son picard (borain, en l'occurrence) mais il comprend tout ce que je lui dis... *èyèt in m'intindant l' loumèr m' biô, èj vwa s' visâje qui s'inlumine dè riyâjes ed pus-in pus largues, què cha fèt pléji a vwâr*. Mais son bonheur, visiblement, n'a d'égal que sa frustration à ne pouvoir me répondre dans la langue qui fut celle de ses grands-parents plus encore, dans son souvenir, que celle de ses parents, avec qui il a dû quitter la région.

C'est dans la frustration de ce sympathique collègue – mais pas seulement là, bien sûr – que j'ancrerai la question : pourquoi écrire en picard ? De potentiels lecteurs comme celui-là seraient-ils donc plus nombreux que l'on ne croit ?

Encore fallait-il, afin de ne pas écrire un idiolecte, apprendre l'orthographe cohérente qui permet de lire globalement.

À propos d'orthographe

Ponctuation

L'apostrophe (') marque l'élision intérieure : *rap'lèr, r'sèki, l's-ôtes*, c'est d's-infants ; elle marque l'élision initiale : 'ne = ène après voyelle : *avè 'ne pleume* 'avec une plume' ; 'squ'ô d'bout : 'jusqu'au bout' ; elle marque l'élision finale, comme en français pour *la* ou *de* : *l'apiète*

'la hache' ; *d'abôrd* 'alors' ; dans *paç* *què* 'parce que', *l' coupète* 'le sommet', notons l'espace après l'apostrophe devant consonne.

La minute (´) après une consonne indique que celle-ci se prononce : *èl lit* 'le lit', *èl nwit* 'la nuit', *ès* 'se, son, sa', *is trouw* 'tè' 'ils trouvent', *èles dis* 'tè' 'elles disent'.

Le point (.) isole les phonèmes : *a.out* 'août', *kin.ne* 'chaîne', *ca.os* 'chaos'

Le trait d'union (-) sert uniquement à marquer comme prononcées les consonnes en 'liaison' ou servant d'appui, ç'n-afère la 'cette chose-là' ; *lèyèz-l-lè lôci* 'laissez cela ici' ; *tout't-avô* 'partout' ; *mès-ôtès lîves* 'mes autres livres' (à distinguer de *lès ôtès cayères* 'les hautes chaises'). A 'garde-robe', 'porte-bagage', 'au-dessus', p. ex, correspondent donc respectivement : *gardêrôbe*, *porbagâje*, *pa d'zeûr*.

Consonantisme

En règle générale, les consonnes finales sont désonorisées, cela n'apparaît donc pas dans la graphie : *aveûgue* [k] 'aveugle' ; *quand-èj* [t] 'quand je', ène *béje* [ʃ] 'un baiser'.

La gémiation n'est pas marquée si elle n'est pas prononcée (mes grands-parents disaient encore 'al-longé') : *bone anée* ! 'bonne année' ; audible, elle est rendue à l'aide de traits d'union : *lèyèz-l-lè su l' tâbe* 'laissez-le (la) sur la table'. Le -ss- reste, à côté du -c-, une graphie pour le -s- sourd [s]. Le suffixe français '-tion' se transcrit -cion : *atincion* ! 'attention'

m est conservé devant -b et -p, comme en français.

x n'est pas utilisé : *Licsite* 'Alexis', *miès* 'mieux', *g'nous* 'genoux', *ègzamégn* 'examen', *èstinsion* 'extension' et *èstincsion* 'extinction'.

h n'est pas utilisé (sauf dans *ch* comme en français pour rendre [ʃ]) : Ènsi : Hensies ; *ph* s'écrit *f* ; *th* s'écrit *t* ; *chaos* s'écrit *ca.os*.

l final se prononce comme à l'intérieur, p.ex. *il, on va fêl ô canal* 'on va vite au canal' et dans les contractions de préposition plus article *dèl, al*.

y final se prononce comme à l'intérieur : *solèy, fôtwèy*.

gn se prononce comme à l'intérieur : *mès mègn* 'mes mains'.

j final devant -e se désonorise en [ʃ] : *âje* 'âge', *vilâje* 'village'.

ch final se prononce comme à l'intérieur : *pichon* 'poisson' ; *lès puch* 'les puits'.

c final se prononce comme à l'intérieur : *ècole, sac, bloc*.

r se prononce généralement, sauf dans la finale -èr(s) en è ouvert bref [ɛ] de, p.ex., *minjèr* 'manger', *juwèr* 'jouer', *invièr* 'vers, environ', à distinguer du é fermé [e] de p.ex. *fièr* 'présentieux',

minjé 'mangé' et du è ouvert long [ɛ:], *lès fwêr* 'les foins', *l'infêr* 'l'enfer', *du fiêr* 'du fer'.

Après une consonne finale prononcée, on ne note pas de désinence (morphologique) – voir infra – sauf le -t de la 3^e personne.

d, *t*, *p*, muets en finale, peuvent être suivis d'une marque morphologique : *lès bôrds*, *lès pârts*, *lès côrps*, *lès cants*, *lès camps*, *èl tamps*.

s est sonore en entourage sonore : *ésîle* 'facile' ; *masingue* 'mésange'. Il est généralement muet en finale. *z* est conservé selon l'usage dans p.ex. *pa d'zous*, *dizième*, *quinzin.ne* et dans *b'zant* 'lourd' (où -z- infère un -b-, bien que le verbe s'écrive 'pèzer' ou 'p'zer' selon le rythme de la phrase).

Tout en visant à un maximum de cohérence, nous n'avons pas eu l'*imbicion* de résoudre l'hésitation des auteurs sur l'emploi de -k- et de -qu-. C'est souvent l'étymologie qui nous guide¹¹.

Vocalisme

ô note les 'o, au, eau'... *l'yô* 'l'eau', *én ôt poupièr* 'un haut peuplier' ; *dalèr pô gardégn'* 'passer par le jardin'.

L'hésitation persiste entre -ô- et -où- : nous avons opté p.ex. pour *ôr*, *bôrd* mais pour *foû(rt)* 'très'. Mort (adjectif) se dit : *moûrt*, au féminin *morte* ; le nom est *la mort* et se prononce comme en français, avec l'article 'la'.

y vocalique est rendu par *i* : *biciclète* ; il est conservé dans *lycée*.

y consonantique est toujours sonore en finale; il sert aussi à rendre le l mouillé : *ène fîye in dwèy* : 'une fille en deuil', *du solèy vins én bocay* 'du soleil dans un bocal'

Après une dentale, *i* a tendance à se prononcer 'j' ou 'ch' : *adièu*, *pa dière* 'derrière', *quatième* 'quatrième', *martio* 'marteau', *rètiô* 'râteau', *bosquètia* 'écureuil' se prononcent presque *adjeu*, *pa djère*, *quatchème*, *martchô*, *rètchô*, *bosquètcha*.

a représente un son entre [ɑ] et o ouvert : *i counwat lè rwa* 'il connaît le roi'. Le /â/ représente un son long entre [ɑ:] et [ɔ:] : *mirwâr*, *istwâre*. Il y a parfois hésitation à noter /ô/. Nous avons choisi *dwat* pour 'droit' et *dwot* pour 'doigt' ; *cwat* pour 'croit' et *cwos* pour 'croix', *swô* pour 'soif', *swa* pour 'soie'. Arbitrairement ? Ou selon la voyelle latine -e- /a/, -i- et -u- /o/.

'à, çà et là' sont notés *a*, *ça* et *la*.

Grande hésitation sur la voyelle 'centrale' qui se meut, d'un village à l'autre, entre [ə], [ɛ], [ø], [æ], [ö], par exemple dans

11 — Cf. : Rose-Marie François, *SQUÈTÈR ou SKÈTÈR ? Une étymologie en poésie ou la science comme gai savoir*, in: micRomania, 1.09, Crombel, Charleroi, 2009.

les mots atones tels que *que, le, niè/nié, inviers/inviers...* Capron et Nisolle notent /ë/, Vindal signale que /eu/ est ‘un e fermé sans équivalent en français’. Nous avons opté pour /è/ tout en ayant conscience que cette graphie note aussi le [ɛ] è ouvert bref (légèrement différent) de p.ex. *on n’pèt nié* ‘on ne peut pas’.

Le [ɛ:] est noté /ê/ dans *èl tère, l’ivêr, èl fiêr, l’infêr* (voir ci-dessus à propos de r). Hésitation non résolue (reflétant l’usage) entre p.ex. *biè* et *bié, niè* et *nié*. Par souci de cohésion, j’ai fini par opter pour é en ce qui concerne ces deux mots très courants.

[e] é fermé est rarement bref, comme dans *piésinte* (formé sur *pié* ‘pied’), ‘sentier’. En revanche, *èl clé* [e:] ‘la clé’ se termine par un -é long. Les participes féminins en -é fermé sont notés /ée/ comme en français et se prononcent [e:] : *l’uch èst frumée* ‘la porte est fermée’. Un -r- allonge la voyelle qui le précède. *ène pière* ‘une pierre’. Contrairement au français, le participe passé employé avec avoir ne s’accorde pas: *Èl cayère qu’èle m’a moutré* ‘la chaise qu’elle m’a désignée’.

Les voyelles nasales

En position finale, les voyelles nasales ont une prononciation particulière : an [ɑŋ], on [oŋ], in [ɛ̃], én [ẽ]. Nous avons renoncé à l’écrire, à l’exception de quelques *ègn*. Quand ce -ègn est noté, il n’est pas suivi de désinences morphologiques : *mès mègn* ‘mes mains’, *deùs pègn* ‘deux pains’, *deùs twòs lapègn* ‘quelques lapins’. Le mot *in* est la préposition ‘en’ : *in francès* ‘en français’. L’article indéfini est noté *én* ‘un’, féminin *ène* ‘une’. Dans *én-annvé(g)n* ‘un instant’, nous avons gardé le -é- en souvenir de l’étymologie : ‘le temps de dire un *avé* (*Maria*)’. Quant à /un/, il se prononce comme le /un/ de Belgique, mais beaucoup plus fermé, c’est plutôt un [õ] nasalisé, noté *eun* ‘un’ (numéral dont le féminin est *eugne* [õ̃]) ; *chacun, chaqueugne* ‘chacun(e)’ ; *èl cieù, èle cieugne* ‘celui, celle’.

À l’intérieur du mot, quand la voyelle nasale est suivie d’un -n-, on insère un point : *min.nèr* ‘conduire’, *pin.ne* ‘peine’, *jon.ne* ‘jeune’, *trian.nèr* ‘trembler’. A distinguer donc de *minme* ‘même’, *lonmint* ‘longuement, longtemps’.

Publications en picard ou à propos du picard

Outre les contributions en revues (à retrouver sur le site www.RoseMarieFrancois.eu) et deux pièces de théâtre inédites, quatre livres bilingues picard-français sont actuellement disponibles :

François, Rose-Marie, 2007, *Et in Picardia ego*, Charleroi, micRomania. Petites proses sur les années 1945-1957, avec photos d'époque. Prix du Hainaut 2008.

François, Rose-Marie, 2008, *Panamusa*, Charleroi, micRomania. Chantefable (critique politico-socio-humoristique) sur la problématique des langues en péril. Prix triennal de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la Poésie.

François, Rose-Marie, 2013, *Lès Chènes / La Cendre*, Charleroi, micRomania. Petites proses sur les années 1940-1945, avec 29 photos retrouvées dans les archives de mon père. Prix triennal de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la Prose (2016).

François, Rose-Marie, 2016, *Charlayana*, Charleroi, micRomania. Mythologie picarde en poésie : Partir, dans tous les sens du terme. Avec des peintures de Charles Delhaes.

Rose-Marie FRANÇOIS
Université de Liège

Bibliographie

- Adam, Freddy, 1995. *Les Contes de m' grand-mée*, chez l'auteur, s.d.
- Bosquètia (Joseph Dufrane), 1982. 150^e anniversaire de l'auteur, *Théâtre*, Frameries, administration communale de Frameries.
- Bosquètia (Joseph Dufrane), 2005. *Fables*, avec un lexique, Jumet, édit. èl bourdon, Fondation Louis Piérard, illustrations de Françoise Thonet.
- Bosquètia (Joseph Dufrane), 2006. *Contes*, Jumet, édit. èl bourdon, Fondation Louis Piérard.
- Bourciez, Edouard, 1950. *Précis historique de honétique française*, Paris, librairie Klincksieck.
- Capron, André, 2004. *Pierre Ruelle et le Borinage*, préface de Daniel Droixhe, Charleroi, micRomania.
- Capron, André et Nisolle, Pierre, 2003. *Essai d'illustration du parler borain*, Charleroi, MicRomania, coll. Lingva.
- Draux, Yvon, Quinet, Georges et Larcin, Georges, 2012. *Èl saveûr du borégn*, Bruxelles, édit. micRomania.
- Duchesne, Alain et Leguay, Thierry, 1989 (1988). *L'obsolete, dictionnaire des mots perdus*, Paris, édit. Larousse.
- Huvelle, Dr. René, s.d. *Dictionnaire récréatif français-patwas d'Ât*, chez l'auteur.
- Laurent, Jean-Marie, 1996. *Dictionnaire borain-français*, Ghlin, édit. du Sablier.

- Lecomte, Jean-Marie, 1998. *Expressions et dictons populaires*, Bouhet (F), La Découverte Éditions, coll. Le fabuliste averti.
- Meyer-Lübke, W., 1935. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung.
- Vindal, Louis, 1995. *Lexique du parler picard d'Irchonwelz (Ath)*, Charleroi, MicRomania, coll. Lingva.
- Vray, Maurice, 2000. *Lexique français-wallon du parler cerfontainois*, Charleroi, MicRomania, coll. Lingva.
- Ouais, *Le Dictionnaire Montois-français*, 1998. Mons, Association des Montois Cayaux.
- Raveline, Henry, 1908. *Pou dire à l'Eschrienne*, Dour, S.A. des Établissements typolitho A.Vaubert.
- Raveline, Henry, 1935. *Èl cu dèl mante*, Mons, édit. La Province.
- Rolland, Fernand, 1987-1994. *Ce cher patois d'Hensies*, Bruxelles, édit. ronéotypée, chez l'auteur.
- Tournelle, Henri, s.d. *Fleurs de terri*, Jemappes, édit. Tournelle.
- Tournelle, Henri, s.d. *Ritournelles*, Jemappes, édit. Tournelle.